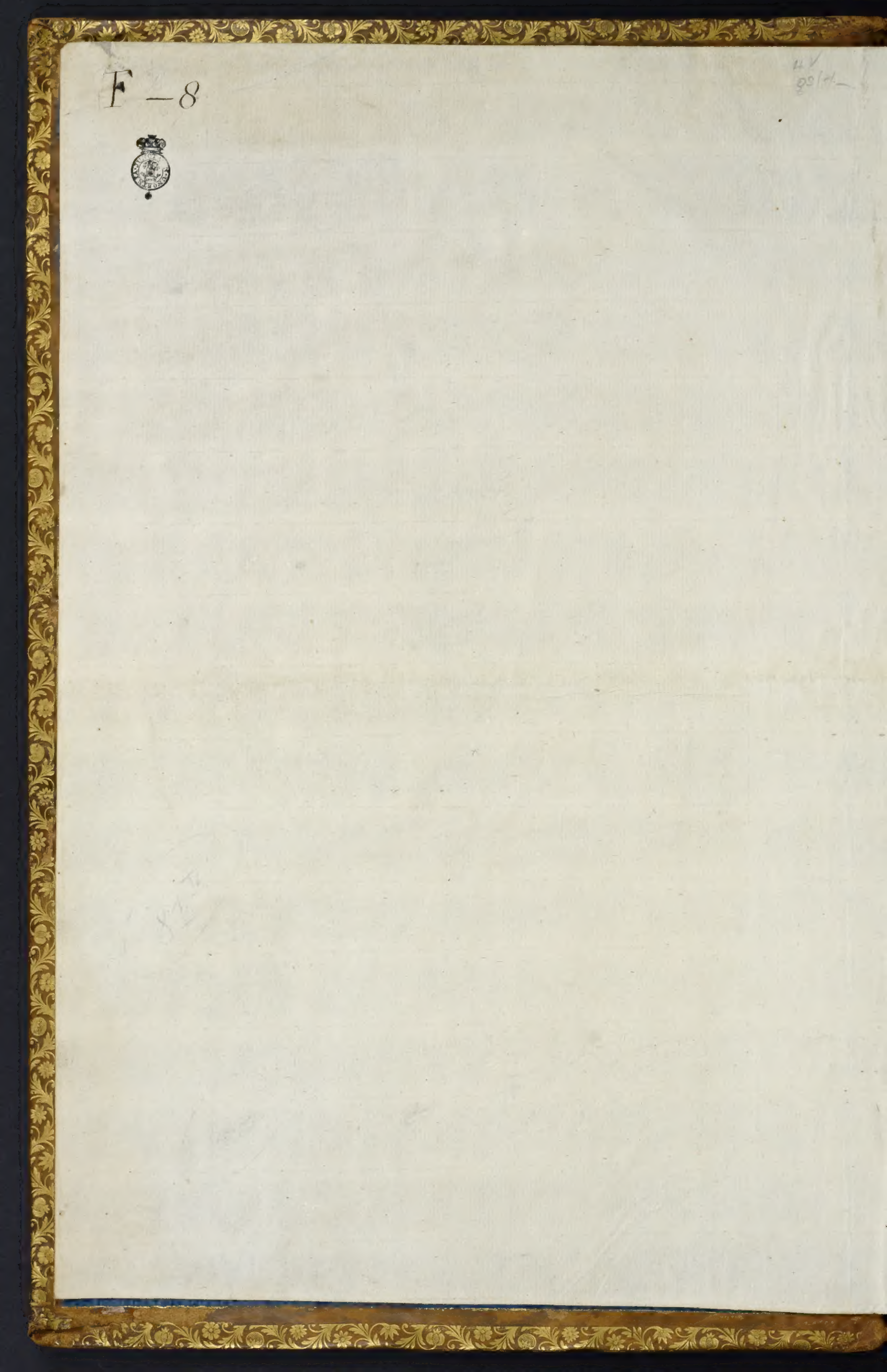
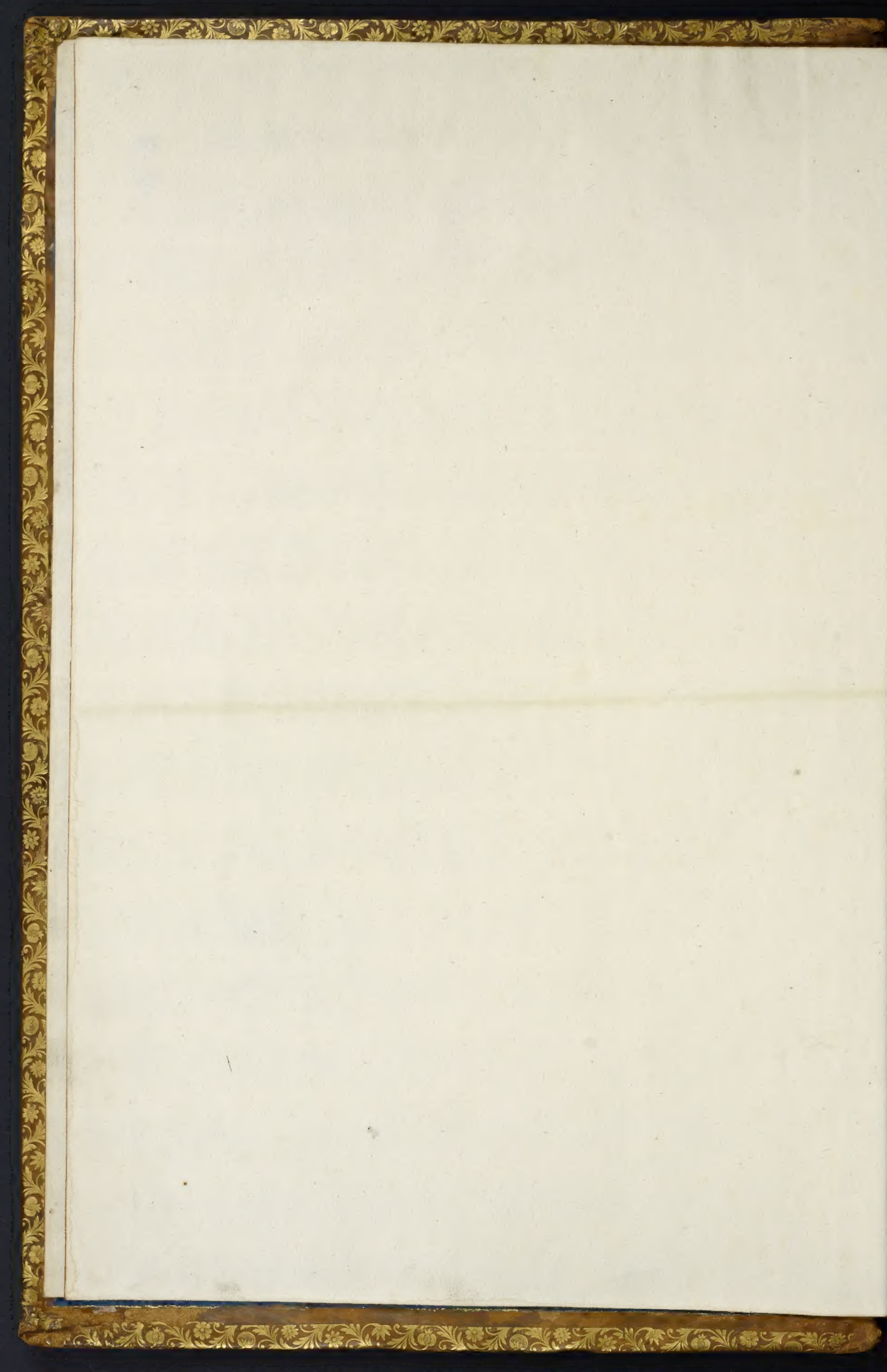



JOUR DE MA VIE
The Right Honourable
George John Earl De la Warr









VOYAGE
PITTORESQUE
DES ISLES
DE SICILE, DE MALTE
ET
DE LIPARI.

VOYAGE
PITTORESQUE
DES ISLES
DE SICILE, DE MALTE
ET
DE LIPARI,

Où l'on traite des Antiquités qui s'y trouvent encore; des principaux Phénomènes que la Nature y offre; du Coſtume des Habitans, & de quelques Uſages.

Par JEAN HOUEL, Peintre du Roi.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXII.

PRÉFACE
DU
VOYAGE PITTORESQUE DE LA SICILE.

La Sicile, dont les Poètes anciens ont fait le berceau de la Mythologie, parce qu'elle leur offroit au milieu des grands phénomènes de la nature les premiers monumens des arts, la Sicile est un des pays de l'Europe les plus curieux à observer, les plus dignes d'être détaillés. Depuis quelques années elle a enfin obtenu l'attention des voyageurs.

L'Auteur du Voyage en Sicile & dans la grande Grèce a parcouru une grande partie de cette île; mais il ne rend compte des choses que comme un homme qui les a vues en passant; & il avoue qu'il n'a pu faire connoître bien des objets, qu'on ne peut juger & représenter qu'avec les connoissances des peintres & des architectes, & avec le secours de leur art.

M. Brydone a publié aussi, il y a dix ans, un Voyage de Malte & de Sicile. Ce n'est point par le mérite d'une description exacte & complète que l'ouvrage de M. Brydone a pu obtenir son grand succès; c'est par l'agrément de son récit, par sa manière de voir & de sentir, & souvent par la poésie de ses descriptions. Il est permis à un voyageur qui a souvent passé plusieurs mois entiers dans des lieux où M. Brydone & ses Compagnons ne sont restés que quelques jours, & qui a embrassé dans son étude toute l'étendue de la Sicile, & tous les objets curieux qu'elle renferme; il lui est permis de prétendre à une plus grande connoissance du pays; mais il seroit injuste s'il n'exprimoit pas toute son estime pour un voyage aussi agréable & aussi intéressant. J'aurai souvent occasion de relever dans ces Auteurs des omissions & des erreurs.

J'avois déja parcouru ce pays, en allant à Malte en 1770. Revenu en France, je lus avidement ce Voyage de la Sicile & de la grande Grèce, & celui de M. Brydone; je m'apperçus qu'ils ne parloient ni l'un ni l'autre d'un grand nombre d'objets qui m'avoient frappé. Cette omission me chagrinoit; elle augmentoit en moi le vif regret de n'avoir pu donner à l'observation de ce pays le temps nécessaire. Mon imagination s'allume; & je prends une forte résolution, celle de dévouer plusieurs années de ma vie à cette étude, où j'entrevoyois de grandes richesses à manifester aux savans, aux artistes, à tous les amateurs des merveilles de la nature ou des arts. Je me sentois né pour faire un voyage avec quelque succès, & d'une manière un peu nouvelle. Une santé robuste me permettoit les longues fatigues, une grande activité qui s'irrite par les obstacles, & la passion de faire des découvertes devoient me rendre les travaux que je m'imposois plus faciles & plus agréables. Je parlois aussi le langage du pays; d'ailleurs j'étois peintre & architecte, & je pouvois avec les connoissances de ces arts, non-seulement m'intéresser plus qu'un autre aux objets que j'allois visiter, mais encore les reproduire. Mon voyage pouvoit être tou-

à-la-fois un récit & une description; voilà ce que je considérai, ce que je me proposai, & ce que je commençai bientôt à exécuter.

C'est le récit de ce second voyage que je présente aujourd'hui au public. Je décrirai, comme voyageur, le gouvernement, les mœurs & les usages de la Sicile; comme artiste, j'offrirai dans les gravures tous les monumens qui m'ont paru curieux & intéressans, que j'ai recueillis à l'aide du dessin tant géométral que pittoresque. Je me suis attaché sur-tout à tous ces beaux restes de l'antiquité, dont cette riche contrée est comme le sanctuaire. Mon ouvrage en sera une ample collection: en voici la liste.

Deux amphithéâtres, six théâtres, vingt-six temples, dont deux sont encore sur pied, & assez bien conservés; trois monumens triomphaux, des palais, des murs de villes, des ponts ayant encore leur pavé antique, des nomachies, des conserves d'eau, des aqueducs, des puits creusés dans le roc avec des communications souterraines; d'autres puits faits en terre cuite, des bains de différentes espèces; des tombeaux très-variés de forme, de grandeur & de construction; des écuries antiques: enfin, de ces édifices dont le caractère singulier ne peut indiquer la destination, mais qui sont cependant très-intéressans, soit par leur grandeur, leur construction, ou les matériaux qui y ont été employés; des statues, des bas-reliefs, des vases en marbre, ornés de sculpture; des vases étrusques, grecs & autres, en terre cuite; des fragmens d'architecture, des meubles, des ustensiles, & généralement tout ce qui peut donner une idée de ces temps reculés.

Je crois devoir placer ici quelques notions préliminaires sur cette île.

La Sicile a été long-temps contiguë à l'Italie; l'époque de cette séparation est inconnue; mais il n'a fallu ni miracle, ni tremblement de terre pour opérer cette séparation, comme le dit Alberti, & comme le pensent beaucoup d'autres. J'espère établir ce point par l'examen que je ferai des matières qui forment les rives & les montagnes opposées du canal qui sépare cette île du continent.

De toutes les îles de la Méditerranée, la Sicile est la plus grande, la plus fertile & la plus peuplée.

Elle est située à l'extrémité de l'Italie, vers le couchant; elle forme un bras de mer qu'on appelle *le Canal de Messine*, canal qui n'a pas trois quarts de lieue de large à la partie septentrionale; c'est dans ce canal que sont les promontoires fameux de *Carybde* & *Sylla;* celui de *Carybde* touchant au port de *Messine*, celui de *Sylla* tenant à l'Italie, à la partie la plus étroite du *canal*.

La Sicile est triangulaire; elle a environ 66 lieues dans sa plus grande étendue. On la divise en trois *vals*, mot qui répond à celui de *province*. Ces vals ont reçu leurs noms des villes qui sont, ou qui ont été leurs capitales: le *val* de Mazzara au midi, le *val* de Noto au levant, & le *val* d'Emoné au nord. Ce dernier n'a plus sa capitale; elle a été détruite par les guerres.

On remarque dans beaucoup d'endroits de cette île, qu'elle a pour base au fond de la mer des matières vomies par les volcans, & qui ont été couvertes par des dépôts marins de toutes espèces, telles que des roches calcaires de tous les genres, simples ou composées, homogènes ou remplies de couches diverses: ailleurs on trouve des gypses, des albâtres, des marbres; dans d'autres endroits des sables, des grès, des poudingues, des argiles, des agathes,

des jaſpes, des baſaltes, &c. Toutes ces matières très-diſtinctes, très-variées & combinées de toutes les manières, compoſent la croûte extérieure de cette île, couverte en grande partie de terre végétale. Cette croûte a été dégradée dans la ſucceſſion des temps par l'action des eaux, & elle laiſſe appercevoir la baſe antérieure ſur laquelle elle eſt poſée. On apperçoit cette baſe, tant aux extrémités qu'à l'intérieur de l'île dans bien des endroits, & ſur-tout au fond des grandes vallées & des ravines creuſées par le paſſage des eaux, depuis des milliers de ſiècles. Là, ſe préſentent aux faces des rochers, des portions de laves & des pozzolanes friables ou ſolidifiées; elles ſont auſſi très-ſouvent unies à diverſes ſubſtances minérales ou argileuſes; on les voit fréquemment enclavées dans des maſſes calcaires d'une hauteur prodigieuſe. Ailleurs, ce ſont des bancs horizontaux ou inclinés de ces mêmes matières qui s'étendent ſous des portions de terrain conſidérables. La baſe de l'Etna ſe perd ainſi ſous les montagnes qui l'environnent, & dont il fut long-temps enveloppé; mais les eaux des pluies & des torrens qui ſe ſont épanchées ſur ces montagnes ont ſéparé directement l'Etna, en détruiſant ce qui lui étoit étranger. La lave ſert encore aujourd'hui de lit à ces eaux, dont les ravages iſolent chaque jour davantage ce terrible volcan.

J'aurois beaucoup à dire ſur les premiers habitans de la Sicile, ſi je voulois compiler une foule de livres anciens & modernes. Mais tout cela ſe réduit à des rêves de l'ignorance & aux fictions des poètes. Contentons-nous des faits les plus probables & les plus certains. Nul pays n'a éprouvé plus de révolutions politiques. Les Phéniciens furent les premiers étrangers qui dominèrent dans la Sicile; ils y fondèrent des colonies; les Grecs s'y établirent peu de temps après le ſiège de Troye; les Carthaginois en diſputèrent l'empire aux Grecs pendant pluſieurs ſiècles; les Romains en chaſſèrent les Carthaginois, & ils réunirent tous les divers gouvernemens de l'île ſous leur puiſſance unique & abſolue. Dans la décadence de l'empire, les Vandales la pillèrent & l'aſſervirent: Béliſaire la fit rentrer un moment ſous la domination des Empereurs de Conſtantinople. Bientôt elle devint la proie des Sarraſins; les Normands l'enlevèrent aux Sarraſins, & y fondèrent un royaume qui acquit de la force & quelque ſplendeur. Mais les Allemands devoient y régner à leur tour, & les François leur ſuccéder enſuite. Les François y périrent dans le fameux maſſacre connu ſous le nom de *Vêpres Siciliennes.* Les Aragonois y furent reçus comme des maîtres. Depuis cette dernière révolution, la Sicile eſt ſous la puiſſance de la branche d'Eſpagne qui règne à Naples. Au milieu de tous ces changemens, on n'apperçoit jamais une époque où les peuples de la Sicile aient eu ſeulement la penſée de ſe gouverner eux-mêmes; il ſemble que toutes les nations ont droit de commander dans ce beau pays, hors celle qui l'habite.

Cependant ce peuple dégradé par ſa conſtante ſervitude, a un caractère à lui, qui l'a ſouvent rendu formidable à ſes maîtres, qui l'a jeté dans de grands excès, & qui l'a quelquefois rendu digne du génie des arts qui lui avoient été apportés. Les Siciliens n'ont pas toujours été étrangers à tous ces prodiges de l'induſtrie humaine, dont leur pays conſerve encore des débris ſi magnifiques. Les Grecs & les Romains les avoient aſſociés à leur gloire. Mais aujourd'hui, ils ne ſavent ni uſer de l'énergie & de l'activité de leur caractère, ni s'enflammer d'émulation à la vue de tous ces tréſors de l'antiquité, de toutes ces merveilles des arts & de la nature qui les environnent. Peut-être ne faut-il attribuer ce défaut

de lumières & d'induſtrie, & la rouille de barbarie qui attriſtent dans ce peuple, qu'à ſon ancien gouvernement, qui s'étoit peu occupé de le faire participer aux progrès de l'Europe entière. Pour concevoir toutes les fautes de cet ancien gouvernement, il ſuffit de jeter les yeux ſur la population de la Sicile. Celle de l'île entière équivaut à peine à celle de Syracuſe ou d'Agrigente dans le temps de la ſplendeur de ce pays. Et cependant tout ſemble y appeler une population immenſe; le commerce n'a beſoin que d'y être admis; nulle part il ne trouveroit plus de reſſources, ni l'agriculture une terre plus fertile: il ſort de ſon ſein chaque année plus de ſoixante branches de commerce, qui, étant bien cultivées, feroient l'état le plus floriſſant; mais les égliſes & les couvens y ſont trop multipliés; tout eſt à eux & pour eux; les arts mêmes ne travaillent plus que pour leur décoration, & ils n'arrivent le plus ſouvent qu'à une ſomptuoſité ſans goût. La foule innombrable des communautés religieuſes, en ruinant la population, entretient encore la pareſſe des habitans. J'aurai plus d'une fois occaſion de déplorer l'état civil & moral où j'ai vu ce pays; & je pourrai auſſi rendre juſtice à tous les hommes honnêtes & éclairés que j'y ai rencontrés. C'eſt un des plaiſirs de celui qui écrit ſes voyages, de communiquer ſouvent par la penſée avec les hommes dont il a éprouvé l'amitié & les ſervices, de vivre encore en quelque ſorte avec eux, & de pouvoir faire partager à ſes lecteurs ſon eſtime & ſa reconnoiſſance.



VOYAGE

VOYAGE

PITTORESQUE

DES ISLES

DE SICILE, DE MALTE,

ET

DE LIPARI.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France pour Naples, de Naples pour la Sicile. Carte de la Sicile. Voyageurs Siciliens. Route d'Alcamo. Inscription. Temple de Ségeste.

JE PARTIS de Paris le 16 mars 1776 pour aller m'embarquer à Marseille. La route d'Italie est plus courte par mer, & elle répondoit mieux à mon impatience. Cependant je m'arrêtai dans le Comtat Venaissin; je peignis cette belle fontaine de Vaucluse, chef-d'œuvre de la nature, que Pétrarque a rendue si célèbre. Je fus aussi dans la petite ville de Saint-Remi; j'y dessinai l'arc de triomphe & le tombeau pyramidal, monumens qui nous restent des travaux des anciens Romains. Car par-tout où ces vainqueurs ont porté leurs pas, ils ont fondé des monumens.

En deux jours je me rendis d'Avignon à Marseille; & le surlendemain de mon arrivée, à huit heures du matin, j'étois en pleine mer les voiles déployées : un vent frais du nord-ouest nous chassoit très-agréablement; & il étoit si soutenu, que la centième heure après notre départ de Marseille nous étions déja dans le port de Naples.

Je connoissois ce pays; j'y avois des amis. Je les revis avec ce plaisir qu'on éprouve quand on recouvre un bien dont on a été privé pendant long-temps. Tout entier à mes travaux, je montai au sommet du Vésuve & de la Somma. Je peignis ces vues; je recueillis plusieurs morceaux curieux des productions de ce volcan.

Je vis se liquéfier le sang de Saint Janvier; & peu de jours après cette fête fameuse, je partis pour la Sicile sur un vaisseau françois. J'étois muni de lettres de recommandation que m'avoient données d'esti-

mables négocians, MM. Méricoffre & Pefchair, auxquels l'amitié me lioit : lettres abfolument néceffaires dans une île où on trouve à peine quatre ou cinq villes qui aient des auberges ; par-tout ailleurs il faut recourir à l'hofpitalité. Les citoyens reçoivent bien les étrangers qui leur font recommandés ; & à leur tour ils leur donnent des lettres qui les recommandent aux amis qu'ils ont dans les lieux que ces voyageurs veulent vifiter. On verra dans cet Ouvrage différentes aventures qui me font arrivées, faute d'avoir eu quelquefois de ces lettres. Je ne les rapporte que pour faire fentir plus vivement à ceux qui feront tentés de voir ce beau pays, l'extrême néceffité de fe munir de bonnes recommandations.

Départ de Naples. Arrivée à Palerme.

Le 12 mai, à 6 heures du foir, nous fortîmes du port de Naples. Un vent frais foufloit du nord, & règnoit depuis le matin. Notre vaiffeau doucement pouffé au large nous rendoit toujours plus agréable le fpectacle de Naples & de fes environs. De nouveaux objets s'offroient à chaque inftant à notre vue. Bientôt le Véfuve à droite, Pouzzole & Baye à gauche fe rapprochèrent par l'éloignement de notre vaiffeau, & ne formèrent plus qu'un même tableau avec la ville de Naples. Les belles côtes de Sorinte s'y joignirent ; & au déclin du jour l'île de Caprée faifoit une douce oppofition avec le foleil, qui baiffoit toujours. Le vent fe calmoit ; il ralentiffoit notre marche : je pouvois contempler à mon aife le raviffant fpectacle de tant d'objets variés, qui changeoient de couleur & d'effet à mefure que le foleil fe cachoit, & n'éclairoit plus que le fommet des montagnes. Le crépufcule, premier rideau de la nuit, en paffant légèrement fur les lointains, les confondoit infenfiblement avec le ciel, & préparoit les yeux à l'obfcurité profonde où par degré tous les objets fe confondirent.

Le Capitaine & tout l'équipage s'étoient mis à table ; feul je m'en étois difpenfé, ne voulant pas me priver du plaifir de contempler ce magnifique fpectacle & celui du ciel, qui, d'inftant en inftant, s'embelliffoit d'une multitude d'aftres innombrables qui étinceloient de toutes parts.

L'air étoit tranquille, la mer nous berçoit. Le roulis du vaiffeau ne me permit qu'un fommeil interrompu. A mon fecond réveil il étoit à peine jour. Je vis avec regret que nous n'étions encore qu'à trois lieues de Caprée. Mais le vent du nord que nous avions eu la veille fe releva, devint frais, & nous promit une très-belle journée.

L'aurore étoit brillante de tous fes feux ; nous allions avec une telle viteffe, que l'après-dîner je vis Stromboli ; & bientôt toutes les îles de Lipari s'élevèrent à nos yeux. Nous apperçûmes enfin les côtes de la Sicile. Nous nous flattâmes pendant quelques momens de coucher à Palerme ; mais le vent nous manqua. Ce ne fut que le lendemain mardi, à dix heures du matin, que nous entrâmes dans le port : en trente-huit heures nous avions fait un trajet d'environ cent trente lieues.

Dès qu'on eut apperçu du rivage que nous faifions route vers le port, une chaloupe s'en détacha, & s'approchant de notre bâtiment à la portée de la voix, nous demanda d'où nous venions, depuis quand nous étions partis, quels vaiffeaux nous avions rencontrés, &c : car on ne peut débarquer en Sicile fans permiffion. Des députés ou gardes de la fanté vifitent le navire, pour favoir s'il n'y a perfonne qui foit attaqués de maladies contagieufes ; c'eft un ufage dont on ne fe difpenfe jamais.

Dès que j'eus fait choix d'un logement, la curiofité m'entraîna ; je fis fans guide le tour de la ville. Je marchai jufqu'à la nuit, enchanté de l'afpect du pays. Je fis alors peu de féjour à Palerme ; je n'y reftai que le temps néceffaire pour voir les perfonnes à qui j'étois adreffé, & pour en recevoir de nouvelles lettres de recommandation. Je ne parlerai donc point ici de cette Capitale ; je n'en ferai la defcription qu'à mon retour, lorfque la fête de Sainte Rofalie m'y rappellera.



Pl. I.

CARTE DE LA SICILE

ANNEXÉE AU VOYAGE PITTORESQUE DE CETTE ISLE

PAR J. HOUEL PEINTRE DU ROI.

ITALIE

CALABRE

REGIO

LES ISLES DE LIPARI

I. de Strombolí

I. de Panaria

LIPARI

I. de Felicudi

I. d'Alicudi

MELAZZO

MESSINE

TAVORMINE

CATANIA

AUGUSTA

SIRACUSE

NOTO

RAGUSA

VITTORIA

MAZARINO

PIAZZA

CALTAGIRONE

CASTROGIOVANNI

S. PHILIPPE D'ARGIRO

NICOSIA

TRAINA

RANDAZZO

FRANCAVILLA

CEFALU

TERMINI

PALERME

MONREALE

TRAPANI

MARSALLA

MAZZARA

SCIACCA

ALICATA

Port de Gergenti

CASTRO NOVO

VAL DE MAZZARA

VAL DE NOTO

VAL DEMONE

MER MÉDITERRANÉE





Les Voyageurs Siciliens.

PLANCHE PREMIERE.

Carte de la Sicile.

Dans ce moment, preffé de partir, je cherchai ma route fur une carte de la Sicile : je la traçai par une ligne ponctuée : je marquai d'un petit cercle les endroits où je devois faire quelque réfidence, & d'une petite croix ceux où il y a des monumens que je me propofois de deffiner, quoiqu'ils fuffent éloignés de mon chemin.

Je n'ai tracé dans cette carte que les pays dont je parlerai dans cet Ouvrage, parce qu'ils contiennent des objets que j'ai deffinés, & que je mettrai fous les yeux de mes lecteurs. Les autres pays auroient fait confufion, fi je les avois marqués fur une planche auffi petite. Mais pour que les curieux ne regrettent rien, & ne me reprochent aucune omiffion, je donnerai à la fin de cet Ouvrage une carte générale de la Sicile, & des îles de Malte & de Lipari : on y verra leur pofition refpective & leur diftance. Cette carte fera une fois auffi grande que celle que je donne aujourd'hui.

J'ai déja dit, & je ne puis trop répéter, que les premières provifions d'un voyage de Sicile doivent être de bonnes lettres de recommandation. J'en avois eu quantité, & l'on n'en peut trop avoir. L'Archevêque de Palerme, Mgr. *St. Severino*, m'en donna plufieurs pour les perfonnes les plus diftinguées dans l'Églife & dans l'état féculier.

J'en reçus auffi du Prince de Pietra Perzia, du Prince de Torre Muza, & du Marquis Natale. Notre Conful M. Gamelin me pourvut d'une efcorte, & me donna des lettres pour nos vices-Confuls qui réfident dans les autres villes de la Sicile, & pour les amis qu'il y avoit MM Giano, Vierno & Compagnie, à qui j'avois été adreffé de Naples, & M. Garnier, négociant françois, me procurerent par leurs lettres les réceptions les plus agréables par-tout où je paffai.

PLANCHE SECONDE.

Les Voyageurs Siciliens.

On ne voyage jamais en Sicile fans une efcorte. On peut voir dans cette planche un voyageur accompagné de quatre hommes ; c'eft ainfi que je marchois. Sachant bien la langue du pays, j'avois pris l'habit Sicilien, afin qu'on ne me foupçonnât point d'être un étranger, & afin de courir moins de rifques : car, dans toutes les hiftoires tragiques qu'on m'avoit racontées, je m'étois apperçu que les brigands en vouloient toujours davantage aux étrangers qu'aux naturels du pays.

J'étois vêtu comme le plus fimple des voyageurs Siciliens. J'avois un fufil en travers fur le pommeau de ma felle, un fourniment en bandouillère qui tomboit fur le côté gauche, qui contenoit des balles & des bourres, & tout ce qui eft néceffaire pour charger une arme. Je portois en fens contraire une grande & groffe corne, ornée de bronze ; elle renfermoit la poudre. J'avois les cheveux enveloppés dans un filet, au milieu duquel étoit un gland très-orné qui flottoit fur les épaules. Ajoutez à cela un chapeau rabattu, & des bottes courtes à l'ancienne mode, vous aurez la peinture complette de mon ajuftement.

C'eft dans cet équipage que je partis de Palerme. Les deux foldats qui m'accompagnoient, font de ces gens qu'on appelle *Campieri*, hommes deftinés dans l'origine à garder les moiffons & les vendanges, tels que font les Meffiers dans les environs de Paris.

On imagina fur la fin du fiècle dernier, lorfque les brigands infeftoient la Sicile, d'employer ces

gardes à escorter les voyageurs. On a conservé aujourd'hui l'usage de s'en servir, quoique le danger soit passé. Les grands seigneurs en prennent jusqu'à vingt-quatre; ils sont vêtus alors d'un habit uniforme, & ils portent un bonnet semblable à ceux des houzards: les armes de l'homme puissant qui les soudoie, sont gravées sur une plaque de métal attachée au devant de ce bonnet.

Je n'en avois que deux: j'avois aussi un autre homme, qu'on appelle *Bordonaro*; tout son emploi consiste à conduire les mulets, & à en avoir soin dans les auberges. Mon domestique étoit mon quatrième compagnon.

Route d'Alcamo. Habits; Processions; Visites, &c.

Plus nous nous éloignions de Palerme, plus les chemins frayés au travers des montagnes devenoient rudes & tortueux. Près du village de Borghetto la curiosité me fit gravir sur une roche, qui, par son sommet escarpé, caverneux, entouré d'arbres, sembloit annoncer un spectacle intéressant, & qui ne m'offrit rien. J'y pensai périr; en descendant je fis une chute, & je ressentis une douleur si vive, que je ne m'apperçus ni de la perte de mon chapeau, ni de celle de mon couteau-de-chasse.

Le lendemain, jour de Pentecôte, nous arrivâmes à la petite ville d'Alcamo. Les rues, les places publiques étoient remplies de monde.

L'habit que les hommes y portent approche par sa forme de celui des moines; on est tenté de les prendre pour des capucins. Je me mis à les dessiner. Je fixai bientôt leur attention. Dès qu'ils eurent remarqué le plaisir que je prenois à tracer leurs figures, ils s'empresèrent à me servir de modèles.

Ils s'extasioient, & ne concevoient point comment avec un long clou, car c'est l'idée que mon crayon noir leur offroit, il étoit possible de créer une petite figure qui leur ressemblât. Tous auroient voulu être dessinés, c'étoit à qui le seroit.

PLANCHE TROISIEME.

Habitans d'Alcamo. Plan du Temple de Ségeste.

Ils ont trois sortes d'habits, qu'on appelle le capotto A, le palandrano B, & le salimarco C, fig. 1re.

Le capotto est un vaste manteau d'une grosse laine noire, ayant un collet, & rien de plus. Le palandrano est aussi un manteau, mais il a un capuchon dont la pointe est fort longue. Ils se mettent ce capuchon sur la tête comme les capucins; la longue pointe se replie & pend très-bas par derrière.

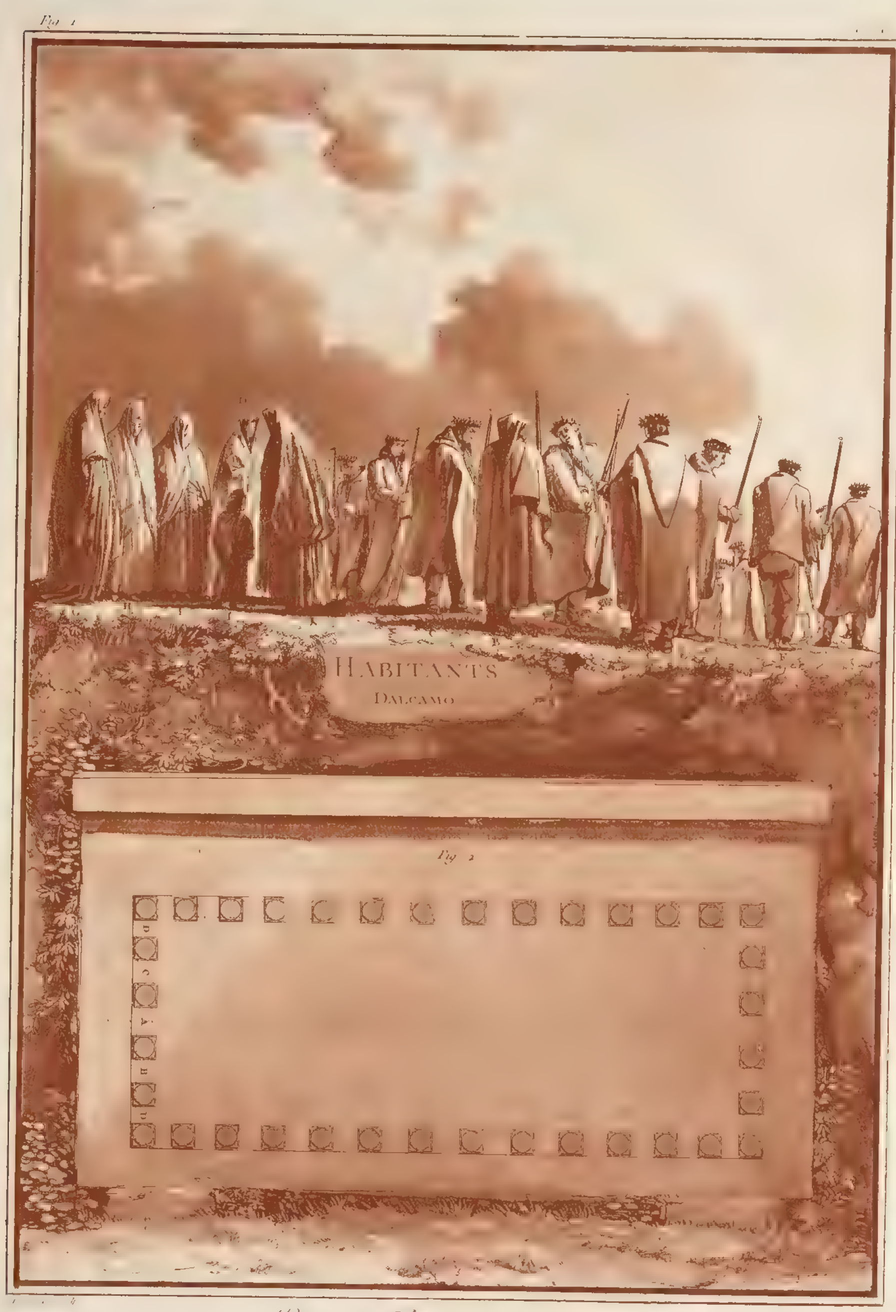
Le salimarco est plus original: c'est l'habit de la plus haute antiquité. Il se compose avec deux longues bandes de grosse laine noire, qui se mettent en croix. A l'endroit où elles se croisent on fait un trou, au travers duquel on passe la tête. Alors il se forme de ces deux morceaux croisés quatre bandes qui pendent par derrière, par devant, & de chaque côté. Ils y ajoutent un capuchon. Voyez CC.

La figure E, même Planche, est un habit à peu près semblable à une robe de chambre, qui auroit un capuchon.

La figure F, est un habit de travail pour les hommes, en usage sur-tout chez les pêcheurs & les matelots.

Avec ces habits, qui nous paroissent singuliers, les hommes portent de petits bonnets noirs ou bruns, en forme de calotte, mais excessivement plissés. Ils portent de plus de grosses chausses, qui sont aussi de laine noire ou brune. Un morceau de cuir quarré de la grandeur du pied, attaché par dessus & autour de la jambe avec des lacets, leur sert de soulier. Cette chaussure est fort ancienne; c'est l'origine du brodequin, qui n'est que la même chaussure perfectionnée.

Les



Plan du Temple de Segeste

[illegible]

[illegible] Habits : Proc[illegible]ions, [illegible], &c.

[illegible]

[illegible] TROISIEME.

[illegible]

Les femmes ne me ſurprirent pas moins. Toutes, de quelque rang qu'elles ſoient, s'enveloppent dans une mante noire de ſoie ou de laine, ſelon leur fortune. Voyez même Planche, fig. G, H, I, K, L. Cette mente leur couvre le viſage, les mains & tout le corps : à peine un petit intervalle laiſſe paroître les yeux ; ſouvent même il n'y en a qu'un ſeul de découvert. Cette longue mante deſcend juſqu'à terre, & même elle traîne par derrière. Voyez G.

Les femmes qui ſont jeunes, & qui ſe piquent d'élégance, ont une autre ſorte de mante qui s'appelle à la palermitaine ; elle deſcend juſqu'à la ceinture, où elle eſt liée, & ramaſſée ſur le devant & ſur les côtés afin de retomber par derrière, en y formant une ſorte de queue. Voyez K & L.

Sur le devant de la mante pend toujours un chapelet. On ne peut ſortir & ſe préſenter ſans ce ſymbole de la foi qu'on profeſſe ; on le regarde comme une compagnie de toutes les heures : les femmes ſont ſuppoſées s'en occuper ſans ceſſe.

Quand les femmes ſortent en déshabillé, & vont faire des viſites familières, elles portent, au lieu de cette longue mante, un morceau d'étoffe fine de laine ou de ſoie blanche, de forme quarrée, comme une grande ſerviette. Il eſt effilé par les bouts, & orné de larges raies cramoiſies ou bleues. Elles ſe mettent ce voile ſur la tête, & s'en enveloppent tout le corps. Cette ſorte de mante eſt particulièrement celle des jeunes perſonnes d'un certain rang. Voyez H.

J'étois arrivé le jour de la Pentecôte ; je vis des proceſſions. Les payſans y marchoient par centaines, tels que je les ai repréſentés, Planche III. Ils avoient la tête & les pieds nuds ; ils portoient une couronne de véritables épines qui les piquoient bien cruellement. Ils avoient la corde au cou, la torche à la main, un ſcapulaire pendant ſur la poitrine. Ils alloient les uns après les autres, baiſſant le front, chantant des Litanies, précédés de prêtres, de moines, de tambours, & de gens armés qui tiroient de temps en temps quelques coups de fuſil. C'étoit une confrairie, & il y en a beaucoup de cette eſpèce.

Je vis enſuite des proceſſions de pénitens. C'étoit des bourgeois enveloppés d'une aube & d'un camail de toile blanche qui leur couvre la tête, la poitrine & les bras juſqu'au coude. Ils voient & reſpirent par des trous : une corde leur ſert de ceinture. C'eſt un ſpectacle hideux.

Un chanoine, qui m'avoit pris en amitié en me regardant deſſiner des femmes, me dit qu'il y avoit des antiquités au ſommet de la montagne d'Alcamo. J'y fus : je n'y trouvai qu'un vieux château bâti par les François il y a quelques ſiècles, & une citerne réparée ſur un plan antique. Peut-être fut-elle belle autrefois, mais elle n'offre rien de curieux aujourd'hui.

Redeſcendu de la montagne, j'allai voir le gouverneur d'Alcamo, & lui remettre les lettres que j'avois pour lui. Son palais, ſa perſonne, ſa famille, ſes valets, tout avoit une connexité parfaite, un air d'antiquité & de bonhommie, une cordialité charmante.

Tout étoit prêt pour la meſſe : nous l'entendîmes. Soudain deux battans ſe ferment ; l'autel diſparoît ; on ne voit à ſa place que l'apparence d'une armoire, & la chapelle n'eſt plus qu'une chambre à coucher. La meſſe dite, on me fit les honneurs du pays.

On me mit dans un grand fauteuil à bras ; on me queſtionna : on envoya chercher tous les parens, tous les amis ; on leur fit dire qu'il étoit arrivé un étranger, un François. Ils viennent en hâte, ils m'entourent. Ils ſavoient que la veille j'avois deſſiné des hommes & des femmes dans les rues. Je propoſe d'en deſſiner encore, on en fait venir ; on s'étonne qne je faſſe avec tant de promptitude un objet ſi reſſemblant. On m'invite à dîner : on me fait des queſtions ſur la France, ſur le but d'un voyage auſſi diſpendieux, auſſi périlleux que le mien : tant il eſt vrai que tout eſt prodige ou danger pour des hommes qui n'ont rien vu ! Ils étoient tout étonnés & tout enchantés que leur pays intéreſſât les étrangers, & ſur-tout les artiſtes d'une nation telle que la Françoiſe. On me fit des offres de ſervice : on fit venir auſſi les hommes les plus ſavans de la ville. Tout ce qu'ils purent me faire connoître, conſiſte en quelques fragmens d'architecture, qu'on avoit incruſtés dans des murailles afin de les conſerver, &

en une inſcription en terre cuite que je vis dans une maiſon voiſine de celle du gouverneur; je la copiai bien exactement. La voici gravée avec la préciſion la plus ſcrupuleuſe. (*)

ΠΕΡΙΕΛΕΥΣÓΜΕΘΑ
AVGENDO.CENSVI
R.V.C.DIE.SESTDE
BRIS.OLYRI.L.MAS
LIO.E.C.SVLPITIO.
COSS. TRINACRIAM.
TENENTIB°:PIAM.
REGENTE.REMP
LVC.CINCINNATO
D.M.CCCCII.AB.V.C.

(*) A mon retour à Paris j'ai fait voir cette Inſcription à pluſieurs perſonnes verſées dans la connoiſſance des Inſcriptions & des Médailles. Je ne prétends point décider entre leurs différentes conjectures; mais j'ai cru devoir communiquer à mes Lecteurs la lettre que M. Lefebvre de Villebrune m'a écrite à ce ſujet.

Monsieur, j'ai lu, avec beaucoup d'attention, la copie que vous m'avez envoyée de votre Inſcription Sicilienne. Si elle eſt vraie, comme je le penſe, c'eſt un des plus anciens monumens de l'Hiſtoire Romaine. Elle nous rappelle même un fait qui, comme bien d'autres, a échappé aux recherches des Hiſtoriens; & nous préſente l'époque du premier pas que les Romains firent en Sicile, pour étendre leur domination. Au moins ne vois-je rien d'antérieur dans les faſtes de ce peuple conquérant, relativement à cet objet. Il me paroît cependant bien ſingulier qu'un fait auſſi notable que celui dont il s'agit dans cette Inſcription n'ait pas été conſigné dans quelque monument hiſtorique. Je vais d'abord vous en donner le ſens, enſuite je ferai quelques obſervations très-ſuccintes : car le temps ne me permet pas de faire des recherches ultérieures; recherches qui ſans doute deviendroient la matière d'une diſſertation aſſez longue, & que je laiſſe à faire à d'autres. Au moins leur aurai-je facilité le travail. Voici donc le ſens à la lettre, & ſelon les lignes.

Circumibimus *augendo cenſui* *Rerum venalium civitatis, die ſexto decem-beris. Olyri Lucio Man-lio, & Caio Sulpitio Conſulibus, Trinacriam tenentibus. Propriam* (ou *privatam*) *regente rem Publio Lucio Cincinnato. Dicatum monimentum* CCCC II *ab urbe conditâ.*	Ce que je traduirai ainſi :	» Nous partons pour faire la tournée, afin » d'augmenter le tribut impoſé ſur les choſes à » vendre de la ville, le ſix de décembre, lorſque » Lucius Manlius, & Caius Sulpitius, Conſuls » (ou *hommes conſulaires*) étoient à Olyris, où ils » commandoient en Sicile, & P. L. Cincinnatus » régiſſant ſes propres domaines. Ce monu-» ment a été poſé l'an quatre cent deux de la » fondation de Rome.

J'obſerve 1°. que le premier mot, qui eſt grec, eſt tout en lettres capitales, & porte un accent aigu ſur *o*, ce qui fait une preuve de l'antiquité des accens. 2°. Les lettres R. V. C. ne peuvent préſenter que le ſens que je leur donne, & un paſſage de Roſin vient à l'appui, *Antiq. Rom. liv. 10, c. 22.* Après avoir détaillé comment les Romains ſe comportoient à l'égard

Environ une heure après le coucher du ſoleil, je pris congé du Gouverneur. Ses gens me conduiſirent : ils portoient des préſens qu'il m'avoit faits à mon inſu. Deux domeſtiques avec des flambeaux ouvroient la marche : trois autres les ſuivoient ; l'un portoit deux gros flacons d'excellent vin, l'autre du pain & des poiſſons, & le troiſième de la viande de boucherie, un lièvre & deux perdrix. La populace me fit bientôt cortège : heureuſement le trajet étoit court du palais à mon hôtel. C'étoit une taverne, la ſeule de la contrée : ſa plus belle chambre étoit une ſorte de grenier ; les tuiles lui ſervoient de plafond ; elles étoient noires de fumée, attendu qu'on s'y paſſe de cheminée, & qu'en hiver le feu ſe fait au milieu de la chambre ou dans un des angles. Pluſieurs lits étoient diſtribués çà & là. Ces ſortes de lits ſont faits d'une paillaſſe pleine de feuilles de blé de turquie, étendue ſur quelques planches que portent de mauvais trétaux. On étend encore plus ſouvent cette paillaſſe ſur des cannes, (eſpèce de roſeaux de quinze à dix-huit pieds de long, de dix-huit à vingt lignes de diamètre ; ils ſont creux & léger ; le bois n'a pas deux lignes d'épaiſſeur ; & il eſt ſi compact, qu'il a une force & une réſiſtance qu'on n'attendroit pas d'une baguette ſi mince. On s'en ſert beaucoup dans la conſtruction des maiſons.) Je m'accommodai un lit avec mon ſac, dans lequel je faiſois mettre tous les ſoirs de la paille fraîche : mon ſac de nuit me ſervoit d'oreiller, mon manteau de couverture. J'ai ſouvent couché ainſi dans mon voyage, & ce n'eſt pas ſur de pareils lits que j'ai le moins bien dormi. Les gens de ma ſuite, c'eſt-à-dire, mes deux ſoldats, mon muletier & mon valet, couchoient dans l'écurie avec les chevaux : c'eſt l'uſage de ces ſortes de gens.

Mon tavernier, en me voyant entrer muni de ſi riches préſens, ſe hâta de me faire montre de toute ſa ſcience. Mes ſoldats ſe réjouiſſoient à l'odeur de ces mets, que nous devions emporter pour notre route ; ils eſpéroient bien qu'ils en auroient leur part. Je n'étois pourtant pas tenu de les nourrir :

---

de leurs colonies, Roſin rapporte à l'avant-dernier alinéa de ce chapitre, les différens tributs qui étoient impoſés aux pays conquis, ſoit par les Magiſtrats romains qui ſe trouvoient ſur les lieux, ſoit à Rome par les Officiers commis à ce département. Le tribut étoit fixe, ou dépendoit des circonſtances qui le faiſoient augmenter ou diminuer. *TRIBUTUM*, dit-il, *incertum quod REBUS VENALIBUS paſcuis, agriſque conſtitutum eſt*, &c. Quant à C, l'on ſait qu'il ſignifie *civitas* dans les Inſcriptions. 3°. Mais quelle eſt cette ville ? J'avoue que je l'ai cherchée dans ce monument. Le nom s'y trouve, mais en grec, ligne 4 ; & il eſt comme déguiſé par un ſigne peu connu juſqu'ici, & qui m'arrêta, il y a quelques années, en parcourant des manuſcrits grecs. M. d'Anſſe de Villoiſon vient de lever tous les doutes à cet égard par le Traité de Porphyre qu'il a fait imprimer dans ſa Diatribe, à la ſuite de l'Eudocie, pag. 107, 108. Cette eſpèce de lettre S couchée, ou inclinée, eſt le ſigne dont ſe ſervoient les Grecs pour marquer la réunion de *deux mots ſimples* dans un *compoſé ;* & ceci nous préſente l'ancienne orthographe du mot punique Oly-ris, ou *Olu-ri* (à préſent *Élorine*) qui déſignoit le château que les Phéniciens avoient conſtruit près des côtes, & du fleuve qui fut appelé *Pænicus*, ou avec l'aſpiration *Phænicus*, comme étant un lieu où ces commerçans abordoient. Quant au mot *Oluri*, il ſignifie *vue découverte*, ou *belle vue*, nom qui convenoit on ne peut mieux à la ſituation de ce château. Nombre d'endroits ont ainſi dû leur nom au ſite, ou à leur emplacement. Je ne citerai ici que *Palerme*, auparavant *Panormus*, ou mieux, ſelon d'anciens écrits, *Panhormus*. Ce mot n'eſt pas grec, comme on l'a ſottement prétendu ; c'eſt le punique *Pan-horm* qui ſignifie *rupes cingens*, ou *enceinte de roches*, nom qui convient on ne peut mieux au local. Je retrouve pluſieurs lieux avec le nom d'*Oliris*, dont l'origine eſt dûe à ces mêmes Phéniciens, ou Cananéens, comme en Béotie, dans l'Achaïe, dans la Meſſénie, où l'on voyoit auſſi le *Phænicus fluvius*, fleuve ainſi nommé de l'abord fréquent de ces navigateurs. Quant à ce mélange biſarre de grec & de latin, il n'eſt pas étrange dans les anciennes Inſcriptions. Mais ce qui me paroît établir la véracité du monument, c'eſt cet autre mélange de lettres courantes & de capitales qu'on remarque ici, & qui vient à l'appui d'une obſervation de Mgr le Prince de Torremuzza. Voyez M. de Villoiſon, *Diatrib. pag. 147, 148*. J'obſerve encore que la date de cette Inſcription ſe rapporte avec les faſtes conſulaires. On peut conſulter Muratori, & l'on verra que les perſonnes nommées ici étoient ou en charge, ou venoient d'en ſortir à cette époque. On demandera cependant, s'il eſt bien vrai que les Romains aient anciennement daté leurs Inſcriptions de l'année de la fondation de Rome ? On a déja fait cette objection. Mais eſt-elle bien ſolide ? Je ne le crois pas. Une objection ſeulement fondée ſur la privation de monumens anciens, devient nulle devant un monument poſitif, & qui ſur-tout préſente tous les caractères de la véracité. L'expédition pour laquelle il a été poſé paroît aſſez digne qu'on en marquât l'époque. D'autres circonſtances analogues ont été marquées dans l'antiquité par de ſemblables monumens. Voilà, Monſieur, ce que je puis vous communiquer dans ce moment-ci. J'ai vu avec plaiſir que le profond Abbé Brotier ne s'éloignoit pas de mes conjectures. J'ai l'honneur, &c.

LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

afin d'être moins dupe, j'avois fait prix à tant par jour, pour eux & leurs chevaux; je n'avois rien de plus à leur payer.

Route & Temple de Ségeſte.

Partis d'Alcamo le lendemain à la pointe du jour, nous vîmes dans notre route le beau ſpectacle du golfe de Caſtellamare : nous apperçûmes de loin la tour de Scopella, la place de l'ancienne ville de Cetaria, & des étuves qui ſont une eſpèce de ſolfatare.

On découvre de loin le Temple de Ségeſte : il s'élève à gauche ſur une colline, à cinq cents pas du chemin qui conduit à Trapani. Ce Temple exiſte tout entier, du moins ſa partie extérieure : il ne manque que quelques pierres de la corniche ; le temps a ſeulement un peu dégradé les colonnes & les chapiteaux.

Plus j'approchai, plus le caractère impoſant de cet édifice me charmoit. Iſolé ſur cette colline, au milieu d'une campagne déſerte, la noble ſimplicité de ſon architecture en éclate davantage.

Il eſt bâti en pierres : c'eſt une colonnade qui forme un quarré long de trente toiſes, ſur douze de large. Voyez figure 2. Les deux faces ont ſix colonnes ; les deux côtés en ont douze, ſans compter celles des angles.

Les principales faces de cet édifice ſont aux extrémités ; un fronton couronne les ſix colonnes.

Toutes les colonnes de ce Temple ſont ſans cannelures, & elles ſont eſpacées inégalement aux quatre faces. Les entre-colonnemens ſont plus larges dans le milieu des faces qu'aux extrémités. Il a été plus facile de meſurer ceux de la face poſtérieure, parce que le bas des colonnes eſt mieux conſervé. L'eſpace du milieu A, Planche III, figure 2, a ſept pieds trois pouces; celui du côté B a ſix pieds dix pouces; celui qui eſt à gauche a ſix pieds onze pouces. Les derniers, DD de chaque côté, ont ſix pieds cinq pouces. Cette différence d'intervalle dans les entre-colonnemens, eſt à peu près dans les mêmes proportions aux quatre faces de cet édifice : cependant elle n'eſt point obſervée rigoureuſement, puiſque cette diſtinction n'eſt pas exactement ſemblable d'un côté à l'autre.

PLANCHE QUATRIEME.

Colonnes géométrales du Temple de Ségeſte.

Je remarquai au ſocle qui porte les colonnes de la face principale, trois petits boſſages quarrés, de ſix pouces de large, & ſaillans de trois pouces. Voyez figure 1. Je cherchai long-temps à quoi pouvoient ſervir ces petits boſſages; mais lorſque j'en eus vu d'autres de forme à peu près ſemblable, qui ornoient les gradins du Temple de Caſtor & de Pollux, qu'on découvre encore au milieu des ruines d'Agrigente, je connus que les boſſages qui ſont au ſocle du Temple de Ségeſte n'étoient, comme les autres, qu'un ſimple ornement.

Cela me paroît d'autant plus vraiſemblable, que les colonnes de ces deux Temples ont des baſes à peu près pareilles. Celle-ci eſt ſingulière, en ce qu'elle a un refend B, qui la creuſe tout autour, & qui ſemble la mettre en l'air : il donne au moins beaucoup de légéreté à la colonne, ſur-tout étant accompagné par les quatre petites tables de relief qui rempliſſent les angles du ſocle de cette colonne. Voyez CC le plan de ces ſocles.

Ses chapitaux ne ſont pas moins intéreſſans par leur ſingularité. Voyez le rétréciſſement D de la partie ſupérieure de la colonne qui répond à la profondeur du refend de ſa baſe, en préſentant l'idée d'une colonne fine de proportion, mais enveloppée d'une écorce qui lui donne de la conſiſtance. Les petits filets quarrés qui ſont au deſſous du chapiteau ſont développés en grand dans la figure 2, afin de bien faire connoître leur forme & leur diſpoſition E. Les angles renforcés du tailloir de ce chapiteau, ſont



[illegible]

[illegible] jour, [illegible] & leurs chevaux : je n'avois [illegible]

[illegible]

[illegible] espèce de [illegible]

[illegible] un peu dégradé les colonnes & les chapiteaux. [illegible] Isolé sur cette colline, au [illegible]

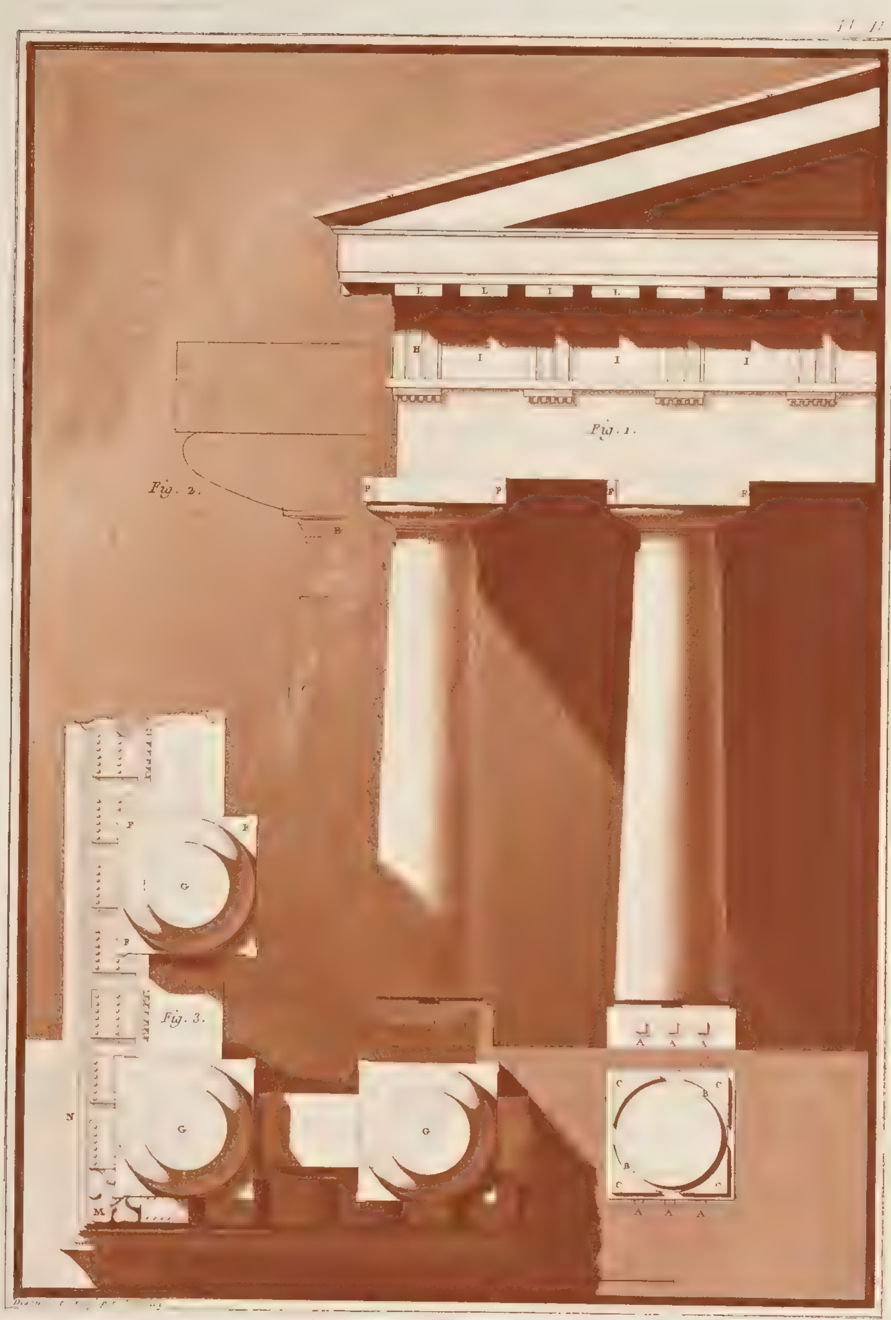
[illegible] fort peu larges dans le milieu [illegible]

[illegible] DD [illegible]

[illegible] QUATRIEME

[illegible]

[illegible] dans la figure 2, afin [illegible]



Colonnes Géométralées
du Temple de Ségeste



Pl. I



Vue intérieure du Temple de Ségeste.







Vue exterieure du Temple de Segeste

[illegible]

[illegible] Les derniers de chaque face se [illegible] l'angle [illegible]. Ils n'é- [illegible] de la colonne qu'ils couronnent. [illegible] également [illegible] par de modillon à l'angle du plafond de cette corniche [illegible]

[illegible]

Le [illegible] un [illegible] précision. Il ne faut pas compter exactement sur celui que vous voyez N. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Le [illegible] tout [illegible]

[illegible]

[illegible] du Temple [illegible]

[illegible]

[illegible] Temple [illegible] & d'où [illegible] trois rangs [illegible] gradins qui règnent tout autour, qui est [illegible]

[illegible]

[illegible] des colonnes de [illegible] Temple [illegible]



ſont les ſeuls exemples que je connoiſſe de cette eſpèce d'ornement. Voyez FF à l'élévation & au Plan, figure 3.

Les triglyphes H de cet édifice ſont diſpoſés irrégulièrement, ainſi que les anciens ſe le permettoient aſſez ſouvent. Les derniers de chaque face ſe joignent à l'angle avec celui qui eſt en retour, & ils n'étoient pas placés ſur le milieu de la colonne qu'ils couronnoient. Les modillons L ſe trouvoient égaux de diſtance, & regagnoient la diſparité que nous avons remarquée dans les entrecolonnemens : il n'y a pas de modillon à l'angle du plafond de cette corniche; il n'y a qu'un ſimple ornement ſculpté. Voyez M au plafond, figure 3. Il y avoit régulièrement dix-huit gouttes de forme cylindrique ſous chaque modillon ; il n'y avoit aucun ornement ni modillon dans la corniche du fronton.

Le membre ſupérieur & le plus ſaillant de cette corniche s'eſt trouvé ſi fort dégradé, que je n'ai pu déterminer ſa forme avec préciſion. Il ne faut pas compter exactement ſur celui que vous voyez N au plan ni à l'élévation.

PLANCHE CINQUIEME.

De l'intérieur du Temple de Ségeſte.

Aux parties latérales, au deſſus de la corniche de ce Temple, on voit une aſſiſe de pierre quarrée, ſans caractère particulier. Le toit de cet édifice ſe terminoit vraiſemblablement ſur cette aſſiſe.

J'ai obſervé ſur cette même aſſiſe, dans l'intérieur de chaque côté, des vides qui ont dû être les places des poutres qui traverſoient cet eſpace, & qui étoient ſoutenues par les murs du ſanctuaire de ce Temple. Je crois du moins que ce ſanctuaire a exiſté; aujourd'hui il eſt détruit entièrement. On voit encore aux intérieurs des frontons les places des pièces de charpente qui compoſoient les parties principales du toit de cet édifice.

Chaque colonne a cinq pieds ſix pouces de diamètre, meſurée à ſa baſe, & vingt-ſept pieds huit pouces de haut, à compter du ſocle au deſſous de l'architrave. La hauteur totale de l'édifice eſt d'environ quarante-un pieds, à compter du rez-de-chauſſée juſqu'à l'entablement.

PLANCHE SIXIEME.

Extérieur du Temple de Ségeſte.

Le rez-de-chauſſée me parut formé par un gradin qui étoit enterré, ou détruit. Je ne pus pas m'en éclaircir, parce que dans cette campagne déſerte, je ne pus me procurer ni des hommes, ni des outils pour fouiller la terre ; mais ces meſures donnent ſuffiſamment les proportions de ce vaſte édifice ; on en peut juger l'enſemble par la vue générale que j'en ai peinte, après en avoir meſuré toutes les dimenſions.

Au moment où cet Ouvrage alloit être publié, j'ai appris par des lettres qui me ſont arrivées de Sicile, qu'on a creuſé au pied des colonnes du Temple de Ségeſte, & qu'on a découvert trois rangs de gradins qui règnent tout autour, qui exhauſſent ce Temple, & qui lui donnent encore plus de nobleſſe.

Le premier a quatorze pouces & demi de hauteur ; il eſt formé par la roche même qui porte cet édifice, & qui en fait la baſe : le ſecond a vingt pouces, & le troiſième a vingt-deux pouces & demi. Ils ſont faits l'un & l'autre de très-belles pierres. Il y en avoit un quatrième qui étoit formé par la continuité de l'aſſiſe de pierre, qui fait le ſocle des colonnes de ce Temple ; ſocle où ſont les petits boſſages AAA, fig. 1, Planche IV. Le deſſus de cette aſſiſe faiſoit le rez du pavé tout autour de cet

édifice ; & l'intervalle que l'on voit entre le socle des colonnes, Planche IV, & aux vues générales, Planche V & Planche VI, n'a lieu que par l'absence des pierres qu'on a enlevées, & qui occupoient toute l'étendue du sol de ce Temple. On voit encore une grande partie de ces pierres qui subsistent, & qui sont à leurs places entre les colonnes latérales de ce Temple.

Aux faces du second & du troisième gradin il y a de petits bossages semblables à ceux que j'ai marqués AAA sur le socle des colonnes géométrales. Aux gradins qui sont aux côtés de ce Temple, on trouve aussi de ces bossages ; mais chacun de ces gradins n'a de bossages qu'autant qu'il y a de colonnes à ces côtés.

Tout nous a confirmé que ces bossages ne sont qu'un pur ornement, comme nous l'avions présumé d'abord. Ces gradins eux-mêmes ne sont pas autre chose. Leur hauteur de quatorze, de vingt & de vingt-deux pouces & demi ne permettoit guères qu'ils servissent d'escalier.

Ce Temple vient d'être réparé. Sa durée en sera prolongée de quelques siècles : mais d'où vint aux Siciliens le desir de découvrir & d'exposer aux regards du public ces monumens ensevelis depuis tant de siècles ? N'est-ce pas le voyage de Brydone, celui du baron de Riedzel, le mien, & quelques autres ? ne sont-ce pas les discours des voyageurs & des artistes qui ont retenti jusqu'aux oreilles des possesseurs de ces magnifiques ruines, & qui leur ont inspiré l'idée de ces travaux ? C'étoit la lecture des anciens & les entretiens des savans qui avoient animé ces voyageurs & ces artistes, & qui leur avoient inspiré le desir & le courage d'affronter les mers & les brigands pour aller dessiner ces antiques beautés. Ainsi, l'étude de l'histoire non-seulement transmet les faits & conserve la gloire des nations, mais elle rétablit les monumens, & peut revivifier un peuple plusieurs siècles après son anéantissement.

Je dînai au milieu de cette superbe colonnade, dont l'aspect imposant atteste encore & le génie de ceux qui l'élevèrent, & la stupide barbarie des hommes qui détruisent rapidement, dans l'ivresse féroce de la guerre, & les cités & les monumens qu'il a fallu tant de siècles, de travaux & de talens pour construire. Les Dieux de la Grèce, disois-je, étoient adorés ici ; des reptiles y habitent aujourd'hui ; & c'est un artiste sorti des forêts de la Gaule qui vient dessiner les débris de ces Temples, dont le mérite est inconnu aux habitans de ce pays, race mêlée, issue de cent peuples différens, & dont peut-être aucun n'est originaire ni de cette île, ni des Grecs qui l'ont conquise, instruite & rendue celèbre. Un horrible serpent sorti d'entre les ruines, vint troubler mon dîner & mes réflexions, & me confirma que son espèce avoit aujourd'hui l'empire de ce lieu.



CHAPITRE SECOND.

Théâtre de Ségeste. Route de Trapani. Couvent des Carmes. Mont Erix. Ville de Mottya. Saline. Ville de Marsalla, & Grotte de la Sibylle de Cumes.

TANDIS que j'examinois les restes de tant de grands monumens, le jour baissoit; il fallut songer à chercher un asile pour y passer la nuit. Je m'éloignai à regret, bien résolu de revenir le lendemain. Je me rendis à Calatasimi, petite ville située à quatre milles de Segeste. Les chemins qui y conduisent étoient horribles, quoiqu'on fût alors à la fin de mai; ils doivent être bien dangereux en hiver.

Les habitans ne paroissent pas riches: ils ont presque autant d'Églises que de maisons. Cette ville est située sur une montagne très-haute. On y trouve une des plus jolies Églises de la Sicile pour la décoration intérieure; elle est en stuc. La dorure & la sculpture y sont si adroitement distribuées sur un fond blanc, qu'il est impossible de voir un ensemble plus agréable: mais il inspire plus de gaieté que de respect; il semble plus convenable pour une salle de bal, que pour une assemblée de religion.

Je n'avois point de lettres de recommandation pour ce lieu; je n'y connoissois personne: je cherchai au hasard ceux qui pourroient me donner quelques instructions; je crus qu'un apothicaire feroit ou physicien, ou chimiste, ou naturaliste. Je lui demandai si le pays renfermoit quelques curiosités naturelles; il ne put me faire connoître que des bézoards, production d'une fontaine voisine; il m'en donna plusieurs; ils sont durs, calcaires, & formés par couches qui se séparent distinctement lorsqu'on brise cette pierre.

Aux approches de la nuit je me rendis dans une obscure taverne, où mon domestique & mes Campieri m'attendoient.

Là, je me trouvai heureux des générosités du gouverneur d'Alcamo; car on n'y vendoit que du vin; on n'y logeoit pas la nuit. On me gardoit une place dans un *fondaco* voisin: c'est une sorte d'auberge établie spécialement pour les chevaux & pour les mules; on en trouve de telles dans toute la Sicile. Je m'y rendis après mon souper.

Mes gens s'étoient emparé du meilleur lit, ils me le gardoient avec peine; il étoit envié de plusieurs voyageurs. Ce lit si distingué, si envié, si difficile à garder, étoit un banc de pierre dans une écurie, & derrière la porte de cette écurie on faisoit la cuisine. Des muletiers & d'autres gens de cette espèce, hommes & femmes, apprêtoient eux-mêmes leur repas.

Je me couchai, espérant en vain que mes fatigues me feroient trouver le sommeil sur la pierre. La joie bruyante des hôtes qui soupoient en chantant, & qui, des excès du vin & de la joie, avoient passé aux horreurs de la dispute, des injures & des coups, ne me permit pas de fermer l'œil. Enfin tout se calma; on se coucha. Il étoit assez tard; on comptoit environ onze heures. Mes gens étoient étendus à terre dans l'écurie auprès de moi. Les hommes ronfloient, les chevaux mangeoient, les mules faisoient retentir les énormes grelots de leur licou.

Je m'endormis enfin malgré ce tintamarre; mais voici bien pis. Un fracas horrible, des mugissemens, de grands coups font frémir la maison, & réveillent tout le monde: mille cris s'élèvent de toutes parts. Un cheval, en voulant se coucher sur sa litière, s'étoit embarrassé dans son licou, au point qu'il couroit risque de s'étrangler. Il sentoit son péril, il se débattoit, il s'efforçoit de hennir; il étoit lui seul la cause

F

de ce vacarme. Les cris du maître, les injures & la colère de ceux que le bruit avoit réveillés, augmentèrent encore le bacchanal. Quand l'ordre fut rétabli, quand chacun eut retourné à son lit ou à sa paille, ne pouvant dormir, je contemplai le tableau pittoresque des hommes & des bêtes couchés ensemble, & pour lit partageant le même sol.

Impatient, je me levai; le soleil ne paroissoit pas encore, mais on commençoit à discerner vers quel point du ciel il devoit naître. J'éveillai mes gens; j'écrivis l'histoire de ma nuit, &, m'élançant sur mon cheval, je revins à Ségeste.

PLANCHE SEPTIEME.

Théâtre de Ségeste.

Sur le penchant d'une colline, au nord du Temple de cette ville antique, au milieu d'une multitude de débris informes, on voit les restes d'un théâtre. Il regarde l'occident; il étoit construit en pierres de taille.

Ce théâtre y est représenté géométralement dans son état entier, afin d'en marquer les dimensions d'une manière plus précise, & d'en faire mieux sentir les rapports de chaque partie : il paroît avoir été un édifice très-simple, sans accessoires ; il est parfaitement isolé.

Ses gradins, BB. fig. 2, presque détruits, sont couverts d'herbe, de broussailles, de décombres, au travers desquelles je mesurai l'étendue de ce théâtre. Il n'a qu'un étage de gradins ou de sièges depuis l'orchestre C jusqu'à la partie la plus élevée, où il y a une large galerie A qui en fait tout le tour, & qui n'est coupée que par deux escaliers EE qui communiquent de l'orchestre à cette galerie au travers des gradins; ils aboutissent à une porte DD, qui est une issue pour chaque côté de ce théâtre. Ces deux escaliers ne sont pas disposés régulièrement, l'un étant plus près que l'autre d'une des extrémités de ce théâtre. C'est sans doute à la disposition du lieu, & au peu de goût qu'on avoit alors pour la symétrie, qu'il faut attribuer cette disparité.

Ce théâtre est fondé en plein massif, immédiatement sur la roche, à l'exception d'une très-petite partie I. à gauche en entrant dans l'orchestre : cette petite partie est construite sur des murs faits exprès, & sur lesquels portent les gradins : aussi cette partie a-t-elle été détruite la première.

De l'autre côté, à main droite à la face du théâtre, on voit une espèce de petite porte pratiquée exprès dans le mur. Elle conduit à un vide irrégulier de deux pieds de large & de dix de profondeur. *Voyez* G.

Ce théâtre a trente-deux toises & trois pieds de large en totalité. Il a environ trente-six pieds de hauteur dans sa partie la plus élevée. Son orchestre a quinze toises deux pieds de largeur, & dix toises quatre pieds de profondeur.

On arrivoit de plein pied à cet orchestre par une route F de cinq toises & demie de large, terminée à l'opposé du théâtre par un mur H formé de grosses pierres. Ce mur soutenoit les terres pour rendre le terrain égal dans cet endroit, du moins il ne paroît pas qu'il ait servi à un autre usage.

J'ai supprimé, en traçant l'élévation géométrale de ce théâtre, fig. 2, la moitié de la partie supérieure de ce mur H à l'endroit L, afin de laisser voir derrière lui le niveau de l'orchestre qui est plus bas, & auquel il servoit d'apui ou de parapet.

PLANCHE HUITIEME.

Vue de l'état actuel de ce Théâtre.

Cet objet ne me présentant plus rien à décrire, je m'en éloignai pour en considérer l'ensemble, & pour le peindre tel qu'il est. Profitant de la hauteur du terrain & de son heureuse disposition, j'embrassai



[illegible] la nature, [illegible] le [illegible]. Quand l'ordre [illegible]

[illegible] le même sol.

[illegible] me levai; le soleil ne [illegible]

PLANCHE SEPTIEME.

[illegible]

Ses gradins, [illegible], presque détruits, sont [illegible] herbe, de broussailles, [illegible]

[illegible]

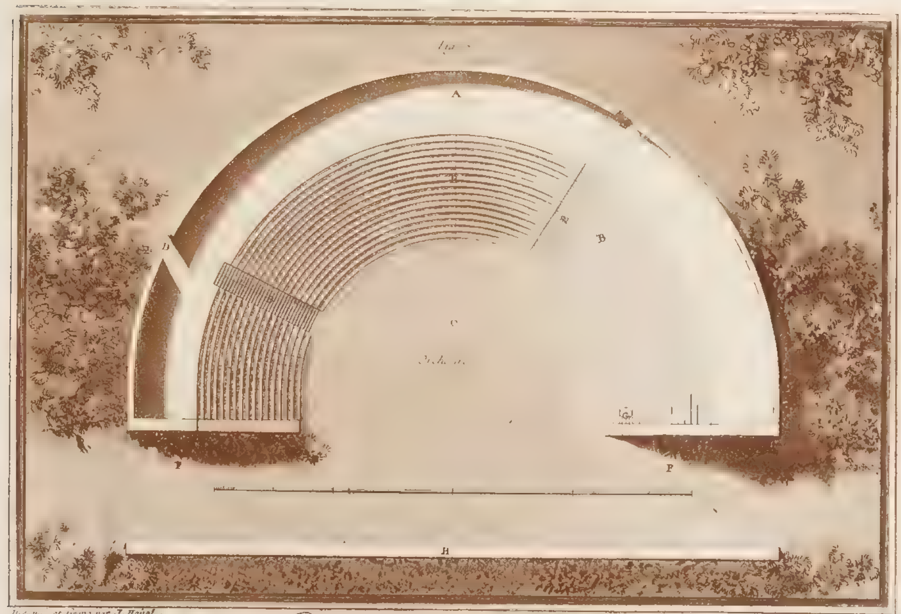
PLANCHE HUITIEME.

[illegible]

Cet objet [illegible] pour en [illegible] l'intérieur, & [illegible]

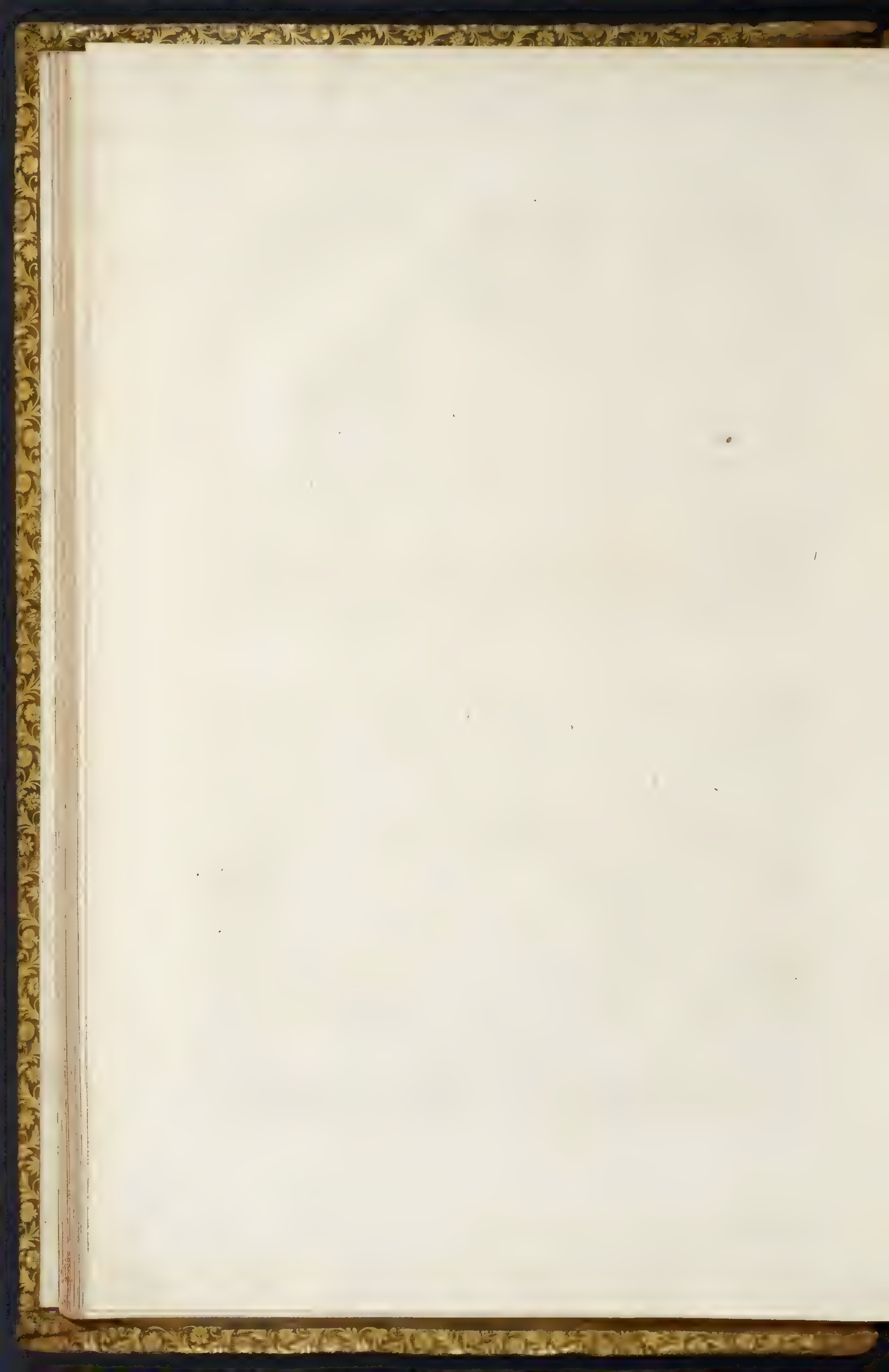


Élévation géométrale du Théâtre de Ségeste



Dessiné et Gravé par J. Houel.

Plan du Théâtre de Ségeste

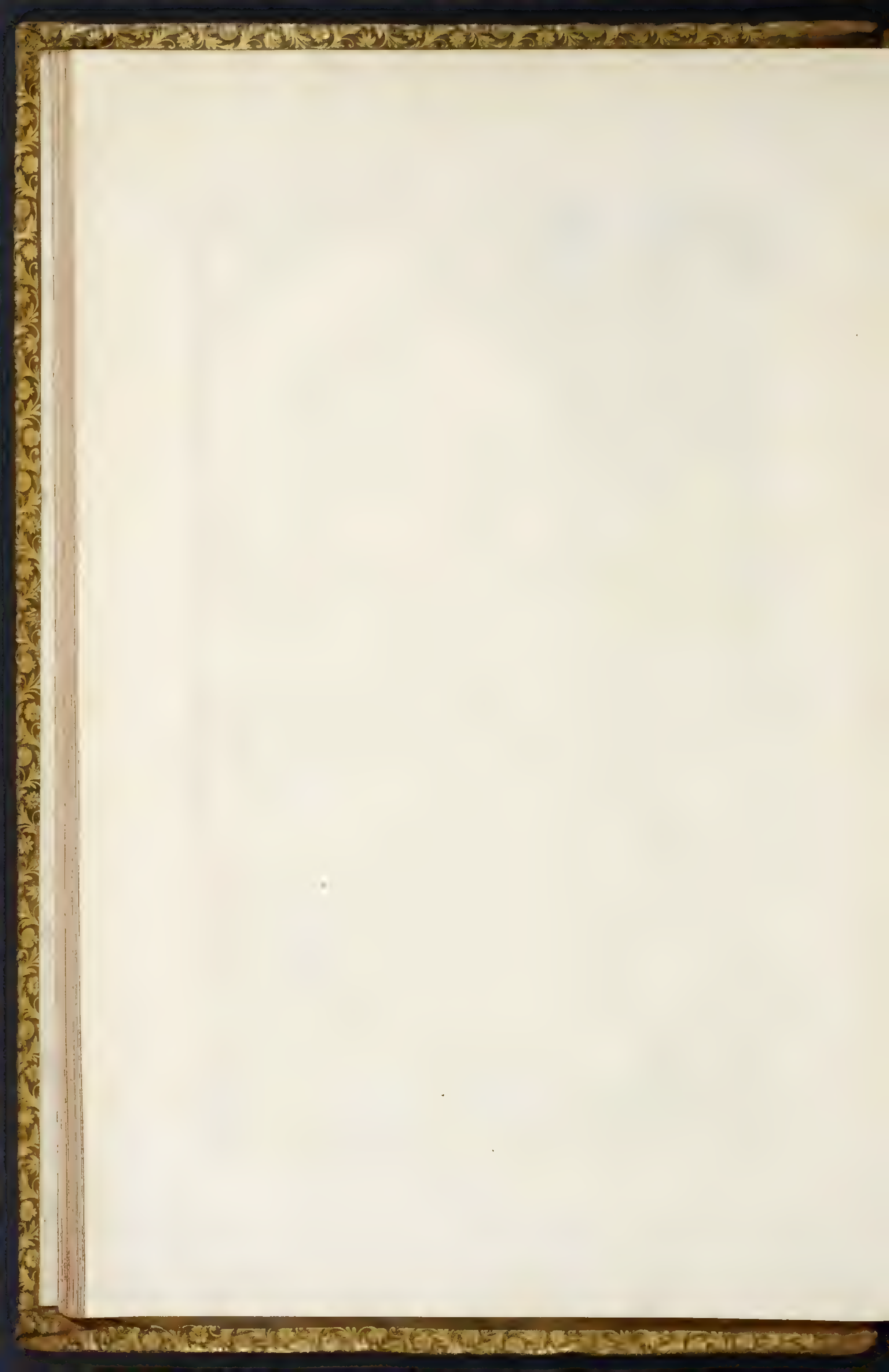


Pl. IX.



J.n Houel del. et Sculp.

Vue du Theatre de Segeste.



[illegible] vase [illegible] beaucoup de têtes d'eau, ou des [illegible]

[illegible] Tous [illegible] posent [illegible]

[illegible], dans ses actions, est [illegible] coup, & tombe [illegible] à pic. Ses [illegible]

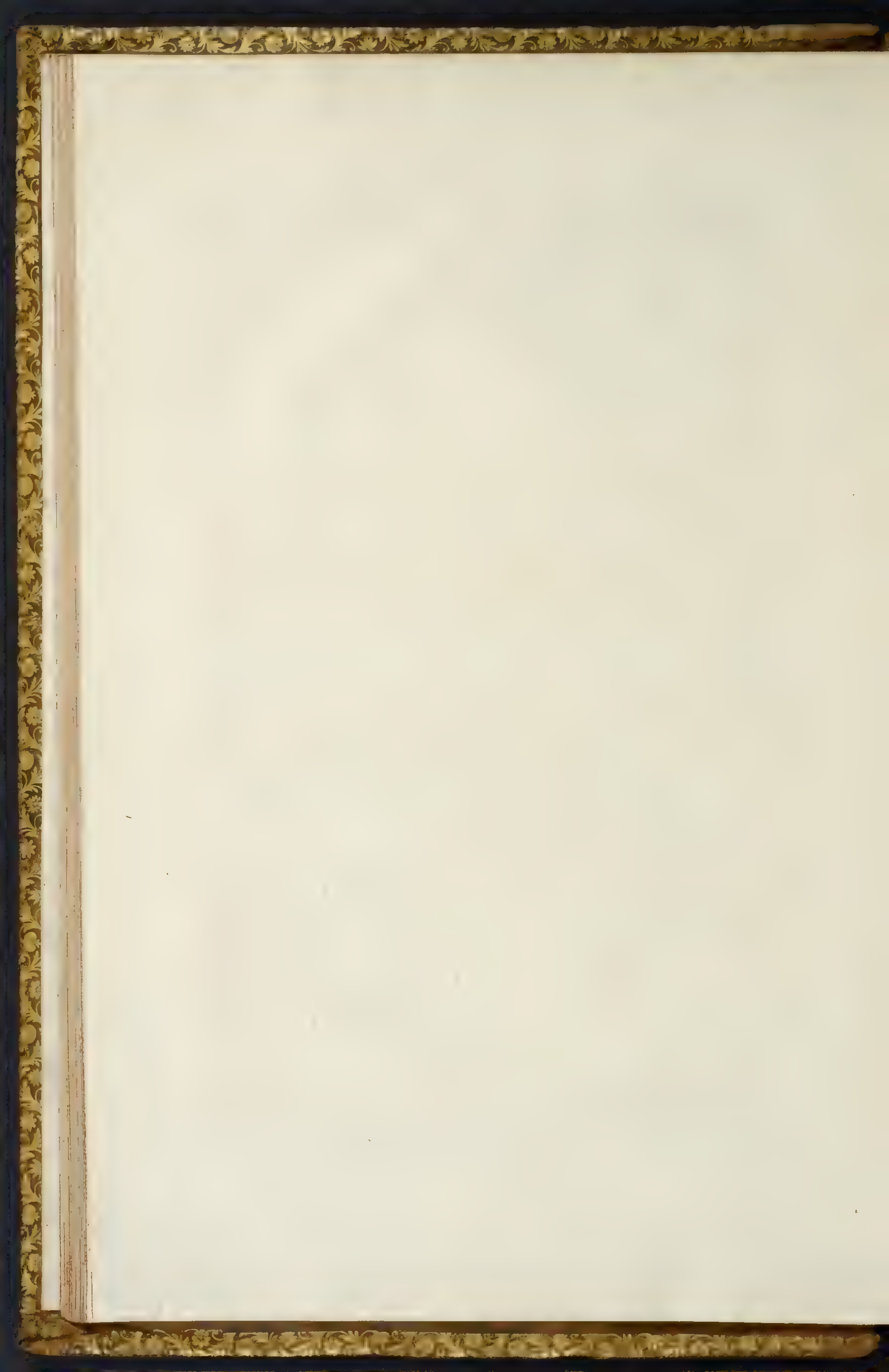
[illegible] Eufe & Hercule [illegible] deux hommes [illegible] Siciliens [illegible]

[illegible]

[illegible] Athéniens, [illegible] & [illegible]

[illegible] Carthage [illegible]

[illegible]



d'un coup d'œil & ce théâtre & le temple, dont j'avois pris les dimensions la veille, & que je peignis alors dans le lointain de ce tableau. La ville de Ségeste étoit bâtie entre ces deux édifices.

A la droite de cette hauteur, à un éloignement d'environ cent toises, parmi les débris, on apperçoit des grottes qui ont été vraisemblablement des réserves d'eau, ou des caves : leurs voûtes sont en partie crevées ; & du fond de ces caves, refuges de serpens & de toutes sortes de reptiles, on voit s'élever des buissons & des arbres.

On rencontre de tous côtés des portions de murailles, dont le peu de longueur n'indique aucun édifice important. Tous ces débris portent bien le caractère d'une extrême vétusté.

Aucun gros mur ne détermine l'étendue & ne marque l'enceinte de cette ville. Elle aboutissoit au nord & au levant à des précipices escarpés, qui ne lui permettoient pas de s'étendre plus loin : le sol qui la portoit est une roche qui, dans ces endroits, cesse tout-à-coup, & semble taillée à pic. Ses débris s'étendent davantage au midi & au couchant. Je considérai long-temps avec douleur ces tristes restes d'une ville qui eut autrefois tant de splendeur.

On ne connoît pas plus son origine que celle de la plupart des villes antiques. Les habitans du pays l'attribuent à Énée ; mais Énée & Hercule sont deux hommes à qui les Siciliens se plaisent à rapporter la fondation de leurs villes, quoique bien des Critiques doutent qu'Hercule ou Énée y soient jamais venus.

Lorsque Selinunte étoit une ville libre, & que Ségeste l'étoit aussi, elles se haïrent & se combattirent ; chacune vouloit envahir le territoire de l'autre. C'est l'histoire de tous les états de la terre, & sur-tout des petites républiques, lorsqu'elles ne sont point contenues par de grandes puissances. Les Ségestains furent vaincus, & perdirent une partie de leurs champs : ils appelèrent à leur secours les Agrigentains, les Syracusains, les Carthaginois, qui tous refusèrent de se mêler de cette querelle. Les Ségestains cherchèrent des secours hors de l'île ; ils s'adressèrent aux Athéniens, dont le génie & l'ambition leur étoient connus.

Cette incursion des Athéniens fit détester les Ségestains de tous les habitans de la Sicile, & les vengea si mal des Selinuntins, qu'après en avoir essuyé de nouveaux outrages ; ils furent obligés de s'adresser aux Carthaginois. Ils en reçurent alors des secours : Annibal fils de Giscon, arriva de Carthage, mit garnison dans Ségeste ; &, maître de cette ville, il mit le siège devant Selinunte.

Ségeste fut dans la suite prise & pillée par Agathocle : il vendit même une partie de ses habitans, selon les usages de l'antiquité.

Ségeste ne connut la paix, que quand la Sicile fut soumise aux Romains. Les Historiens de la Sicile ont dit que cette ville, toujours libre, fut seulement l'amie de Rome, & confédérée avec elle. Autant en disoient tous les peuples de l'Italie qu'elle appeloit ses alliés, & qui n'étoient que ses sujets.

Quand la puissance des Romains fut détruite, de nouvelles guerres ravagèrent cette ville, les Sarrazins la réduisirent en cendres, & la mirent à peu près dans l'état où nous l'avons décrite.

Deux Divinités, dont le culte étoit fort opposé, furent particulièrement adorées des Ségestains : ces deux Divinités sont Diane & Vénus. La statue de Diane étoit colossale, d'un travail admirable, s'il en faut croire Cicéron ; elle avoit l'air & le maintien d'une Vierge ; elle portoit un carquois sur ses épaules, un arc dans sa main droite. Les Carthaginois enlevèrent cette statue. Scipion, après la prise de Carthage, la rendit aux Ségestains.

Quelques siècles après, leur piété pour Vénus les engagea à prier l'Empereur Tybère de leur permettre de rebâtir le Temple que cette Déesse avoit eu sur le mont Erix. Ils ne manquèrent pas d'observer dans leur requête, que cette ville d'Erix tiroit, comme eux, son origine du pieux Énée fils de Vénus & d'Anchise. Ils auroient pu même observer à Tybère qu'ils avoient l'honneur de lui être parens, au moins par alliance & par adoption : car Tybère étoit beau-fils & gendre d'Auguste, adopté par Jule César, dont la famille descendoit, comme il le prouvoit par une généalogie incontestable, d'Énée, & par conséquent de Vénus ; raison qui devoit toucher infiniment Tybère, & être d'un grand poids auprès du Sénat.

Mais pour dire quelque chose de plus satisfaisant que ces fables, fondées sur la vanité & sur l'ignorance, ou que ces détails de petits faits historiques, mal débrouillés par les historiens anciens & par les commentateurs modernes, observons que la Sicile étant très-fertile, & se trouvant sur la route de tous les navigateurs Grecs, Phéniciens, Égyptiens, qui alloient d'orient dans l'occident, & sur celle de tous les navigateurs de Marseille, de Carthage, de Rome, qui passoient d'occident en orient, il étoit impossible qu'ils ne se la disputassent pas.

La seule habitation qu'il y ait maintenant auprès des ruines de Ségeste, est une métairie : j'y voyois entrer & sortir de temps en temps quelques hommes qui paroissoient contens de leur sort, & qui, entourés de débris, ne songeoient qu'à jouir du présent, sans s'inquiéter des révolutions que le temps amène, & qui placent aujourd'hui leur chaumière sur le même sol où s'élevoient jadis tant de palais, & de temples, & de cirques, & de théâtres.

Je les félicitois de leur obscurité, de leur ignorance, de la paix dont ils paroissoient jouir, de la beauté du climat qu'ils habitent, & de l'aspect enchanteur des belles campagnes que leurs yeux & les miens découvroient de ce lieu élevé.

Ces campagnes, en s'étendant vers le couchant, descendent par une pente insensible jusques au golfe de Castellamare, éloigné d'environ deux lieues. Il est formé par de hautes montagnes rangées en fer à cheval ; la mer qu'on apperçoit entr'elles, & qui semble se perdre dans l'immensité du ciel, termine de la manière la plus majestueuse le magnifique tableau de ce beau paysage.

Tandis que je m'abandonnois au plaisir d'admirer les richesses de la nature, mes gens préparoient tout pour le départ. On m'avertit quand tout fut prêt ; & le desir de voir de nouvelles choses m'arracha sans peine au charme que j'éprouvois : je montai à cheval, & pris la route de Trapani.

Route de Trapani. Couvent des Carmes.

La route est bordée d'aloès : c'est un arbre de vingt, vingt-cinq pieds de haut, & même quelquefois de trente : à son sommet sont des branches qui s'étendent horizontalement. Les premières sont les plus longues ; elles se racouroissent en se rapprochant du sommet ; chacune d'elles est terminée par une houppe de fleurs. Pour les bien faire connoître, j'ai dessiné plusieurs de ces arbres. Ils sont très-fréquens en s'approchant de Trapani : j'en donnerai dans la suite une description particulière.

Trapani est une ville de guerre où il y a garnison. Elle est au bord de la mer, à deux milles du mont Erix, qu'on appelle aujourd'hui de S. Julien ; parce qu'autrefois le Comte Ruggieri, en combattant les Maures, fut secouru par S. Julien, comme Romulus le fut par Jupiter, & vainquit, comme lui, par son secours, les ennemis qu'il combattoit.

Au pied de cette montagne est le couvent des Carmes, possesseur de cette fameuse statue de la *Vierge de Trapani*, honorée dans toute la Sicile par les miracles qu'elle fait.

Près de cette ville, au bord de la mer, il y a de grandes salines. L'eau en s'évaporant forme le sel : je rendrai compte de cette manutention.

Cette ville est bien fortifiée, c'est-à-dire, bien murée. M. Marot notre Vice-Consul, me fit connoître tous les gens instruits qu'elle renferme. Le Prince Couteau me fit conduire aux principales Églises ; elles sont revêtues de très-beaux marbres, sur-tout celles des Jésuites. Il me donna des lettres pour la suite de mon voyage.

Le nombre des prêtres & des moines est dans une proportion ridicule avec celui des autres habitans, dont ils absorbent la fortune, soit en gros, soit en détail. Lorsque j'y étois, on y bâtissoit encore une Église considérable. On m'assura qu'il y en avoit déja quarante-deux, & on n'y compte pas quinze mille ames.

Il y a bien quelques artistes qui auroient du mérite, s'ils avoient de l'étude, & si le goût étoit cultivé dans cette ville. J'y ai vu un Sculpteur qui avoit employé sept ans quatre mois & quelques jours à faire en

en ivoire un S. Michel, qui est accompagné de deux petits anges, & qui foule sous ses pieds deux diables qui sont groupés ensemble. Il a, par un travail prodigieux, imité la nature jusque dans les plus petits détails ; on compteroit les cheveux : c'est son chef-d'œuvre, mais ce n'est pas une belle chose : l'artiste a du talent, mais il manque de goût, de modèles & d'exercice. Je vis encore chez un autre Sculpteur de sublimes bagatelles, qui font regretter que tant de talens avortent sans se développer. Ce n'est pas la nature qui manque à l'homme, c'est l'instruction, l'éducation, l'émulation ; mais cela ne se trouve que dans les pays riches & peuplés : la Sicile l'étoit autrefois.

Il y a dans les Églises de Trapani quelques bons tableaux, entre autres un S. Grégoire peint par Vito d'Anna.

Je n'ai vu pour toute antiquité que deux têtes de lions qui décorent une fontaine ; elles sont très-mutilées.

Il falloit bien aller voir la *Madonne* des Carmes, par laquelle on jure avec autant de vénération & de crainte, que ce même peuple juroit autrefois par le Styx.

Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de la voir : après bien des formalités, un Carme en rochet & en étole arriva, suivi d'un frère, tous deux d'un air composé : le frère alluma des cierges, fit maints gestes, agita une petite sonnette qu'il avoit à la main, pour avertir le public qui n'y étoit pas, car j'étois seul, que la Madonne, alloit être découverte : il tira ensuite un rideau de damas, puis un de gaze. Alors je vis une statue de marbre, grande comme nature, tenant un enfant dans ses bras ; ouvrage d'une composition froide & d'un travail très-fini : les draperies sont assez bien imitées. Elle a été faite par Guagini, sculpteur qui a rempli Palerme & la Sicile de ses productions. Cette Madonne & le petit enfant Jesus ont chacun une grosse couronne d'argent, de beaux colliers à plusieurs rangs, & des rubans & des bracelets ; graces à ces ornemens, ils paroissent magnifiques à la stupide ignorance. Dès qu'ils furent découverts, les deux moines chantèrent une antienne, & ensuite ils me firent voir la Vierge dans tous les sens.

Je montai delà au sommet du mont S. Julien, où fut jadis l'ancienne Drepanum, aujourd'hui petite & misérable ville. On croit y voir un soubassement du fameux temple de *Vénus Ericine ;* ce n'est qu'une portion d'un mur vraiment antique, qui soutient des terres vers un angle de rocher. On montre avec soin dans la cour du château une citerne sans eau, qu'on dit être le puits de Vénus.

Le Baron Hernandès, pour qui le Prince Couteau m'avoit donné des lettres, me fit conduire partout, me montra des vases, des médailles, & d'autres bagatelles antiques. Il me donna des olives de plomb, qu'il avoit trouvées en terre autour de la ville avec des monnoies. Ces olives, qu'on croit avoir été lancées avec des frondes, sont grosses comme des noyaux de pêche.

On voit encore dans cette ville des fragmens de colonnes, & d'antiques inscriptions que Gruter & quelques autres savans ont recueillies. La plupart sont très-effacées.

Le Baron de Reidzel assure que les femmes de cette ville sont plus belles que les autres Siciliennes. Je le félicite d'avoir pu en juger ; mais je ne les ai trouvées nulle part aussi rares, aussi difficiles à entrevoir. Quoique dans tous les pays méridionaux les femmes vivent retirées, il semble que dans cette ville de S. Julien elles soient absolument séquestrées : elles appréhendent sur-tout la rencontre des étrangers ; on a pris soin de leur en faire la plus grande peur, de sorte qu'elles paroissent plutôt les fuir que les éviter.

Un curieux me fit part, avec une tendre effusion de cœur, de deux grands avantages dont jouissent les habitans de cette ville de S. Julien, par la protection spéciale de la Madonne de Trapani : savoir, que le tonnerre n'y tombe jamais, & que les voleurs n'y viennent point. Je fus frappé soudain de l'authenticité du miracle ; car cette ville étant bâtie sur la cîme d'une montagne très-élevée, les lourds nuages où se forme le tonnerre sont toujours au dessous d'elle ; & plus l'orage est violent dans la plaine, plus le ciel est serein sur la ville. Ses habitans sont si pauvres, qu'il n'y a que les moines seuls qui puissent parvenir à en obtenir quelque chose, encore faut-il qu'ils les prêchent long-temps.

Sur la cîme de cette montagne, dans les trous des rochers les plus escarpés, des pigeons se sont logés, & se sont excessivement multipliés. Comme ces oiseaux étoient consacrés à Vénus, dont le temple étoit

ſur cette montagne, il fut un temps où les Siciliens s'imaginèrent qu'ils devoient les détruire comme un reſte du paganiſme ; ils leur firent une chaſſe furieuſe : leur poſition les garantit de cette perſécution fanatique. Alors on les exorciſa comme ſuppôts du diable. L'exorciſme ne fut point efficace, & les pigeons continuèrent toujours à habiter, à peupler, à embellir ces demeures agreſtes, ne ſoupçonnant pas plus les malédictions des Chrétiens, qu'ils n'avoient conçu les adorations des Payens.

C'eſt un ſingulier ſpectacle que de voir les nuages en deſſus, & d'appercevoir la terre au travers des intervalles mobiles qu'ils laiſſent entre eux. Ces nuages ont l'air d'un océan glacé qui s'étend juſqu'à l'horizon : la terre qu'on apperçoit de place en place reſſemble à des îles ſubmergées & contenues entre des glaçons. Je jouis long-temps de ce coup d'œil. Je redeſcendis la montagne en perçant ces nuages ; je me trouvai dans un épais brouillard ; & dès qu'il fut traverſé, je retrouvai le ſuperbe ſpectacle des campagnes : il ſembloit que j'arrivois dans un autre univers.

Je revins paſſer la nuit à Trapani. Ce pays produit des pierres & des marbres très curieux. Nous penſons que ceux qu'on trouve au bord de la mer, à l'occident de cette ville, ſatisferont beaucoup le voyageur qui aura la curioſité d'aller les voir.

Un Naturaliſte doit parcourir ce pays ; il y trouvera des curioſités naturelles très-intéreſſantes, ſoit dans le voiſinage de la ville, ſoit dans ſes campagnes, ſoit dans la mer qui en baigne les bords, & qui environne les îles de Maretimo, de Lavanzo & de Favognana. Il trouvera des coraux en branches & en morceaux irréguliers ; avec les troncs de ces branches on fait toutes ſortes d'ouvrages de ſculpture en bas-relief & en ronde-boſſe.

Les habitans de Trapani ſont très-experts dans la pêche du corail ; ils l'exercent non-ſeulement autour de la Sicile & des îles voiſines, mais ils ſe haſardent juſque ſur les côtes d'Afrique. Leur grand commerce ſe fait avec Livourne, où l'on met en œuvre le corail.

On trouve auſſi ſur ces rivages cette coquille qu'on appelle Came. Elle eſt de deux ou trois pouces de diamètre, & d'une épaiſſeur de deux ou trois lignes. Elle eſt couverte communément d'une mouſſe ſemblable à un très-beau velours verd. On la travaille dans cette ville, on en fait de petits bas-reliefs, qu'on porte en bagues ou en bracelets. C'eſt du nom de cette coquille & de l'uſage qui s'en fait, qu'on a donné le nom de camée à ces agathes ou à ces compoſitions de deux couleurs, ſur leſquelles on grave des têtes ou des ſujets dans le goût de l'antique. On en fait beaucoup dans cette ville.

Départ de Trapani.

Je partis de Trapani avec l'aurore par le plus beau temps. A quelques milles en mer j'apperçus les îles de Maretimo, de Favognana & de Lavanzo, où ſont les priſonniers d'état & les criminels qu'on ne veut pas punir ſelon les lois, comme le peuple.

Le port & la continuité du rivage qui ſe perd dans le lointain vers le midi où eſt Marſalla, offre dans ſon étendue le tableau le plus intéreſſant par la variété des objets. On paſſe près du champ d'Hercule, lieu où l'on croit encore aujourd'hui qu'Hercule lutta contre Erix, & gagna un royaume, en tuant ce Monarque qui avoit fait de ſes états le prix de la victoire.

Je quittai la route de Marſalla, afin d'aller voir l'île de S. Pantaleo, où l'on prétend qu'Hercule bâtit la ville de Mottya, ville qui a depuis appartenu aux Carthaginois, & que les Sarraſins ont détruite.

Cette île, qui n'eſt éloignée que d'un demi-mille du rivage de la Sicile, eſt à huit milles de Marſalla, & à ſix ou ſept de Trapani. Elle a deux milles de tour. On y voit encore des portions conſidérables des murs de l'ancienne ville de Mottya. Une partie de ces murs conſiſtoit en des eſpèces de baſtions qui défendoient le midi de cette île. J'en ai deſſiné un qui avoit trente-cinq pieds de face à l'orient, vingt-quatre au midi, & douze au couchant ; il paroît que ces murs interrompus aujourd'hui, étoient autrefois contigus & faiſoient le tour de l'iſle.

[illegible] Vue des restes de la Ville de [illegible]





Plan d'une Saline

[illegible]

[illegible] IEME

[illegible]

[illegible] il [illegible] dans une [illegible] de l'[illegible]

[illegible]

[illegible] & [illegible]

[illegible]

[illegible] par C dans une [illegible]

[illegible] quinze jours. [illegible] decauda [illegible], c'est-à-[illegible]

[illegible] H.

[illegible]

[illegible] fait [illegible]

les pays [illegible]

[illegible]

on [illegible] & [illegible]

[illegible]



PLANCHE NEUVIEME.

Vue du reste des murs de Mottya.

J'ai représenté la partie la plus considérable qui reste encore de cette ville. Ce sont deux bastions dont la face a trente pieds, & dont les flancs en ont dix-huit. Ils s'élèvent à l'occident de l'île : il y a entre eux une ouverture de vingt-quatre pieds, qui semble avoir été une des portes de la ville. A gauche de ces bastions, le rivage qui fuit vers le nord, conduit à un autre bastion éloigné de quatre-vingt-huit toises ; il a vingt-quatre pieds de face ; & son flanc qui regarde l'orient, en a trente-cinq. Ce lieu étoit l'extrémité de la ville. La mer s'avance presque au pied des murs.

En face de cette ouverture, où étoit la porte de Mottya, est une petite langue de terre A ; elle va joindre à cent toises delà une autre petite île. Il n'y reste rien aujourd'hui ; mais elle a été cultivée & peuplée autrefois.

On trouve à l'orient de l'île S. Pantaleo des fragmens de tuiles, de canaux, de vases, de toutes sortes d'ouvrages en terre cuite.

Après avoir parcouru les rives de ces deux îles, je repris la route de Marsalla : mais avant d'y arriver, je rencontrai l'une des plus grandes salines qu'il y ait en Sicile. Je m'y arrêtai, & je la dessinai.

Saline.

Cette saline est située entre Marsalla & Trapani, vis-à-vis l'île de S. Pantaleo. C'est un bassin quarré de trois cents toises de long, sur deux cents cinquante de large ou environ. Il est divisé en plusieurs cases, fig. 2.

On fait d'abord entrer l'eau dans la case la plus grande de toutes A, qui s'appelle la froide, ou la mère : l'eau y entre par une vanne, telle que la mer la donne, sans avoir été échauffée particulièrement par les rayons du soleil. De cette case A, où elle commence à s'évaporer, on la fait passer par C dans une seconde B, qui est un peu moins grande, & qu'on appelle la fredotta, moins froide. On l'y laisse se diminuer par l'évaporation environ quinze jours. Alors on la fait passer par D dans la recauda ou redecauda E, c'est-à-dire, la tiède ; là cette eau déja très-chargée de sel s'évapore encore, & se sale toujours plus en diminuant de quantité : delà on la jette avec des seaux ou des écoppes dans la cuve carrée F, d'où elle passe dans la calda, ou la case chaude, qui est divisée en plusieurs cases GG ; delà elle s'écoule dans la très-chaude H ; & enfin dans les salines K, où elle dépose deux pouces de sel environ pour cinq pouces d'eau. L'eau ne coule pas immédiatement d'une case dans une autre. Les vannes II en s'ouvrant la laissent épancher dans des canaux, qui la conduisent dans la case où l'on veut qu'elle se rende.

On prend ce sel, on en fait des masses pyramidales : on le laisse exposé à l'air hors de la saline : il y reste une année : il se forme dessus une croûte qui conserve le dedans : on le fait moudre sous une grande roue qui tourne verticalement autour d'un pivot, puis on le crible comme du sable dont on veut tirer les pierres ; dans cet état il passe dans le commerce : les vaisseaux viennent s'en charger à cette plage pour les pays étrangers.

Marsalla.

A six milles de cette grande saline est la ville de Marsalla. C'est l'ancienne Lilibée. Elle est très-antique ; on croit qu'elle a été fondée avant la guerre de Troye, & qu'Énée y aborda lorsqu'il vint porter en Italie ses dieux & sa famille. On lui avoit donné le nom de Lilibée, parce qu'elle étoit en face de la Lybie.

On compte parmi les habitans dont s'honore cette ville la Sibylle de Cumes, qui vivoit au temps d'Énée, s'il en faut croire Virgile, & qui vint mourir à Lilibée, s'il en faut croire Solin & Isidore.

Cette ville fut la capitale des provinces que les Carthaginois possédèrent dans la Sicile : elle le fut ensuite de celles que leur enlevèrent les Romains au midi de cette île.

Ce sont les Sarrasins qui changèrent son nom de Lilibée en celui de Marsalla qu'elle porte aujourd'hui, ou plutôt de Marza-alla ; ce qui vouloit dire dans leur langue *Port de Dieu*. La ville & le port eurent quelque temps un nom différent ; mais enfin le nom sarrasin l'emporta sur le grec, & s'étendit à l'un & à l'autre.

Elle est située sur un cap qui s'appeloit autrefois Lilibée, du nom de cette ville, mais qui a changé ce beau nom en celui *di capo de Bove*, tête du bœuf. Ce promontoire étoit en face de Carthage, & regarde aujourd'hui Tunis, bâtie non loin des ruines de cette république. Ce promontoire n'en est éloigné que de cent vingt-sept milles.

PLANCHE DIXIEME.

Vue du Pont antique de Lilibée.

Cette ville étoit quadrangulaire : elle avoit trois boulevarts très-forts, qui regardoient le nord, l'orient & l'occident : la mer la défendoit au midi : dans chacun de ces boulevarts il y avoit une porte. Ainsi, dès le temps des Grecs elle étoit très-fortifiée. On y arrivoit par un pont, dont les deux portées subsistent encore. Il traversoit un fossé qui avoit plus de cent pieds de large, & plus de quatre-vingt de profondeur. Ce fossé étoit creusé dans le rocher, & le pont qui le traversoit étoit un morceau de rocher qu'on avoit laissé subsister, & qu'on avoit percé pardessous. Les grosses pierres qu'on voit encore dans ce fossé ont dû former l'arc de ce pont. Ce fossé a été en partie comblé par des débris dans les différens sièges que cette ville a soutenus. Ce fossé est aujourd'hui un pâturage. Voilà pourquoi j'ai représenté dans ce tableau les scènes champêtres qui s'y passent journellement.

Après avoir franchi ce fossé, il falloit parcourir quelques toises pour arriver à la porte de la ville. On voit encore plusieurs assises A *du pied-droit* de cette porte, formées de très-énormes pierres de poudingue. Il y a aussi des restes considérables de bastions & de murs construits de cette même pierre. On les voit à deux pas de cette porte, en tournant à gauche.

J'ai représenté, figure 2, plusieurs morceaux antiques épars dans Marsalla. Une tête de lion fort mutilée A. Elle est incrustée dans le mur d'une Église. Cette tête s'appelle, on ne sait pas pourquoi, la Bouche de vérité. Une tête de femme B en terre cuite. Elle a été trouvée dans les ruines de Mottya : les trous qu'on y a représentés marquent qu'elle s'attachoit avec des cordons. Une tête d'Esculape en marbre. Une tête de femme aussi en marbre D.

Ces trois derniers morceaux m'ont été communiqués par M. le Comte de Grignani, de la ville de de Marsalla. Les médailles qu'on voit, figure 2, autour de ces morceaux, sont d'anciennes monnoies des villes de Ségeste, de Mottya, de Drépanum & de Lilibée. J'ai gravé les plus singulières de chacune de ces villes.

PLANCHE ONZIEME.

Vase en marbre.

On voit dans le palais du Comte de Grignani un très-beau vase de marbre blanc, orné de belles anses, & d'un feuillage qui l'embrasse. J'en ai fait un dessin.

Ce vase a été trouvé dans un tombeau près de Marsalla. Il avoit pour couvercle son propre pied, tel qu'on le voit figure 1 ; il renfermoit des cendres.

On



[illegible]

Ce fut [illegible] pour [illegible] en place [illegible], et qui vouloit [illegible]

[illegible] mais [illegible]

[illegible] un coup d'œil [illegible] *de Bore*, tête [illegible]

[illegible]

PLANCHE [illegible]

[illegible] avoit une porte [illegible] On y arrivoit par un [illegible]

[illegible]

[illegible] vers la porte de la ville. On [illegible]

[illegible]

PLANCHE ONZIEME.

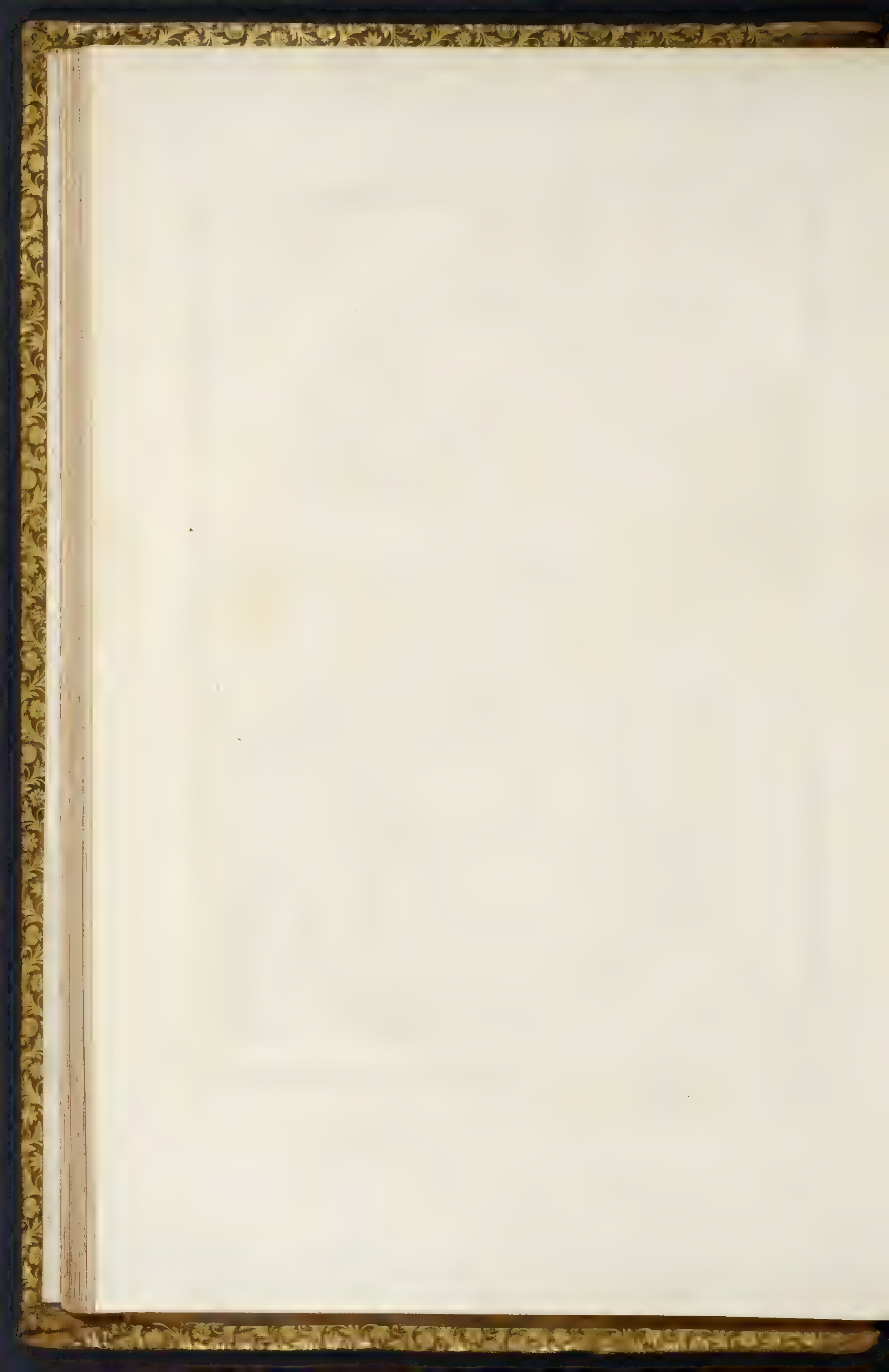
[illegible]

[illegible] qu'à la voir [illegible]

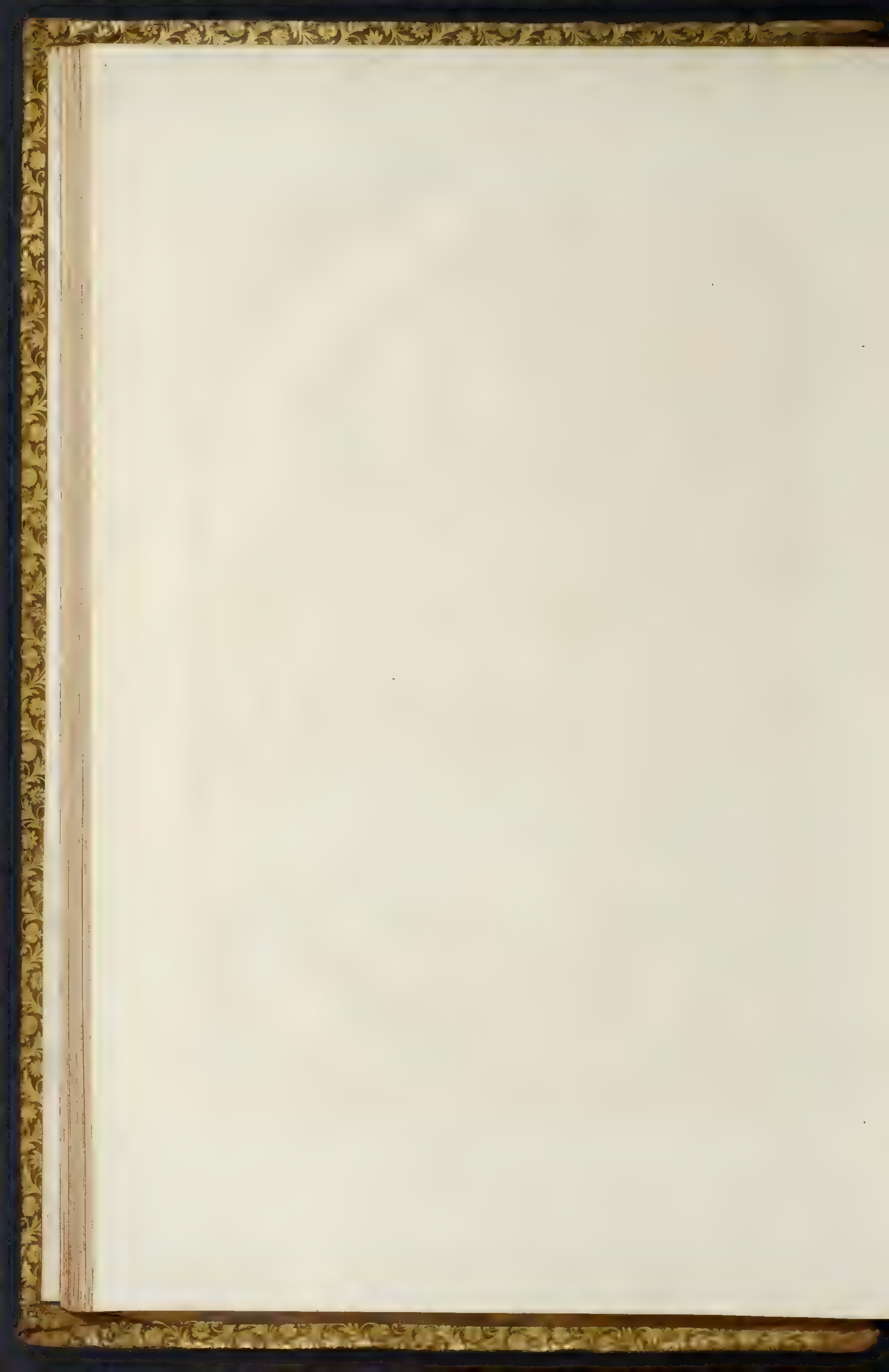
VUE DES RESTES DU PONT ANTIQUE DE LILYBÉE.



Fragments antiques.







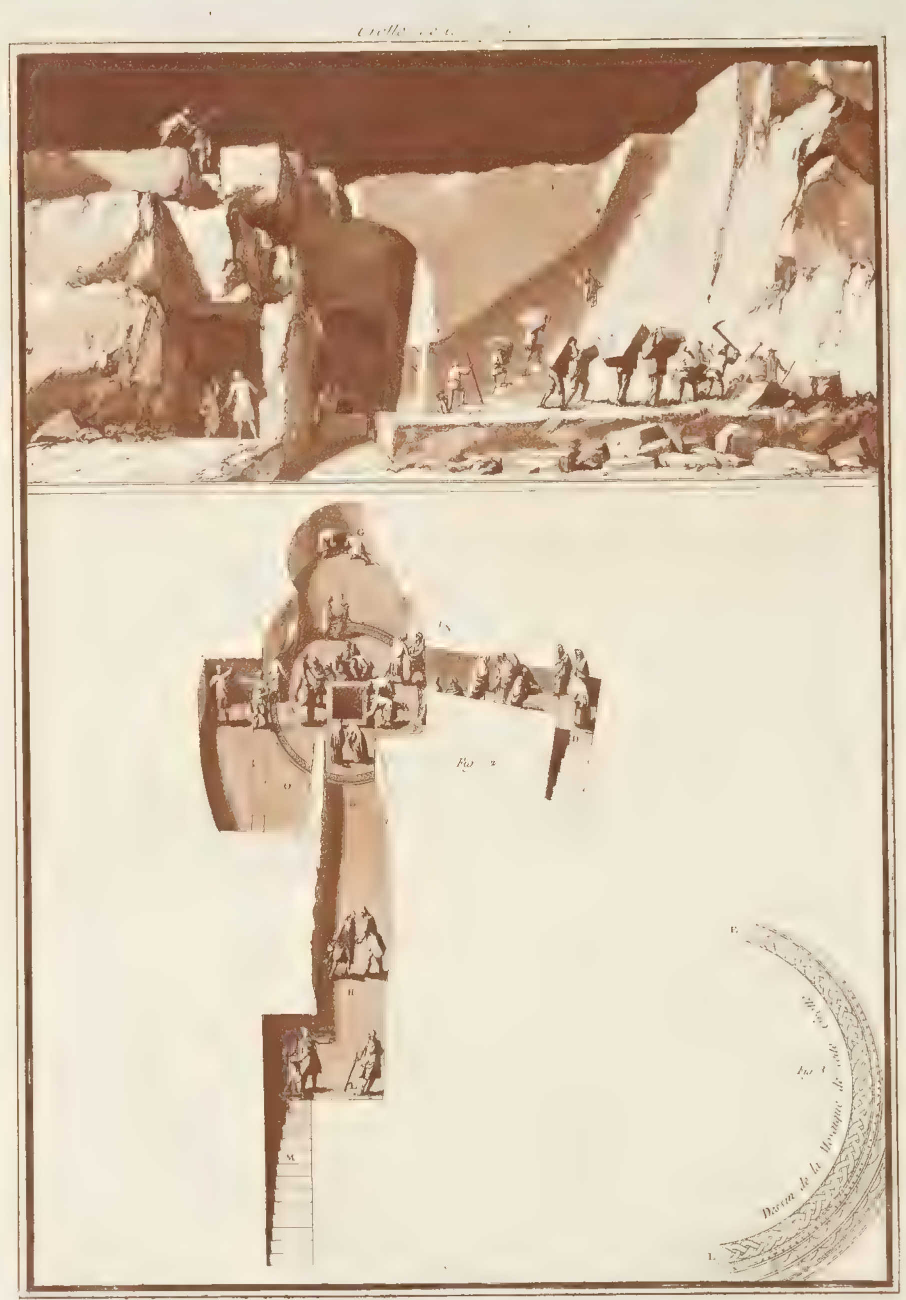
Pl. XI



Vases Antiques de Lilybée







Plan de la Grotte de la Sibile



On le conferve encore, comme on l'a trouvé, recouvert de fon pied A, & fes poffeffeurs croient qu'originairement il a été taillé ainfi.

Ils y ont fait ajouter un pied de mauvais goût, tel qu'on peut le voir en B. Je l'ai repréfenté vu du côté de l'anfe, pour faire connoître cette belle partie, la plus intéreffante du vafe ; &, pour qu'on le connoiffe fous toutes fes faces, je l'ai deffiné, dans la figure feconde C, par le côté qui eft entre les anfes. Dans cette figure j'ai remis fous lui fon pied, dont ceux qui s'en fervirent pour faire une urne cinéraire, avoient fait fon couvercle. Ainfi, dans cette feconde figure, il eft tel que je m'imagine qu'il fortit des mains de l'artifte ; car jamais il n'a pu être conftruit tel qu'on le voit aujourd'hui.

Ce vafe eft d'un albâtre fi tranfparent, qu'il femble de porcelaine; auffi affecte-t-on de le montrer avec une bougie allumée au dedans.

La fig. 3 repréfente un vafe grec, fait à l'imitation d'un vafe étrufque ; il eft d'un très-bon goût, quoiqu'il ne foit qu'en terre cuite. Une tête de femme, d'une belle exécution, eft peinte deffus.

La figure 4 eft une tête de Silène en marbre, d'un affez bon goût pour mériter qu'on la remarque.

Une fecoupe en terre cuite, dans le genre des vafes étrufques, ayant un pied & deux anfes, eft repréfentée dans la 5e figure : on me la fit remarquer comme une chofe extraordinaire. Il eft rare en effet qu'on en trouve d'auffi bien confervée.

La merveille de Marfalla, & l'admiration du peuple de toute la Sicile, eft un petit clocher ifolé, qui n'ayant pas douze pieds en quarré à fa bafe, s'élève de trente-cinq ou de quarante : il s'ébranle & s'agite lorfqu'on fonne une cloche qui eft tout en haut ; cet effet naturel eft peu fenfible : pour le mieux voir, je fixai perpendiculairement la pointe de mon épée dans les joints de l'appui des fenêtres ; au mouvement que produifit la cloche en fonnant, mon épée décrivit une portion de cercle de plus de huit pouces. Ces bonnes gens très-ignares croient ce clocher bâti fur un globe. Je tâchai de leur en démontrer l'impoffibilité : je les affurai que ce prétendu phénomène ne méritoit pas d'être prôné dans toute la Sicile.

A quelques centaines de pas, au nord de cette ville, eft l'églife de S. Jean : cette églife eft bâtie fur la grotte de la Sibylle foi-difant de Cumes. Cette églife appartenoit autrefois à la vieille Abbaye des PP. Bafiliens. Les Jéfuites l'ont poffédée depuis ; aujourd'hui elle eft à la nomination de la Cour.

PLANCHE DOUZIEME.

Grotte de la Sibylle.

La grotte de la Sibylle, plus renommée que cette églife, attire davantage les curieux.

Au milieu de cette églife, confacrée à S. Jean, font deux efcaliers qui fervent à defcendre dans cette grotte. Elle eft creufée dans le roc, à dix-huit pieds de profondeur.

Pour donner, autant qu'il eft poffible, une idée jufte de ce lieu fouterrain, & pour ne pas tomber dans l'inconvénient des deffins géométraux, qui ne font bons que pour marquer les dimenfions des édifices, & qui d'ailleurs font dépourvus de tout intérêt, j'ai repréfenté d'abord cette grotte en élévation, telle que vous la voyez fig. 1re ; & enfuite j'en ai repréfenté, fig. 2, le plan en relief.

Pour en faire voir l'intérieur & l'étendue, j'ai fuppofé & j'ai repréfenté dans mon deffin une feinte démolition de cette grotte : on y voit une multitude d'hommes qui en emportent les pierres, & qui en découvrent l'intérieur à la vue. La rupture de ces murs & le travail de ces ouvriers offrent, par leurs groupes & par la perfpective des plans avancés & reculés, un tableau plus intéreffant que n'eût fait une fimple repréfentation géométrale.

Dans la fig. 2, pour en faire connoître le plan, j'ai fuppofé que ce logement de la Sibylle a été coupé horizontalement à une certaine hauteur, & que la partie fupérieure a été enlevée ; de forte qu'on en voit le fol dans toute fon étendue géométrale.

J'y ai mis quelques figures, dont les attitudes doivent désigner les diverses particularités de ce lieu. Ce souterrain consiste dans un sallon A, fig. 2, dont le plafond a la forme d'une coupole B, fig. 1re. Au sommet de ce plafond on a pratiqué une ouverture C pour donner de l'air à ce sallon, & pour le rendre habitable.

Je soupçonne que l'escalier D est antique. Ce lieu fut jadis d'une grande magnificence. On en peut juger par le pavé en mosaïque, dont une partie autour du sallon a été assez bien conservée. *Voyez* fig. 3.

Au milieu de ce sallon est un petit puits quarré E, qu'on a creusé dans des temps postérieurs, pour en tirer de l'eau, dont on faisoit usage dans certains jours de fêtes.

Cette eau passe sous la terre derrière la grande niche F, & elle commence à paroître par un soupirail G. Là j'ai mis deux figures qui regardent le canal. Ce canal passe sous le sallon, & continue sous le corridor HH; l'eau coule delà sous la roche, & se jette dans la mer à quelques centaines de toises.

En face de cet antique escalier D est une espèce d'alcove I, où reposoit peut-être la Sibylle. Une ouverture quarrée & perpendiculaire, marquée K au plan, fig. 2, & pratiquée dans l'angle de cette alcove, semble avoir été le trou sacré par où elle faisoit entendre ses oracles. J'ai mis, pour l'indiquer davantage, des figures qui semblent l'observer. Il y a une ouverture semblable, mais plus large, au bout du corridor HH: elle est perpendiculaire sur le pallier L. J'y ai placé aussi quelques figures qui remarquent que cette ouverture servoit autrefois à descendre la Prêtresse.

L'escalier M est moderne; il a été fait pour que le peuple qui visite cette grotte dans des jours de dévotion, en sorte plus facilement. On apperçoit encore quelques restes de peinture dans plusieurs endroits de l'alcove O & du cabinet I. Elles sont très-anciennes & dans le goût des Grecs.

Les figures que j'ai mises dans le plan de cette grotte représentent foiblement le prodigieux concours de monde qui s'y rend le jour de la S. Jean. Cet Apôtre, le Baptême, le Christianisme, le changement de dogme & de culte, n'ont point entièrement détruit la réputation de la Sibylle. La veille de la fête de ce grand Évangéliste, les femmes du peuple viennent en foule consulter cette antique Prophétesse, qui semble revivre pour elles dans l'eau qui coule au fond de cette grotte; elles viennent lui demander, si dans l'année leurs maris ne leur ont point fait quelque infidélité. Les jeunes filles viennent aussi la consulter pour savoir si dans l'année suivante elles n'auront point de mari.

Pour le bien savoir, elles boivent de cette eau; leur imagination exaltée leur donne alors une sorte d'ivresse. Elles crient & proferent certains mots au dessus de l'ouverture du canal, qui laisse voir l'eau à trois pieds de profondeur. Ce lieu est très-sonore, il y a un écho; & selon l'endroit d'où l'on parle, & la manière dont on parle, il rend des sons différens, qu'on entend comme on peut, & qu'on interprète comme on veut. Les femmes, selon leurs desirs, ou leurs soupçons, ou le caprice du moment, en concluent que leurs maris sont volages ou fidèles, & la conduite qu'elles tiennent en est la conséquence.

Cette superstition populaire est très-antique; je ne suis pas le seul témoin qui atteste ce fait: l'historien d'Orville en avoit déja informé ses lecteurs. J'avoue que je me suis fait un plaisir secret de vérifier ce qu'il avance, & j'ai trouvé qu'il ne disoit rien de trop. Il semble quelquefois que le peuple ait besoin de superstition. Le malheur actuel, le besoin de changer de situation, l'espérance d'être mieux, la crainte des accidens, de la maladie, de la vieillesse, tout engage les ames timides, les esprits sans culture, à courir après les prédictions, les présages, les augures, & les imposteurs qui se font un jeu de leur crédulité.



CHAPITRE TROISIEME.

Hiſtoire de Marſalla. Mazzara. Caſtel Vetrano. Proceſſion de la Fête-Dieu. Ruines de Sélinunte, &c.

En revenant de la grotte de la Sibylle à Marſalla, qui n'en eſt éloignée que de quatre à cinq cents pas, on me fit voir bien des endroits où l'on a trouvé des morceaux antiques, des débris de temples & de palais, de petites colonnes de marbre, & pluſieurs autres objets qui ſont autant d'indices que ce lieu a été couvert autrefois d'édifices importans. La ſituation de ce lieu ſert encore à le faire croire. On y jouit du plus bel aſpect; on y voit en raccourci tout le rivage juſqu'au-delà de Trapani, dans une étendue de quinze à ſeize milles.

Les avantages de ce beau ſite, la nature des débris, le caractère même de cette grotte, me firent penſer qu'au lieu d'avoir été la demeure d'une vieille Sibylle, arrivée de Cumes on ne ſait pourquoi, ni comment, cette grotte pourroit fort bien n'avoir été que la ſalle des bains de l'un de ces palais. Ce canal où paſſe plus d'un pied d'eau, ce pavé en moſaïque, la forme de ce lieu, ſon peu d'étendue, tout me confirma dans cette idée.

J'ai cru devoir en parler d'abord ſous le nom de *la grotte de la Sibylle*, parce qu'elle eſt connue ſous ce nom, & que pluſieurs auteurs ont adopté cette tradition populaire; mais j'ai cru devoir enſuite faire part à mes Lecteurs de l'idée que ſon aſpect me fit naître, et de l'uſage auquel je crois qu'elle a été primitivement deſtinée.

De cette grotte nous nous acheminions vers Marſalla; j'ai dit que cette ville étoit l'ancienne Lilibée.

Mon guide, qui étoit un peu antiquaire, m'aſſura, en me citant Strabon, Iſidore & Solin, que cette ville avoit été fondée avant la guerre de Troye; qu'Énée s'en rendit le maître; que les Carthaginois & les Romains ſe la diſputèrent, que les Sarraſins s'en emparèrent. Il m'apprit auſſi que le grand Charles-Quint voulant empêcher les pirates barbareſques d'y faire de fréquentes deſcentes, trouva plus commode de combler l'entrée du port, que de la défendre par des troupes & des vaiſſeaux. Le moyen étoit infaillible; mais les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Sarraſins même ne l'employèrent pas; & ils en écartèrent cependant les pirates payens, chrétiens ou muſulmans. La deſtruction du port a détruit le commerce; on m'a certifié qu'il ne peut plus y entrer aujourd'hui que des barques de pêcheurs.

Je fus dîner chez notre Vice-Conſul; il n'y avoit pas long-temps que j'étois en Sicile; j'en ignorois les mœurs; je ne ſoupçonnois pas que les femmes ne ſe mettoient jamais à table avec les hommes, ſur-tout quand il y avoit des étrangers. Poli à la françoiſe, j'obſervai, lorſqu'on eut ſervi, que Madame n'étoit pas encore arrivée. Elle va venir.... Mettez-vous à table.... des affaires.... elle eſt occupée.... elle vous fait des excuſes de ne pas paroître encore.... furent toutes les réponſes qu'on me fit. Cependant les plats ſe ſuccédoient, & elle ne paroiſſoit point. Le deſſert vint auſſi, & elle n'arriva point. Je m'en étonnai, lorſque l'ami qui m'avoit amené, m'apprit que c'étoit l'uſage, & qu'un mari paſſeroit pour ſe manquer à lui-même, s'il expoſoit ſa femme aux regards des étrangers. Cette idée m'étonna encore plus; mais enfin je partis ſans voir la Dame du logis.

Les Grands ont d'autres principes & d'autres mœurs: je fus reçu chez M. le Comte de Grignani avec la même aiſance & les mêmes uſages qu'en France. Madame la Comteſſe ſon épouſe, ſa ſœur & d'autres femmes étoient préſentes, & ne tenoient en rien aux antiques ridicules qui ne ſe conſervent plus guères que dans le peuple & la bourgeoiſie. M. le Comte de Grignani a beaucoup voyagé; il a long-

temps vécu en France ; il en parle très-bien la langue, mais il n'en a pas rapporté le goût de la décoration des maisons de campagne. Il a un pavillon à quelques milles de Marsalla, situé de manière qu'on le voit de loin, & qu'on peut le reconnoître à sa décoration : il est blanc & noir, marqueté comme un damier par carreaux disposés en diagonale.

Je vis, en me promenant dans les environs de Marsalla, de larges & profondes excavations dans la roche d'où l'on a tiré les pierres qui ont servi à construire cette ville. Elles sont en grande partie antiques, mais elles n'offrent rien de remarquable.

Satisfait des politesses de notre Consul, de celles de son ami D. Rosario, & plein de reconnoissance pour les manières obligeantes du Comte de Grignani, je m'éloignai à regret, & je partis le lendemain pour me rendre à Mazzara.

De Mazzara.

L'antiquité de Mazzara est fort contestée : les Carthaginois & les Romains s'en emparèrent tour-à-tour.

Les habitans de cette ville prétendent qu'elle est l'ancienne Sélinunte, quoique les débris de Sélinunte subsistent encore à vingt-quatre milles, ou à huit lieues de Mazzara. Mais rien n'est si commun en Sicile que de voir des villes modernes se donner pour des villes antiques & célèbres, qui n'existent plus, ou dont les débris se trouvent dans leur voisinage, & attestent la fausseté de la prétention de ces villes : souvent plusieurs cités modernes se disputent un nom antique ; & les enthousiastes peu instruits écrivent des volumes pour soutenir la gloire d'avoir été jadis ce qu'ils sont incapables d'être aujourd'hui.

Rien n'annonce dans Mazzara une ville qui ait été décorée par les arts. On n'y trouve que trois Sarcophages antiques : ils sont dans l'Église Cathédrale.

PLANCHE TREIZIEME.

Sarcophage & Urne cinéraire.

Le premier Sarcophage qu'on voit à gauche en entrant par la partie latérale de cette Église, est en marbre. On y a représenté en bas-relief une chasse au sanglier, qui paroît être celle de Méléagre. Le sujet en est aussi simple de composition, que foible d'exécution. Le temps l'a un peu effacé. Fig. 1.

Près delà se trouve une urne cinéraire aussi de marbre blanc, que j'ai représentée, fig. 2.

Ces frêles monumens d'une haute antiquité sont rarement assez entiers & assez intéressans pour être conservés dans les cabinets des curieux ; leurs fragmens n'ont de mérite que quand ils sont décorés de quelque sculpture élégante.

Ces urnes n'étoient que des vases carrés, de la forme d'un dé, ayant à peu près un pied en tout sens ; on en voit même de plus petites. La plupart sont ornées de bas-reliefs, dont les sujets étoient analogues aux personnes dont elles renfermoient les cendres.

On déposoit ces urnes dans des niches qui étoient pratiquées autour des chambres sépulcrales : les morts tenoient peu de place ; toutes les générations d'une même famille se rangeoient en ordre dans la même chambre ; & cette chambre occupoit toute la capacité du petit édifice, qu'on appeloit tombeau ; car chaque famille un peu considérable avoit le sien.

On trouve de ces urnes qui ne sont pas en marbre, ce qui décèle qu'elles ne renferment pas les cendres d'un homme riche ou d'un homme dont les parens fussent somptueux ; aussi sont-elles dépourvues de sculptures ; ou si elles en ont, ce sont des ouvrages bien mal faits.

Celle que j'ai représentée, fig. 2, je l'ai représentée en perspective avec son couvercle renversé, pour en laisser voir l'intérieur, faire juger de sa capacité, & de la manière dont le couvercle étoit ajusté avec



[illegible] QUE

[illegible] manteté contre [illegible]

[illegible] celles [illegible]

[illegible] trouvent dans le [illegible]

[illegible]

[illegible] le [illegible]



Chasse de Meleagre

Urne cinéraire







Enlèvement de Proserpine ?

Urnes cinéraires Lacrymatoires Monoyes et Lamp. Sépulcrales







Combat des Amazones

[illegible] Mais la plupart de ces vases étoient [illegible] les Étrusques, les Grecs & les Romains [illegible] parvenus [illegible], parce que, déposés dans des tombeaux, ils étoient à l'abri [illegible] du ravage de la guerre qui a détruit les villes où avoient vécu les hommes [illegible]

PLANCHE QUATORZIEME.

[illegible]

Ce second Sarcophage est aussi décoré d'un bas-relief. On y a figuré l'enlevement de Proserpine.

[illegible]

antiques. Cette lampe [illegible] éclairer la chambre où les urnes [illegible] consumer au milieu de ces cendres [illegible] est vraisemblable qu'on la remplissoit d'huile, & [illegible]

[illegible]

est différente, [illegible] à contenir les parfums.

PLANCHE QUINZIEME.

Combat des Amazones.

[illegible]



des feuillures très-bien faites, qui fermoient exactement le vase, & empêchoient que rien ne se mêlât aux cendres des morts.

On conservoit aussi leurs cendres dans de simples vases, tels que celui que j'ai décrit Planche XI du second Chapitre. Mais la plupart de ces vases étoient de terre cuite : nous en avons beaucoup qui ont été fabriqués chez les Étrusques, les Grecs & les Romains ; ils nous sont parvenus sans fractures, parce que, déposés dans des tombeaux, ils étoient à l'abri des accidens & du ravage de la guerre qui a détruit les villes où avoient vécu les hommes dont ils ont contenu la cendre.

PLANCHE QUATORZIEME.

Sarcophage, Urnes cinéraires & Lampe sépulcrale, &c.

Ce second Sarcophage est aussi décoré d'un bas-relief. On y a sculpté l'enlèvement de Proserpine. Cérès court après elle, montée sur un char que traînent deux serpens ailés. Ce morceau est un peu endommagé. C'est le meilleur que j'aie vu sur ce sujet, qu'on a représenté tant de fois.

Les petites urnes, fig. 2 & 3, se trouvent dans une Église voisine de celle où est ce Sarcophage. Elles sont aussi d'une bonne exécution.

On trouve aussi quelquefois dans ces urnes des pièces de monnoie : on m'en a fait voir, c'est ce qui m'a déterminé à en représenter quelques-unes, fig. 4. J'ai aussi représenté, fig. 5, une lampe sépulcrale en terre cuite : elle est assez bien conservée. On en trouve de semblables dans la plupart des tombeaux antiques. Cette lampe servoit à éclairer la chambre où les urnes étoient déposées. On la laissoit brûler & se consumer au milieu de ces cendres : il est vraisemblable qu'on la remplissoit d'huile, & qu'on la rallumoit toutes les fois qu'on y apportoit une nouvelle urne.

Les deux très-petites fioles qu'on voit, même Planche, fig. 6, sont des vases de verre qu'on appelle lacrymatoires. Les érudits du dernier siècle ont assuré que ces vases étoient faits pour recueillir les larmes versées aux funérailles ; mais ceux de ce siècle ont combattu cette opinion, & ont prétendu que ces vases servoient à renfermer des parfums d'un grand prix : je ne prendrai point de parti dans la querelle de ces savans ; mais je citerai un monument sculpté du temps où les Romains règnoient dans les Gaules, & qui subsiste encore. Il est dans une maison située derrière les Charitains de Clermont en Auvergne.

Il représente une jeune fille morte : neuf femmes occupées de diverses fonctions assistent à ses funérailles. Une femme, les cheveux épars, & livrée à la plus vive douleur, tient deux de ces vases appelés lacrymatoires ; elle les porte à ses yeux, & elle y recueille ses larmes qui paroissent y couler.

J'ai vu le dessin de ce tombeau tracé par M. de Beaumenil ; il est déposé dans la bibliothèque de l'Académie des Belles-Lettres, avec les autres dessins des Antiquités de la France, faits par ordre du Gouvernement, & exécutés par le même M. de Beaumenil.

Les deux fioles qu'on voit, fig. 7, sont en terre-cuite ; elles sont beaucoup plus grandes : leur forme est différente, & il est vraisemblable que celles-là étoient destinées à contenir les parfums.

PLANCHE QUINZIEME.

Combat des Amazones.

Ce troisième Sarcophage est le plus beau : le bas-relief représente la bataille des Amazonnes. On regrette qu'il soit mutilé dans plusieurs endroits, tant l'exécution en est belle. On présume que ce tombeau renferme les cendres de quelque illustre personnage. Il est décoré de bas-reliefs à ses extrémités. Voyez

fig. 2 & 3, ce qui eſt une magnificence aſſez peu commune en ce genre. Ces bas-reliefs repréſentent des ſujets analogues au ſujet principal. Celui qui eſt à gauche nous montre une femme renverſée : on voit dans celui qui eſt à droite, une femme environnée de trophées.

On trouve épars autour de cette Égliſe, & dans différens quartiers de cette ville, des débris de colonnes, & d'autres morceaux d'architecture, mais très-petits, & propres à être tranſportés ; ce qui a fait dire à ceux qui prétendent que cette ville n'eſt point Sélinunte, que ces morceaux peuvent avoir été apportés dans ce lieu.

Notre Vice-Conſul m'accueillit avec zèle, & s'empreſſa à me rendre ſervice. Il me donna à dîner dans mon auberge, ou plutôt dans la taverne qu'il m'avoit indiquée, pour me mettre à l'abri de l'ardeur du ſoleil, très-incommode dans ce climat & dans cette ſaiſon.

Les uſages de cet endroit me parurent ſinguliers : j'obſervai qu'on y recevoit les étrangers dans une anti-chambre. Pour être admis dans le ſallon il faut bien des préparatifs : le premier & le plus eſſentiel, c'eſt d'en bannir les femmes, la maîtreſſe de la maiſon même & ſes filles, ſi elle en a.

Je commençois à être au fait des mœurs de la Sicile ; je commençois à m'impatienter de ne pouvoir enviſager une femme, d'autant plus qu'on m'avoit aſſuré que la femme du Vice-Conſul étoit fort jolie. Je voulus la voir ; j'épiai le moment ; je fus lui faire viſite avec un de mes amis, qui étoit de ſes parens, pendant l'abſence de ſon mari. Nous demandâmes à lui parler ; nous inſiſtâmes : nous exigeâmes qu'elle parût. Elle vint enfin ; elle étoit accompagnée de ſa mère & de ſes enfans. Elle étoit belle : ſa candeur & ſon honnêteté nous raviſſoient. Les femmes n'ayant point l'habitude de paroître en compagnie, vivant retirées dans l'enceinte de leurs maiſons, ne voyant du monde que par la fenêtre, ou à l'Égliſe, elles n'ont pas de maintien ; elles manquent de converſation.

Je n'obſervai rien de remarquable dans les environs de cette ville, quoique je fuſſe conduit par l'homme le plus inſtruit du pays, & par quelques Chanoines qui me comblèrent d'honnêteté. En général j'ai été bien accueilli dans tous les endroits où j'ai paſſé. C'eſt une juſtice que je dois rendre aux Siciliens.

Départ de Mazzara.

Je partis le 18 de juin pour me rendre à Caſtel Vetrano : c'étoit jadis un fort gardé par des vétérans. C'eſt aujourd'hui une petite ville ſituée à huit milles de la mer.

Elle eſt à vingt-quatre milles à l'orient de Mazzara. J'y étois adreſſé à un apothicaire D. Melchior Oliveri. Il me reçut avec beaucoup de cordialité : il m'obtint un logement dans le couvent des Auguſtins, & il m'y pourvut de tout ce qui m'étoit néceſſaire.

Je fis uſage d'une autre lettre de recommandation que j'avois pour D. Antonio Delione. Le lendemain il me fit une honnêteté dont en Sicile on ne ſe diſpenſe guères envers les étrangers : c'eſt celle de leur faire des préſens. Il me donna d'excellent vin, avec des fruits & des biſcuits. Je reçus de pluſieurs autres perſonnes de ſemblables politeſſes. Par-là elles s'acquéroient le droit de me faire de fréquentes viſites, & de m'amener tout ce qu'elles avoient de connoiſſances pour voir les ouvrages auxquels je travaillois. En général on eſt en Sicile d'une extrême curioſité ; on y craint peu d'être importun. Il ſemble qu'avec une telle diſpoſition à tout voir, ce peuple devroit être très-ſavant.

Le jeudi qui ſuivit mon arrivée fut celui de la Fête-Dieu. La proceſſion me fournit un ſpectacle nouveau. Elle ſe fait la nuit ; c'eſt l'uſage, & c'eſt un uſage très-ancien en Sicile. On tâche de le réformer, à cauſe des abus que l'obſcurité de la nuit occaſionne. Cette proceſſion étoit compoſée d'abord des Eccléſiaſtiques de la Mère-Égliſe & de tous les ordres religieux du pays ; puis de pluſieurs centaines d'hommes en habit de pénitens, tenant tous un cierge à la main. On voyoit briller en outre trois ou quatre cents flambeaux ou gerbes de roſeaux. Ces roſeaux ſont preſque auſſi fins que de la paille, mais ils ſont plus ſolides ; ils ſe conſument moins vîte, & jettent une grande clarté.

Cette

Cette multitude de gerbes enflammées, portées par tous les jeunes gens de la ville, & distribuées irrégulièrement, faisoient un effet très-curieux, en répandant de tous côtés des foyers d'une lumière errante, & en éclairant de moment en moment des groupes du peuple & des parties d'édifices qui contrastoient fortement avec d'autres groupes & d'autres édifices plongés dans une sombre obscurité. Le mouvement & les reflets de cette lumière & de ces ombres, qui changeoient de lieu sans cesse, & qui s'avançoient toujours, offroient des scènes charmantes, & des effets précieux pour l'œil d'un peintre.

Cette illumination ambulante étoit accompagnée du son des cloches de chaque Eglise devant qui elle passoit, & du bruit d'une artillerie qui se renouveloit perpétuellement. Elle partoit toujours de l'endroit où étoit le S. Sacrement. Par-tout où il passoit, des boîtes éclatoient, des feux d'artifices & des fusées volantes s'élevoient en l'air, avec un bruit & une fumée considérable. Cette fumée représentoit, pour ainsi dire, les nuages d'une gloire, tandis que les fusées formoient les rayons du S. Sacrement, en s'arrangeant autour comme une auréole de feu.

Le spectacle de ces prêtres, de ces jeunes gens, de cette artillerie, de ces fusées, de ces flambeaux, & du peuple qui s'agitoit en tumulte, avec piété & turbulence, offroit le tableau d'une cérémonie religieuse plus pittoresque qu'édifiante. Le génie de ce peuple déploie son caractère dans ses fêtes. Et souvent, s'il n'étoit retenu par la décence que comporte & qu'exige la religion, les transports d'un saint zèle le porteroient à des extravagances qui ne seroient pas moins curieuses que ridicules.

Je devois aller à Sélinunte: je pris les informations nécessaires sur tout ce qui concerne cette ville si florissante autrefois, & aujourd'hui entièrement ruinée. On en apperçoit aisément les débris du midi de Castel Vetrano; on me les fit remarquer à l'extrémité d'une campagne richement couverte de plantations de toute espèce, & sur-tout d'arbres fruitiers qui charment l'œil par la variété de leurs formes & de leur coloris: la mer termine majestueusement la vue de cette vaste campagne.

C'est au bord de ce rivage qu'on apperçoit les colonnes d'un temple le plus grand qu'il y ait eu dans cette antique Sélinunte. Elles dominent tout ce qui les environne. Les gens du pays les appellent Pillieri giganti, les Piliers des géants, à cause de leur extrême grosseur.

Je partis de Castel Vetrano pour me rendre à Selinunte. Je traversai cette belle campagne, qui jadis étoit coupée par de larges routes qu'on apperçoit encore au travers des buissons qui les couvrent; & je suivis de très-petits chemins qui serpentent au milieu de ces routes, & qui ne conviennent qu'à des gens de pied, ou à des chevaux de charge; car on ne se sert point de voitures dans ces campagnes.

En arrivant sur cette place, où fut jadis Sélinunte, je me logeai dans la tour des gardes-côtes, qu'on appelle aujourd'hui *Torre dei pulci*, Tour des puces.

Il faut que les Étymologistes sachent qu'il y avoit autrefois dans ce lieu un temple consacré à Castor & à Pollux; en italien *Polluce*. Quand le temple fut démoli, & le dieu oublié, le peuple ne connoissant plus *Polluce*, le prit pour le nom du petit insecte pullici qu'il connoissoit très-bien; & par-là il prépara bien du travail aux doctes qui fondent de sublimes allégories sur les rapports qu'ils trouvent entre quelques syllabes.

Cette tour & ces gardes-côtes sont là pour empêcher les barbaresques de faire des descentes dans le voisinage.

Tous les soirs les gardes allument de grosses torches de paille, pour avertir qu'on ne voit point en mer de vaisseaux suspects. Les tours voisines sont éloignées l'une de l'autre de cinq à six milles: elles font de pareils signaux quand tout est tranquille. Si au contraire on ne voit point de feux, on tire un coup de canon, afin d'avertir les sentinelles & les gens de la côte d'être sur leurs gardes. Si quelque endroit est menacé, plusieurs coups de canon avertissent la ville de Castel Vetrano d'envoyer du secours, & font entendre aux pirates qu'ils sont découverts.

PLANCHE SEIZIEME.

Carte de Sélinunte.

Deux collines A S, diſtantes d'un tiers de mille, ſont couvertes des débris de Sélinunte. Sur la plus petite A eſt la tour des gardes. Là ſont les débris de trois temples, de pluſieurs palais, & d'une infinité de maiſons. On voit de chaque côté de cette colline de grands eſcaliers qui conduiſent au rivage. Cette colline A eſt entourée de murs, qui marquent l'enceinte de la ville proprement dite : au-delà des murs il y avoit des fauxbourgs.

L'autre colline n'a point de murailles ; mais elle a auſſi trois temples, dont les colonnes ſont renverſées. Le plus grand de ces trois temples eſt une des merveilles de la Sicile. Cette colline & ſes environs faiſoient la partie extérieure de cette ville.

Sélinunte étoit ſituée entre le fleuve Modion Y, qui couloit à l'occident, & le fleuve Belice qui couloit au levant, à deux milles de diſtance tout au plus. C'eſt ainſi que Cicéron indique la poſition de cette ville.

La colline A eſt le lieu de la ville même : elle eſt entourée de murs B ; murs très-forts & d'une belle conſtruction. On voit encore un chemin pratiqué dans l'épaiſſeur & ſur toute la longueur de ce mur, à la faveur duquel on faiſoit le tour de cette ville ſans être apperçu.

On arrivoit à cette ville par trois endroits : le premier au nord D ; il étoit de plain-pied avec la plaine campagne EE ; & près de la mer FF, de chaque côté de la colline A, il y avoit un large eſcalier GG, qui communiquoit du bas de la colline au ſommet.

PLANCHE DIX-SEPTIEME.

Vue du Temple H.

Dans cette enceinte étoient trois temples, H, I, K, & beaucoup d'autres édifices particuliers, tous également détruits aujourd'hui. Ils ſont dans l'état où on les a repréſentés, Planche XVII.

Le temple marqué H dans le plan a été peint tel qu'on le voit de la tour q. Les deux autres IK ſont à peine apperçus. Dans cet état de deſtruction ils ont tant de reſſemblance entr'eux, que je me ſuis contenté d'en peindre un ſeul.

Ils ne diffèrent preſque que dans les proportions. Le temple H a dix-neuf toiſes deux pieds de long, ſur ſept toiſes quatre pieds neuf pouces de large, meſure priſe d'un angle extérieur à l'autre.

Il a quatorze colonnes aux faces latérales, en comptant celles des angles, & ſix aux faces principales. Ces colonnes ont trois pieds neuf pouces de diamètre, & vingt cannelures.

Le ſecond temple I, le plus grand des trois, a vingt-ſept toiſes de long, ſur onze toiſes un pied de large. Il a ſeize colonnes aux faces latérales, & toujours ſix aux faces principales. Ce temple avoit un porche formé de deux rangs de colonnes. Elles ont cinq pieds trois pouces de diamètre, & ſeize cannelures.

Le troiſième temple K a vingt-cinq toiſes quatre pieds, ſur douze toiſes un pied. Il a douze colonnes aux côtés. Elles ont cinq pieds ſept pouces de diamètre, & vingt cannelures. Ce temple a une eſpèce de caveau, qui eſt comblé.

L'entrée D de cette ville étoit au nord. La ville de Sélinunte s'étendoit juſqu'au lieu marqué EE, où il y a des puits creuſés dans la roche, & des débris de murailles & d'édifices conſidérables.

O, P, L, ſont encore des reſtes d'édifices qui paroiſſent avoir été importans ; mais on ne leur reconnoît pas de caractère.

On voit au fond de ce même tableau, à l'horizon, la ville de Caſtel Vetrano. J'ai repréſenté dans l'eſtampe un groupe d'oiſeaux qui prennent leur vol, afin d'indiquer le lieu où elle eſt.



PLAN[illegible]IÈME.

[illegible]

[illegible] celle aussi trois temples [illegible]

[illegible] construction. On voit [illegible] toute la longueur de ce mur. [illegible]

On arrivoit à cette ville par trois endroits : le premier au nord D ; il étoit de plain-pied avec la place [illegible]

PLANCHE DIX-SEPTIÈME.

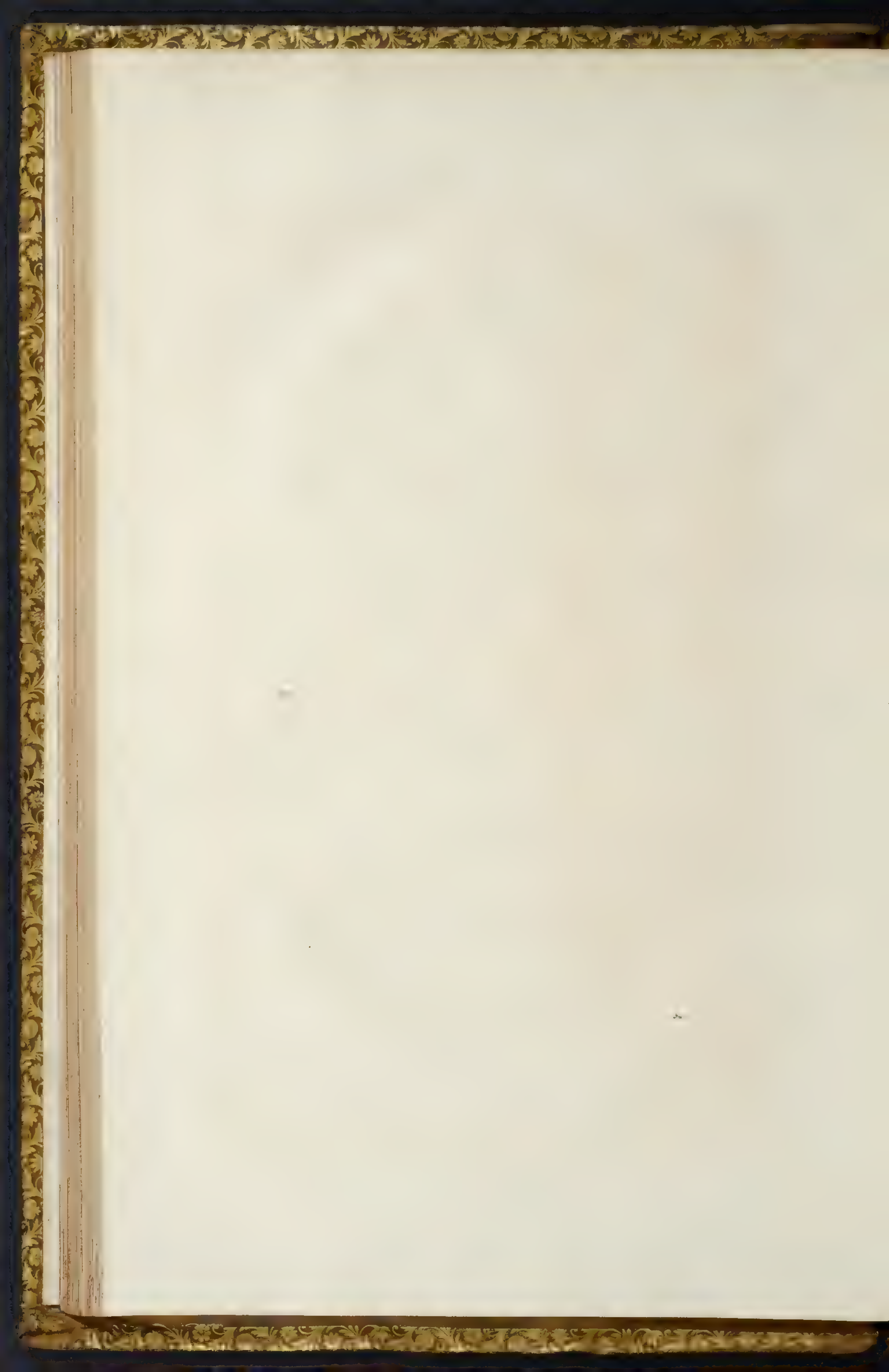
[illegible]



Carte de Sélinunte

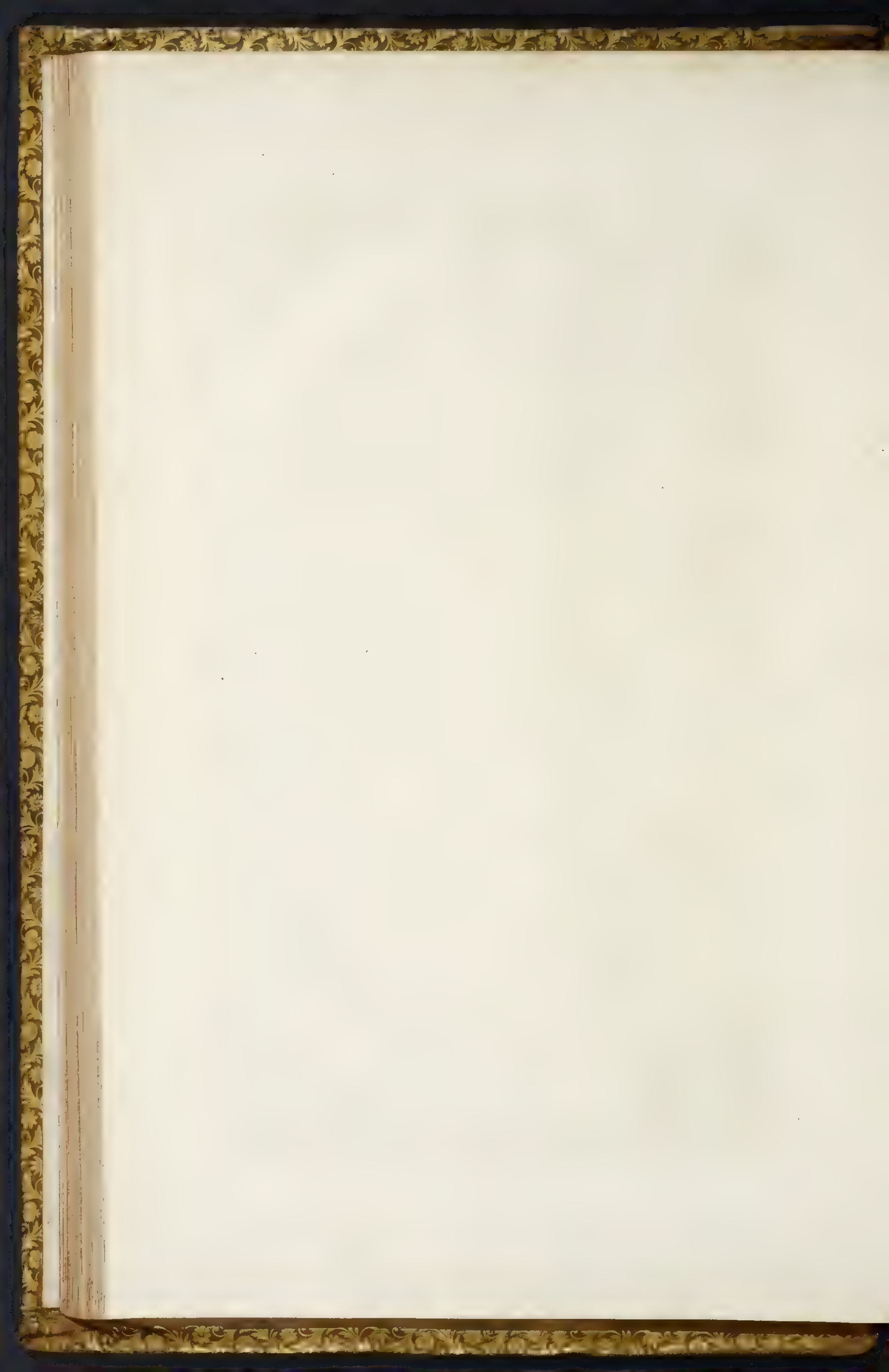








Vue des ruines du premier Temple de Selinunte







Vue des ruines du Second Temple de Selinunte

[illegible]

[illegible] on peut connaître la chambre du [illegible]

[illegible] l'on [illegible] que [illegible]
homme [illegible] de choses [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Temps [illegible]

[illegible]

[illegible] Français [illegible]

[illegible]



C'eſt ſur cette même colline que s'élève la tour de Pullici. Elle n'eſt habitée, comme nous l'avons dit, que par des ſoldats qui gardent cette côte. Cette tour eſt iſolée ; on n'y peut monter que par une échelle, que l'on ôte tous les ſoirs, afin qu'au cas de ſurpriſe, l'eſcalade ſoit plus difficile & la défenſe plus aiſée. Sa garniſon étoit alors compoſée de cinq hommes : ſavoir, un cannonier, un caporal & trois ſoldats. C'eſt là que j'ai logé tout le temps que je me ſuis occupé à peindre & à méditer ſur les reſtes de l'ancienne ſplendeur de Sélinunte. J'avois pour domicile la chambre du cannonier ; très-petit réduit, dont un lit occupoit la plus grande partie. Le cannonier, maître de cette chambre, doué de la philoſophie la plus douce, quoique dénué d'étude, aimoit les arts, les curioſités naturelles ; il avoit tous les goûts. Cette chambre ſi petite, dans une tour où l'on n'entroit que par une échelle, plus ſemblable au nid d'un oiſeau qu'à l'habitation d'un homme, étoit remplie de toutes ſortes de choſes curieuſes. Il y avoit des tableaux & des deſſins qui n'étoient point mauvais : des eſtampes, des médailles, des morceaux d'Hiſtoire naturelle, des livres, des inſtrumens de mathématiques, & tout ce qui eſt indiſpenſable à l'homme, c'eſt-à-dire, des vaſes, des uſtenſiles de cuiſine, des vêtemens, quelques inſtrumens de pêche & de chaſſe ; & malgré ce mélange, il y régnoit la plus grande propreté ; choſe rare en Sicile. Je vivois de la manière la plus frugale, de viandes froides, préparées à Caſtel Vetrano, dont on m'apportoit ma petite proviſion tous les deux ou trois jours. Au moindre inconvénient la diſette arrivoit, & j'étois obligé de vivre comme mes gens, qui faiſoient ordinaire avec les ſoldats. On étoit pourtant au bord de la mer ; mais il n'y avoit point de pêcheurs aux environs. J'éprouvai alors que toute manière de vivre eſt bonne, quand on eſt avec l'objet de ſa paſſion ; & que le deſir de s'inſtruire fait bien vîte oublier les commodités de la vie.

Après avoir obſervé de cette tour les débris curieux qui l'environnent, je deſcendis par ce bel eſcalier G qui conduit au bas de la colline, où des portions d'édifices HH enfoncés dans les ſables ſe voient encore. Quelques-uns vont ſe perdre dans la mer ; on les apperçoit en temps calme. On peut juger du haut de la tour, qu'ils formoient une partie du port : le temps & les hommes l'ont détruit. Lorſque la mer eſt agitée, elle y porte des ſables, que les vagues étendent ſur le rivage ; enſuite le vent les enlève, & les sème ſur cette colline dont nous venons de deſcendre. Elle en eſt déja en partie couverte, ainſi que la plupart des édifices. On a vu de nos jours commencer cet enſablement. Il nous dérobe déja bien des monumens ; & ſi ce phénomène continue, cette colline à la fin ſera couverte en totalité, & conſervera pour d'autres ſiècles la vue des Temples dont nous venons de parler. En paſſant vers l'orient on voit de petits étangs RR formés dans les ſables par l'eau de la mer. Ces étangs ſont poiſſonneux : la pêche eſt une partie de plaiſir pour les bourgeois de Caſtel Vetrano, qui ont près delà une métairie.

PLANCHE DIX-HUITIEME.

Le quatrième Temple de Sélinunte.

La ſeconde colline, marquée S dans le plan général, a auſſi trois temples T, V, X. Il eſt évident par la manière dont les débris du premier de ces Temples T ſont diſpoſés, qu'il a été renverſé par les hommes, en deux différens temps, & non pas par un tremblement de terre.

On reconnoît ſenſiblement l'effet des machines qui ont été employées à ſa deſtruction. Les colonnes qui étoient au midi de cet édifice ſont tombées en dehors : celles qui étoient au nord ont été auſſi renverſées, partie en dedans & partie en dehors, comme on peut le voir à la gauche du tableau.

Les colonnes avec leurs chapiteaux, ſont encore à la même place où elles tombèrent. On peut voir à la droite du tableau, par la diſpoſition de ces colonnes, qu'elles ne tombèrent pas toutes à-la-fois. Si un tremblement de terre les eût renverſées, un des pilaſtres de l'intérieur du Temple qui ſubſiſte encore, ne ſeroit vraiſemblablement pas reſté ſur pied.

J'ai pu meſurer les dimenſions de ce Temple ; il a trente-ſix toiſes de long, ſur environ treize toiſes

de large. Il avoit six colonnes aux faces principales, & quatorze aux faces latérales, sans compter celles des angles. Ces colonnes ont six pieds six pouces de diamètre; elles avoient trente pieds de haut, en y comprenant le chapiteau. L'entablement a quatorze pieds six pouces.

Le plan de ce Temple n'offre rien de particulier: ses profils sont à peu près semblables aux autres: la terre est cultivée tout autour de ces débris.

J'allois à la Messe, qui se disoit à un mille delà dans une petite chapelle bâtie au bord de la mer. Elle est jointe à un petit pavillon, qui sert de maison de campagne. J'y allois d'autant plus régulièrement, que depuis les incursions que les François ont faites dans cette île, les habitans ont le malheureux préjugé que les François ne sont pas fort exacts à l'entendre.

Les gens de la campagne viennent de très-loin à cette Chapelle; & les pêcheurs des environs pour s'y rendre abordent à un petit port voisin, qu'on appelle *la Marinella.*

J'y fus le Dimanche de l'octave de la Fête-Dieu, temps où le zèle redouble. Outre les gens de mer & ceux des champs, il y avoit des habitans de Castel Vetrano: des Messieurs, des Dames d'un rang distingué, d'une parure élégante & de bon goût, quoique différente de la nôtre. Leurs déshabillés étoient de taffetas gris ou vert: leurs manches taillées en amadis étoient garnies de rouge ou de jaune. Les cheveux des femmes, accommodés comme le sont parmi nous ceux des hommes, attachés par derrière, nattés & tombant sur le dos en forme de queue: on lie d'un brin de fil les trois bouts de la natte; une seule boucle sur l'oreille, point de poudre, voilà leur toilette. Les cheveux, qui, pour la plupart, sont du plus beau noir, se cachent sous un large chapeau galonné, relevé sur les côtés, & rabattu par devant.

Les femmes dans ce déshabillé ont une élégance d'autant plus piquante, qu'il semble sans apprêt. Ce déshabillé de campagne est réservé aux femmes jeunes, & qui se piquent du meilleur ton & de la plus grande recherche. Les autres, plus modestes, vêtues de brun & coiffées d'un mouchoir blanc, ont souvent encore par dessus cette manteline qui, comme nous l'avons déja dit en parlant des habitans d'Alcamo, enveloppe la tête & une partie des bras.

Le Dimanche de l'octave en allant à la Messe, beaucoup de monde, des élégans de la ville, de bons paysans, de jolies paysannes, des pêcheurs s'étoient rassemblés autour de la Chapelle, dans ses murs & sous son portique. Leur aspect m'enchantoit: un groupe de femmes assises à terre dans la Chapelle même, m'offrit quelque chose de si original, que je saisis mon crayon, & que je commençai à les dessiner. Une jeune fille non jolie en faisoit le principal personnage; mais occupé de l'ensemble, je ne la remarquai pas; & elle étoit si enveloppée de sa mante, qu'à peine pouvois-je appercevoir son visage. Un homme y prit garde. Me voyant tracer des lignes avec un crayon en bois qu'il prit pour une petite baguette, ne sachant à quel usage, il courut au Prêtre qui s'avançoit vers l'autel, il l'appela, & tout essoufflé, tout effrayé, il lui dit de venir bien vîte, qu'il y avoit là un ... un ... qui en vouloit à une jeune fille. -- Mais quel est cet homme, dit le Prêtre? -- Je n'en sais rien, dit le superstitieux, c'est je crois un étranger; mais venez, venez, il enforcellera cette jeune fille, il l'emportera, il en jouira; venez, venez, c'est à vous à empêcher ces diableries, à chasser ces faiseurs de maléfices qui troubleroient la sainte Messe. Je suis venu pour vous avertir avant que le sortilège soit plus avancé. -- Mais encore une fois, lui dit le Prêtre, cet homme n'est-il pas le François qui depuis quelques jours est à la tour des Puces? -- Je crois qu'oui, repartit l'autre en tremblant. -- Eh bien soyez tranquille, répliqua le bon Pasteur: je le connois; c'est mon ami; il n'y a rien à craindre; je réponds de lui & de ses intentions. -- Ah! ah! dit le superstitieux, puisque c'est comme ça, à la bonne heure.

Il revint pourtant tourner autour de moi; & me trouvant à dessiner des chevaux & des hommes, il se rassura entièrement sur mes intentions.

Le Chapelain me conta cette aventure après la Messe. Mon sort avoit dépendu de lui; & s'il avoit été méchant, si je lui avois fait quelque ombrage, ou causé quelque jalousie, j'étois perdu: un mot de sa bouche, un signe, un coup d'œil, & j'étois lapidé, chassé, emprisonné, ou déchiré à son choix.



Cinquième Temple de Sélinunte

CHAPITRE QUATRIEME.

PLANCHE DIX-NEUVIEME.

[illegible]

La partie [illegible] de ses colonnes, qui, comme celles des autres Temples, étoient de plusieurs [illegible]

[illegible]



CHAPITRE QUATRIEME.

PLANCHE DIX-NEUVIEME.

Cinquième Temple de Sélinunte.

Ce Temple s'appelle Périptère.* Ses débris s'étendent au milieu d'une plaine. Il a été détruit d'une manière bien singulière.

La partie inférieure de ses colonnes, qui, comme celles des autres Temples, étoient de plusieurs morceaux, est demeurée sur pied. On prendroit ces restes pour une enceinte de bornes qui auroient été placées autour d'un édifice dont les débris subsistent encore au milieu d'elles. C'est, selon moi, une nouvelle preuve que ce Temple a été renversé exprès & non par accident. Ses deux premiers gradins sont découverts & n'offrent rien de particulier. Il a vingt-neuf toises de long sur douze de large. Ses colonnes ont cinq pieds six pouces de diamètre. Douze colonnes étoient aux faces latérales, sans compter celles des angles, & six aux faces principales.

On voit dans le fond de cette dix-neuvième Planche les ruines du Temple X. Elles sont à la distance de cent soixante pieds du Temple V. Voyez la carte générale.

Pour prendre un peu de rafraîchissement, que l'extrême chaleur de la Sicile rend indispensable, je quittois quelquefois dans le cours de la matinée les arides débris de Sélinunte, & je me retirois dans une métairie située à peu près entre les deux Temples V & X. Là, je trouvois quelques bourgeois de Castel Vetrano. Ils s'émerveilloient en me voyant travailler avec tant de persévérance. Ils ne cessoient de me dire, qu'avant moi beaucoup d'étrangers étoient venus regarder ces débris, que quelques-uns les avoient mesurés; mais qu'aucun n'étoit revenu le lendemain.

Souvent assis à l'ombre avec eux, je terminois mes dessins ou mes descriptions, afin de ne pas perdre mon repos même. Mon travail amusoit mes hôtes; je leurs contois quelques détails sur la France, ou quelques histoires arrivées à Paris, qui les intéressoient encore plus; nous nous rendions ainsi agréables & utiles réciproquement.

Ce qui les surprenoit sur-tout, c'étoit de me voir effacer avec un peu de mie de pain les traces du crayon. Les gens peu instruits sont sujets à s'étonner de peu de chose; les femmes sont susceptibles de croire tout possible à celui qui les étonne.

Une jeune femme, témoin de ma dextérité à faire disparoître ces traits mal dessinés, crut que j'avois tous les talens; & d'abord pour les essayer, elle vint me dire en cachette de son mari, que sur un jupon d'un beau déshabillé de taffetas, elle avoit quelques taches, qui disparoîtroient si je voulois user de mon art en sa faveur; qu'elle n'osoit plus porter ce déshabillé; que je lui ferois le plus grand plaisir si je lui rendois ce service. Sa simplicité m'eût fait rire; mais pour soutenir ma réputation, je lui dis, avec un ton gravement comique, que le lendemain à pareille heure ce qui lui déplaisoit n'existeroit plus. Le lendemain en effet ce prodige fut exécuté. Mais le surlendemain mon habileté pensa bien être en défaut. Elle me fit appeler : le cœur gonflé, les yeux humides de larmes, elle me demanda un nouveau service; & puisque j'effaçois des lignes & faisois disparoître des taches, il n'étoit pas douteux pour elle que je ne fusse un habile médecin. Je me trouvai à ces mots aussi embarrassé que Sganarelle : j'allois la désabuser; mais sa douleur étoit si vive, sa bonne foi si grande, ces mots si touchans : *Ah ! Monsieur, si vous voulez mon enfant guérira;* que je ne sus comment la refuser. *Médecin malgré moi*, sans assurer la mère d'aucun succès, je lui promis au moins d'employer mon savoir-faire. Je tâtai le pouls de l'enfant : un peu de plénitude

K

* Parce qu'il a des colonnes tout autour, & Hexastile, parce qu'il a six colonnes de front. Les quatre Temples précédents sont de même genre.

& de foibleſſe d'eſtomac cauſoit tout ſon mal. Je l'impoſai d'abord à la diète ; puis prenant avec myſtère un peu de ſucre en poudre que j'avois dans ma malle, & le faiſant fondre dans deux verres d'eau, que l'enfant prit en deux temps, ce léger ſtomachique lui rendit ſa ſanté & ſa joie. La mère me combla de bénédictions; la famille me crut un grand homme. Quels prodiges ſont ces étrangers! que de choſes ils ſavent! diſoient-ils : mais combien il m'eût été facile d'abuſer de leur ſimplicité & de leur bonne foi ; & combien je ſentis qu'il étoit néceſſaire de répandre les lumières juſqu'au fond des campagnes, ſi l'on vouloit empêcher les fourbes de trouver des dupes !

Cette expérience de la ſimplicité humaine étant faite, je revins au milieu des débris du Temple de Sélinunte. Le troiſième Temple X étoit le plus grand de tous.

PLANCHE VINGTIEME.

Vue générale des débris du plus grand Temple de Sélinunte.

La maſſe énorme des débris de ce Temple eſt effrayante; on ne conçoit pas comment la rage de la guerre peut aller juſqu'à renverſer les premiers tambours des colonnes, ſur-tout de colonnes auſſi fortes; ces tambours ont dix pieds de haut, & dix pieds de diamètre. Les forcenés qui ont pris la peine d'en coucher quelques-uns, ont laiſſé quelques colonnes preſque entières : rarement on a la force & le temps de tout détruire.

Ce Temple a cinquante-une toiſes quatre pieds de long, ſur vingt-cinq toiſes de large ; ſes colonnes ſont au nombre de huit aux faces principales, & de ſeize aux parties latérales. Elles ſont ſupérieures en volume & en qualité à tout ce qu'on leur peut comparer. Elles ont quarante-cinq pieds ſix pouces de hauteur. Il y en a trois qui ont été faites d'un ſeul morceau : on les voit à la face latérale du côté du midi. Ce Temple étoit une des merveilles de la Sicile par ſa grandeur. Il conſerve encore ſa ſupériorité ſur les autres par la quantité & la hauteur de ſes débris, qui dominent de beaucoup au deſſus de l'horizon des autres. Ces colonnes s'apperçoivent de ſi loin, qu'en mer elles ſervent de renſeignement aux pilotes: une ſeule colonne eſt demeurée entière. Elles devoient être cannelées : il n'y en a que deux qui le ſoient : ce ſont celles qui forment les angles de la face orientale. Les autres ne ſont qu'ébauchées, & ne préſentent qu'une ſuperficie plane au lieu de cannelures. Il eſt bien vraiſemblable que cet édifice n'a pas été fini totalement. J'en trouve une autre preuve dans la carrière qui a fourni les pierres dont on a conſtruit ce beau monument ; on y voit encore des tambours de colonnes du même diamètre. Si cet édifice eût été fini, on n'auroit sûrement pas préparé un ſi grand nombre de peirres qui ne convenoient qu'à lui.

PLANCHE VINGT-UNIEME.

Plan du plus grand des Temples de Sélinunte, avec les détails de cet édifice.

Ce Temple s'appelle Diptère, parce qu'il a deux rangs de colonnes tout autour : il eſt octoſtyle, c'eſt-à-dire qu'il a huit colonnes de front.

A la face principale on obſerve dans le plan de ce chef-d'œuvre, des beautés qui lui ſont particulières : un porche de quatre rangs de colonnes qu'on traverſoit pour arriver au ſanctuaire. Voyez fig. 1.

Je ſuis perſuadé qu'un double rang de colonnes BB faiſoit le tour de cet édifice, comme on le voit à l'entrée poſtérieure C, & comme l'indique la diſpoſition des colonnes D, & le mur E du ſanctuaire, dont on ne voit que des parties à travers les décombres ; mais je n'ai pas pu découvrir la moindre trace des colonnes de ce double rang, à cauſe de la hauteur où s'élèvent les débris. Il ſemble qu'il règnoit un mur dans toute la longueur, comme on le voit au plan marqué E ; je n'en ai pu reconnoître avec certitude que d'un côté : il devoit former la celle qui étoit l'intérieur du Temple.

… puis prenant avec mystère …

… La …

… bonne …

… plus grand …

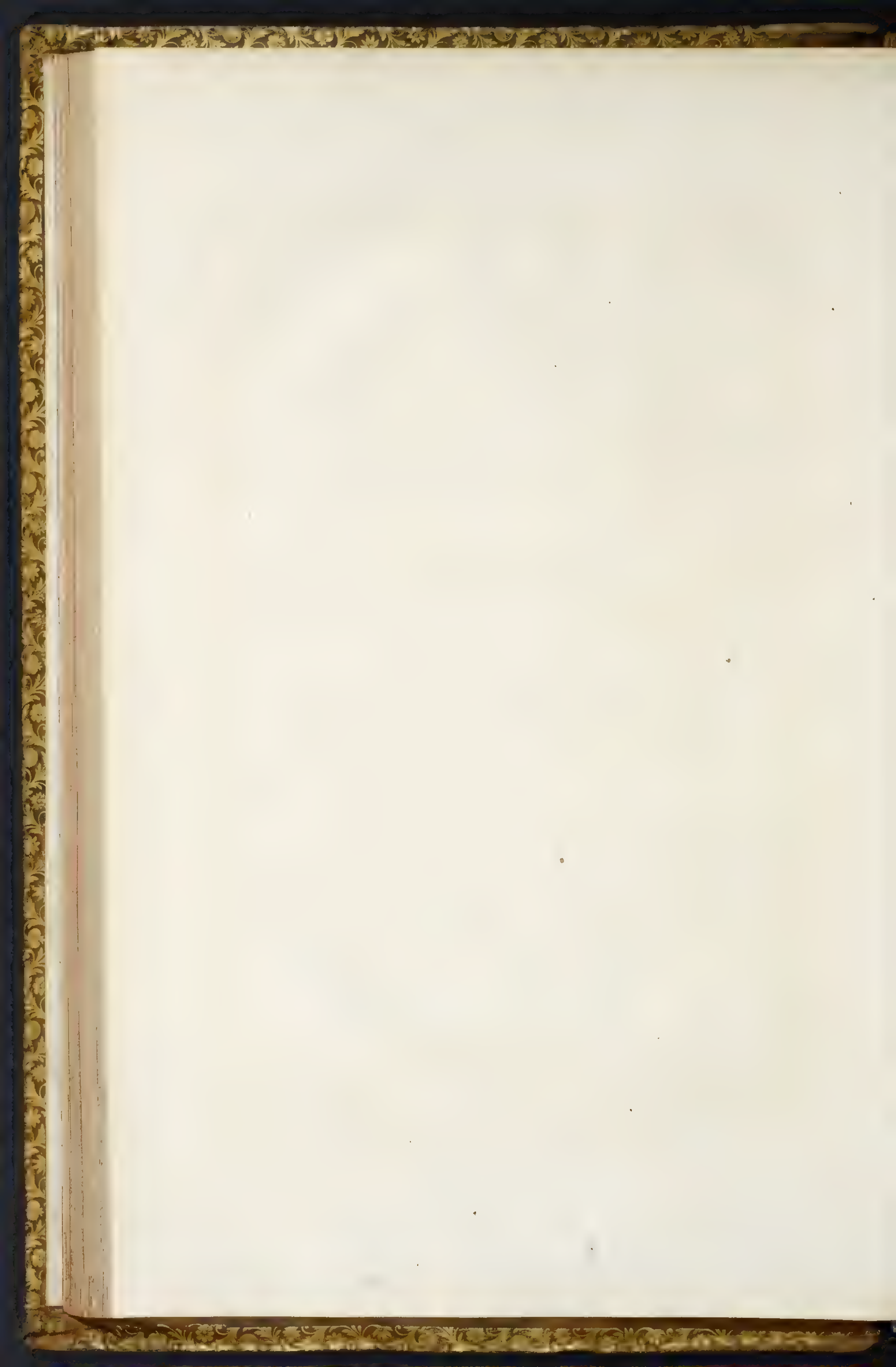
P … VINGTIEME.

PLANCHE VINGT-UNIEME.

Plan de … Temples de S… , avec les détails de …



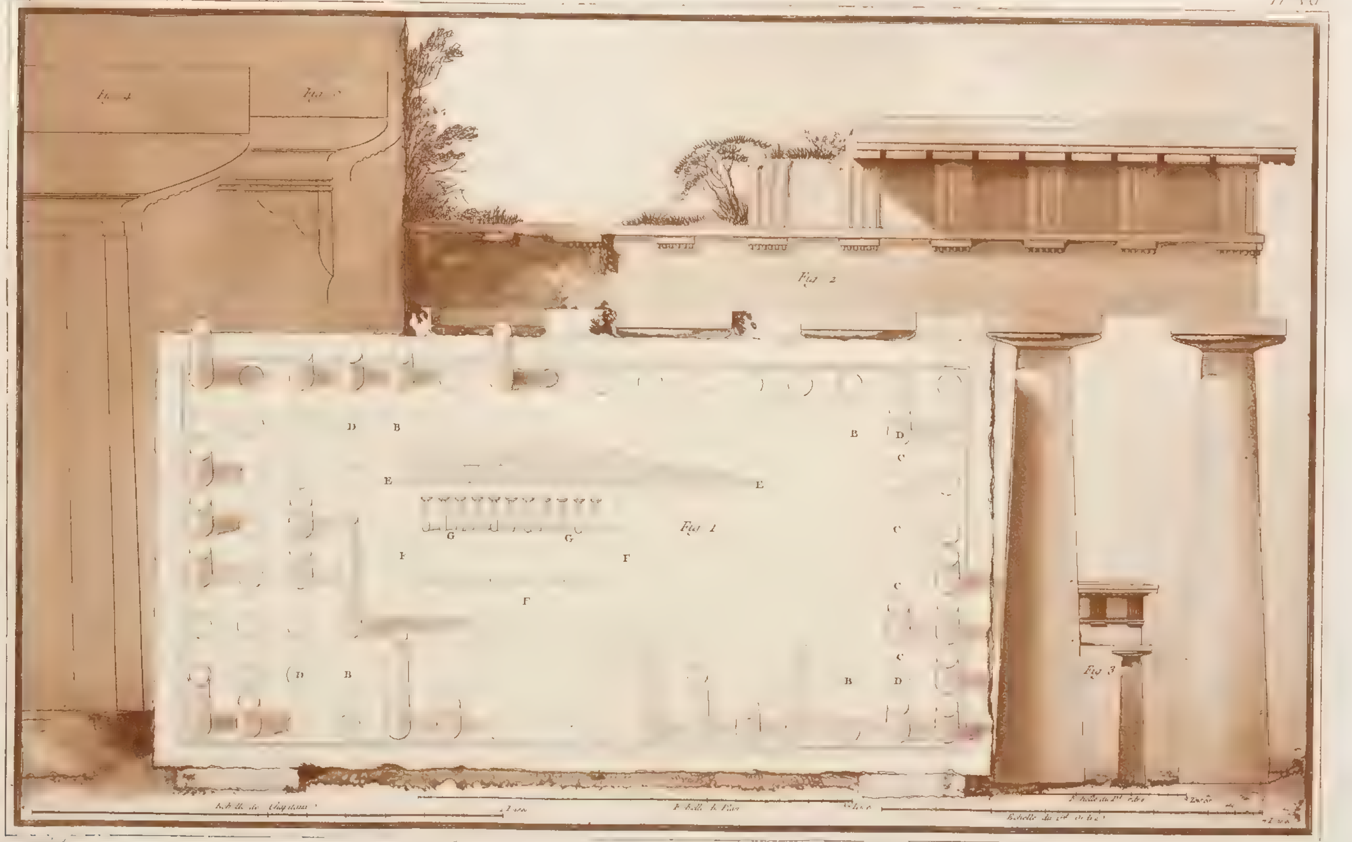
Vue generale des debris du plus grand des temples de Selinunte







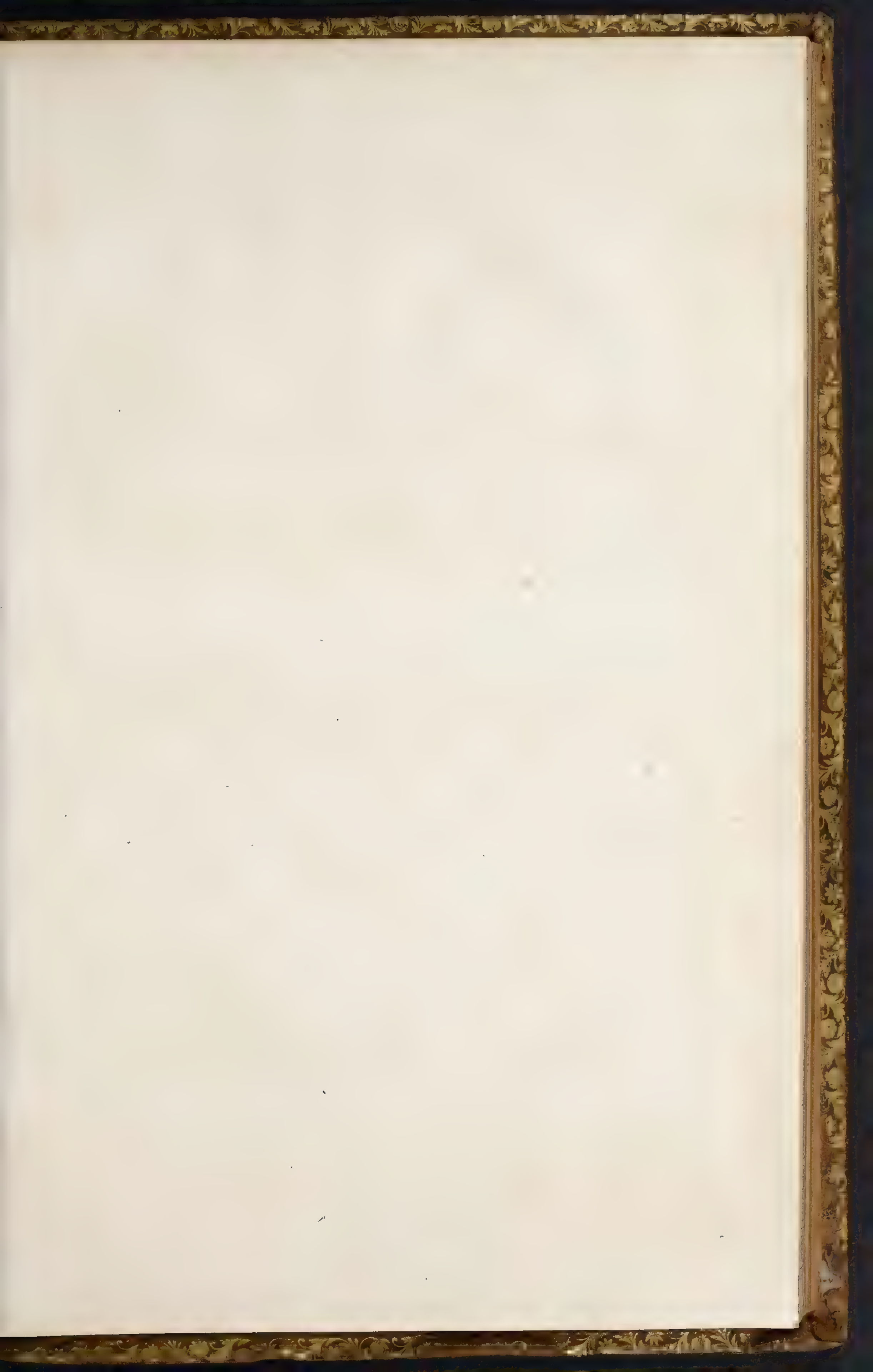
Pl. XVI



Plan du plus grand des Temples de Selinunte,

[illegible] des colonnes [illegible] les détails [illegible] de cet édifice Fig. 2 3 et 4







Carriere de Selinunte

Plan de la Carriere de Selinunte

[illegible] temple.

de trois [illegible] sont [illegible] de la face [illegible] semblables en [illegible]

[illegible] qu'il n'a reste en cet endroit [illegible]

[illegible]

[illegible] J'ai tracé, même Planche, [illegible] les [illegible] de l'architecture [illegible] pour faire connoître son caractère & le rapport qu'il y a de proportion du [illegible]

[illegible]

[illegible]

PLANCHE [illegible]

Cette [illegible]



On voit dans cet intérieur F une petite colonnade bien caractériſée par dix colonnes GG que j'ai vues dans ces débris. Elles ſont toutes tombées à pareille diſtance & dans la même direction du midi au nord. Elles ont trois pieds de diamètre : elles ſont de pierre, & toutes d'un ſeul morceau de treize pieds ſix pouces, ſans compter leurs chapiteaux, qui ſont exactement du même profil que ceux des grandes colonnes de ce Temple.

Il y a des parties de la corniche de cette eſpèce de petit Temple où l'on avoit placé de groſſes denticules au lieu de modillons. J'ai mis ces colonnes au plan dans l'ordre que leur ſituation m'a permis de juger qu'elles avoient eu pour former le ſanctuaire FGG.

J'obſervai une ſingularité bien étrange dans la manière dont ce Temple a été détruit. Les colonnes de trois des faces de cet édifice ſont tombées en dedans, & celles d'une partie de la face du midi ſont tombées en dehors.

Dans les environs de ces Temples il ne reſte rien qui porte le caractère d'un édifice antique : tout eſt détruit & enlevé juſqu'aux débris. Si l'on avoit eu occaſion de bâtir dans ce lieu ou dans ſon voiſinage, ces beaux reſtes d'édifices que nous admirons n'exiſteroient plus; on en auroit conſtruit des maiſons ou des remparts.

En obſervant qu'il ne reſte en cet endroit d'autres ruines que celles de ces Temples, je ne puis me défendre de croire que Sélinunte n'a jamais eu de cirques, de théâtres ni d'amphithéâtres. Certainement, quels qu'aient été les ravages du temps & de la guerre, ſi ces édifices euſſent été conſtruits, on en verroit au moins les fondemens ; & l'on n'en trouve pas les moindres veſtiges.

La terre eſt labourée tout autour : c'eſt une belle plaine d'où l'œil découvre une étendue de plus de vingt milles. Il n'y a près de ces Temples qu'un ſeul enclos de murs, & les granges d'une métairie.

J'ai tracé, même Planche, fig. 2, les proportions géométrales de l'architecture de ce Temple, pour faire connoître ſon caractère & le rapport qu'il y a du petit ordre du ſanctuaire à l'ordre du corps de l'édifice. On voit ce petit ordre entre deux colonnes, fig. 3. Je ſuppoſe que c'eſt ce ſanctuaire qu'on apperçoit de ce point de vue. Afin qu'on connoiſſe le profil des chapiteaux de ce Temple, je l'ai deſſiné en grand, fig. 4. Ces chapiteaux ont douze pieds de face ; ils ſont faits d'une ſeule pierre. J'ai tracé le chapiteau du Temple I près de la tour dei Pullici : il eſt un des plus beaux que j'aie vus en ce genre, fig. 5.

Je quittai avec regret les ruines de cette ville ſi célèbre. Elle a été priſe vraiſemblablement pluſieurs fois, & ſaccagée par différens peuples. On peut dire qu'aujourd'hui Cérès, l'antique Divinité de la Sicile, eſt rentrée dans tous ſes droits, en reprenant le ſol que d'ambitieux citoyens lui avoient enlevé pour bâtir cette ville ſuperbe, cette ville qui ſembloit, en s'agrandiſſant chaque jour, fouler au pied les belles campagnes conſacrées à cette Déeſſe. Mais cette Divinité triomphe aujourd'hui de ſon orgueil ; elle étend avec faſte autour des miſérables reſtes de cette cité, ſes voiles d'or émaillés de fleurs de pourpre & d'azur ; la charue revient ouvrir de nouveaux ſillons, & rendre féconde une ſeconde fois cette terre ſi long-temps ſtérile ſous le marbre des temples & des palais.

Frappé de tant de viciſſitudes, & méditant ſur la deſtruction de tant de grandeurs, ſur la perte de tant de générations & de tant de travaux, je me rendis à cette célèbre carrière d'où cette ville eſt ſortie, & qu'on appelle *Rocca di cuſa*. Je regardois ce qu'on m'en diſoit comme une fable, je vis qu'on ne m'avoit pas trompé.

PLANCHE VINGT-DEUXIEME.

Carrière de Sélinunte.

Cette carrière eſt ſituée au milieu d'une riche campagne, que ſa beauté & ſa fécondité ont fait nommer Campo bello. Elle eſt à ſept milles de Sélinunte, au milieu d'une plaine labourée ; c'eſt une

petite colline, ou plutôt un banc de pierre d'environ trois cens toises de long : il ne s'élève pas à plus de cinquante pieds au dessus du niveau de la plaine. Cette roche, de la meilleure qualité, est blanche, fine, compacte, sans défaut. Les pierres qu'on en tire sonnent comme du métal : nous prenions plaisir à frapper sur les chapiteaux : les sons qu'ils rendoient étoient très-agréables & se prolongeoient long-temps.

Cette roche est entamée presque dans toute sa longueur du levant au couchant. On a commencé à prendre de la pierre au niveau de la plaine. Cette roche est devenue semblable à un mur dans bien des endroits. Sa qualité est égale par-tout. Les Architectes de Sélinunte imaginèrent sagement de faire ébaucher, dans la carrière même, les pierres dont ils avoient besoin pour construire ces grands édifices. Ils taillèrent dans la roche les tambours dont ils devoient faire les colonnes AA, fig. 1 & fig. 2 ; sans doute ils vouloient avoir moins de matière à transporter. Les places circulaires BB sont les endroits de la roche dont on a tiré des tambours. Voyez fig. 2.

Lorsqu'ils avoient déterminé la grosseur de la colonne, ils faisoient cerner en rond dans la roche une masse de tant de pieds de diamètre, selon la grosseur des colonnes. Voyez AA à la vue générale & au plan, fig. 2. On pratiquoit en cernant cette masse une petite rue B, dont la largeur suffisoit à peine pour qu'un homme armé d'un outil y pût passer. Deux hommes travaillant ainsi chacun de leur côté, pouvoient se rejoindre après avoir creusé chacun leur demi-cercle.

Il paroît que quand cette masse étoit cernée & formoit un cylindre, on creusoit au pied un refend d'environ quatre pouces, afin de la détacher ; & qu'on enfonçoit tout autour dans ce creux, autant qu'on le pouvoit, des coins de bois très-secs : ces coins de bois s'enfloient par l'humidité ; ils forçoient la pierre à se casser net ; & ainsi le cylindre qu'ils avoient soulevé se trouvoit séparé de la roche. Alors on l'enlevoit de ce lieu : on en voit encore treize ou quatorze jetés çà & là hors de la carrière, parmi d'autres morceaux de différentes grandeurs : il y a des chapiteaux, des architraves, des frises, &c.

On voit, ainsi que le représente le tableau de cette carrière, six endroits semblables sur la longueur de cette roche. Celui que j'ai représenté, fait voir six colonnes dégagées de la roche, toutes prêtes à être enlevées de la carrière. Quatre ont plus de sept pieds de haut : les autres ont été cassées par le temps. Il y en a de trente-un à trente-deux pieds de tour, mesurées à la moitié de leur hauteur.

Après avoir bien examiné la conformité des proportions de ces colonnes ébauchées avec celles des Temples, & avoir comparé en naturaliste le grain de ces pierres & la manière dont le temps agit sur les unes & sur les autres, il ne reste plus de doute que ce ne soit la même pierre ; & s'il en restoit encore, ils seroient détruits en voyant six à sept de ces tambours de colonnes qui sont restés dans la route à moitié chemin de cette carrière à Sélinunte.

Mais de quelles machines s'est-on servi pour transporter des chapiteaux de douze pieds six pouces en quarré sur quatre pieds cinq pouces d'épaisseur ? Des architraves de vingt pieds de long sur sept & cinq de grosseur ? Ces pierres énormes apportées de deux lieues un quart au travers d'un terrain très-inégal, ne sont pas ce qu'il y a de plus merveilleux : ce sont trois colonnes entières, chacune formée d'une seule pierre de quarante-cinq pieds six pouces de hauteur & de dix pieds de diamètre ; elles ont été apportées de la même distance à Sélinunte.

Qu'on ne me demande pas par quel moyen, il est impossible de l'imaginer ; cependant ce transport a été fait ; c'est une des merveilles de l'art mécanique. J'ai mis pour animer ce tableau, des figures qui représentent des hommes occupés à transporter quelques-uns de ces énormes tambours de colonnes selon la manière ingénieuse que Vitruve nous a transmise. On adaptoit aux deux extrémités de ces tambours une charpente qui formoit deux espèces de roues ; on passoit ensuite un cable autour de ce tambour, de manière qu'il formoit plusieurs cercles : des animaux attachés à l'extrémité de ce cable, en le dévidant, forçoient cette masse à s'avancer. Voyez fig. 1.

Malgré ce moyen, leur pesanteur devoit les empêcher de monter les collines. Ce mécanisme pourroit être employé pour transporter des masses énormes, de quelques formes qu'elles fussent.

Étonné

Étonné de tant de prodiges, je deffinai le plan de cette carrière tel qu'il eft, fig. 2. Enfuite je revins à Caftelvetrano. Je fus vifité par la moitié de la ville. Sur le bruit de mon voyage, & des foins que je m'étois donnés pour peindre ces ruines, on arrivoit en foule pour voir mes tableaux. Le Sénat lui-même m'honora d'une vifite : il demanda que je lui fiffe un tableau des antiquités de ce pays; mais comme les matériaux me manquoient, je ne pus me rendre à fes defirs.

Avant de partir, je fis une dernière tournée dans la ville : je remarquai dans la Cathédrale la ftatue de S. Jean, par Leguagini, figure en marbre grande comme nature, où l'auteur, en homme fans génie, a imité le premier homme qui s'eft préfenté à lui; il a fait une figure vraie, mais ignoble & maigre telle peut être, qu'a été S. Jean dans le defert, mais c'eft un mauvais choix. Je quittai leur ville bien fatisfait de tout ce que j'avois vu, & de l'accueil des perfonnes à qui j'avois eu affaire, particulièrement de M. de Lione, de D. Melchior Oliveri, de l'Artilleur de la tour dei Pullici, chez qui j'avois logé.

En faifant vifite à l'honnête artillieur qui m'avoit prêté fa chambre à la tour, je fus frappé de la propreté & l'arrangement de fa maifon, & plus encore de l'air honnête & du maintien de fa famille.

Caftelvetrano eft bâti fur un rocher qui fert de pavé aux rues, & qui conferve encore prefque toute fa rufticité naturelle, de manière qu'il préfente fouvent de grandes difficultés pour marcher, fur-tout la nuit; auffi, malgré leur habitude, les habitans font-ils des chûtes fréquentes.

Route de Sciacca.

Je partis de Caftelvetrano de très-grand matin, le 25 juin 1776 : j'allai en fept heures de cette ville à celle de Sciacca, avec ma petite troupe toujours très-gaie quand nous étions en route, mais toujours très-chagrine & très-impatiente quand mes ftations alongeoient le voyage. Elle devenoit alors tellement importune, que je réfolus de me défaire de ces gens qui ne me fervoient guères, & qui me gênoient beaucoup dans mes projets.

Nous paffâmes par des endroits affez bien cultivés, qui nous firent fentir vivement la différence d'un lieu aride avec celui qui eft enrichi de vergers & de plantations de toute efpèce, ce qui n'eft pas commun dans la Sicile.

Nous arrivâmes à Sciacca un peu après l'heure de midi : mes gens me conduifirent à la Pofata, forte d'auberge qui ne convient qu'aux chevaux, & dont nous avons déja parlé fous le nom de Fondaco. Je fis mon petit dîner dans la chambre du valet de l'écurie, la plus belle pièce du lieu : je dînai avec les provifions que j'avois apportées, & dont j'étois toujours pourvu, fans quoi je n'aurois fouvent mangé que du pain; toutes les auberges font mal fournies.

Mon dîné fait, je fus chez D. J. B. Genaro Configlio, fameux négociant : il étoit à table. Tout Sicilien bien rangé doit s'y mettre à midi précis, & ne donne audience à perfonne pendant qu'il y eft; la maifon même eft fermée comme s'il étoit minuit. Je frappe & refrappe; un valet vient au bruit, & fans ouvrir la porte, il me crie au travers de la ferrure, *ftanno mangiando*, on dîne. Mon premier Campieri qui m'accompagnoit, lui cria auffi au travers de la ferrure : c'eft un étranger qui veut parler à D. Configlio : fa dernière réponfe fut *ritornate a vint' ore*, revenez à quatre heures.

J'y revins, avec mes lettres de recommandation. D. Configlio me combla d'honnêtetés; obtint pour moi un logement chez les Récolets, où il me fit conduire par l'un de fes fils; & il y fit porter fur le champ du vin, du poiffon, une pyramide de macaroni pour mon premier repas : c'eft une politeffe très-fage dans un pays où fouvent un étranger ne peut pas trouver des provifions, même en offrant de les payer très-cher. Les Siciliens ne donnent pas volontiers à manger dans leur maifon; mais ils envoient chez vous plus qu'ils ne vous donneroient dans un repas.

D. Configlio fit porter dans ce couvent de Récolets, où l'on m'avoit donné la chambre du Provincial, tout ce qui étoit néceffaire pour me coucher, & même il donna de l'argent au Père Gardien pour faire les menues dépenfes que j'occafionnerois.

Ensuite on me conduisit aux bains de S. Calogero. La ville de Sciacca est fort élevée au dessus du rivage de la mer, quoiqu'elle soit bâtie au pied d'une chaîne de montagnes. Les bains de S. Calogero sont au pied d'une de ces montagnes, très-haute, de forme pyramidale & isolée: vers le midi de ce mont il y a diverses sources d'eaux chaudes: la plupart sont sulfureuses, & même on dit qu'elles sont bitumineuses; je le crois par l'odeur & l'inspection des matières qu'elles déposent. La médecine les emploie à divers usages; on les boit; on s'y baigne.

PLANCHE VINGT-TROISIEME.

Vue des Bains & de la Montagne de S. Calogero, avec le plan de ces Bains.

Ces bains construits au pied de cette montagne, voyez AA, fig. 1, contiennent une suite de petites chambres BB, vis-à-vis desquelles il y a deux bains séparés; l'un pour les hommes C, l'autre pour les femmes D. Il y a des gens pour servir les malades. Ces bains jouissent d'une grande réputation; on y vient de pays très-éloignés.

Tout auprès de ces bains est un puits E: on trouve à l'eau qu'on en tire, à peu près la saveur & le tact d'un blanc d'œuf cru: cette eau purge, dit-on, en moins d'une heure.

Toujours avide de voir, je gravis la montagne. Sur la cime il y a un couvent de Carmes, dédié à S. Calogero. Ce Saint a long-temps habité une grotte qu'on voit sous le couvent. Dans cette grotte on montre encore une masse de pierre qui lui servoit de lit. Il quitta cette demeure pour aller sur le sommet d'une autre montagne près de Termini *: alors on fit un autel de la pierre sur laquelle ce Saint avoit couché: on y dit la messe: les peuples y accoururent: les étuves en furent plus renommées & plus fréquentées; la piété des fidèles ayant apporté des richesses aux desservans, on bâtit une Église & un Monastère, qui ont fait abandonner la grotte où le Saint avoit demeuré.

Redescendu au pied de la montagne, je visitai ces bains, autour desquels on voit des sources qui ont des vertus particulières, & qui sont chaudes à différens degrés. Voyez F, G, H, fig. 1 & 2.

La source F donne environ deux pouces d'eau dont la chaleur fit casser mon thermomètre, étant monté au 45e. degré. On la voit sortir de terre dans l'état de la plus grande ébullition: la source G n'est pas si chaude: celle qui est marquée H l'est encore moins, & le puits E n'est que tiède.

Des eaux de source bouillantes & médicinales ne sont pas rares; mais ce que j'observe ici n'est sûrement pas commun; c'est que le feu souterrain qui fait bouillir ces eaux s'évapore perpendiculairement comme par le tuyau d'une cheminée, & arrive dans des grottes qui sont au sommet de la montagne, lesquelles reçoivent les vapeurs brûlantes qui s'élèvent de son sein: une de ces grottes sert à usage d'étuve. J'y montai; je m'y présentai; en un instant mes habits furent pénétrés par une sueur très-abondante.

Pour m'assurer de tout le merveilleux qu'on me racontoit au sujet de cette grotte, je me déshabillai entièrement, ne gardant qu'un simple caleçon. Je pris pour m'éclairer dans cet obscur souterrain une petite lampe que me présenta le père Gardien du Couvent des Carmes.

* Montagne qui porte aussi son nom.



[illegible]

[illegible] montagnes, très-haute [illegible] vers le midi de ce mont il y a [illegible] qu'elles sont bitumineuses ; je [illegible] ces images ;

PLANCHE VINGT-TROISIEME.

[illegible] Bains [illegible] la Montagne de S. Calogero, avec le plan de ces Bains.

[illegible] pour servir les malades. Ces bains jouissent d'une grande réputation ; on y [illegible]

[illegible] & [illegible]

[illegible] la montagne. Sur la cime il y a un couvent de Carmes, dédié à [illegible]

[illegible] l'Épacite ce Saint [illegible]

[illegible] F G [illegible], fig. 1 & 2.

[illegible] la tour G [illegible] E est une [illegible]

[illegible] sommet de la montagne, [illegible]



Vue des Bains et de la Montagne St. Calogero



Plan des Bain St. Calogero.





Plan de la Grotte des Baigneurs

PLANCHE VINGT-QUATRIÈME.

[illegible]



PLANCHE VINGT-QUATRIEME.

Vue de la Grotte & des Baigneurs.

J'entrai avant l'heure affignée aux baigneurs. Je vis trente-trois places marquées ; onze à droite, & vingt-deux à gauche. Elles font taillées au deffus d'un banc continu de pierre DD : les doffiers CC font creufés & arrondis. Il femble que ce foit de grandes cannelures de colonnes. Voyez fig. 2, BB. Il y a des caractères qu'on dit Arabes ou Hébreux ; mais comme on n'a pu les expliquer, ils font peut-être ou Carthaginois ou Phéniciens. On foupçonne qu'ils indiquoient le genre ou le degré de la maladie qui pouvoit fe guérir dans cette place. J'en pris le plan & les mefures. Le père Maffa, dans fa defcription de la Sicile, dit que cet ouvrage eft de Dédale.

Cette grotte eft taillée dans le roc, ou du moins fi elle eft naturelle, l'art y a beaucoup ajouté. A l'entrée eft une efpèce de cuve ou de cuvette E, fig. 2, de dix à douze pouces d'élévation, de trois pieds de long, & de deux de large. Elle tient au rocher même ; elle en fait partie. On ignore pour quel ufage on l'a creufée.

Je pris la réfolution de paffer de cette grotte A dans une autre B d'où provient la chaleur, & qui ne communique à celle-ci que par un trou F, femblable à la bouche d'un four, & percé au niveau de la terre. Ma réfolution effraya : on tenta de me détourner de cette entreprife. On me traita de téméraire : on me dit que ce lieu n'étoit point connu ; que plufieurs curieux y avoient péri : je laiffai dire, & portant une petite lampe j'y entrai en marchant fur les mains & fur les genoux. J'éprouvai un vent confidérable qui foufloit de l'intérieur B en A. Je parvins à cette grotte, qui paroiffoit être en grande partie l'ouvrage de la nature. Je tournai autour d'un gros pilier G, en avançant à gauche dans une voie de douze pieds de large, où la roche offroit en tous fens des inégalités. En continuant de tourner, je trouvai un autre pilier H : il partageoit la voie en deux branches. Je trouvai immédiatement après une defcente rapide I d'environ quinze pieds de profondeur, & de quatre ou cinq de largeur. Je n'y voyois rien que confufément. Je fus tellement tourmenté du defir d'y defcendre, que, malgré le danger qu'il y avoit de fe bleffer ou de fe tuer en tombant, ou d'éteindre fa lampe & de s'égarer dans un lieu obfcur, inconnu, & dont je ne favois rien, fi ce n'eft qu'on difoit qu'il y avoit un puits où je pouvois être englouti. je ne pus réfifter à ma curiofité, & je hafardai d'y defcendre. J'y parvins avec beaucoup de peine. Le terrain glaifeux, les parois liffes & mouillées ne m'offroient rien pour me retenir : j'étois perdu fi le pied m'eût gliffé. Je trouvai en effet le puits LL dont on m'avoit parlé, & au deffus un creux femblable à une niche.

Je voyois tout, mais je n'avois pas mes crayons ; je ne pouvois rien mefurer ; j'avois laiffé mes inftrumens avec mes habits. Ma lumière s'affoibliffoit ; mes forces diminuoient ; la chaleur de la grotte me faifoit tranfpirer exceffivement. C'étoit un danger qui ne permettoit pas de délibérer ; j'avois befoin de forces pour remonter. Je retournai donc fur mes pas, très-affligé de n'avoir ni les deffins, ni les mefures de ce lieu.

En repaffant de cette grotte dans celle des baigneurs, je m'apperçus que l'air de celle-ci étoit plus étouffant encore que l'air du lieu que je venois de quitter.

Le temps que j'avois paffé dans cette grotte avoit paru bien long aux gens qui m'attendoient : ils avoient envoyé plufieurs fois m'appeler : ils me croyoient étouffé par la chaleur, ne foupçonnant pas que l'air de cette grotte intérieure fût plus fupportable que celui de la grotte extérieure. Ils me grondèrent ; ils me félicitèrent ; ils me firent des reproches de ma témérité, & me contèrent mille hiftoires effrayantes.

Pour réponſe, je leur déclarai que j'allois y retourner avec mes crayons : je propoſai de l'argent à quiconque voudroit m'accompagner, & porter une torche & une lanterne. Chacun me crut fou, chacun s'effraya & pour moi & pour ſoi-même. Mes gens mêmes ne vouloient ni venir, ni me laiſſer aller. Un ſeul ſe laiſſa tenter par l'appât du gain. On me regardoit avec une compaſſion mêlée d'indignation ; je ne méritois pas de vivre, en oſant retourner dans un lieu ſi dangereux, dont je n'étois ſorti que par miracle.

Mon compagnon ſe mit nu comme moi : je le fis paſſer le premier. Je deſſinai & meſurai toute la grotte : je deſcendis au bord du puits : je le ſondai avec une pierre au bout d'une ficelle : elle ne pénétra guères qu'à cinquante pieds de profondeur, où elle fut arrêtée par les inégalités de la roche.

L'homme qui m'éclairoit étoit reſté ſur un roc plus élevé que l'endroit où j'étois. Cette figure maigre, nue, les cheveux hériſſés, un flambeau à la main, éclairant ces voûtes obſcures, ces roches effroyables, repréſentoit le tableau le plus infernal qu'un peintre ou qu'un poète ait jamais offert à l'imagination.

Son ame foible conçut bientôt de l'inquiétude : ſon impatience ajoutoit encore à ce tableau. Il me répétoit ſouvent qu'il ſe mouroit ; qu'il ne pouvoit plus ſupporter la chaleur. Quand il vit que je m'amuſois à le conſidérer, il me menaça de me quitter ; & en effet, il partit & me laiſſa ſeul. Je reſtai encore quelque temps : la lumière que j'avois s'éteignit ; heureuſement j'avois fini mes opérations, & j'avois déja regagné le haut de la grotte ; je repaſſai à tâtons par le trou, & je reparus à temps.

En voyant revenir ſeul l'homme qui m'avoit accompagné, on ne douta pas que je n'euſſe péri : on ſoupçonna cet homme d'y avoir contribué, ou de ne m'avoir pas ſecouru : on le fit arrêter. Mes gens étoient dans la plus vive inquiétude : ils venoient au bord du trou, & m'appeloient à haute voix ; les autres prioient Dieu pour moi, & s'informoient ſi j'étois bien Catholique Romain : la conſternation étoit générale.

Le tableau devint plus curieux quand je ſortis de ce trou comme du tombeau. L'étonnement ſe peignit ſur tous les viſages. Preſque tous étoient en colère & blâmoient ma témérité : quelques-uns louoient mon courage : le médecin du lieu étoit jaloux de mes découvertes : les moines me demandoient un cierge pour S. Calogero, par la ſainte protection duquel il étoit viſible que j'avois échappé au plus grand danger. Je conſolai les uns, je remerciai les autres : je donnai quelqu'argent. Mon pauvre compagnon, qu'on avoit arrêté, fut mis en liberté quand on fut bien ſûr que je n'étois pas un trépaſſé, & que ma figure n'étoit pas celle d'un revenant. Tout le monde fut ſatiſfait.

Chaque grotte, chaque fente, chaque trou par lequel il ſort de la chaleur, a ſon hiſtoire. Voici celle qui me parut la plus admirable.

Un homme vouloit connoître la profondeur d'une de ces grottes ; mais il n'avoit pas le courage de faire de ſang-froid une expédition ſi dangereuſe : il s'enivra pour être plus brave, & s'enfonça ſi hardiment dans une fente étroite, que ne pouvant plus avancer ni reculer, il y reſta & mourut ſuffoqué. Perſonne n'oſa aller voir ce qu'il étoit devenu. Au bout d'un an un autre téméraire emporté par la curioſité, alla dans ce même endroit, & trouva ce mort préciſement tel qu'il étoit un an auparavant lorſqu'il s'y étoit fourré. On l'ôta de ce lieu. Lorſqu'il fut à l'air il tomba en pouſſière. On en conclut très-ſenſément que S. Colagero l'avoit conſervé en entier tant qu'il avoit reſté ſur ſes terres ; & (ajouta-t-on d'un air plus grave encore & plus affirmatif) qu'il l'avoit abandonné dès qu'il en étoit ſorti : ce qui démontre à tout Chrétien qu'on ne doit jamais quitter les Saints, ſur-tout quand on eſt mort. Ces hiſtoires valent beaucoup d'argent aux Moines.

Content de mes découvertes, je deſcendis la montagne avec des bergers qui ramenoient leurs troupeaux, & qui jouoient d'une flûte double, ou plutôt de deux flûtes : ils mettent à-la-fois l'extrémité de chacune dans la bouche : ils en touchent une de chaque main ; la gauche fait la baſſe. Cette muſique, véritablement champêtre, n'étoit pas ſans agrément. Cette flûte eſt de la plus haute antiquité : on la voit dans les bas-reliefs qui repréſentent des Bacchanales.

Le

Le lendemain je pris la hauteur de cette montagne depuis les ſources d'eau chaude qui ſont à ſes pieds, juſques au rez-de-chauſſée de l'égliſe qui couronne la grotte où l'on tranſpire ſi bien. Je me ſervis pour cette opération d'un très-beau niveau d'eau, placé ſur la traverſe d'une croix. Je trouvai que la hauteur perpendiculaire de cette montagne étoit de cent quatre-vingt-ſept toiſes.

De cette montagne je revins à la ville de Sciacca : elle eſt fameuſe non par ſes antiquités, mais par les poteries de terre qu'on y fabrique. Les potiers délaient leur terre avec beaucoup de ſel : ce ſel rend les pots très-blancs lorſqu'ils ſont cuits ; mais en ſe fondant le ſel laiſſe des interſtices imperceptibles, qui donnent lieu à l'eau de s'échapper doucement ; de ſorte qu'en vingt-quatre heures, le vaſe le mieux rempli ſe trouve abſolument vide ; & la pouſſière que l'humidité attache autour du vaſe, lui donne l'air très-malpropre. Ces vaſes ſont donc très-incommodes ; cependant on les recherche à cauſe de leur blancheur. Ils ne ſeroient bons que pour diſtiller des eaux qu'on voudroit clarifier.

La chaleur étoit conſidérable, je prenois fréquemment les bains au bord de la mer. A quelques centaines de pas de la ville, au pied de la montagne, à l'entrée des écueils il y a des endroits très-agréables où les rochers vous mettent à l'abri de tous les regards.

Le port ſitué à cent pas au deſſous de la ville eſt très-vivant : on y embarque & on y débarque ſans ceſſe des marchandiſes : on y radoube de petits vaiſſeaux : les pêcheurs vont & viennent, ou racommodent leurs filets. Des femmes lavent du linge dans de petits ruiſſeaux d'eau douce qui ſe perdent dans la mer : des nourrices & des enfans en bordent les rives. Cette variété d'objets, ce mouvement continuel, forment un ſpectacle que l'œil ne ſe laſſe point de conſidérer.

Mes obſervations faites, je voulus voir quelques perſonnes : je fus rendre viſite à deux frères, tous deux artiſtes célèbres, l'un peintre, & l'autre muſicien, nommés MM. Teſtone. Je demandai à M. Gaſpard Teſtone dans quel genre il peignoit : il m'apprit qu'il ne s'occupoit qu'à copier des tableaux d'hiſtoire & des *Madones*. Il m'en fit voir pluſieurs qui méritoient d'être loués, en ne les conſidérant que comme les ouvrages d'un amateur.

Je voulus entendre le muſicien : il me joua du luth, & me fit beaucoup de plaiſir. On m'a parlé de ces deux hommes dans pluſieurs villes de Sicile, & je connus qu'on avoit toujours de la réputation quand on étoit les plus habiles gens de ſon pays.

Je fus le lendemain préſenter une de mes lettres de recommandation au Signor C***. Je ne parlerois pas de cette viſite, ſi je ne voulois lui rendre grace pour le bon accueil qu'il me fit, & inſtruire mes lecteurs des uſages dégénérés d'un pays ſi célèbre autrefois. La deſcription de ſa maiſon peut donner une idée de beaucoup de bonnes maiſons de ce pays. Les appartemens en ſont hauts & vaſtes, ſans autres meubles que quelques chaiſes & un grand fauteuil antique : les murs blanchis, le plafond boiſé, mais qui n'a jamais été peint, étoient devenus d'un brun obſcur tirant ſur le noir. Quelquefois pour décorer ces murs on y ſuſpend de petits miroirs à larges bordures ſurchargées de figures ſculptées.

Là, au milieu d'une très-grande chambre, étoit un lit ſans rideaux, compoſé, ſelon l'uſage, d'un ou de deux matelas, étendus ſur des planches poſées ſur des tréteaux de fer. Tout cela pourroit paſſer encore, ſi du moins la propreté en faiſoit l'ornement. Mais rien n'eſt ſi rare en général que la propreté dans les pays chauds, & elle eſt preſque ignorée en Sicile.

Malgré tout le déſordre de ſa chambre & de ſa couche, le Signor C*** me reçut de ſon lit, & ne parut pas embarraſſé de ſe faire voir ainſi à un étranger ; tous ceux qui l'entouroient connoiſſoient auſſi peu la cérémonie ; en général les Siciliens n'en font guères.

Ce qui me ſurprit encore, c'eſt l'abus des choſes ſaintes. Les peuples les plus devots ſont ceux qui les profanent toujours le plus. D'abord je vis en montant l'eſcalier une longue croix de bois ; elle étoit rompue par le bas, & poſée de travers contre le mur ; elle étoit rongée des vers & elle tomboit en pourriture. Près delà étoit une lampe qui brûloit perpétuellement devant une image de la Vierge. La Croix & la Vierge étoient également couvertes de pouſſière & d'araignées.

Ces mœurs me rappellent une converſation que j'eus avec deux Récolets, & qui achève trop bien de peindre les Moines de ce pays pour être omiſe. J'étois logé dans leur couvent. Le Père Gardien avoit envie de s'entretenir avec moi. Il vint me voir, le ſoir même du jour où j'avois été dans la grotte. A peine ce Père fut-il arrivé, qu'un autre moine ſurvint par curioſité, ou pour le ſeconder. Vous voyez, me dit le Père Gardien, cette montagne de S. Calogero; elle eſt bien aride aujourd'hui, autrefois elle étoit couverte de bois & d'ombrages; c'étoit un lieu délicieux; mais ce beau lieu étoit rempli de diables qui déſoloient tout le pays. S. Calogero vint, il ſe logea dans les grottes qui ſont au haut de cette montagne; les diables jetèrent des cris horribles : le Saint ne s'effraya point, il continua toujours à y réſider; & enfin les diables ne pouvant demeurer près d'un ſi ſaint perſonnage, abandonnèrent la forêt, qu'on abattit auſſitôt. Je ne pus m'empêcher de rire. Croyez-le, reprit le Gardien, d'un ton très-grave; car, ce que nous vous diſons eſt écrit dans les offices de ce Saint, que nous récitons tous les jours. Et où ſont-ils allés ces diables? leur dis-je; apprenez-le-moi, mes Pères, & j'y vais à l'inſtant même, ſoit de jour ou de nuit; je vous réponds qu'ils ne me feront pas plus de mal qu'ils ne m'en ont fait dans la grotte. Je croyois les étonner; mais je fus bien ſurpris, quand ils me dirent avec le plus grand ſang-froid : Et croyez-vous que nous ſoyons les dupes de cette aventure, & que nous ignorions que vous autres François vous vous êtes apprivoiſés dès long-temps avec les eſprits infernaux; que pluſieurs de vous portent dans leur tabatière de petits diables familiers & inviſibles dont ils ſe ſont aider dans leurs entrepriſes?

Si même, continua le Moine en s'échauffant de plus en plus, ſi même le moment du ſacre de votre Roi n'étoit pas un de ces momens où l'homme devient ſi différent de lui-même, où la Majeſté Divine ſe manifeſte avec tant de plénitude que l'enfer ne peut y mêler ſes artifices, nous penſerions que la faculté qu'il acquiert alors de guérir les écrouelles, il ne la doit qu'à la puiſſance des démons. Que répondre à de pareilles abſurdités? Il falloit ou ſe fâcher, ou en rire; je pris ce dernier parti, & ces bons Moines me traitèrent fort bien tout en me croyant un familier du diable.

Ce n'eſt ni pour rire, ni pour les avilir que je raconte une telle hiſtoire. C'eſt pour montrer ce que devient l'homme dénué de bonnes inſtructions, & employant à recueillir des contes, cette avide inſatiabilité d'apprendre que la nature lui avoit donnée pour qu'il ſe livrât à l'étude de la vérité.

Voilà où en ſont réduits les deſcendans de Diodore, d'Archimède, de Théocrite, d'Épicharme, d'Ariſtarque, & de tant d'autres grands hommes!



Pl. XXI



Salaison d'Anchoix

CHAPITRE CINQUIÈME.

Port de Sciacca. Magasins, salaison d'anchois. [illegible] Arrivée à Palerme. [illegible]



CHAPITRE CINQUIEME.

Port de Sciacca. Magaſins, ſalaiſon d'anchoix. Séjour à Conniglione. Bagaria. Naumachie, Arrivée à Palerme. Tonnare.

La ville de Sciacca jouit du privilège de *Caricatore*, c'eſt-à-dire, d'embarquer des marchandiſes. On y porte des villes & des campagnes d'alentour toutes ſortes de comeſtibles, ſur-tout des grains & des légumes : des vaiſſeaux étrangers viennent dans ſa rade en faire leur chargement.

Autour de ce port il y a de vaſtes magaſins; ils ſont pratiqués dans la roche ſous la ville même. Ce ſont des grottes très-profondes, bien sèches, où le grain ſe conſerve long-temps; ce qui forme un dépôt très-commode pour le commerce de cette ville.

Ce port, trop peu profond pour que les vaiſſeaux puiſſent y entrer, eſt du nombre de ceux que les Siciliens appellent Marine. On y pêche entre autres poiſſons, des anchois, de la ſardine, &c. : on en fait un commerce conſidérable.

En parcourant ce port, en cherchant ce qui pourroit fixer mes yeux & mes crayons, je vis de grands magaſins ouverts : j'y entrai : des barils, des monceaux de ſel, d'énormes tas de poiſſons, des hommes qui travailloient avec ardeur attirèrent bientôt mon attention, je ne pus réſiſter à l'envie de les deſſiner.

Mon attitude, mes geſtes, mon air de les obſerver les firent d'abord éclater de rire, ignorant qu'il y eût au monde un art de deſſiner & de repréſenter ce que les yeux apperçoivent, ils ne ſavoient ce que je faiſois : ils furent à-la-fois bien ſurpris & bien joyeux quand ils reconnurent dans mon deſſin leur atelier & leur occupation. Leur joie ſe répandit dans toute la maiſon; le maître de la fabrique arriva, m'obſerva avec une extrême gravité, & ne dit mot. Communément un Sicilien étonné de quelque choſe, penſe moins à ce qu'il voit, qu'aux ſuites que peut avoir l'action qui l'étonne, & dont il appréhende les conſéquences. Dans tout ce qu'il ne connoît pas, il ſoupçonne toujours une intention cachée & dirigée pour lui nuire. Ce ſentiment de crainte & de méfiance n'eſt pas le partage unique des Siciliens; c'eſt celui de tout homme ignorant & doué d'une imagination un peu vive.

Voici ce qui ſe paſſe dans ces magaſins ou dans ces ateliers.

Au retour de la pêche on y apporte les anchois : on les jette d'abord dans de grands tonneaux pleins de ſaumure, afin qu'ils ſe conſervent, & qu'on ait le temps de les ſaler.

PLANCHE VINGT-CINQUIEME.

Salaiſon d'Anchoix.

On retire les anchois de cette ſaumure; deux hommes aſſis ſur des barils coupent avec l'ongle de leur pouce la tête de chaque poiſſon, & le dépoſent en tas à côté d'eux.

Un troiſième placé entre un énorme monceau de ſel & pluſieurs barils, fait d'abord un lit de ſel dans ces barils; puis il prend avec ſes deux mains les poiſſons dont on a ſupprimé les têtes; il les jette & les arrange en ſe ſervant de tous ſes doigts avec une viteſſe & une dextérité curieuſe; en un clin d'œil ces poiſſons ſe trouvent placés à côté les uns des autres avec une économie de terrain admirable; &

ainsi successivement il met une couche de sel & une de poisson, jusqu'à ce que le baril soit comblé. Alors on met dessus la planche destinée à faire le fond de ce baril, & on la charge de pierres : en peu de jours le poisson s'impregne de sel, & la masse entière s'affaisse au point qu'on peut fermer le baril : en cet état il passe dans le commerce.

On peut voir ce travail, planche XXV. Deux hommes A & B tranchent les têtes, les deux autres CC les salent; D est le baril qui contient la saumure.

Rien ne m'arrêtoit plus à Sciacca; nous étions à la fin de juin : la fête de Sainte Rosalie, qui attire du monde à Palerme de toutes les parties de la Sicile, m'y rappeloit aussi : je pris congé de Dom Consiglio & de ses fils : j'éprouvai avec bien de la sensibilité cette peine si douce & si cruelle, qu'on ressent lorsqu'on quitte des amis qu'on s'est fait dans un pays étranger, & qu'on ne reverra peut-être jamais.

Ils ne voulurent point que je fisse route pendant le jour. L'ardeur du soleil étoit trop forte ; la chaleur excessive : il falloit partir le soir, & marcher la nuit. La nuit est le temps des dangers; c'est alors que les brigands tendent leurs pièges, que les fantômes paroissent, que les ames foibles s'intimident ; ainsi mes amis m'obligèrent d'augmenter mon escorte d'un homme qu'ils me donnèrent, dont ils étoient sûrs, qui devoit marcher devant la petite troupe, & aller à la découverte.

Nous partîmes de Sciacca sur les quatre heures du soir au nombre de six ; trois campieri, un bordonaro, un domestique & de moi; avec d'amples provisions pour deux jours de marche que nous avions à faire jusqu'à Palerme.

Tout étoit en bon état, chacun étoit gai ; le nouveau campieri avoit fait connoissance avec les autres : la joie, fille du bon vin, les accompagnoit; avec ces excellentes dispositions & les bénédictions de nos connoissances, que nous quittions à regret, nous ne pouvions manquer de faire un heureux voyage.

La chaleur étoit encore considérable ; mais à mesure que nous gagnâmes la plaine campagne, & les pays un peu élevés, l'air devenoit moins brûlant : le soleil baissoit, il donnoit plus d'agrément à tous les objets qu'il éclairoit ; il en varioit davantage les aspects; il les rendoit plus convenables à l'œil d'un peintre : partout la campagne me présentoit ces beaux sites, ces beaux tableaux, que les grands maîtres se sont plu à nous retracer : il n'y manquoit souvent que des figures ; elles se présentèrent bientôt.

PLANCHE VINGT-SIXIEME.

Char de la moisson.

J'apperçus deux jeunes paysanes sur des gerbes de bled, qui paroissoient mobiles & qui sembloient s'avancer. Ces gerbes étoient posées sur une charette sans roues, ou plutôt sur un traîneau ; voiture encore plus simple & plus antique, dont on se sert en Sicile dans les campagnes dont le terrain n'est pas trop inégal.

De ces deux jeunes filles l'une étoit debout, l'autre assise à ses pieds : deux taureaux gras, musculeux, armés de longues cornes, traînoient le char qui portoit ce léger groupe ; un paysan les conduisoit, des moissonneurs les suivoient en portant sur leurs épaules les instrumens de la moisson. Les filles chantoient & rioient ; tous respiroient la joie; dans ce bel instant tout m'enchantoit.

Je fus charmé de leur aspect : la sérénité du ciel, la beauté de la campagne, un peu d'exaltation dans mes idées, causée par la vue de tant d'objets ravissans, me rappelèrent ce temps où l'on rencontroit les Divinités dans les champs : je fus tenté de prendre ces jeunes filles pour Cérès & Palès, que des bergers & des moissonneurs accompagnoient en chantant des hymnes & des actions de graces. Je saisis mes crayons : je m'avançai vers elles, avec l'aisance & l'impétuosité françoise : je les priai de s'arrêter, de me permettre de les dessiner : elles y consentirent : mon esquisse fut bientôt achevée,

[illegible] fucceffivement il met une couche de fel & une de poiffon, jufqu'à ce que le baril foit comblé. Alors [illegible] deffus la planche deftinée à faire le fond de ce baril, & on la charge de pierres : en peu de jours [illegible] s'imprègne de fel, & la maffe [illegible] au point [illegible] le baril : en cet état [illegible] commerce.

On peut voir ce travail, planche XXV [illegible] A & B [illegible] deux autres [illegible] les falent ; D eft le baril qui contient [illegible]

[illegible]

[illegible] avec [illegible] fenfibilité [illegible]

[illegible] du foleil étoit trop forte : la cha- [illegible]

[illegible] étoit fèts, qui devoit [illegible]

[illegible] à faire jufqu'à Palerme.

La chaleur [illegible] objets [illegible] partout la campagne me [illegible] beaux fites, ces beaux [illegible]

[illegible]

J'ai apperçu deux jeunes [illegible] fur des [illegible]

[illegible]



Char de la Moisson



& nous nous séparâmes satisfaits ; moi, de les avoir vues ; elles, de m'avoir inspiré le desir de les voir & de les peindre.

En dessinant, en causant, en remarquant tout, en m'informant de chaque chose, j'observai qu'en Sicile les gerbes sont si petites, qu'on peut les empoigner des deux mains, & les épis sortent par les deux extrémités ; on n'y bat pas le bled comme en quelques endroits de la France avec un fleau, ce qui ménage la paille utile à beaucoup de choses. En Sicile on fait fouler la gerbe au pied des chevaux, des mulets, ou des ânes : la paille se trouve hachée, les épis sont brisés ; ensuite on remue avec des fourches tout cet amas ; le vent emporte la paille d'un côté ; on jette ensuite le blé d'un autre côté avec des pelles, le vent en éloigne tout ce qui lui est étranger, & il reste assez bien nettoyé.

Mon dessin fait, je poursuivis ma route au travers des plus belles campagnes, où des rochers forment des contrastes très-pittoresques avec les montagnes, les villages, les petites villes, où les travailleurs, suivis de leurs bestiaux, se rendent tous les soirs en se mêlant avec les voyageurs. Que de tableaux charmans !

Le climat est si beau, & les hommes de la campagne, abandonnés à eux-mêmes, y semblent suivre de si près les impulsions de la nature, que ce qu'elle leur inspire a toujours droit de nous plaire. Nous rencontrâmes des familles logées dans des huttes de joncs, élevées en cônes sur la terre. Elles y passoient les jours & les nuits pour garder leurs moissons ; de toutes parts, il s'offroit à mes yeux des scènes que les Poëtes se plaisent souvent à chanter.

Route & souper champêtre.

Nous approchions de la fin du jour ; le soleil n'éclairoit plus que quelques nuages, & déja on appercevoit cette douce monotonie de lumière qui commence le crépuscule précurseur de la nuit : l'air devenu moins chaud & moins éblouissant, il étoit aisé de contempler les charmes de la nature ; le soleil en se cachant avoit fait cesser le concert des oiseaux. Le bruit des travaux & des instrumens champêtres diminuoit insensiblement ; bientôt on n'entendit plus que le chant ou la voix des bergers, & le long bêlement des troupeaux qui arrivoient au bercail : quelquefois les vents légers dissipoient en l'air ces sons agréables, ainsi que le bourdonnement des insectes ; & quelquefois ils apportoient de loin les sons discordans de la voix des ânes & l'aboiement des chiens rendus foiblement par les échos d'alentour ; mais peu à peu le silence & les zéphirs succédant à ces bruits divers régnèrent seuls dans l'atmosphère, & la douce fraîcheur de la nuit, augmentoit avec l'obscurité ; elle en suivoit les progrès, & elle accoutumoit mes sens aux ténèbres & à la tranquillité. Je m'enfonçois dans la nuit autant que j'avançois dans la campagne, où le plaisir d'entendre & de penser devinrent mes seules jouissances.

Mes campieri, qui me précédoient, en passant près d'un champ, rencontrèrent des moissonneurs qui reposoient auprès de leurs gerbes : ils leur parlèrent ; ils les reconnurent pour leurs amis. Ces bonnes gens charmés de la rencontre, leur offrirent du vin, du pain & des oignons ; c'étoit tout ce qu'ils possédoient. Mes campieri s'arrêtèrent, & résolurent de faire avec eux un repas frugal, mais agréable. Je ne m'y opposai point, & moi-même je fis sur le chaume un petit souper champêtre que la lune éclaira, & qu'elle rendit assez pittoresque par sa présence.

Le soupé fait, nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes vers les trois heures du matin à la ville de Conniglione, sans autre aventure que d'avoir été assaillis par tous les chiens des métairies & des basses-cours près desquelles nous passions ; cette importunité eut au moins le mérite d'interrompre l'ennui d'une route nocturne.

Après m'être bien reposé dans un des meilleurs lits que j'aie trouvés dans aucune des auberges de la Sicile, je fis usage d'une lettre que m'avoit donnée Dom Gaetano Consiglio, pour un Religieux de cette ville : je le priai de m'indiquer ce que le pays avoit de curieux. Il m'adressa à un Prêtre qui étoit, disoit-il, bien plus capable que lui. Ce Prêtre me conduisit à un Notaire, qui étoit encore bien plus

habile. Ce Notaire m'apprit qu'à deux milles de Conniglione, sur le sommet d'une montagne, avoit été jadis la ville de Schiera ; mais qu'il n'en restoit plus que quelques pierres, quelques briques, quelques fragmens très-peu considérables. Il me fit voir trois vases trouvés dans des fouilles faites en différens temps ; l'un étoit Etrusque, les deux autres Romains : ces derniers avoient six pouces de haut. Je les convoitois, & je les dessinai.

Le Notaire & les assistans voyant mon crayon, qui n'étoit que de la mine de plomb coulé dans du bois, le prirent pour une petite baguette ; ils ne concevoient pas qu'un petit morceau de bois eût la faculté de tracer des lignes & des figures. J'aimois mieux les étonner que de les instruire : je dis à la femme du Notaire, que la curiosité avoit attirée : tenez-vous droite, & restez tranquille : vous serez bientôt surprise de ce qu'aura produit ce petit bâton. Elle se tint droite ; je la dessinai : elle eut autant d'étonnement que de joie. Je voyois qu'elle & son mari désiroient fort que je leur laissasse ce dessin. Je proposai de le donner en échange des deux vases : on y consentit, & nous nous séparâmes très-satisfaits chacun de notre marché.

Pendant mon séjour à Conniglione, j'allai visiter la montagne où avoit été la ville de Schiera, & j'y trouvai en effet si peu de débris, qu'on pourroit nier aisément qu'il y ait jamais eu de ville dans cet endroit. Je partis incontinent, & je me mis en route avec la nuit naissante.

Les soldats qui m'accompagnoient ne m'étoient pas fort utiles, ils le savoient bien ; & ils employoient toute leur adresse à me faire croire qu'on ne pouvoit voyager sans eux.

De temps en temps il s'en détachoit un du corps de la cavalcade ; il s'avançoit dans un chemin creux ou dans un vallon, ou vers un rocher où ils savoient qu'il y avoit quelque grotte dans laquelle personne n'étoit caché, & là mettant le fusil en arrêt, sifflant à la manière des voleurs, examinant tout, feignant de s'assurer s'il n'y avoit personne, il revenoit à grand pas, & me disoit : Signor, votre excellence peut avancer, il n'y a pas de danger. Vous pouvez vous fier à nous ; car il n'y en a pas un qui ne donnât jusqu'à la dernière goutte de son sang pour votre excellence illustrissime. Ils me répétoient cela à tout propos ; puis tout à coup s'arrêtant, ils me disoient : Signor, ne marchez pas ; ce lieu m'est suspect : souffrez que je le visite : c'est un mauvais pas : en tel temps on y tua, on y vola, on y assomma de coups, &c.

A Sciacca on m'avoit fait prendre un soldat de plus. Le chef de la troupe que j'avois amené de Palerme me disoit souvent en confidence : cet homme de Sciacca est un bandit, voleur de profession : ne vous y fiez pas. Cet homme venoit me dire à son tour : Signor, où avez-vous pris ces gens qui vous escortent ? je les connois : ils sont repris de justice : ils ont des sentences sur le corps : vous êtes en danger : ne vous fiez qu'à moi : je vous suis sincérement attaché : je ne veux plus vous quitter.

J'étois ainsi balotté par ces malheureux ; je m'apperçus bientôt qu'il n'y avoit de danger qu'à les croire. Il ne m'est en effet rien arrivé : ils ne vouloient que se faire valoir & se nuire réciproquement dans mon esprit, pour obtenir un peu plus d'argent que je ne devois leur en donner pour boire.

Enfin j'arrivai à la Bagaria, où je fis halte pour me rafraîchir.

L'un de mes campieri, témoin si long-temps de mon desir de tout voir, me proposa de me mener au Casin du Prince de Palagonia : le concierge étoit son ami : je pouvois visiter ce palais dans tous ses détails. J'acceptai volontiers la proposition : il n'étoit que sept heures du matin : j'avois du temps de reste pour arriver à Palerme, qui n'en est éloigné que de douze milles. Je n'ignorois pas que ce Casin étoit très-fameux : qu'il passoit pour être l'assemblage le plus confus, le plus fantasque, le plus bizarre & même le plus ridicule qui jamais ait été formé dans aucun lieu du monde. J'étois préparé à voir la chose la plus monstrueuse ; cependant ce que j'avois imaginé se trouva bien inférieur à la vérité ; & je crois que mon lecteur sera encore surpris en en lisant la description, malgré le soin que j'ai de le prévenir.

Il reste à savoir comment un homme a un génie qui l'écarte si fort des idées des autres, comment

on ſe détermine à dépenſer des ſommes immenſes pour faire un ouvrage qui ſera blâmé de tout le monde : comment on réſiſte aux avis des connoiſſeurs, à la cenſure des critiques, aux repréſentations des artiſtes : comment rien ne corrige, n'altère la façon de penſer, ne détourne de la mauvaiſe route qu'on a une fois priſe ? Car ici, ce n'eſt point une erreur, un faux jour ; c'eſt un parti pris de ne rien imiter, ou plutôt de faire tout le contraire de ce que le goût, la raiſon, le bon ordre & les règles de l'art preſcrivent également.

Caſin du Prince de Palagonia à la Bagaria.

Ce Caſin eſt un gros pavillon carré, ſitué entre deux cours, dont la première eſt conſtruite en fer à cheval, & dont la ſeconde eſt quarrée. On eſt conduit à la première de ces cours par une longue avenue bien alignée. Ce ne ſont point des arbres qui la compoſent, ce ſont des piédeſtaux placés alternativement trois petits entre deux grands, & joints les uns aux autres par une baluſtrade. Sur les grands ſont des groupes de figures & d'animaux : ſur les petits il y a des vaſes ſurchargés d'ornemens. Les grands piédeſtaux ont douze à quinze pieds de hauteur. Les ſujets dont on a formé les groupes que portent ces piédeſtaux ſont tirés de l'hiſtoire, de la fable ou des romans, ou de diverſes ſcènes de la ſociété, comme concerts, danſes, jeux, tours de force, &c.

Au milieu de cette avenue il y a une grande place circulaire, décorée avec la même bizarrerie. Vaſes, figures, animaux, tout eſt conçu dans le même goût. Ces figures groteſques de bois ou de plâtre qu'on vend à Paris ſur le Pont-neuf, ſont faites ſouvent par des mains moins mal-habiles.

Tout ce que la terre, la mer & l'air peuvent produire, hommes, quadrupèdes, oiſeaux, poiſſons, ou plantes, celles mêmes qui croiſſent dans les climats les plus oppoſés, s'y trouvent rapprochés & mêlés enſemble ſans ordre, ſans choix & ſans goût. Le centaure, le ſphinx, le dragon, la chimère, toutes ces folles imaginations des peintres ou des poètes, n'approchent pas des bizarres formes que l'on a ſu donner aux figures & aux groupes qui décorent cette avenue.

Le Prince s'eſt plu à multiplier les monſtruoſités en uniſſant dans la même figure la forme humaine aux ailes des oiſeaux, à la queue des poiſſons, aux membres des quadrupèdes, à la trompe de l'éléphant, aux défenſes du ſanglier, aux griffes du vautour, à la queue du ſinge & du renard ; & de peur que cet aſſemblage ne ſoit pas encore aſſez bizarre, il y a joint des habits ſinguliers, des maſques, des armures, des inſtrumens de guerre, de muſique & de chaſſe. N'oubliez pas que toutes ces choſes ſont auſſi mal penſées que mal exécutées : que leur monſtruoſité eſt encore augmentée par la mauvaiſe manière dont elles ſont faites.

Un grand arc de triomphe eſt placé à l'entrée de cette avenue : il eſt formé de trois arcades : quatre figures coloſſales s'élèvent aux côtés de ces arcades, & repréſentent des ſoldats habillés à l'eſpagnole, qui ſemblent en défendre l'approche. Ces figures ſont preſque auſſi fortes que le S. Chriſtophe de la Cathédrale de Paris. Sur le fronton qui termine cet édifice, dans l'endroit le plus élevé, on a placé une petite figure de la Vierge, & deux Anges qui ne ſont pas dans les mêmes proportions. Ces deux Anges ſont à genoux à la droite & à la gauche de la Vierge.

Après avoir paſſé ſous cet arc & monté cette longue & très-ſingulière avenue, on arrive à la cour du château dont les murs qui en font le contour ſont remplis de figures de toutes eſpèces ; on y voit des vaſes & des animaux, des ſtatues d'hommes & de femmes, des buſtes & des têtes, des fragmens antiques unis à des morceaux modernes. Le pied du mur, dans toute ſa longueur, eſt garni de morceaux épars de toutes ſortes d'objets. A main gauche une grande & belle cage de charpente, garnie de treillage, qui enveloppe & couvre une puits qui n'a point d'eau. A main droite eſt une fontaine diſpoſée pour former un jet d'eau & n'en jetant point. Ce puits & cette fontaine ſont bordés de vaſes alongés, & ſurchargés d'ornemens du plus mauvais goût.

Tout autour de ce château ſont des bancs pour aſſeoir ceux qui ont la curioſité de contempler long-temps cet amas confus & difforme. Les murailles du château ſont remplies de bas-reliefs, d'inſcriptions dont quelques-unes ſont renverſées. Des vaſes, des fragmens ſont incruſtés dans le mur, & toujours de la manière la plus contraire aux notions reçues. Par exemple, il met des ailes à la ſtatue de la Vierge ; & il les met à l'envers à des anges. Il place un buſte d'homme ſur un corps de femme. Tout eſt dans ce genre. Les plus beaux marbres ſont prodigués, ou plutôt proſtitués ainſi. Il n'y a pas le plus petit coin qui n'ait ſon ornement : le détail en ſeroit immenſe.

On monte à ce Caſin, Palais ou Château, qui reſſemble plus au ſéjour d'un négromant qu'à la demeure d'un Prince, par un perron double qui s'unit à la porte du veſtibule. Là, de quelque côté qu'on jette les yeux, on voit les diſparates les plus monſtrueux, les plus choquans & les plus multipliés. La vue de tant d'objets incohérens fatigue plus qu'on ne peut le croire, & ne procure aucun plaiſir qui dédommage de tant de peine.

Intérieur du Caſin.

On apperçoit d'abord que le goût du maître a mis plus de fineſſe & plus de ſoin pour décorer l'intérieur de ſon habitation. Par exemple, dans le temps qu'il s'occupoit à décorer ſes appartemens, il a fait faire à Palerme les recherches les plus exactes de toutes les bordures dorées de tableaux qu'on pourroit trouver, ſoit liſſes ou ſculptées, ſoit mattes ou brunies : la forme, la grandeur, le genre, le goût lui importoit peu : entières ou rompues, en grands ou en petits morceaux, tout lui étoit bon ; il a tout acquis & tout employé. Il n'a pas apporté moins de ſoins à rechercher tous les miroirs petits ou grands ; toutes les glaces épaiſſes ou minces, entières ou briſées ; il priſoit ſur-tout les petits morceaux de criſtal des luſtres, chantournés en fleurs & en palmes, ou taillés en diamans : il eſtimoit beaucoup les petits morceaux de verres ou de glaces qui avoient quelques deſſins ou quelques gravures. Il ramaſſoit auſſi les porcelaines, la faïence, les différentes poteries qui approchoient de l'une ou de l'autre : des morceaux de laque vrai ou faux : des tableaux, des buſtes de marbre ; des étoffes, des franges de toute eſpèce, tout lui convenoit. Son génie vraiment unique a ſu, comme on verra ci-après, tirer parti de tous ces lambeaux. Il leur a donné une nouvelle exiſtence en les appliquant à un uſage juſqu'alors inconnu.

L'antichambre offre d'abord un amas confus de chaiſes, de tables, de gaînes, de buſtes, de tableaux médiocres & mauvais, & de ſtatues qui ne valent pas mieux. Dans la ſeconde antichambre à gauche on a collé ſur les moulures des panneaux des portes, de petits filets de glace. On a couvert les ſerrures, pour ôter l'idée du fer, de petits fragmens de miroir, de criſtaux, de perles, de verres de couleur taillés à facettes. Les fenêtres ſont vitrées avec de petits carreaux, ſelon l'uſage du pays ; mais, afin qu'elles portâſſent auſſi le cachet du maître, il a fait mettre d'un côté un grand carreau bleu, qui eſt compoſé de quatre petits, de l'autre deux carreaux rouges : au deſſus d'autres couleurs différentes, & tous d'inégale grandeur.

Dans la ſalle voiſine, même confuſion de meubles, de gaînes, de tableaux : les plafonds ſont voûtés & formés de grands panneaux remplis de fragmens de bordures de tableaux, les unes ſculptées, les autres unies ; toutes inégales & de bois doré. Tous ces morceaux poſés toujours ſans ordre, papillotent aux yeux & les éblouiſſent. Quand ces morceaux inégaux ne s'ajuſtoient pas aſſez bien pour couvrir totalement le plafond, on rempliſſoit les intervalles avec du clinquant ou du papier doré.

Les panneaux des portes ſont remplis de toutes ſortes de morceaux de criſtal ou de glaces, unies ou contournées : les vides ſont remplis par des morceaux de criſtal faux ou de verre. Les chambranles ſont ornés de filets de glace feſtonnés & de tubes de baromètre.

Les tables de marbre ont pour ornemens des pagodes de toutes les eſpèces, des monſtres en porcelaine tels qu'on en fabrique à la Chine & au Japon, des pyramides formées les unes avec des taſſes à café, les autres avec des ſoucoupes, ou des jattes, ou des cafetières, ou des bouilloires, toutes collés enſemble & en ſens contraire, avec un maſtic tel, qu'il ne permet pas que jamais on en ſépare une pièce ſans la

caſſer : dans ces pyramides ou colonnes qui s'élèvent à la hauteur de deux ou trois pieds, on remarque de très-belles porcelaines.

Après avoir traverſé pluſieurs ſalles décorées de la même manière, on arrive à la Chapelle, où les Saints & la Vierge ne ſont pas traités avec plus d'égards que les objets profanes, tout y eſt mis hors de place, le même génie a préſidé par-tout.

On paſſe delà dans le ſallon de compagnie : ſa forme eſt demi-ronde. La première choſe qui frappe en entrant c'eſt l'arrangement des ſièges. Il y a deux demi-cercles, l'un à droite & l'autre à gauche de la porte par où l'on entre ; & ces deux demi-cercles ſont placés en ſens contraires : la courbe de chacun d'eux eſt telle, que les perſonnes aſſiſes ſur l'un, tournent le dos à celles qui ſont aſſiſes ſur l'autre. Il y a des chaiſes & fauteuils tellement inclinés en devant, que ne pouvant pas s'y tenir par ſon propre poids, il faut faire des efforts pour ne pas gliſſer & ne pas tomber.

La ſeconde choſe qui étonne, eſt la forme des luſtres : ils ont, les uns deux, les autres trois, & quelques-uns juſqu'à quatre étages. Ils ſont compoſés avec des pieds de verres à boire, des goulots & des ances de bouteilles caſſées, des tuyaux de baromètre ; & pour pendeloques on y ſuſpend des flacons grands & petits de toutes ſortes de couleurs, ſans excepter les blancs. Les girandoles ſont faites dans le même goût & avec les mêmes matériaux enfilés avec de gros fil de laiton.

Près de ce ſallon, pour égayer les réflexions, eſt un buſte en marbre, grand comme nature, repréſentant une tête de femme coiffée magnifiquement, ſeulement tout d'un côté, & l'autre moitié eſt une tête de mort.

Il paroît que ce Prince aime beaucoup l'éclat, car les voûtes de ſes plus belles pièces ſont entièrement couvertes de grandes & de petites glaces de miroirs, rapprochées l'une contre l'autre, ſoutenues avec des vis. Les petites & les grandes ſont mêlées & ajuſtées enſemble avec plus d'art que n'en devroit comporter un goût ſi dépravé : étant placé au milieu de ces pièces, on ſe voit ſens deſſus deſſous dans quarante endroits de ces plafonds.

Partout avec la même profuſion on a prodigué les petits morceaux de glaces & de verre taillés, les magots modernes à la façon du pays, les ſtatues, les monſtruoſités de tous genres. On peut imaginer ce qu'on voudra de plus hétéroclite, on n'atteindra pas encore à la vérité.

On travailloit alors à finir un ſallon plus vaſte que les autres. Sa très-grande vouſſure eſt toute remplie de morceaux de miroirs. Une corniche en marbre fait le tour du plafond & termine les murs. Ils ſont ornés de grands médaillons. Entre des pilaſtres dont le fond paroît être du jaſpe ou du marbre, ce ne ſont que des morceaux de verres blancs ſous leſquels on a peint le marbre & le jaſpe qu'on a voulu repréſenter. Cela fait aſſez d'illuſion ; l'idée n'en ſeroit pas mauvaiſe, ſi le marbre étoit mieux imité.

Outre la chapelle, qui dans ce pays-ci eſt placée ordinairement dans la chambre à coucher, il y a dans ce lieu une petite égliſe. Elle eſt hors du pavillon, dans une des cours. Le génie extravagant qui a décoré le palais a auſſi décoré cette égliſe ; tout y eſt bizare : je me contenterai de remarquer qu'il y a un Crucifix en relief attaché tout de ſon long à la voûte, au bas duquel eſt placé un S. François de ronde-boſſe, la tête élevée comme s'il cherchoit à baiſer les pieds du Chriſt. Il eſt ſuſpendu perpendiculairement par la tête aux pieds mêmes de ce Chriſt dans l'attitude d'un homme à genoux : il a les mains jointes ; & d'une corde qui paſſe entre ſes genoux pend un luſtre qui achève de rendre ridicule cet aſſemblage d'objets diſcordans, dont le récit pourroit à la fin autant ennuyer le lecteur, que leur vue m'avoit fatigué ; mais en qualité d'hiſtorien je ne pouvois me diſpenſer de parler du palais le plus étrange qu'il y ait dans l'univers, & déja fameux dans l'Europe à force de bizarrerie.

Je n'ai jamais eu de laſſitude auſſi peu ſupportable que celle que j'éprouvai après avoir vu & examiné tout ce château : les ſens ſi peu accoutumés à des objets auſſi extraordinaires, me firent trouver un plaiſir extrême à les fuir comme contagieux & funeſtes pour le goût. Je pris bien vîte la route de Palerme, en paſſant au pied du mont Griffone, à l'endroit appelé Santo-Ciro, à trois milles avant d'arriver à cette capitale, où l'hiſtoire nous apprend qu'il y avoit autrefois une Naumachie. Ce qui en reſte ne le démontre pas trop, mais du moins il ne prouve pas le contraire.

PLANCHE VINGT-SEPTIEME.

Naumachie de Palerme.

Au pied du mont Griffone on voit un petit étang, qui étoit certainement très-grand autrefois. On lui a donné le nom de *Mare dolce*, mer douce : on avoit pour le former réuni toutes les eaux des environs : on voit encore trois arcades de pierres, d'où ſortoit une grande abondance d'eau. Ce vaſte baſſin a été comblé en partie. Dans les temps de barbarie qui ont ſuccédé à ces beaux ſiècles des Arts, on a conſtruit ſur les bords de ce baſſin un château d'un genre gothique ; il eſt auſſi ruiné. Ses murs ſemblent avoir été bâtis ſur les bords de cette Naumachie. Les eaux qui s'amaſſent encore dans cet endroit ne viennent plus des arcades, c'eſt un ou pluſieurs ruiſſeaux qui s'y rendent de plus loin, & que peut-être la nature a dirigés de tout temps vers ce fond ; celles que l'art y avoit amenées n'y arrivent plus.

Je deſſinai ce lieu tel que l'eſtampe le repréſente, en regrettant beaucoup qu'il ne conſervât plus rien de ſa forme antique. Les trois arcades que l'on voit au milieu de ce tableau ſont reſtaurées en très-grande partie ; elles ne ſont pas vraiment antiques : je ne conçois pas comment elles ont pu décorer ce lieu, n'étant pas égales de largeur ; cela préſente l'idée d'un ſyſtême qui n'eſt ni grec ni romain, au moins en apparence. Cet ouvrage a été fait dans des temps bien poſtérieurs : on le voit par les matériaux & la conſtruction ; ce n'eſt qu'une portion d'un édifice plus conſidérable.

Je n'ai pu connoître aucune tradition qui parle de l'origine de cette Naumachie, de ſa durée, ni de ſa deſtruction d'une manière particulière : s'il eſt évident qu'il y en a eu une, en voilà les reſtes. Le petit pont que l'on voit en avant de ces arcades eſt fait depuis peu d'années.

Je revins enſuite à Palerme par des routes bordées de vergers charmans, qui renferment des treilles, des vignes, des figueries, & toutes ſortes d'arbres fruitiers, qu'on cultive avec ſoin, & qui ſont d'un grand rapport.

Etant arrivé à Palerme, voyant de toutes parts dans les rues des hommes chargés d'un énorme poiſſon, ſous le poids duquel le plus robuſte marchoit à peine : je m'informai du nom & des qualités de ce poiſſon.

On l'appelle Thon : on m'en récita l'hiſtoire. En apprenant la manière dont on le pêchoit, je ne pus réſiſter au deſir de voir cette machine dont l'étendue conſidérable étoit capable de prendre tout-à-la-fois des milliers de poiſſons de cette grandeur : émerveillé de cette narration je me tranſportai ſur le lieu, muni de tout ce qui étoit néceſſaire pour en faire un ou pluſieurs deſſins, ne doutant pas que la deſcription d'une pêche auſſi conſidérable feroit plaiſir dans le récit de mon voyage.

Le piège dans lequel ſe prend cet énorme poiſſon s'appelle Tonnare en Sicile, & Madrague en Provence. Celle-ci, ſurnommée la Tonnare de la Vierge Marie, eſt ſituée à une lieue de Palerme vers l'occident : je m'y rendis par mer. Rien de plus agréable que les aſpects de Palerme le long de cette route. Etant arrivé, je vis une quantité de ces poiſſons : j'en meſurai pluſieurs : le plus beaux ont depuis cinq juſqu'à ſix pieds de longueur, & environ deux pieds de diamètre, ce qui fait à peu près ſix pieds de tour. Son corps n'eſt qu'une maſſe de chair ; ſes inteſtins tiennent très-peu de place ; ſa queue a la forme d'un croiſſant ; ſes nageoires ſemblent fort petites pour un poiſſon auſſi conſidérable. Voy. pl. XXVIII. fig. 7.

PLANCHE VINGT-HUITIEME.

Tonnare.

Lorſqu'on eut remarqué que ce poiſſon voyageoit par troupe le long des côtes, qu'il entroit dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, tous les ans à peu près dans le même temps, & qu'il s'avançoit

vers



Pl. VI.



Vue de la Naumachie de Palerme





Pl. XXVII



Plan et Coupe de la Tonare

(ou détails de la pêche du Thon)



vers l'orient en côtoyant l'Espagne, la France & l'Italie; les pêcheurs de ces contrées imaginèrent bientôt de lui tendre des pièges où il viendroit se jeter de lui-même. L'époque de cette invention est inconnue; mais il paroît qu'elle est très-ancienne. Elle étoit connue des Grecs & des Romains *.

Je vais décrire celle que j'ai vue, & que mes dessins rendront plus sensible que tout ce que j'en dirai. D'ailleurs toutes les Tonnares de Sicile se ressemblent à peu près, & ne diffèrent guères que par la grandeur & le nombre des chambres, ou par quelque irrégularité occasionnée par la nature du terrain.

Sur une plage unie A où l'on s'avance assez loin dans la mer sans trouver une grande profondeur, on attache un filet B tendu verticalement. Ce filet s'étend depuis le rivage jusqu'à environ un mille en mer où est la Tonnare CC, fig. 1. Ce filet est fortement attaché au fond de l'eau par de grosses pierres ou des ancres XXX, fig. 1 & fig. 2, & bien retenu à la surface de l'eau par des perches & de gros morceaux de liège que fournissent abondamment les forêts de la Sicile. Il forme une espèce de mur tel qu'on le voit en B, fig. 2, qui représente la coupe prise transversalement de la chambre K de la Tonnare. Ce filet BB ferme le chemin aux poissons EE qui voudroient passer entre le rivage & la Tonnare. A l'extrémité F de la Tonnare est un long filet G, tendu comme celui qui est attaché au rivage, & qu'on a prolongé en mer autant qu'on a pu, faisant un angle avec ce rivage, afin d'obliger les poissons à prendre la route de la Tonnare.

Cette Tonnare CC est un long parallélogramme d'environ trois cens toises de long, sur soixante de large; il est formé par des filets dressés perpendiculairement avec le même artifice que le premier dont nous avons parlé, & de plus, fortement dressés & consolidés à la surface de l'eau avec des perches liées ensemble à des morceaux de liège considérables.

A l'endroit H de la Tonnare, où aboutit le filet B tendu du rivage, il y a une ouverture I de douze ou quinze toises, pratiquée pour que le poisson arrêté par le filet B, & cherchant un passage vers la pleine mer, entre dans la Tonnare. Celle que j'ai vue étoit partagée en sept chambres d'inégale grandeur K, L, M, N, O, P, Q. Tous ces filets sont à larges mailles d'un pied de diamètre ou environ; ils laissent échapper les petits poissons, mais ils retiennent les thons. Chaque chambre est très-vaste, & elles communiquent ensemble par de grandes ouvertures RR de plusieurs toises: elles se remplissent successivement; & quand la chambre Q est pleine, on la ferme en laissant tomber ou élevant un filet qui glisse dans des coulisses ménagées aux deux côtés de l'ouverture, & qui sert de porte à cette chambre. Lorsque toutes se sont remplies successivement, les pêcheurs qui sont placés dans de petites barques S, T, fig. 1, où ils les observent en silence, tels qu'on les voit dans le dessin, fig. 3, ferment la grande ouverture I, fig. 1, par où les poissons sont d'abord entrés dans la première chambre N de la Tonnare; & ouvrant les portes des chambres M, L, ils engagent ce poisson inquiet de sa captivité, & s'agitant dans sa prison, à passer dans une nouvelle chambre K; on l'appelle la chambre de la mort. Celle de la Tonnare que j'ai vue avoit soixante toises quarrées, ce qui fait une étendue de trois mille six cens toises de superficie. Le filet U, tel qu'on le voit, fig. 2, remplit toute la capacité de cette chambre de mort: il est semblable à une grande bourse qui seroit ouverte & attachée à la surface des eaux par sa sommité. Des hommes placés autour de cette chambre sur de grandes & fortes barques V, fig. 1 & 2, tirent les bords de cette espèce de bourse avec leurs bras & des cabestans.

Ce filet est composé de trois étages de mailles différentes: la partie supérieure, &, fig. 2, est faite de mailles semblables à celles des filets de la Tonnare, faites d'un jonc très-commun dans la Sicile. L'étage

* M. Guys, dans ses charmantes *Lettres sur les Grecs*, nous le prouve, lettre 24, pag. 406-409, 414; & entre autres choses il nous dit que le thon étoit anciennement aussi recherché qu'il l'est aujourd'hui, qu'on le servoit sur les meilleures tables. Les Romains en étoient aussi friands que nous. Suivant Jules Scaliger, Poetic, lib. 3, c. 101, c'étoit un usage à Carthage de ne joindre personne par mariage, qu'après que les futurs époux avoient mangé le thon hâché (*concisa frusta.*) Heindreich fait aussi mention de cet usage dans sa République de Carthage, liv. 8, chap. 2.

moyen Z est formé de mailles de six pouces de grandeur & fait de cordes de chanvre : l'étage inférieur Y qui fait le fond de la bourse, a des mailles de quatre pouces de grandeur & de cordes très-fortes aussi de chanvre. Cette diminution de mailles vers le fond de la bourse est observé ainsi avec de plus fortes cordes, pour résister aux débats & aux violences du poisson qui y étant contenu en grande quantité lorsque ce filet est élevé à la surface de l'eau, jusqu'à la moitié Z de sa hauteur, obligeant les poissons à se rapprocher, il a besoin de force pour les y contraindre victorieusement jusqu'à la fin, & la petitesse des mailles est pour retenir ces petits poissons attachés à la suite des thons.

PLANCHE VINGT-NEUVIEME.

Prise du Thon.

Cette estampe représente l'instant où l'on tire de l'eau ce filet, qui occupe toute l'étendue de cette chambre de mort, entourée de grandes barques remplies d'hommes. Voyez à gauche & à droite A A dans le fond du tableau; ces hommes enlèvent ce filet, & sur le devant à droite dans une barque B, des hommes s'efforcent à tourner un cabestan, ainsi qu'au milieu, & dans le fond de ce tableau se fait la même opération. En élevant ce filet les barques se rapprochent, & rendent cet espace plus étroit & moins profond. Cette opération est dirigée par le chef de ces pêcheurs, qu'on appelle Raïs : il est placé dans une barque légère C au milieu de cette enceinte, armé d'un long croc; il observe de tous côtés & commande ce qui convient pour le succès d'une opération qui devient toujours plus délicate jusqu'au dernier instant, parce que si ce filet est mal conduit, ou s'il se brise, on court de gros risques.

Sur le devant du tableau est une barque dans laquelle je suis venu pour voir ce spectacle dont j'ai fait le dessin. Cette prise du thon étoit telle que je la présente, Pl. XXIX.

PLANCHE TRENTIEME.

Pêche du Thon.

Le poisson obligé de s'élever avec le filet & de venir à la surface de la mer, s'agite avec inquiétude. D'abord on voit paroître les dauphins, les poissons épées *, bien plus turbulens que les thons : ils sortent de l'eau, se replongent, tournent tout autour de cette funeste enceinte, donnent de grands coups aux barques avec cette longue arme que leur a donnée la nature, & dont ils ont pris le nom d'épée; ils les perceroient si elles n'étoient pas fortes. Ensuite on distingue une multitude de poissons tout-à-fait semblables à de petits thons, mais qu'on appelle allalonges & palamites. Ils nagent en tous sens : ils s'élèvent & ils s'abaissent; ils sont dans la plus grande agitation, tandis que les thons se tiennent au fond, entassés les uns sur les autres. Mais enfin quand ces thons trouvent peu d'eau, la frayeur s'empare d'eux à leur tour; ils nagent en désordre; ils s'élancent; ils frappent la surface de l'eau; il se heurtent; c'est une confusion horrible. Le filet continue toujours de monter : il arrive enfin à sa plus grande élévation. On l'attache, on le fixe pour qu'il ne retombe point : tous les pêcheurs s'arment de harpons **, & ils en frappent chaque thon qui passe à leur portée : la douleur & le sang qu'il perd ralentit sa force : un autre pêcheur le frappe d'un second harpon, ou le tire vers la barque : il se débat; il s'élance; les efforts même qu'il fait pour sa défense favorisent l'adresse des pêcheurs. Ils le saisissent par les ouies & les nageoires : ils profitent des mouvemens de son corps & de sa queue pour le soulever, le faire monter sur les bords de la barque, & le faire rouler jusqu'au fond, où il expire en dix ou douze minutes baigné de son sang, & en en couvrant les pêcheurs. J'en vis surprendre de cette manière six cens en moins d'une heure & demie.

---

* Je traiterai dans un autre chapitre, de la pêche particulière de ce poisson.

** Voyez Planche XXVIII, *fig. 6.*



[illegible] fond de [illegible] [illegible]

[illegible] élevé à la surface de l'eau, [illegible]
[illegible], il a besoin de force pour les y [illegible]

PLANCHE VINGT-[illegible]

[illegible]

[illegible]

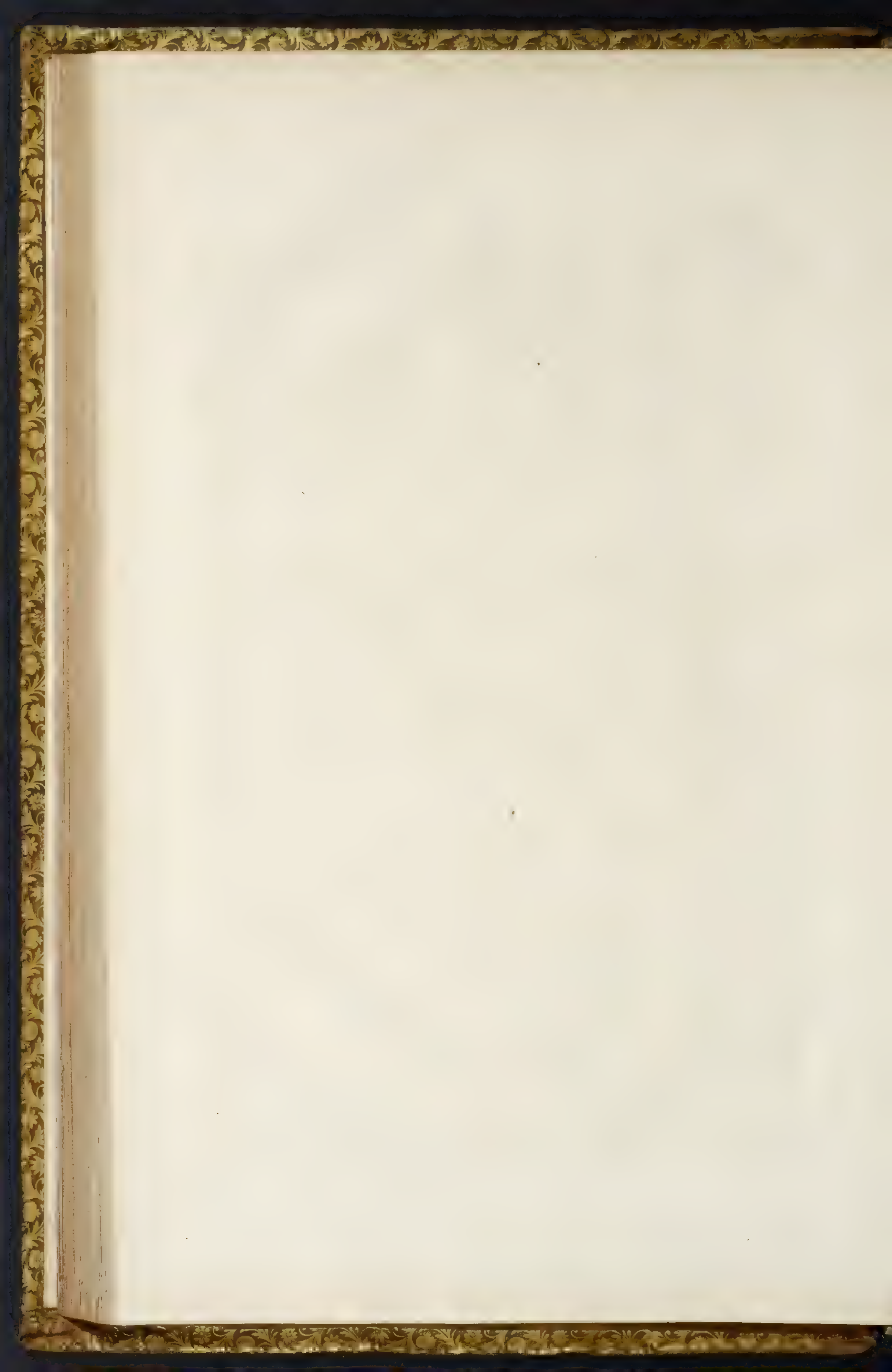
PLANCHE TRENTIÈME

[illegible]

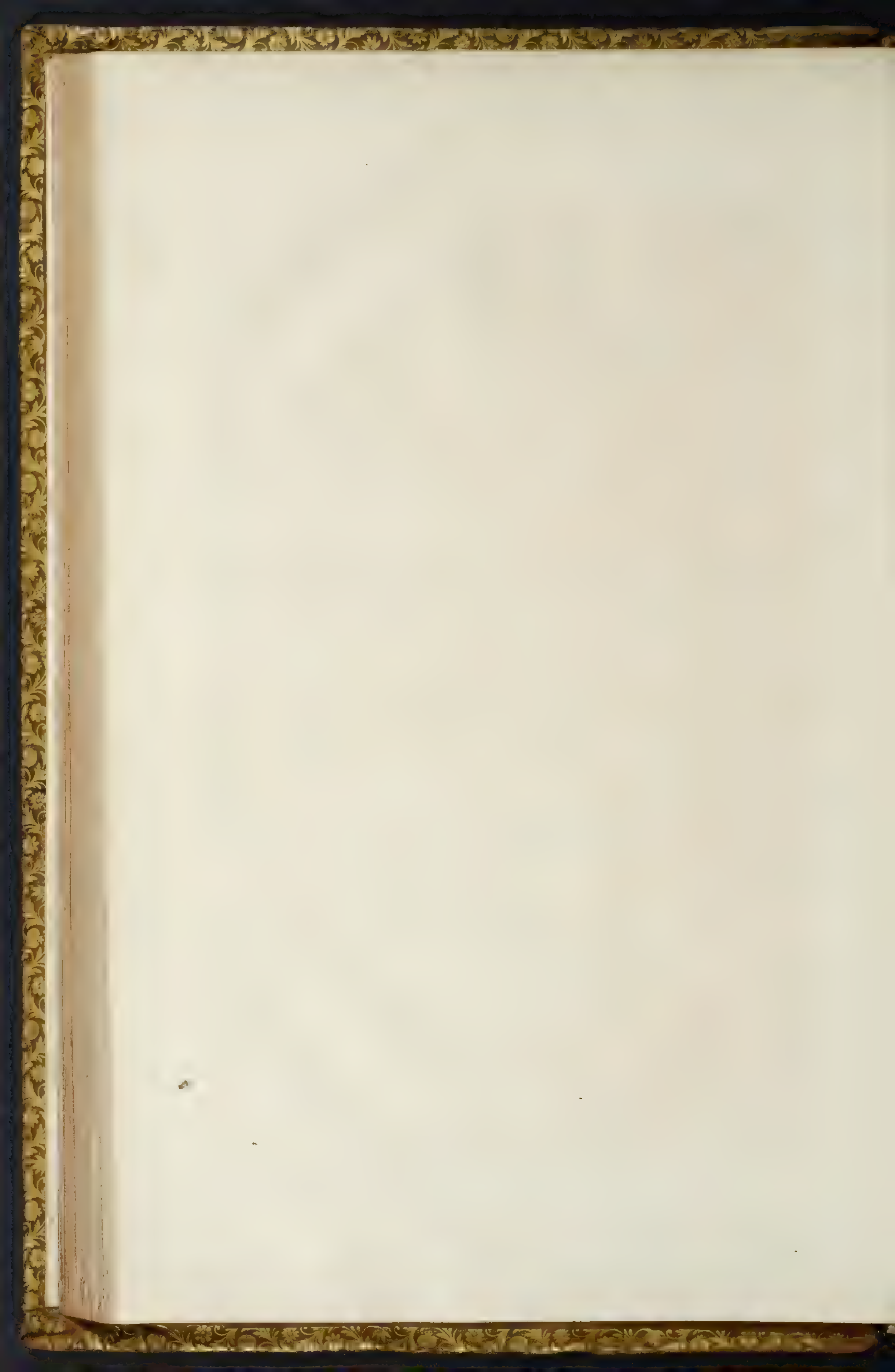
[illegible]



La Prise du Thon









La Pêche du Thon



Ce ſpectacle eſt une ſorte de fête : le propriétaire de la Tonnare eſt dans la principale barque avec des Meſſieurs & des Dames que la curioſité attire, & le contraſte que forme ce groupe brillant & tranquille avec ces hommes demi-nuds, couverts de ſang, armés de harpons, & s'agitant pour ſaiſir leur proie, eſt d'un effet véritablement pittoreſque. Voyez A & B.

A l'extrémité de cette même barque, qui eſt très-vaſte, eſt un autre groupe de ſpectateurs moins diſtingués, & attirés auſſi par la curioſité. Voyez C.

Le chef des pêcheurs D eſt dans une moyenne barque ; il eſt accompagné de deux ou trois hommes ; & c'eſt delà, comme nous l'avons dit, qu'il commande. Il y a dans un coin une autre barque remplie d'hommes de réſerve, qui doivent ſervir en cas d'accident. Voyez E.

Lorſque les poiſſons deviennent rares dans ce lac artificiel, ils ſe ſauvent aiſément des pêcheurs ; & alors il y a beaucoup d'hommes ſans occupation, qui pour n'être pas oiſifs, ſe jettent à l'eau, afin d'effrayer le poiſſon, & de le contraindre à fuir du côté des harponneurs : ceux-ci ſe diſputent à qui ſaiſira le dernier, c'eſt un point d'ambition parmi eux.

Quand tout eſt pris, les pêcheurs ſe plongent dans l'eau pour ſe laver & ſe nettoyer du ſang qui les couvre. Ils nagent, ils plongent, ils font mille jeux en réjouiſſance de la bonne pêche qu'ils viennent de faire ; c'eſt une ſcène vraiment comique qui vient fort à propos après une tragédie auſſi ſanglante.

Ce poiſſon eſt d'un blanc argenté ſous le ventre : il a le dos noir. Dès qu'il eſt mort il change de couleur ; il devient d'abord mat comme l'étain, puis terne comme le plomb, enſuite il reſſemble à du fer, puis enfin il eſt d'un gris ſale.

La laite ou les laitances de ce poiſſon ſont très-recherchées : on les mange comme des cervelles de veau : quand elles ſont en grande quantité on en ſale une partie ; on ſale auſſi les œufs de ce poiſſon.

Après cette pêche on relâche le filet au fond de l'eau pour ſe préparer à de nouvelles priſes.

Les deux grandes barques vont porter les poiſſons à l'atelier de la Tonnare. Là, on a pratiqué un petit port bien fermé pour contenir ces barques, & pour empêcher que perſonne ne s'en approche. Les pêcheurs avec leur longs crocs tirent le poiſſon des barques, & le jettent dans l'eau afin de le laver, de peur que le ſang épanché dont il eſt couvert, ne le corrompe avant qu'on ait le temps de le ſaler.

D'autres hommes, armés auſſi de crocs, retirent ces poiſſons de la mer, & les rangent un à un ſur une petite grève qui donne entrée à de grands magaſins où on les arrange par dix, à côté l'un de l'autre. On en fait ſix rangées au deſſus l'une de l'autre. Voyez planche XXVIII, fig 4.

Alors un fermier de l'Archevêque de Palerme préſente au maître de la Tonnare une bourſe où il y a dix boules : neuf ſont numérotées depuis un juſqu'à neuf : la dixième a une croix ; le maître tire de la bourſe une boule ; ſuppoſez que ce ſoit la boule numéro trois, l'homme de l'Archevêque prend pour lui le troiſième poiſſon de chaque rangée. Si c'eſt la boule numéro quatre ou cinq, il prend le quatrième ou le cinquième poiſſon de chaque rangée. L'Archevêque afferme ſon droit. Les trois Tonnares de Palerme lui ſont un revenu de ſix cents louis.

Après l'Archevêque, le Grand Amiral à ſon droit ; c'eſt celui de prendre le plus beau thon par chaque ſoixantaine ; & comme il eſt choiſi par celui même qui a droit de le prendre, c'eſt-à-dire, par le fermier à qui ce droit eſt cédé, il ne manque jamais de l'exécuter dans toute ſa rigueur.

Dès que le ſort a déterminé à chacun ce qui lui revient, le fermier de l'Archevêque, ou l'un de ſes gens, imprime avec un marteau fait exprès deux ou trois petites croix ſur chacun des poiſſons qui lui appartiennent ; puis il les fait enlever dans une barque.

Alors paroît un homme qu'on pourroit appeler le grand ſacrificateur. Il a les bras, les jambes & les cuiſſes preſque toutes nues. Il eſt armé d'une hache large, mince, & dont le taillant eſt ceintré. Planche XXVIII, fig. 5. D'un coup il traverſe la tête de ce poiſſon A, de b juſqu'en c, fig. 7 ; & enſuite depuis

d jufqu'en e. Il fait cette opération à chaque poiffon, que d'autres hommes retournent à mefure qu'il paffe ; il revient fur fes pas, & leur fait une entaille femblable de l'autre côté. Immédiatement après lui marche un autre homme tenant un croc d'une main, & une ferpe de l'autre. Avec fon croc il tourne le poiffon fur le dos, & avec la ferpe il lui fend le ventre depuis f jufqu'en g. Un troifième tire les inteftins contenus dans la ligne ponctuée h ; un quatrième enlève la tête. Soudain un homme préfente fes larges épaules, & fix autres lui pofent deffus cet énorme poiffon, qu'il porte fous le hangar. Là, on le fufpend par la queue ; on le coupe par morceaux, on le met dans des barils avec du fel, ou dans de grands tonneaux de plus de deux muids. Dans cet état, il fe conferve & s'envoie dans le pays étranger. Le fel eft entaffé par monceaux ; la terre en eft couverte ; on marche deffus comme fur du fable, & de tous côtés fe voient des milliers de barils en magafin, tant pleins que vides.

Des centaines d'hommes travaillent : il n'y a pas la moindre confufion, tant chacun connoît fon pofte & fon emploi. Il y a des chefs qui dirigent chacun un certain nombre d'ouvriers. Tout fe fait fans parler.

Dès que ce travail approche de fa fin, ces magafins font affiégés par une foule de parafites qui viennent les mettre à contribution. Pour moi, fpectateur défintéreffé, je voyois avec une furprife mêlée d'admiration cette foule rapace qui moiffonnoit où elle n'avoit point femé, & dont pourtant il étoit impoffible de fe débarraffer. C'étoit des nuées de Capucins, de Récolets, d'autres Moines mendians & d'Hermites affez femblables aux frêlons qui pillent le miel des abeilles : ils s'attribuoient effrontément le fuccès de la pêche : fans leurs prières elle n'eût pas réuffi ; le poiffon eût paffé par une autre route, ou les mailles de la Tonnare ne l'auroient point retenu. L'audace avec laquelle ils débitent de telles affertions, leur ton dévot & patelin perfuade les pauvres ignorans ; ils leur annoncent d'un ton de prophète, que, fi on ne leur fait point d'aumônes, le ciel en courroux enverra des tempêtes qui briferont la Tonnare, difperferont les poiffons & renverferont les barques : ces menaces effrayent ces bonnes gens, & leur enlèvent une bonne part du fruit de leurs travaux.

Cette Tonnare eft importante. Elle a une tour & des canons, afin de s'oppofer aux defcentes que pourroient faire les Barbarefques qui fouvent manquent de provifions, & qui ne feroient pas fâchés de ravitailler leurs vaiffeaux après la pêche aux dépens des Chrétiens.

Le canon étant un figne de réjouiffance comme de guerre, on le tire quand les pêcheurs reviennent débarquer leur proie.

Bien fatisfait de ce que j'avois vu, je revins à Palerme par mer ; c'eft une promenade charmante ; j'invite tous les voyageurs à la faire.







Vue du Casin du Prince de Palagonia, à la Bagaria.



Vestibule de la Ziza.

CHAPITRE SIXIEME.

[illegible] *la Bagaria. Intérieur du* [illegible] *la Manne.* [illegible]

Chapiteau antique, & Sarcophage de la Cathédrale.

J[illegible]

[illegible]



CHAPITRE SIXIEME.

Vue de la maiſon de campagne du Prince de Palagonia à la Bagaria. Intérieur du Veſtibule du Château de la Ziza. Voyage de Cineſi. Culture de la Manne. Couvent de S. Martin. Muſeum. Antiquités. Ville de Monreale. Sarcofage en marbre du Palais Epiſcopal. Chapiteau antique, & Sarcofage de la Cathédrale.

J'AI dû parler avec quelques détails de la maiſon de campagne ſingulière que le Prince de Palagonia a fait bâtir à la Bagaria. J'ai ſenti qu'il ne ſuffiſoit pas de la faire connoître par une ſimple deſcription, qu'il falloit en donner une eſtampe qui repréſentât ſa ſituation avantageuſe, ſon élévation, la cour circulaire, & l'avenue qui la précède : mais je trouvai dans cette entrepriſe une difficulté dont on ne pouvoit ſe douter, & que je vais faire ſentir.

Ce lieu a des beautés d'enſemble qui m'attachoient, qui m'engageoient à en deſſiner au moins un croquis, où je puſſe attacher en idée tous les objets biſarres dont j'étois ſi vivement affecté. Je me ſentois partagé entre l'intérêt qui naiſſoit de la ſituation de ce lieu, & le dégoût que me cauſoient tant de ſingularités incohérentes. Je combattis la révolte de mes ſens pour ne ſuivre que les conſeils de ma raiſon. Je réunis toutes mes forces pour commencer cette eſquiſſe, qui, bien qu'elle ne fût qu'une bagatelle en elle-même, me paroiſſoit un grand ouvrage par l'impreſſion déſagréable que j'éprouvois.

Je le commençai ſur une feuille de papier à lettre : à peine les maſſes de chaque objet furent-elles miſes à leur place, que penſant à en rédiger les détails pour les caractériſer chacune en particulier, ma tête ſe troubla par la contemplation de tant d'irrégularités monſtrueuſes, les forces me manquèrent, & je reſtai immobile ſans pouvoir travailler davantage.

Je me retirai, un peu confus de n'avoir pu achever. J'écrivis la deſcription extérieure de ce Palais ſur le revers de mon deſſin ; je le plaçai parmi mes manuſcrits, & je l'oubliai pendant quelque temps. Enſuite, m'étant familiariſé avec ces idées, je revis mon eſquiſſe : elle me plut : je la préſente à mes lecteurs. Ils pourront juger en la voyant du degré d'eſtime qu'on doit accorder à ce lieu.

PLANCHE TRENTE-UNIEME.

Vue de la maiſon de campagne du Prince de Palagonia à la Bagaria, & de l'intérieur du Veſtibule de la Ziza.

Cette eſquiſſe, fig. 1, repréſente la maiſon de campagne du Prince de Palagonia, ſon avenue décorée de tant de groupes ridicules, & l'arc de triomphe qui ſert d'entrée à cette avenue.

Le Caſin ou Palais appelé la Ziza, dont j'ai gravé le veſtibule dans la fig. 2, eſt un vieux château bâti par les Sarraſins. On le voit de loin s'élever au deſſus des arbres dont il eſt environné. Son apparence

eſt celle d'une tour quarrée, plus belle & mieux conſervée qu'il ne s'en voit ordinairement. Les aſpects en ſont charmans. La culture & la fécondité ne prêtent à aucun autre lieu autant d'agrémens qu'ils en répandent ſur les jardins & ſur les vergers près deſquels on paſſe pour y arriver. Ce Caſin eſt précédé d'une vaſte cour ornée d'anciennes fontaines très-abondantes en eau, qui, dans l'été, concourent avec les grands arbres & les jardins à entretenir la gaieté & la fraîcheur qu'on y goûte.

Ce château eſt élevé ſur un plan carré : ſon architecture eſt la plus ſimple : ſes faces ſont ſans ornement à l'extérieur; mais la décoration de ſon veſtibule a bien le caractère de l'architecture qui étoit en uſage dans le temps où cette nation dominoit en Sicile; je n'ai pu réſiſter au deſir d'en deſſiner une vue pour offrir à mes Lecteurs un morceau vraiment Sarazin.

Intérieur du Veſtibule de la Ziza.

Il y a deux objets eſſentiels à remarquer dans la décoration de ce veſtibule : premièrement, ſon entrée, ornée de quatre colonnes de chaque côté, & diviſée en deux groupes qui portent chacune une portion de mur faiſant avant-corps, & ayant une petite moulure ſur l'arête horiſontale de cet avant-corps, qui eſt couronné d'une petite corniche A; elle fait un peu retour, comme on le voit en B, & elle s'élève perpendiculairement dans la grande partie du veſtibule pour retourner en D, & ſervir d'impoſte au grand arc E, comme elle en ſert aux deux arcs ſurbaiſſés FF de l'entrée de ce veſtibule, dont l'enſemble a un caractère particulier que je ne propoſerois pas pour modèle d'une belle architecture, mais pour celui d'une architecture ſingulière qui a du caractère.

Le ſecond objet qu'on doit remarquer eſt encore plus étranger au goût de notre ſiècle; ce ſont les ornemens qui rempliſſent la vouſſure du grand arc EE, eſpèces de feſtons qui ſemblent former des petits arcs en l'air comme des cul-de-lampes, dont je ne connois les analogues que dans les ouvrages gothiques, où l'on avoit fort étendu & fort varié cette manière d'enrichir l'architecture de prétendus ornemens. Chaque ſiècle & chaque peuple a ſon genre, ſon goût, ſon ſyſtême : une nation commence d'abord par modifier l'architecture à ſa fantaiſie, & elle y adapte enſuite des acceſſoires formés des objets qu'elle aime le plus : l'inſtabilité eſt la loi la plus conſtante de la nature, elle veut que les mêmes choſes ſoient toujours diverſement traitées; chaque homme même a un génie particulier pour chaque inſtant où il produit; le progrès des connoiſſances le fait auſſi varier; il en eſt de même des nations & des ſiècles; ainſi tout doit changer ſans ceſſe.

Les Sarrazins avoient-ils imité ou imaginé ce genre d'ornemens qu'ils adaptoient à l'architecture? C'eſt ce qu'on ne peut ſavoir. Ils l'ont employé ici : les conquêtes que ces Africains firent en Europe, donnèrent lieu à beaucoup de monumens de ce genre, ils ont été imités par les peuples qui leur ont ſuccédé, en les réformant, en y ajoutant, & en modifiant ces biſarreries de toutes les manières; nous en voyons des exemples multipliés en France dans les édifices vulgairement appelés gothiques. J'ai repréſenté dans ce deſſin une particularité qui eſt propre à ce veſtibule, & que j'eſtime plus que le reſte pour l'utilité & pour l'agrément.

Ce ſont deux baſſins octogones F : ils reçoivent l'eau dont ils ſont remplis, d'une fontaine qui décore le fond du veſtibule, en face de l'entrée. Cette eau y repoſe à découvert, puis elle ſe perd ſous le carrelage. Ces baſſins rendent ce lieu d'une fraîcheur précieuſe en été : en hiver, une ou pluſieurs tables de pierre ou de marbre les couvrent, & les empêchent de nuire, dans un temps où ils ne peuvent pas être utiles.

En face du grand arc EE eſt l'eſcalier qui conduit aux deux étages de ce château. Les angles de cet eſcalier, à certains endroits, ſont remplis des mêmes feſtons en culs-de-lampe, ſemblables à ce grand arc EE.

Les appartemens de ce château sont en partie ornés de tableaux, parmi lesquels il y en a de bons. Je ne détaillerai pas ce genre de curiosité : on sait que la description d'un tableau n'en peut jamais donner une idée exacte & ne répond jamais au mérite du tableau.

La partie supérieure de ce château est terminée par une terrasse, d'où l'on jouit d'une vue qui n'a surement point de pareille. On y a mis cette inscription : L'Europe est l'honneur du monde ; l'Italie l'honneur de l'Europe ; la Sicile l'honneur de l'Italie, & cette vue l'honneur de la Sicile.

Ce château appartient au Prince de Castelreale : c'est un objet curieux par sa situation : j'invite les voyageurs à y donner un coup d'œil.

Voyage de Cinesi.

En m'entretenant avec M. Gemelin, Consul de France à Palerme, & lui faisant différentes questions sur les diverses branches de commerce de cette Isle, il m'apprit que la manne qui sert en Europe de base à presque toutes les médecines, se cultive avec succès dans plusieurs endroits de la Sicile & de l'Italie. Je fus curieux d'en voir faire la récolte, il m'en fournit une occasion agréable & commode.

Je partis avec son neveu & quelques-uns de ses amis pour aller à vingt-quatre milles de Palerme, voir une assez belle plantation de l'arbre qui la produit.

Nous partîmes à minuit pour éviter la chaleur : nous tournâmes vers l'occident, dirigeant notre marche à travers le petit pays qu'on appelle les Colli. Dans ce pays & dans plusieurs autres endroits de la Sicile, on clot les vergers & les fermes avec de grandes pierres de tailles carrées de trois à quatre pieds de haut, de dix-huit à vingt pouces de large, posées debout l'une contre l'autre immédiatement : ces sortes de clôtures sont fort solides ; les bestiaux ne les attaquent point, elles semblent un magasin de pierres à bâtir. La roche qui forme le fond de cette contrée est à découvert en plusieurs endroits. J'observai quelques tombeaux creusés dans cette roche : plus nous approchions de la mer, plus ils étoient fréquens. J'en augurai que l'antique ville d'Icara, que le Géographe Aidone a marquée dans sa carte de l'ancienne Sicile, & dont il n'existe plus rien, avoit été autrefois dans cet endroit. Les villes fondées sur le roc se détruisent plus promptement, plus facilement, plus entièrement que les autres, parce qu'on n'a pas eu besoin de creuser pour jetter les fondemens des édifices, & qu'on enlève plus aisément jusqu'aux dernières pierres. Ainsi, ces villes une fois renversées ou abandonnées disparoissent bientôt de la surface de la terre, il n'en reste pas même de débris ; mais les tombeaux qu'on ne prend guère la peine de détruire, les puits, les citernes, ces fosses taillées dans le roc où les habitans de ce pays gardoient leurs provisions, sont des témoins toujours subsistans qui attestent que c'est là que les hommes avoient habité, qu'ils s'étoient rassemblés, qu'ils avoient édifié une ville.

Ces puits, ces citernes, ces tombeaux se remplissent de terre ; mais on les retrouve aisément en faisant de légères fouilles ; & l'on est presque toujours dédommagé de ses peines par des fragmens d'architecture ou de sculpture, par des médailles, ou d'autres objets curieux qu'on trouve dans ces excavations.

Pendant que j'observois ces lieux, mes compagnons de voyage s'avançoient toujours ; je les rejoignis à Sferro-Cavallo, petit port qu'on trouve après avoir passé les Colli. Comme ce lieu est un passage assez fréquenté il y a une taverne, & il est d'usage de s'y arrêter pour s'y rafraîchir. On en trouveroit de pareilles dans toute la Sicile, si les routes étoient plus praticables, & s'il y avoit plus d'activité parmi les habitans. On formoit des projets pour améliorer les chemins dans le temps où j'étois en Sicile, & comme aujourd'hui cette isle semble se ranimer & prendre une nouvelle vie, il paroît qu'incessamment les voyageurs & le commerce n'y manqueront plus de routes ni d'asyles.

De Sferro-Cavallo nous passâmes par de beaux endroits le long du rivage, & bientôt nous apperçûmes des côteaux couronnés d'une multitude innombrable de frênes & d'oliviers.

Au détour d'un rocher très-élevé, après avoir monté & traversé une petite colline toute couverte de ces arbres, nous vîmes Cinesi, pays situé à l'entrée d'une plaine exposée au midi, & au pied des ro-

chers, dont la hauteur la garantit des vents du nord : il y fait en été une chaleur insupportable, c'est un foyer brûlant.

Nous étions à vingt-quatre milles de Palerme, & à un demi-mille de la mer. Voyez la carte. Cette contrée produit du vin & de la manne, des caroubiers (1), des figues d'Indes, & des grains de différentes espèces.

Le caroubier est peu connu en France. C'est un arbre qui porte un fruit de l'espèce de la casse. Ce fruit ressemble assez à des cosses de fèves qui seroient desséchées ; large d'un pouce, il en a six ou sept de long. Il forme sur l'arbre des espèces de grappes ou de bouquets, parce que ces fruits sont toujours réunis ensemble au nombre de cinq ou six. Ces cosses (2) sont remplies d'une substance glutineuse & noirâtre, qui se sèche & qui se mange : elles renferment aussi des noyaux qui sont d'une extrême dureté.

Ce fruit se mange sec, il s'en fait un grand débit dans toute l'Italie : il a une saveur sucrée & une odeur balsamique très-agréable.

L'arbre qui produit la Manne (3) est un frêne d'une qualité particulière, & est regardé par M. Linné comme une variété du frêne commun. Il a rarement plus de vingt-quatre pieds de hauteur. Au premier aspect il n'a rien qui frappe ; on le prendroit pour un jeune ormeau. En l'examinant on lui trouve un caractère particulier dans la manière dont ses feuilles sont attachées à la branche. J'ai remarqué trois espèces ou trois variétés dans ces arbres. La première a des feuilles longues & étroites, telles que celles du pêcher. La seconde a des feuilles assez semblables à celles du rosier. La troisième m'a paru intermédiaire entre ces deux espèces.

C'est dans le temps des plus fortes chaleurs que cet arbre abonde le plus en sève. Vers le quinze d'août on commence à faire à cet arbre des incisions : on lui en fait une chaque jour, en commençant par le pied, & en continuant jusques aux premières branches. Elles sont à deux pouces l'une de l'autre, & arrangées perpendiculairement : elles ont un peu plus de deux pouces de longueur horizontale, & environ un demi-pouce de profondeur. Lorsque la saison est favorable, que le temps se maintient au beau, on continue à faire des entailles jusques sur les grosses branches; mais comme on n'en fait qu'une chaque jour, à la fin de septembre il y en a quarante-cinq, qui, à deux pouces de distance, donnent déja quatre-vingt-dix pouces d'élévation : il y a peu de tiges qui aient plus de sept pieds & demi de hauteur ; on ne peut guères aller plus loin.

Dès que la serpette qui pénètre dans l'arbre avec peine a fait son incision, la manne s'en écoule; ce n'est d'abord qu'une eau très-limpide, elle se congèle peu à peu en continuant de couler; en se séchant elle prend de la consistance. La saison des pluies qui arrive à la fin de septembre interrompt ce travail ; alors l'atmosphère cesse d'avoir assez de chaleur pour sécher la sève, & la pluie qui la délaye l'entraîne au pied de l'arbre ; ainsi, toute cette opération doit être finie avec les grandes chaleurs du mois de septembre.

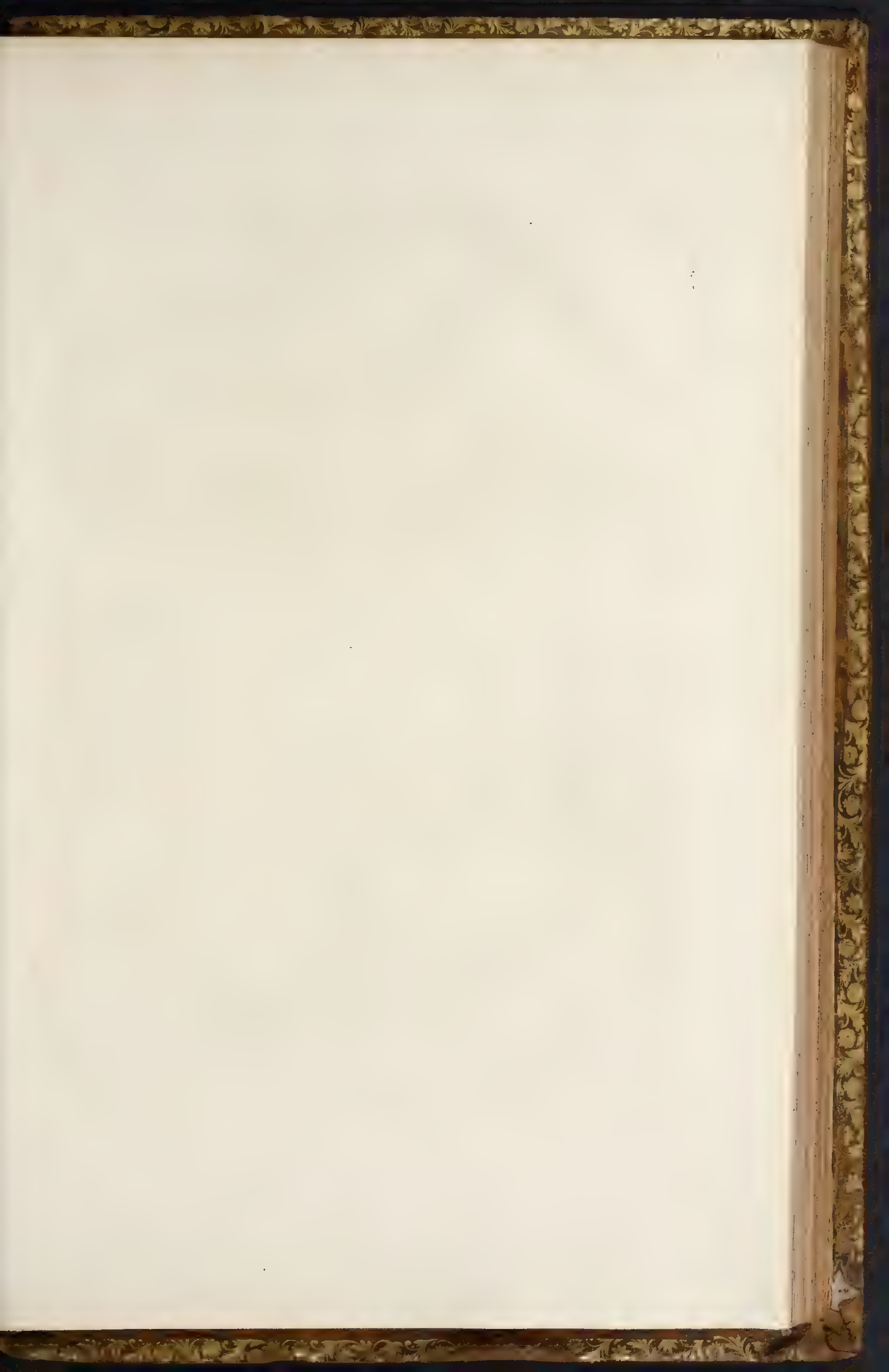
---

(1) Ceratoris siliqua *Lin. Sp. Pl.* Siliqua edulis *Bauh. Pin* n°. 400. Siliqua *Camerar. Epit.* 139. Carob-trée en Anglois.

Cet arbre est divique, c'est-à-dire, qu'il a des individus qui ne portent que des fleurs mâles, & des individus qui ne portent que des fleurs femelles : il faut le concours des deux arbres de sexe different pour obtenir du fruit. On cultive cet arbre dans les orangeries du Jardin du Roi, où il y en a plusieurs.

(2) Qu'on appelle *Siliques*.

(3) Fraxinus Calabriensis, Miller.
Calabrian manna ash-trée, en Anglois.
Frêne de Calabre, ou à la manne, en François.





Arbre qui produit la Mane

PLANCHE TRENTE-DEUXIEME.

[illegible]



PLANCHE TRENTE-DEUXIEME.

Arbre qui produit la Manne. Manière dont la Manne ſe recueille.

La première inciſion faite au pied de l'arbre, on inſére par l'extrémité une feuille de ce même arbre dans une autre entaille bien horizontale & peu profonde; la sève qui s'épanche par l'inciſion C, coule ſur cette feuille B comme ſur un toit, qui l'éloigne de la tige de l'arbre A, & la conduit dans un vaſe D placé au deſſous. Ce vaſe n'eſt pas d'une conſtruction moins naturelle, il eſt formé avec la feuille d'un figuier d'Inde. Les feuilles de cette eſpèce de figuier prennent en ſe ſéchant la forme d'une cuiller, ou plutôt d'une coquille. Elles ont dix à douze pouces de long, & ſept à huit de large, ce qui forme un vaſe d'une aſſez grande capacité. Poſé au pied de l'arbre il reçoit le ſuc encore liquide; & ce ſuc ne ſe durcit qu'après y avoir été quelque temps. La manne ainſi reçue & coagulée eſt la moins eſtimée; on l'appelle *Manne en ſorte*. On la mêle avec celle qui s'étant échappée le long de l'écorce de l'arbre eſt moins propre & moins pure.

C'eſt celle qui vient en grande quantité lorſque l'opération de la nature eſt dans toute ſa force, qu'on appelle mane en *canolle*, parce qu'elle prend la forme de ſtalactites ou de tuyaux noueux attachés à l'arbre, pleins d'inégalités, & gros ſelon le degré d'accroiſſement ou d'abondance de la liqueur. Elle eſt beaucoup plus recherchée parce qu'elle eſt plus ſucrée : les Anglois ſur-tout la préférent.

J'ai goûté de cette manne encore en liqueur au moment qu'elle s'échappoit par gouttes de l'inciſion; elle avoit un goût un peu amer, tel que certains fruits qui ne ſont pas mûrs. La partie aqueuſe qui eſt alors en trop grande quantité, lui donne cette amertume; mais lorſqu'elle s'eſt échappée par l'évaporation, les parties du ſucre en ſe dégageant ſe rapprochent & deviennent plus ſenſibles : la manne eſt plus douce & plus agréable.

Le deſſin de la planche a été fait d'après nature. Ce ſont indiſtinctement des hommes ou des femmes qui récoltent la manne. La même ſerpette qui leur ſert à faire des entailles, leur ſert auſſi à recueillir la manne. Voyez fig. E. celle qui eſt poſée à terre près de la femme, & celle que cette femme & ſon mari tiennent dans leur main droite. Ils ont l'un & l'autre dans leur main gauche des boîtes dont on ſe ſert pour recueillir la manne. Ils la mettent dans un panier, & ils la portent au magaſin où on la dépoſera dans de grandes caiſſes qu'on enverra dans les pays étrangers. Ces figures ſont habillées & coëffées à la manière de leur pays.

Si les temps ne ſont pas favorables, ſi la chaleur n'eſt pas extrême, continue & ſans pluie, ces cultivateurs ſe plaignent. Dès qu'il paroît un peu de déſordre dans l'atmoſphère, les Saints & les Madonnes ſont implorés de toutes parts avec des cris & des larmes, on leur adreſſe des prières, on leur offre des cierges pour en obtenir du beau temps. La manne eſt le principal revenu de ce pays & de quelques autres qui en ſont voiſins. Il monte dans une bonne année à vingt-cinq mille louis d'or. Les habitans de cette contrée n'ont pas l'air miſérable, comme ceux de pluſieurs autres endroits de la Sicile.

Chaſſe au bord de la mer ſous des grottes, &c.

Etant allé à Favarotta, au bord de la mer, chez M. Palazzolo, ami de notre Conſul M. Gemelin, on nous propoſa une partie de chaſſe très-curieuſe & très-agréable. La côte eſt bordée de rochers élevés, que la mer a creuſés : elle y a formé des grottes d'une grandeur & d'une profondeur conſidérable. Des pigeons ſauvages & d'un goût excellent s'y ſont établis loin de tous les animaux voraces, & ſur-tout loin de l'homme le plus malfaiſant de tous; mais rien ne lui échappe. Pour avoir ces pigeons, des chaſſeurs ſe mettent dans une barque conduite par quatre bons mariniers qui la font voguer avec une extrême célérité.

Les chaſſeurs ne voyent que du gibier ; un peintre obſerve tous les objets. La mer, ces rochers, ces grottes profondes ſous leſquels notre barque ſe dirigeoit, formoient à mes yeux des tableaux admirables & d'un genre nouveau.

Nous pénétrions ſans bruit ſous ces voûtes en gliſſant ſur une onde tranquille, à l'abri de tous les vents. Là, poſtés à notre avantage, ayant choiſi le lieu & préparé les armes, nous faiſions tout à coup un grand bruit, & nous effrayions les paiſibles habitans de ces voûtes : les pigeons s'élançoient de leurs nids, s'envoloient en foule, & formoient un nuage ſur nos têtes : quatre impitoyables chaſſeurs tiroient au milieu d'eux, les morts & les bleſſés tomboient de tous côtés : auſſitôt les chiens à la nage couroient les ramaſſer ſur les ondes, les chercher ſur les rocs, & les rapporter dans la barque où les maîtres les recevoient avec une joie vive & barbare. Nous continuâmes cette chaſſe pendant pluſieurs heures dans l'eſpace de deux ou trois lieues.

Ce qui eſt plus curieux, plus digne de l'œil d'un obſervateur, c'eſt le fond de l'intérieur de ces grottes. Comme elles ſont profondes, que les rochers les abritent, l'eau y demeure dans un état de repos, qui la rend parfaitement pure. Elle y eſt ſi limpide, qu'elle diſparoît en quelque ſorte à l'œil qui l'obſerve ; on voit, on diſtingue parfaitement les moindres objets à plus de vingt pieds de profondeur. C'eſt-là qu'on peut étudier les mœurs des poiſſons & des coquillages. Rien de ce qu'ils font n'eſt caché. J'y ai contemplé avec un plaiſir auſſi vif que ſingulier toutes les manœuvres des petits poiſſons voyageant en troupes : là j'ai vu les ourſins marcher en tournoyant ; les étoiles de mer s'avancer avec une allure à peu près ſemblable. Là les poiſſons teſtacés & cruſtacés, tels que les lépaces, les moules, les crabes, &c. ſe trouvent raſſemblés & ſont viſités par d'autres poiſſons. Ils habitent parmi les rochers ; ſe perdent dans des mouſſes de différentes couleurs, il ſemble qu'ils y aient des habitations qui ſe communiquent. On les voit aller & venir, s'arrêter & jouer enſemble. J'aurois voulu pouvoir reſter des jours entiers à obſerver ce peuple maritime, inviſible partout ailleurs, & là ſi bien dévoilé ; j'aurois voulu pouvoir les deſſiner, les peindre & ſur-tout les décrire : mais je ſentois qu'il auroit fallu les talens de MM. de Buffon ou d'Aubenton. Ce qui achève de rendre cette ſituation admirable & unique, c'eſt l'extrême tranſparence de l'eau ; on ne la voit point ; on ſe croit ſuſpendu par magie dans une barque au deſſus des objets qu'on obſerve : on ne peut croire qu'il y ait un fluide interpoſé entr'eux & ſoi. Pour comble de ſurpriſe, cette eau ſi pure, n'offre preſque aucune réſiſtance à la barque ; de ſorte qu'on change de lieu par une impulſion ſi douce, qu'on ne la ſent pas : c'eſt un véritable enchantement.

Lorſqu'on ſe place au fond de certaines grottes, & qu'on regarde vers l'entrée, en dirigeant ſon regard un peu au deſſus de l'eau elle paroît dans les endroits où ſa ſuperficie eſt privée de lumière, ou d'un bleu foncé, ou d'un verd bleu, ſelon la manière dont ſe réfléchiſſent les rayons du ſoleil. Ces nuances varient avec les heures, l'état du ciel & les endroits d'où l'on regarde.

La chaſſe y eſt toujours très-abondante ; la nôtre le fut beaucoup, non-ſeulement en pigeons, mais encore en pluſieurs autres ſortes d'oiſeaux. Nous nous rendîmes dans un petit port, où l'on avoit fait pour nous donner à dîner une pêche conſidérable. A notre arrivée les pêcheurs étalèrent leur butin ſur le ſable. Ce fut un tableau vivant & charmant. Le mouvement des pêcheurs autour de ces poiſſons palpitans : le tavernier & ſa femme qui les emportoient avec un air de triomphe : la foule des voiſins qui s'étoient approchés pour jouir de ce ſpectacle, des enfans qui ſe diſputoient de petits poiſſons : nous autres étrangers, dont le caractère diſtingué faiſoit oppoſition avec les habitans de ce petit canton : le cabaret, les rochers d'alentour, la mer, nos barques, quel tableau ! Qu'un peintre a de plaiſir dans ce moment ! Le dîner fut gai & prompt. Le chemin que nous avions à faire pour retourner au logis ne permettoit pas de reſter long-temps : un vent frais accéléra notre retour. Les voiles nous mettoient à l'ombre, & nous faiſoient jouir d'une courſe légère & rapide. Je fis arrêter pluſieurs fois pour obſerver des endroits cachés entre des rochers au bord de la mer.

Je vis ſur des écueils des creux qui ſe rempliſſent d'eau, quand la mer agitée porte ſes vagues au loin

ſur la terre. La tempête étant calmée, le ciel étant ſerein, le ſoleil pompe les vapeurs, l'eau s'exhale du creux de ces écueils, & dépoſe en s'évaporant le ſel qu'elle contient : j'admirai la ſimplicité de la nature ; c'eſt ainſi qu'elle a enſeigné aux hommes à extraire le ſel de l'eau de la mer ; c'eſt là le premier modèle des ſalines artificielles.

On auroit pu croire au premier coup d'œil que ces cavités étoient remplies d'une eau congelée de deux ou trois lignes d'épaiſſeur, tant la blancheur de ce ſel à peine dégagé de l'eau qui le tenoit en diſſolution, & encore tout imprégné de parties aqueuſes, le fait reſſembler à de la glace nouvellement formée.

De retour à la Favarotta, chez M. Palazzolo, je me trouvai engagé à faire le portrait de ſa ſœur. J'avois par hazard un pinceau dans ma poche ; je tentai une expérience, que quelques-uns de mes lecteurs ne feront peut-être pas fâchés de trouver ici. Je n'avois point de couleur, j'imaginai de me ſervir de la liqueur noire qui ſe trouve dans la veſſie de ce poiſſon qu'on appelle sèche en France, & qu'en Italie on appelle écritoire. Je fus très-ſurpris de la trouver excellente pour deſſiner & pour peindre. Mes ſpectateurs accoutumés à l'employer pour écrire n'en furent pas étonnés ; mais ils le furent beaucoup quand ils virent que des traits formés avec cette encre produiſoient une figure, & une figure reſſemblante ; ils étoient tentés de ſoupçonner quelque choſe de ſurnaturel dans ce phénomène.

Nous eûmes le ſoir même un bal à la manière du pays : l'originalité des figures, des caractères, des attitudes nous amuſa beaucoup, & offroit des tableaux très-plaiſans : les eſprits s'égayerent ; & nous autres François, pour les divertir à leur tour, & pour terminer la fête, nous danſâmes la ridicule & bouffonne contredanſe qu'on appelle la fricaſſée. Ces figures groteſques, dont on n'avoit pas la moindre idée dans ce pays, produiſoient des éclats de rire, & une gaieté ſi folle parmi ces bonnes gens, que je ne puis ni l'oublier, ni me le rappeller ſans en rire.

Que ne puis-je faire ſentir à mes lecteurs toute l'honnêteté, toute la cordialité qui règne chez les habitans de ces petits pays ignorés de l'univers, & inconnus de preſque tous les voyageurs ! Ces bonnes-gens ne voyent jamais que leurs voiſins. Un étranger eſt pour eux un phénomène. Leur ſimplicité eſt admirable ; mais à quel point on en abuſe pour leur faire pratiquer ce qu'on veut ! Ils ignorent tous les arts, les métiers, l'architecture ; tout y eſt miſérable ; & cependant ils travaillent, ils ſe logent, ils s'habillent, mais toujours mal : ils vivent, mais ils ne jouiſſent pas de la moitié de leurs facultés.

A trois heures du matin l'aſſemblée ſe ſépara, & nous revînmes à Cinéſi, précédés & ſuivis par vingt flambeaux de roſeaux qui nous éclairoient en traverſant la plaine d'un mille de longueur qui ſépare ces deux pays.

Le Dimanche qui ſuivit mon retour à Cinéſi, je fus témoin d'une cérémonie admirable, inventée par un Jéſuite pour faire aimer l'étude du Catéchiſme à la jeuneſſe, & même pour le faire apprendre de nouveau aux gens d'un certain âge qui auroient eu le malheur de l'oublier.

Il y a environ trois mille ames à Cinéſi : les Fêtes & les Dimanches perſonne ne travaille ; il n'y a point de ſpectacle ; on s'y ennuyoit à périr : l'oiſiveté entraîne au mal, induit en tentation, c'eſt ce que conſidéra ce Jéſuite : ſes confrères habitués dans ce lieu y étoient, comme en bien d'autres endroits, en poſſeſſion d'élever la jeuneſſe. Ce bon Père imagina donc pour inſtruire les uns, pour occuper les autres, & pour édifier tout le monde, de revêtir tous les jeunes gens d'un uniforme gris, paremens rouges, veſte & culotte rouge ; de leur attacher à la ceinture un ſabre de bois, & de leur mettre ſur l'épaule un petit fuſil de bois, mais bien peint, & tout ſemblable à un véritable fuſil.

Les écoliers, dont on a été content dans la ſemaine, y font les fonctions d'officiers ; ils ont un hauſſecol, une ſponton. Ils ſortent du collège en deux troupes : deux tambours, deux drapeaux, trois officiers, & deux Abbés les précèdent : ils ſe rendent dans la place publique : là ils font une petite évolution ; les deux troupes ſe rangent en ligne & ſe mettent en face, avancent l'une contre l'autre juſqu'à portée de pouvoir s'entendre & ſe parler facilement, ils ſe poſent fiérement ſur leurs armes, c'eſt-à-dire, ſur leurs fuſils de bois, & chacun tour à tour fait à celui qui eſt vis-à-vis de lui des queſtions, tirées de ſon caté-

chiſme, auxquelles le vis-à-vis fait des réponſes priſes dans le même livre. Ces queſtions, ces eſpèces de controverſes ſont à la portée des écoliers & du peuple; elles ſont dirigées pour l'affermir dans la foi. Les pères, les mères, les frères, les couſins, les oncles, tous les parens, tout le peuple les entourent grands yeux ouverts, bouches béantes, admire, & applaudit, & ſe ſigne, & ſe pâme de ſatisfaction: mais comme il faut du mouvement dans les ſcènes pour qu'un ſpectacle intéreſſe, quand ces jeunes gens ont fait une douzaine de queſtions & de réponſes, le tambour bat, les fuſils de bois ſe remettent ſur l'épaule, la marche recommence, & l'on va dans une autre place en faire autant, toujours ſuivi par le peuple, bien content, bien amuſé, & ſur-tout bien inſtruit. Il ſeroit affreux que l'abolition de l'ordre des Jéſuites eût détruit cette belle inſtitution.

Nous quittâmes ce charmant pays pour prendre la route de Palerme; nous admirâmes l'heureuſe ſituation de Cineſi. Ses rues, ſes places aſſez régulières, ſont diſpoſées de manière qu'elles ſymétriſent avec les roches au pied deſquelles elles aboutiſſent, & elles compoſent avec ces rochers un enſemble très-heureux.

En approchant de Palerme, nous quittâmes la route qui conduit à cette capitale, & nous nous rendîmes à l'Abbaye de S. Martin.

Muſeum & Monaſtère de S. Martin.

Ce Monaſtère habité par des Religieux de l'Ordre de S. Benoît, eſt ſitué à ſept milles de Palerme. Lorſqu'on y arrive on eſt obligé de quitter ſon épée, & de la laiſſer en dépôt dans les mains d'un portier.

Ce Monaſtère, bâti au milieu des montagnes, fut plus d'une fois expoſé aux dévaſtations des brigands, qui s'y inſinuoient ſous prétexte de le viſiter. Les Religieux, pour ſe préſerver de ſemblables dangers, prirent la précaution de faire déſarmer les perſonnes qui demandoient à le voir, & cet uſage, qui n'eſt plus utile aujourd'hui, ſe conſerve encore.

Le Révérend Père D. Salvator Blaſi, connu dans la République des Lettres par différens ouvrages, y a fondé depuis quelques années un Muſeum. Lorſque je fus le voir, il conſiſtoit en un aſſemblage de ſix pièces de plein pied. La première contenoit quelques armures anciennes: la ſeconde, des marbres, des ſarcophages, des autels, des inſcriptions, des fragmens d'architecture, quelques médailles, &c. la troiſième renfermoit des tableaux à l'huile très-anciens; un médailler très-eſtimé, & une bibliothèque: la quatrième, des morceaux d'hiſtoire naturelle expoſés à la vue dans des armoires grillées, & quelques autres ſujets curieux de différens genres: la cinquième, cent vaſes antiques Grecs, Etruſques, Romains & Siciliens, grands ou petits: on y voyoit environ autant de vaſes en terre-cuite ordinaire, auſſi antiques, variés dans leur forme, bien exécutés, & très-bien conſervés: la ſixième contenoit des inſtrumens de Phyſique & de Mathématique, des ſujets de Chirurgie, des morceaux d'Hiſtoire Naturelle du règne animal. Ce Cabinet s'accroît de jour en jour: le zèle, les ſoins, les connoiſſances de D. Salvator, la conſidération dont il jouit dans le monde, doivent dans peu de temps rendre ce Muſeum conſidérable & très-intéreſſant.

J'en ai deſſiné les morceaux qui m'ont paru les plus dignes d'être offerts à mes lecteurs.

PLANCHE TRENTE-TROISIEME.

Candelabre. Vaſes Etruſques. Vaſes Grecs & autres. Vaſes Cinéraires en marbre, autres en terre-cuite ordinaire. Monument ſépulcral. Buſte Egyptien de Baſalte. Figures d'homme & de femme en gaine portant des corbeilles de fleurs.

Ce Candelabre, fig. 1, eſt de marbre blanc, & de la plus belle exécution: il eſt très-bien conſervé. Ces



[illegible] Chi[illegible], de[illegible] morceaux d'Histoire Naturell[illegible] du regne [illegible]

PLANCHE TRENTE [illegible]

[illegible] *des cout[illegible]es de fleurs.*

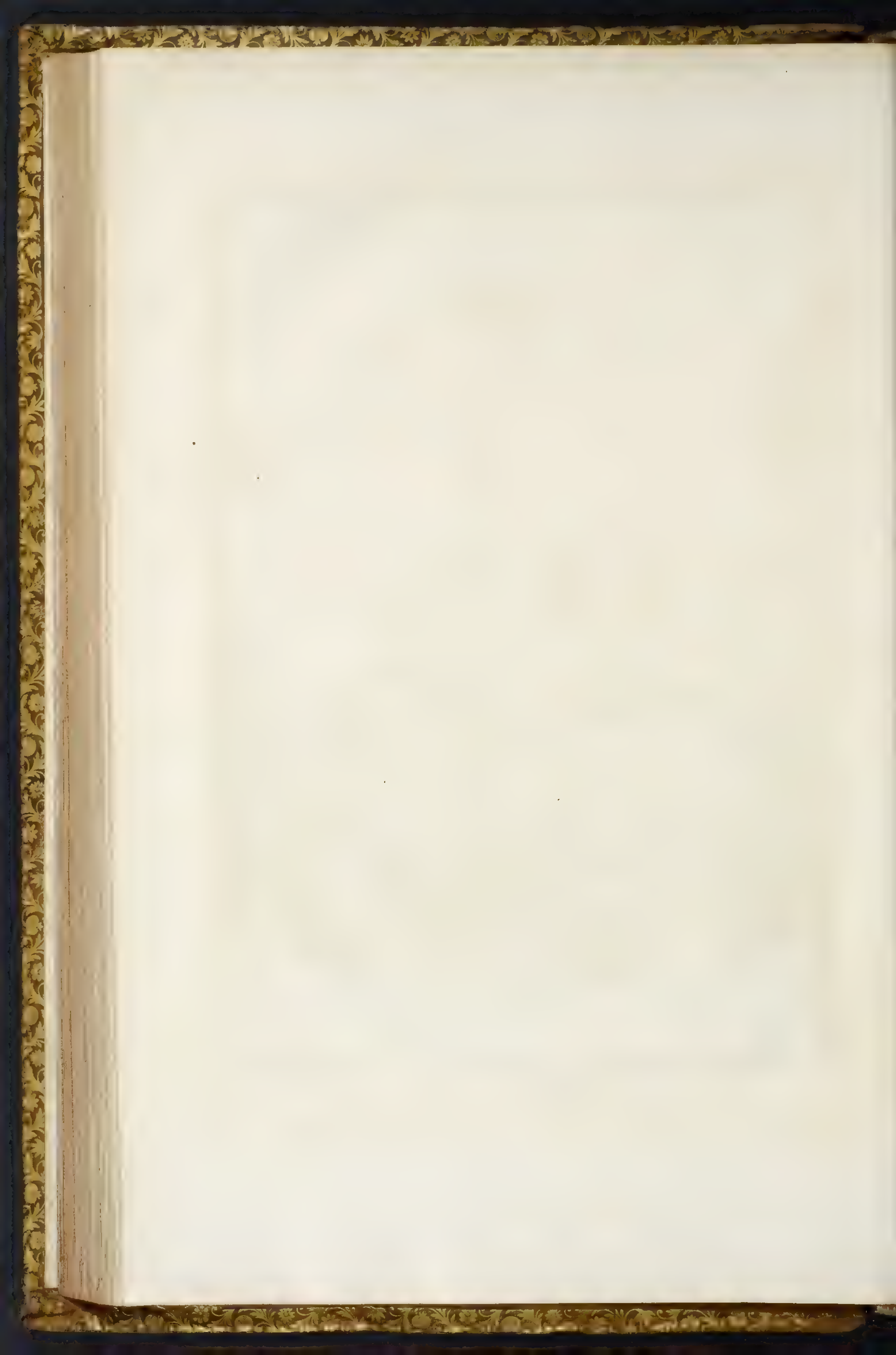
C[illegible] Candelabre, fig. 1, est de marbre blanc, [illegible] belle exécution : il est très-bien [illegible].

C[illegible]



Candelabre en marbre.

et autre objets antique





Vase cinéraire,

et Figures antiques

[illegible], est d'une exécution non moins jolie, & s'est très bien conservé. Les figures [illegible] en noir, sur un fond rougeâtre.

Celui qu'on voit au-dessus, fig. 3, est une [illegible], qui [illegible] de sa forme, pour le dessin des figures, & [illegible] sur un fond noir.

Celui fig. 4, est un des plus [illegible] que j'aie vus dans ce genre, soit pour la forme & les [illegible] y sont : elles sont en noir, sur un fond jaunâtre [illegible] qu'il a été [illegible].

Le vase en marbre, posé sur un piédestal, fig. 5, [illegible] par la beauté de [illegible]

est marqué fig. [illegible]

Le grand Vase [illegible]

[illegible]

La fig. 10 est un monument [illegible]

Les [illegible] en games, fig. 12, [illegible]

[illegible] d'une femme.

PLANCHE TRENTE-QUATRIÈME.

[illegible]

[illegible] de [illegible] portés par les [illegible]

Comme on n'a gravé [illegible] caractères, & que cette place est encore [illegible]

[illegible] bas-relief, fig. 2; l'autre est une petite statue de la [illegible] mains, ils [illegible]

[illegible] thèque : elle est gravée [illegible]



CesCandelabres, chez les Anciens, servoient à décorer les appartemens pendant le jour, & à les éclairer pendant la nuit. On y attachoit ou l'on y posoit alors des lampes allumées.

Le Vase Etrusque, fig. 2, est d'une exécution non moins belle; il s'est très-bien conservé. Les figures dont il est décoré sont peintes en noir, sur un fond rougeâtre.

Celui qu'on voit au dessus, fig. 3, est une espèce d'aiguière, qui ne lui cède en rien pour la beauté de sa forme, pour le dessin des figures, & pour s'être parfaitement conservé. Ces figures se détachent en clair sur un fond noir.

Celui fig. 4, est un des plus beaux que j'aie vus dans ce genre, soit pour la forme & les figures qu'on y a peintes: elles sont en noir, sur un fond jaunâtre fort en usage chez les Etrusques. Je crois pourtant qu'il a été fait par un artiste Grec.

Le Vase en marbre, placé sur un piédestal, fig. 5, est curieux par la beauté de ses ornemens. Je l'ai représenté en grand ci-après, afin qu'on en pût bien saisir les détails.

Le Vase fig. 6, n'est qu'une soucoupe, aussi en terre-cuite, du genre des vases Etrusques. Celui qui est marqué fig. 7, n'est aussi qu'une soucoupe de même espèce: les sept cavités qu'on y remarque sont connoître qu'il étoit destiné à porter sept bouteilles ou caraffes.

Le grand Vase en terre commune, fig. 8, est de ceux qui sont réputés avoir servi aux sacrifices des Anciens, ou à d'autres fonctions religieuses. Ces Vases n'étoient pas faits pour se tenir droits d'eux-mêmes, comme les autres. Leur extrémité inférieure étoit pointue: il falloit nécessairement ou les faire entrer dans la terre, ou les placer dans la cavité d'un autel, ou d'une pierre quelconque, faites exprès pour les recevoir.

La fig. 9 est un buste Egyptien en basalte; il n'a aucune inscription qui désigne ce qu'il représente.

La fig. 10 est un monument funéraire en marbre, dont on ignore l'historique.

La fig. 11 est un autel en marbre, orné de bas-reliefs très-faiblement exprimés.

Les deux figures en gaînes, fig. 12, sont en pierres: elles sont coëffées d'un chapiteau d'ordre Ionique: elles portent chacune une corbeille de fruit. L'une est celle d'un homme; l'autre représente le buste d'une femme.

PLANCHE TRENTE-QUATRIEME.

Vase Cinéraire de marbre blanc; & figures antiques en marbre.

Ce Vase, fig. 1, est un des plus beaux qui nous soient restés de l'antiquité. Sa forme, ses ornemens, son exécution sont également parfaits.

A en juger par la place carrée, propre à recevoir une inscription, & par le médaillon qui renferme une tête de femme en demi-relief, portée par des amours, il paroît que ce Vase est une urne Cinéraire, préparée pour contenir les cendres de quelque femme illustre par elle-même ou par son rang.

Comme on n'a gravé ni nom, ni épitaphe dans la place réservée par le sculpteur pour y mettre des caractères, & que cette place est encore intacte, il paroît que ce Vase n'a point servi à l'usage pour lequel il étoit destiné.

J'ai dessiné encore dans ce même cabinet deux petites figures en marbre; l'une est une Bacchante en bas-relief, fig. 2; l'autre est une petite statue de la Prudence, fig. 3. Toutes deux sont des ouvrages romains; ils m'ont paru avoir été imités de quelques ouvrages grecs. Je les ai joints à ce Vase pour faire connoître tout ce que ce cabinet offre d'intéressant.

Après avoir examiné ce Muséum, & dessiné ce qui me parut digne de l'être, je fus voir la Bibliothèque: elle est grande & bien décorée: l'ordre d'architecture est Corinthien. La quantité de livres qu'elle renferme est considérable. On y trouve beaucoup de manuscrits & d'éditions rares.

Delà nous allâmes voir le Noviciat. On m'y fit remarquer quelques tableaux assez bons, peints par le Moréalès. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut de jeunes Novices de quinze ans, de douze, & même de huit. Ils étoient déja revêtus de l'habit de l'ordre.

Ces enfans y entrent pour y recevoir un commencement d'éducation ; & ces Moines leur donnent celle qu'ils ont reçue eux-mêmes : elle est telle, que rarement ces enfans veulent sortir de ce couvent. Ce n'est pas qu'ils y soient bien, ce n'est pas qu'ils s'y plaisent ; mais on leur répète sans cesse, & on leur persuade à la fin, que hors de ces lieux bénis, il y a partout des démons, qu'on trouve à chaque pas des abymes qui conduisent inévitablement à l'enfer ; qu'il faut combattre sans cesse dans le monde contre des légions de diables. Ces enfans effrayés n'osent sortir du saint enclos, adhèrent à tout ce qu'on leur demande, & s'engagent avec joie à passer leur vie dans ces demeures tranquilles où ils voient régner l'abondance, & où ils croient que la paix réside toujours : mais l'âge & l'expérience dissipent quelquefois ces illusions de l'enfance, & les regrets d'avoir perdu sa vie entière plongent l'âme dans un désespoir dont on ne se console qu'en faisant d'autres infortunés.

Il faut être gentilhomme, & avoir au moins quatre quartiers de noblesse pour entrer dans cette maison de Bénédictins ; ainsi, c'est un abyme toujours ouvert pour engloutir les branches cadettes des familles nobles, dont plusieurs périssent par cette institution.

L'église de ce Monastère est très-vaste. Elle a quelques tableaux de grands Maîtres ; entre autres du Moréalès, dont les têtes & les draperies sont des chefs-d'œuvre.

On me fit remarquer dans une chapelle latérale à gauche un Crucifix grand comme nature, qui, me dit-on, avoit parlé à deux Capucins, hommes vénérables qui avoient la réputation d'être saints, même de leur vivant. Ils viennent, me dit-on, voir souvent le Supérieur de ce Monastère. Cette histoire me fit grand plaisir : j'en témoignai ma joie au Père qui me la racontoit : je demandai ce que le Crucifix avoit dit : il m'assura qu'il avoit prédit que la fin du monde ne tarderoit pas à venir, si les hommes ne se convertissoient pas. Je lui marquai combien il me paroissoit juste que le Crucifix eût parlé à deux Capucins si exacts à visiter les supérieurs du Couvent.

Il falloit aussi voir la Chapelle des morts : on m'y montra, comme dans bien d'autres couvents, des squelettes en habits monastiques : ceux-ci portoient la robe de Bénédictins. On croit qu'il y a des Saints parmi ces morts, parce qu'il y en a quelques-uns qui se sont un peu mieux conservés que les autres.

On me fit voir la sacristie richement garnie d'ornemens & de tout ce qui est nécessaire pour célébrer avec pompe les saints mystères. Par-tout on voit régner l'opulence. Cette maison est très-riche : on y ajoutoit alors une nouvelle aile, & on décoroit la façade de pilastres & de colonnes d'ordre Corinthien. Ces colonnes étoient d'un beau marbre, pris dans des carrières qui ne sont pas éloignées de ce monastère.

Il régne en général un caractère de propreté dans cette maison, qui ajoute une beauté touchante à la simplicité de sa décoration intérieure.

Après y avoir passé trois jours, on m'instruisit qu'il y avoit une bulle qui défendoit à ces Pères de donner l'hospitalité plus longtemps à un homme qui n'étoit d'aucune utilité à la maison : & l'on ajouta que, si je voulois leur faire quelques dessins, je pourrois y rester tant que je voudrois. J'acceptai volontiers la proposition : je leur dessinai un candelabre & quelques figures qu'ils desiroient de faire graver. J'y demeurai encore six jours, toujours très-satisfait de l'honnêteté de ces bons Religieux, & particulièrement de celle de D. Salvator Blasi. Il me donna des lettres pour plusieurs savans de ses amis répandus dans différentes villes de la Sicile.

Voyage de Monreale.

En sortant de ce monastère, je pris la route de Monreale par le haut des montagnes en tournant vers l'orient. Je savois que cette route très-agréable par elle-même offroit un charmant spectacle ; cependant



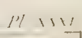


Fig. 1.

Fig. 2.

Des. et Gravé par Houel

Sarcofages Antiques.







Chapiteau antique,

et sarcofage de la Cathédrale de Montreale

il me fournit [illegible] Quand on a fait une demi-lieue, & qu'on est prêt à descendre à Mon-cale, on découvre [illegible], bornée par des montagnes élevées que la mer [illegible] au [illegible]

[illegible] avec les nuages [illegible] l'horizon [illegible] un tableau [illegible] varié, admirable, ayant tous les carac[illegible] quelque temps [illegible] nouvelle admiration : la [illegible]

[illegible]

de [illegible] & de [illegible] mer, qu'ils blan[illegible]

nes, sur ces tours, [illegible] feu, tous ces reflets de la lumière, produisent des [illegible] & des [illegible] enchantent tous les yeux : un [illegible]

[illegible]

PLANCHE TRENTE-CINQUIÈME.

[illegible]

[illegible] Il [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] vingt [illegible]

[illegible] dans tout ce que je connois de l'antiquité.

PLANCHE TRENTE-SIXIÈME.

[illegible]

[illegible] ouvert ; le reste de ce chapiteau est en feuilles [illegible]

[illegible] colonnes ; quelques-uns même sont plus [illegible] que les [illegible]



il me furprit encore. Quand on a fait une demi-lieue, & qu'on eſt prêt à deſcendre à Monreale, on découvre une vallée magnifique, très-vaſte, bornée par des montagnes élevées que la mer enveloppe au nord & au couchant. De ce lieu on embraſſe d'un coup d'œil toute l'étendue de ce vaſte eſpace : la mer, par une tranſition douce, réunit les objets terreſtres avec les nuages qui bordent l'horizon & qui s'élèvent dans les cieux. Tout cet enſemble forme un tableau immenſe, varié, admirable, ayant tous les caractères. Si on s'arrête quelque temps à le conſidérer, on eſt frappé d'une nouvelle admiration : la marche du ſoleil, le paſſage des nuages qui le couvrent de temps en temps, le jeu de leur ombre portée ſur la terre, & changeant les diverſes teintes de la verdure des campagnes ; les rayons de cet aſtre pénétrant plus ou moins ces nuages, & les rendant plus ſombres ou plus brillans, leur prêtent quelquefois le coloris de la pourpre, de l'argent & de l'or, tandis qu'ils bruniſſent l'azur de la profonde mer, qu'ils blanchiſſent l'écume du flot qui frappe le rivage, & que tombant inégalement ſur les collines, ſur les plaines, ſur les forêts, ils leur donnent plus ou moins d'éclat : tout ce jeu, tous ces reflets de la lumière, produiſent des effets & des accidens dont la récidive & la variété enchantent tous les yeux : un peintre ne les voit point ſans enthouſiaſme.

C'eſt après avoir joui long-temps de ce ſpectacle que je deſcendis à Monreale, petite ville dont la Cathédrale & le Palais Archiépiſcopal contiennent des objets qui ſont dignes de remarque.

PLANCHE TRENTE-CINQUIEME.

Grand Sarcophage en marbre. Bas-reliefs d'enfans, &c.

Ce Sarcophage en marbre, fig. 1, eſt placé dans la grande cour du Palais Archiépiſcopal. Il eſt orné en face de cannelures, de groupes de chevaux & de lions aux deux extrémités : ces lions ſont guidés ou retenus par un homme, & ſemblent combattre. Ce ſarcophage eſt placé contre un mur, dans un lieu peu favorable pour le bien voir. Ce morceau eſt original & de belle exécution.

Il y a dans une première antichambre de ce même palais un bas-relief incruſté dans le mur qui fit autrefois partie d'un Sarcophage. Il repréſente des enfans à cheval faiſant des courſes dans un cirque. Il paroît que c'eſt une allégorie des viciſſitudes de l'amour. Voyez fig. 2.

Cathédrale de Monreale.

Cette Cathédrale a été bâtie, comme tant d'autres égliſes, par les Comtes Roger, vainqueurs de la Sicile : ils ont pris pour conſtruire la nef, des débris de colonnes antiques. Ils les ont employés ſans choix & ſans art, mettant enſemble des morceaux mal aſſortis pour la groſſeur & la hauteur.

Ce qui ſur-tout m'a paru curieux, ce ſont huit chapiteaux des colonnes de la nef de cette Egliſe. Ils ſont d'un genre qui n'a point de modèle dans tout ce que je connois de l'antiquité.

PLANCHE TRENTE-SIXIEME.

Chapiteau très-ſingulier.

Ce chapiteau, d'ordre Corinthien, a des cornes d'abondance au lieu de volute ; il en a deux à chaque face pour ſoutenir le tailloir. Au milieu de chaque face de ce chapiteau, en place de petites volutes, eſt un médaillon avec une tête de femme coëffée en cheveux, & coëffée avec goût : une boucle tombe ſur l'épaule, un côté de la gorge eſt découvert ; le reſte de ce chapiteau eſt en feuilles d'acanthe, conformément au chapiteau Corinthien de Vignole. Les chapiteaux des autres colonnes n'ont rien d'intéreſſant & ſont très-mal aſſortis aux colonnes ; quelques-uns même ſont plus étroits que les colonnes.

La nef de cette Eglise eſt formée de colonnes qui portent des arcs courans ſur deux lignes droites parallèles : elle ſe termine à l'entrée du chœur, qui eſt ceintré à peu près en augive (1). L'eſpace qui s'étend depuis cet arc juſqu'à la voûte de la nef eſt rempli par la figure coloſſale d'un Père Eternel fait en moſaïque en or, dans le goût du XIIIe ſiècle. Les Grecs du Bas-Empire imaginèrent ces repréſentations coloſſales de Dieu, apparemment pour donner une idée de ſon immenſité. A ſes côtés on a mis des Anges, qui ſont auſſi en moſaïque en or.

Je n'ai repréſenté aucun des objets de ce genre ; mon but étoit de rechercher les beautés antiques qui peuvent ſervir de modèle pour les progrès des arts, & non de recueillir des objets groſſiers, qui ne ſont que de triſtes preuves de leur décadence, & qui ne peuvent ſatisfaire qu'une curioſité ſtérile.

On voit aux côtés du chœur de cette Egliſe, dans les parties qu'on appelle les bas-côtés, de beaux tombeaux en porphyre : ils ſont d'une grandeur conſidérable, la matière en eſt très-belle, mais le travail en eſt de mauvais goût. Ils renferment les reſtes des deux Rois de la Sicile, qu'on appelle Guillaume le Bon & Guillaume le Mauvais. Celui qui fut ſurnommé le Bon, étoit ſuperſtitieux, & abſolument livré aux Prêtres. Le Mauvais étoit ſage, ſenſé, au deſſus des préjugés de ſon ſiècle. Voilà ce que l'hiſtoire avoue aujourd'hui ; mais comment étoit-elle écrite alors ? .... Quatre belles colonnes de porphyre décorent chacune des entrées latérales du chœur de cette Egliſe.

Il y a encore à différens endroits autour de ce chœur d'autres Sarcophages antiques en marbre, ornés de bas-reliefs : j'ai choiſi les deux plus intéreſſans : je les ai gravés au deſſous du chapiteau. Voyez fig. 2 & 3. Celui qui eſt au bas repréſente des adoleſcens qui portent le caractère des quatre ſaiſons. On voit de chaque côté du Sarcophage un lion qui dévore un cheval.

On voit au deſſus un autre Sarcophage ; je l'ai repréſenté briſé, pour que ſon effet fût plus pittoreſque, & s'accordât mieux avec les autres objets de cette eſtampe.

Cloître du Couvent.

Dans le Couvent des Religieux Bénédictins attenant à la Cathédrale, on voit un cloître qui eſt ſans contredit un des plus magnifiques qu'on ait jamais conſtruits en ce genre.

Ce cloître eſt carré : ce ſont des colonnes qui portent la voûte, qui en fait le tour.

Je parlerai ſeulement des colonnes qui portent cette voûte. Elles ſont toutes cannelées ; mais toutes le ſont d'une manière différente : les unes ſont torſes, les autres ſont droites. Toutes ſont incruſtées de moſaïques de couleur & d'or, de granite, de porphyre, de toutes ſortes de marbres, formant de petits deſſins d'une exactitude charmante. Les chapiteaux ſont un mélange de fleurs, de fruits, de figures d'animaux de toutes eſpèces. Les colonnes ſont doublées ſur l'épaiſſeur du mur. Les angles de ce cloître ſont formés d'un groupe de quatre colonnes. La voûte & les murs étoient ornés en proportion. Ce cloître eſt le monument le plus achevé, le plus recherché qu'il ſoit poſſible de conſtruire en ce genre. C'eſt dans ce lieu ſuperbe que ces pieux reclus alloient renoncer au monde & à ſes pompes. C'eſt encore un ouvrage des Comtes Roger, auxquels rien ne coûtoit pour ſatisfaire leur piété.

Au commencement de ce ſiècle, des guerriers moins pieux mirent des ſoldats en garniſon dans ce cloître ; ils y ont cauſé bien des dommages. Ce morceau mérite d'être conſervé.

Je ne dois pas oublier de dire qu'au fond du réfectoire de ce Monaſtère, il y a un des plus beaux tableaux de Moréalès. Il avoit grand beſoin d'être réparé quand je l'ai vu. On m'aſſura qu'on en avoit donné l'ordre. J'invite les voyageurs à le voir.

---

(1) L'augive eſt un arc formé de deux portions de cercle qui font un angle à la partie la plus élevée de cet arc, telle qu'on en voit aux portes & aux croiſées des Egliſes gothiques.







Fontaines Publiques,

[illegible] la route de Monreal à Palerme

[illegible]

CHAPITRE SEPTIEME.

[illegible] Capitale de la Sicile. Monumens principaux de cette Ville. Foire de Ste-Catherine [illegible] de Ste-Rosalie.

EN sortant [illegible] Monreale, je pris ma route du [illegible], & bientôt le spectacle le plus [illegible] vint s'offrir à mes yeux. J'etois sur la hauteur où cette Ville est bâtie, je [illegible]

[illegible]

& de [illegible]

J'y ai vu encore de beaux arbres, reste d'une belle avenue qui conduisoit [illegible]

Depuis 1760, Monseigneur Testa, Archevêque de Monreale, a [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

bonne qualité [illegible]

[illegible]

chemin, des fontaines d'une architecture qui, [illegible] Une [illegible] tout l'eau sous toutes sortes de formes, en jet, en gerbe, en nappe, en cascade; dans quelques-unes elle jaillit en forme de parasol. A chaque pas, on trouve une manière nouvelle [illegible] tableau [illegible] spectacle enchanteur, & cet agrément [illegible] à l'utile, puisque [illegible]

[illegible] qu'on appelle *Porta nova*. [illegible]



CHAPITRE SEPTIEME.

Route de Monreale à Palerme. Situation de Palerme, Capitale de la Sicile. Monumens principaux de cette Ville. Foire de Ste-Catherine. Fête de Ste-Roſalie.

EN ſortant de Monreale, je pris ma route du côté du Nord, & bientôt le ſpectacle le plus raviſſant vint s'offrir à mes yeux. J'étois ſur la hauteur où cette Ville eſt bâtie, je découvrois une large plaine qui s'incline doucement des montagnes au rivage. Elle eſt remplie de boſquets, de maiſons de plaiſance, d'innombrables plantations, dont les différentes verdures contraſtent avec le ſombre azur de la vaſte mer qui termine ce tableau, & qui ſemble un fond placé exprès pour que ſon obſcurité faſſe briller davantage les édifices de Palerme. Cette Ville paroît dans le lointain à plus d'une lieue de diſtance, elle s'élève comme un coloſſe au deſſus de tous les objets qui l'entourent : un demi-cercle de hautes montagnes embraſſe toute cette plaine, & forme autour de cette Ville un amphithéâtre immenſe & magnifique.

On arrive de Monreale à Palerme par une large route, longue de trois milles, & bordée de palais & de maiſons de campagne, d'une architecture médiocre & d'un aſpect charmant, entremêlées de fontaines ſuperbes, qui ſont revêtues en partie de marbre & décorées de ſtatues ou de figures d'animaux. J'y ai vu encore de beaux arbres, reſte d'une belle avenue qui conduiſoit de Monreale à Palerme.

Depuis 1760, Monſeigneur Teſta, Archevêque de Monreale, a beaucoup embelli cette route ; il y a fait ajouter quelques fontaines & achever quelques autres; il l'a rendue plus commode, en adouciſſant conſidérablement la pente du chemin pratiqué ſur la montagne : cette route eſt aujourd'hui ſi magnifiquement décorée du côté de Monreale, qu'elle reſſemble plutôt à l'avenue d'un palais qu'à un chemin public.

PLANCHE TRENTE-SEPTIEME.

Fontaines publiques de la route de Monreale à Palerme.

Les hautes montagnes dont Palerme eſt environnée, lui procurent avec profuſion des eaux d'une bonne qualité. Le génie de ſes habitans, porté naturellement à la décoration, a employé ces eaux à tous les uſages dont elles pouvoient être ſuſceptibles. Après qu'on leur eut aſſigné l'utile deſtination de fournir Palerme, on voulut qu'elles ſerviſſent ſur la route à rafraîchir les voyageurs & à les réjouir par leur abondance, & par la diverſité des formes qu'on les forçoit à prendre. On conſtruiſit des deux côtés du chemin, des fontaines d'une architecture qui, ſi elle n'eſt pas toujours régulière, eſt toujours agréable & légère : pour les rendre plus pittoreſques, on en a placé quelques-unes parmi des arbres de différentes eſpèces, & l'on en a fait ſortir l'eau ſous toutes ſortes de formes, en jet, en gerbe, en nappe, en caſcade ; dans quelques-unes elle jaillit en forme de paraſol. A chaque pas, on trouve une manière nouvelle, un tableau différent, un ſpectacle enchanteur, & cet agrément eſt joint à l'utilité, puiſque dans un climat ſi chaud, on éprouve ſans ceſſe le beſoin de cet élément. Cette belle route, cette ſuite étonnante de ontaines, ſe termine à la porte méridionale de Palerme, qu'on appelle *Porta nova.* Les deux qui ſont gravées dans cette Planche, donneront une légère idée de ce genre d'Architecture.

Description de Palerme.

La plupart des Villes de Sicile ont un furnom : Palerme eft appelée l'Heureufe. Les avantages de fa fituation lui ont fans doute mérité ce titre. Elle eft fituée au nord de cette île : elle a deux ports, l'un fort grand, où mouillent les vaiffeaux; l'autre, où ils vont charger & décharger leurs marchandifes. Ces deux ports regardent l'occident : un quai fuperbe, bien alligné, d'un mille de longueur, s'étend du couchant au levant, on l'appelle *la Marine*. La vue d'un côté s'égare fur la mer, de l'autre elle eft arrêtée par les murs de la Ville : murs ornés de pilaftres & furmontés d'une baluftrade, derrière laquelle on entrevoit une longue fuite de palais. Cet enfemble charme les regards. Ce quai eft la principale promenade de Palerme : on vient d'ajouter à fes beautés un jardin public fitué à fon extrémité, du côté de l'orient; il eft orné de belles eaux courantes & d'eaux jailliffantes qui fortent d'une fontaine furmontée d'un coloffe de marbre blanc.

Ce jardin a été fait, pendant mon féjour en Sicile, par les foins & fous le Prétorat du Marquis de Realmiggi, homme de goût & animé d'un zèle vraiment patriotique.

Des avenues d'arbres embelliffent tous les dehors de Palerme. Cette Ville a quatre entrées principales qui regardent les quatre vents cardinaux. Ces quatre entrées font les extrémités de deux larges rues parfaitement allignées & qui fe croifent à angles droits au milieu de la Ville. La plus fréquentée de ces deux rues s'appelle Caffero ; elle commence où finit le quai décrit ci-deffus, à la porte du nord, appelée *Porta Felice*, la porte Heureufe, & fe termine au midi à la porte neuve, où aboutit la route de Monreale.

En entrant par cette dernière porte, cette Ville, fi digne des regards d'un Artifte, offre d'abord à leurs yeux une grande place formée par de vaftes monaftères, par le palais de l'Archevêque & par celui du Vice-Roi. Vis-à-vis celui-ci, s'élève la ftatue pédeftre de Philippe IV, dont le piédeftal eft richement orné par des figures & par divers autres ornemens. La ftatue, le piédeftal, les ornemens font tous de marbre blanc.

Palerme eft remplie de monumens publics, églifes, monaftères, palais, fontaines, ftatues, colonnes : tous ne font pas beaux, tous n'ont pas été conftruits dans des fiècles où l'on connût le bon goût; mais tous démontrent que ce peuple a de l'amour pour les arts, qu'il poffède le génie de la décoration.

Les eaux de fource font très-abondantes. Il n'y a point de quartier dans Palerme qui ne foit décoré de fontaines, la plupart en marbre, toutes ornées de fculptures, toutes fourniffant une grande quantité d'eau.

Ainfi, la fituation de cette Ville eft très-heureufe ; le fpectacle de la mer, des collines, des montagnes, offrant fans ceffe des afpects délicieux & pittorefques, rend ce féjour très-propre à former des Artiftes. On fent que débarraffée de l'Inquifition, que M. le Marquis de Caraccioli vient d'abolir (1), & de quelques autres légeres entraves qui paroiffent près de tomber, Palerme deviendra une des plus belles Villes du monde, & que l'île, dont elle eft la capitale, cultivée comme un jardin, peut devenir le féjour de la terre le plus délicieux. La nature ne lui a rien refufé. C'eft pourquoi, dans les temps heureux de l'antiquité, où ce peuple a pu déployer fon génie, il a fondé tant de monumens célèbres.

Palerme eft la Ville la plus grande, la plus riche & la plus peuplée de la Sicile ; fes habitans font très-nombreux ; cependant, il eft dit dans l'Encyclopédie, à l'article de Palerme, édition de Paris, que cette Ville eft détruite, qu'elle a été renverfée par un tremblement de terre, & qu'autrefois elle étoit floriffante. Jamais cette Ville n'a été détruite, jamais elle ne fut plus belle, plus confidérable, plus habitée. Comment cette erreur eft-elle échappée à des hommes auffi inftruits que le font les Auteurs de cet ouvrage ; lorfque les livres les plus médiocres, qui traitent de la Géographie, certifient fon exiftence & placent cette Ville au rang de Capitale de la Sicile, comme elle l'eft en effet ? Il eft impoffible de le concevoir : & nous ne relevons cette erreur que par l'eftime que nous avons pour l'ouvrage où elle fe trouve.

---

(1) Voyez dans le Mercure du premier du mois de Juin, à l'article Variétés, la Lettre de M. le Marquis de Caraccioli, à M. d'Alembert, où il l'informe de la manière dont l'Inquifition a été abolie.

Nous allons jeter un coup-d'œil sur les principaux monumens de Palerme, particulièrement sur ceux qui sont relatifs au but que nous nous sommes proposé, & qui ont été l'objet de nos dessins; mais, il s'en faut bien que nous entreprenions de parler de tous ceux qu'elle contient, de tous les sujets qui peuvent attirer la curiosité des amateurs & fixer l'attention des connoisseurs. Les palais, les églises, les monastères, les bibliothèques renferment en tableaux, en sculptures, en vases, en médailles, en antiquités, en histoire naturelle, des richesses prodigieuses, qui ne pourroient être traitées que dans un ouvrage particulier, & cet ouvrage seroit volumineux, que la matière ne seroit point encore épuisée. Ce n'est pas là notre objet.

Palais du Vice-Roi.

La construction, la position, ni la décoration de cet édifice n'ont rien de recommandable. Ce palais, ouvrage de plusieurs siècles, est comme plusieurs autres, un assemblage de bâtimens élevés en différens temps, selon le besoin. Ce qui fait un tout nécessairement vicieux.

La chapelle de ce palais mérite seule quelqu'attention : elle a été fondée par ces Comtes Roger, de race Normande, vainqueurs de la Sicile; son intérieur est décoré de beaux marbres, de porphyres, de mosaïques en couleur & en or : elle est dans le même goût que la cathédrale de Monreale dont nous avons déja parlé.

Son plan offre en petit celui des églises ordinaires; sa nef est formée par des colonnes; à droite & à gauche règne une voie plus étroite, qu'on appelle côtés latéraux, ou bas côtés; le cœur & le sanctuaire sont au bout de la nef.

Dans la quantité de colonnes qui forment cette nef, on auroit peine à en trouver deux qui fussent semblables; vis-à-vis d'une colonne cannelée, on en voit une qui ne l'est pas; plusieurs n'ont ni astragales, ni base, ni socle; elles sont de différens marbres, de différens ordres & de différentes hauteurs.

Les murs, les arcades, les voussures, sont remplis de mosaïques en or & en couleur, qui ressortent sur un fond lisse & qui représentent des Anges, des Saints & des Saintes.

Au dessus de l'entrée du chœur, qui fait face à la nef, il y a un grand Père Eternel qu'on a fait d'une grosseur démesurée, afin de donner vraisemblablement une idée plus juste de la grandeur de Dieu. Cette représentation de Dieu est assez commune dans les églises de la Sicile : nous l'avons déja remarqué en parlant de la cathédrale de Monreale; nous la retrouverons encore dans la cathédrale de Palerme.

Plusieurs espèces de paneaux ronds ou carrés, ou de quelqu'autre forme, sont des tables de granite, de porphyre & de serpentine. Ils sont entourés par des dessins en or & en couleur. Toute cette décoration a exigé des travaux immenses, & elle est dans son genre d'une très-belle exécution. Il est bien étonnant que dans un monument élevé à si grands frais & avec tant de magnificence, on se soit permis d'être irrégulier.

Le pavé de cette chapelle a été & est encore composé en partie de grandes tables de porphyre, de serpentine, ou de granite; la plupart de ces tables sont rondes, ornées de semblables dessins en compartimens, & remplis, ainsi que les murs, d'incrustations en mosaïques de couleur.

La tribune du Vice-Roi est du même genre & elle est excessivement ornée. Le chandelier destiné à porter le cierge pascal est de marbre blanc: on y a déployé toutes les richesses de la sculpture, avec une profusion qui en fait un prodige de travail & de bisarerie; car la profusion n'est pas le bon goût.

Le systême de construction qu'on employoit pour les églises de ce temps-là étoit fort différent de celui qu'on suit de nos jours. Les baies des croisées qui éclairoient le chœur & le sanctuaire étoient très-étroites & donnoient fort peu de jour. Les Saints Mystères devoient s'y célébrer ou dans l'obscurité, ou à la faible clarté que donnent les cierges. Mais cette clarté sombre inspirait la crainte, disposoit les esprits à la vénération, & le peuple qui distinguoit mal les objets de son culte étoit plus pénétré de leur sainteté.

PLANCHE TRENTE-HUITIEME.

Béliers de bronze.

Ces deux béliers de bronze ſont dépoſés dans une longue galerie du palais du Vice-Roi.

On dit qu'Archimede avoit fait élever autrefois, dans une des places de Syracuſe, quatre colonnes ſurmontées chacune par un bélier de bronze; on ajoute que ce grand Mécanicien avoit cru néceſſaire de les placer de manière à indiquer les quatre vents principaux, & qu'il les avoit fabriqués avec un tel art, que le vent leur faiſoit rendre un ſon tout-à-fait ſemblable au bêlement des moutons : enſorte, que celui des quatre qui bêloit, indiquoit le vent qui ſouffloit. Ce qu'il y a de vrai, ce que j'ai vu & éprouvé moi-même, c'eſt que les deux béliers qui ſont dans cette galerie ont de petits trous ſur les flancs, tout près de la cuiſſe, ainſi que dans quelques autres endroits, & qu'en ſoufflant par ces trous, le métal rend un ſon qui tient du bêlement des moutons; enſorte, qu'il m'a paru que le vent s'introduiſoit par ces trous & ſortoit par la bouche; peut-être y en avoit-il quelques autres, ſoit au ſocle qui portoit ces figures, ſoit ailleurs; car ceux qu'on m'a fait remarquer ne me paroiſſoient pas ſuffiſans pour produire cet effet à l'air libre.

Le Prince de Torre Muzza, un des hommes les plus inſtruits de la Sicile, & qui m'a honoré de ſes bontés pendant mon ſéjour à Palerme, m'a ecrit que ces béliers avoient été trouvés dans les ruines de Syracuſe, au quatorzième ſiècle; ils étoient enſevelis ſous terre, & vraiſemblablement ils y étoient depuis pluſieurs centaines d'années; le Marquis Geraci, de la famille Ventimiglia, les acheta & les garda long-temps dans ſon château. Ce ne fut qu'à la fin du quinzième ſiècle qu'on les apporta à Palerme & qu'on les plaça dans le palais du Vice-Roi. On ne ſait ce que ſont devenus les deux autres. Il eſt vraiſemblable qu'ils ſont enterrés ſous des ruines, & qu'un jour on les trouvera en creuſant les fondemens de quelqu'édifice.

Les proportions de ces deux béliers ſont plus fortes que nature. Ils ſont d'une très-belle exécution : les têtes ſont modelées avec goût, fineſſe & vérité, ainſi que les cornes; la laine n'eſt pas exprimée avec autant d'intérêt, ni autant d'eſprit; les formes ne ſont pas d'un beau choix. Ces béliers ſont placés dans cette galerie d'une manière très-déſavantageuſe pour quiconque veut les deſſiner; ils ſont mal éclairés; j'ai été obligé d'y ſuppléer en changeant les ombres & les effets de lumière, afin de les rendre pittoreſques & de faire reſſortir leur beauté. Ces deux béliers étant parfaitement ſemblables, il eût ſuffi d'en deſſiner un pour donner une idée de l'autre; mais je les ai diſpoſés tels qu'ils ſont dans cette eſtampe, pour les faire connoître ſous divers aſpects.

On voit dans les arrières-cours de ce même palais quelques figures antiques, aſſez médiocres : elles avoient été mutilées; on les a foiblement reſtaurées.

Cathédrale.

Elle eſt dédiée à Sainte-Roſalie. Malgré l'extrême dévotion des Siciliens, on a négligé de la réparer, elle eſt dans le plus grand délabrement, elle paroît intérieurement tomber en ruines.

On a projeté d'en conſtruire une autre, j'en ai vu divers modèles chez l'Archevêque de Palerme.

Elle fut ſans doute bâtie par les Comtes Roger; l'extérieur en eſt d'un goût gothique & fort lourd; l'intérieur a été réparé & embelli à différentes époques; on y a mis des pilaſtres d'ordre corinthien qui décorent les piliers de la nef; ils ſont unis enſemble par des arcs ſous leſquels on paſſe pour aller dans les bas côtés. Il y a des endroits ſurchargés d'ornemens, d'autres qui en ſont meſquinement décorés: l'enſemble en eſt ridicule.

J'ai vu dans une chapelle latérale quatre tombeaux gothiques, ouvrage d'un même ſiècle. Ils avoient été



[illegible]LANCHE [illegible]TE-HUITIÈM[illegible]

[illegible] deux olives de bron[illegible] font d[illegible] [illegible]

les placer de manière [illegible] les quatre vents princ[illegible] [illegible]

des quatre qu'[illegible] [illegible] le vent eu[illegible] l'effort. Ce qu'il y a de vrai, ce que j'ai vu & éprouvé [illegible]

[illegible]

P. XXVIII

Béliers antiques, de Bronse,

au Palais







Figures antiques,

qui se voyent au Palais Senatorial de Palerme.

[illegible]

[illegible] Chapelle un grand & beau tabernacle, qui dans sa totalité [illegible] à la main du [illegible]

Autour de cette Eglise, il y a quelques statues de Saints qui sont de [illegible] de [illegible], Sculpteur célèbre, dont j'ai déjà parlé [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible], quoique le [illegible] des grands [illegible], comme [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] gaucne, peut être celle de Mercure. [illegible]



été originairement des sarcophages échappés aux ruines de l'antiquité, on les a retravaillés & gâtés pour y enfermer les restes de je ne sai quels Rois de la Sicile. La beauté de la pierre est tout ce qu'ils ont d'intéressant : cette pierre est un beau porphyre rouge.

Il y a dans la même Chapelle un grand & beau tabernacle, qui dans sa totalité ressemble à la masse du dôme & du portail du Val-de-Grace de Paris. Il est en superbe lapis lazulli de première couleur : le tout est *plaqué*. On m'a certifié que les colonnes en sont massives : tous les ornemens sont en bronze doré. C'est un monument véritablement beau.

Autour de cette Eglise, il y a quelques statues de Saints qui ont été faites par le Guagini, Sculpteur célèbre, dont j'ai déja parlé à l'article de Trapani; il est froid & sans goût, il est quelquefois vrai & même naïf, toujours fini, souvent ignoble, rarement intéressant, parce qu'il n'est guères que le copiste d'une nature mal choisie. J'ai vu peu d'ouvrages qui lui fassent honneur; je les citerai dans leur temps.

En sortant de la Cathédrale, en descendant le Cassero, on trouve à droite une petite place; la statue pédestre de Charlequint est à l'entrée, elle est en bronze.

Un peu plus bas, à l'endroit où se croisent à angles droits les deux grandes rues de Palerme, on a formé une petite place, en coupant les quatre angles des bâtimens & en les arrondissant *en tour creuse*. Ces quatre façades très-régulières entr'elles représentent quatre fontaines d'une architecture trop riche & trop surchargées d'ornemens; la plupart du temps elles sont sans eau.

Place & Fontaine devant le Palais du Sénat.

Près de l'endroit où se croisent les deux grandes rues qui traversent Palerme, s'élève le Palais du Sénat. On a construit une belle Fontaine en marbre dans une petite place devant ce Palais. Cette Fontaine est ornée de plus de quarante statues, grandes ou petites, & de figures d'animaux; elle est isolée; elle est d'un ensemble ingénieux, quoique le mélange des grands & des petits objets, dont elle est composée, y mette un peu de confusion. On l'a entourée d'une grille de fer pour empêcher qu'on n'en approche.

L'idée en est singulière & heureuse. L'Architecte, ou plutôt le Sculpteur, a représenté à chaque face un souterrein où sont renfermés des animaux qui caractérisent les quatre parties du monde. Chacun de ces animaux semble boire par la fenêtre de sa cabanne dans un bassin rempli d'eau pour son usage : tandis, qu'en effet, ces figures d'animaux versent elles-mêmes de l'eau dans ce bassin. On regrette que la place qui contient cette Fontaine ne soit pas plus grande, & ne permette pas au spectateur de saisir d'un coup-d'œil l'ensemble de ce monument, qui par lui-même est fort intéressant.

PLANCHE TRENTE-NEUVIEME.

Statues d'Antinoüs & de Mercure.

Les deux seuls objets qui méritent d'arrêter les regards d'un Artiste dans le Palais Sénatorial, sont deux statues de marbre, toutes les deux antiques. Ces statues y ont été apportées, sans qu'on ait pris le soin de constater le lieu où elles ont été trouvées, ni le temps, ni l'époque à laquelle on les a placées dans ce Palais. Quelqu'un cependant a écrit que ces figures étoient celles de deux Empereurs Romains, la couronne de laurier qu'on voit sur la plus grande a sans doute induit en erreur cet écrivain; car cette tête a été rapportée, & elle n'appartient point au corps de cette statue.

Ces deux statues sont placées dans un vestibule aux deux côtés d'une des portes latérales de ce Palais.

La statue A, qui se trouve à main droite, quand on entre par cette porte, est celle d'Antinoüs, ou d'Apollon. L'autre, B, qui est à main gauche, paroît être celle de Mercure. C'est la tête d'Antinoüs, ou

d'Apollon qui a été rapportée. Le Mercure eſt reconnoiſſable à ſa coiffure, quoiqu'on ait briſé les aîles de ſon bonnet, mais on voit encore la place où elles étoient attachées. Le Mercure, depuis le ſocle qui le porte juſqu'au deſſus de ſa tête, n'a que quatre pieds un pouce. L'Antinoüs a cinq pieds huit pouces.

J'ai repréſenté ces ſtatues telles qu'elles ſont placées, & dans le veſtibule même où elles ſont. Pour faire connoître que ce lieu eſt un paſſage, & pour animer le tableau, j'y ai placé deux figures dans l'attitude de gens qui marchent & qui parlent enſemble, elles ſont à l'entrée de la porte, afin qu'elles ne diviſent pas l'intérêt du tableau. Sans cette précaution, les figures antiques ſur leſquelles doit ſe porter l'attention du ſpectateur, n'auroient paru & n'auroient été effectivement que les acceſſoires, ſur-tout étant peu éclairées & n'occupant pas le premier plan du tableau.

On voit autour de ce veſtibule beaucoup d'inſcriptions Grecques & Latines, CC. On les a trouvées éparſes en pluſieurs lieux, & on les a ſcélées dans ce mur afin de les conſerver. Le Prince de Torre Muzza les a fait connoître aux ſavans en les copiant & en les expliquant dans ſes œuvres. Il y a encore dans l'eſcalier qui conduit aux appartemens de ce Palais pluſieurs fragmens antiques, & entr'autres, une petite urne cinéraire d'aſſez belle exécution.

Tandis que je peignois ces figures, j'étois entouré de quantité de gens, dont pluſieurs étoient attachés à ce Palais ſous différens titres; ils me procurèrent même des moyens pour en meſurer facilement la hauteur. Ils me demandèrent pourquoi je deſſinois ces ſtatues & ce veſtibule que le Prince de Torre Muzza avoit déja fait connoître par ſes écrits. Je leur répondis que mon deſſin devoit faire partie d'un ouvrage conſidérable qui traiteroit des Monumens de la Sicile en général, & en particulier de ceux de Palerme. A cela, ils me demandèrent ſi je ſavois l'anecdote, & ils me contèrent très-ſérieuſement l'hiſtoire que je vais vous rendre le plus gravement que je pourrai, pour répondre à l'importance qu'ils y mettoient.

Deux frères plaidoient dans ce Palais Sénatorial, qui eſt, ce qu'on appelle en France l'Hôtel-de-Ville. L'affaire étoit de grande importance, tout le monde avoit les yeux fixés ſur les deux frères. Ils y mettoient beaucoup d'ardeur; l'inquiétude, la fatigue, la contention d'eſprit influa ſi puiſſamment ſur le tempérament de l'un, qu'au moment où il perdit ſa cauſe, ſa taille diminua tout d'un coup de plus d'un pied; & la joie de l'autre fut ſi vive que tous ſes membres ſe dilatèrent, & que ſon corps grandit de pluſieurs pouces. Ce double prodige frappa tellement tous les yeux & tous les eſprits qu'on fit faire deux ſtatues préciſément de la taille de ces deux frères après leur métamorphoſe, & qu'on les mit à la porte du palais du Sénat pour ſervir d'inſtruction aux plaideurs, ce qui pourtant ne les a pas corrigés.

Egliſe de la Martorana.

Près du Palais Sénatorial, ſe voit la petite Egliſe appelée la Martorana, elle eſt remarquable par le genre de ſa conſtruction, elle eſt du même temps & du même goût que la Chapelle du Palais du Vice-Roi, décrite ci-deſſus. J'y ai obſervé des colonnes de marbre noir & blanc d'une eſpèce fort rare. Je crois que les Naturaliſtes qui paſſeront à Palerme ne doivent pas manquer de les voir, ainſi que beaucoup d'incruſtations de marbre, de porphyre, de granite, qu'on trouve dans cette même Egliſe, & qui ſatisferont leur curioſité.

Dans la rue neuve, près du Palais du Sénat, on a placé la ſtatue d'un Saint. Sur les quatre faces du piédeſtal, on a ſculpté en bas-relief les actions les plus méritoires & les plus mémorables de ſa vie. Celui qui m'a le plus flatté, eſt le bas-relief où il eſt repréſenté à genoux, les mains croiſées ſur la poitrine, la tête élevée, la bouche béante : la Vierge lui apparoît aſſiſe ſur un nuage, le ſein découvert & lui faiſant jaillir adroitement du lait dans la bouche. Je crois que ce morceau eſt unique dans ſon eſpèce. Il eſt le fruit d'une grande piété.

Colonne de la Vierge.

Devant le portail de l'Egliſe de Saint Dominique, il y a une belle colonne de marbre, poſée ſur un

piédestal, surmontée de son chapiteau & de son entablement. Sur cette colonne, on a placé la statue de la Sainte Vierge. Ce morceau fait un bel effet, quoique fort irrégulier. Il décore ce lieu très-avantageusement.

Oratoire de S. Philippe de Neri.

Ce petit Oratoire est un ouvrage moderne, décoré intérieurement de colonnes; l'Architecte qui l'a construit existe encore, & a montré un grand talent dans la manière dont il a distribué ses ornemens. L'architecture en est si agréable & de si bon goût, qu'on ne peut le voir sans plaisir, & que je n'ai pu me refuser celui d'en parler ici.

Monastères de Femmes.

Je desirois singulièrement de voir des Couvens de Religieuses. Le Marquis Natale de Monte-Rosato me conduisit au Monastère où le Prince de Campo-Franco avoit deux de ses filles. Ce Prince qui joint beaucoup de goût à beaucoup de connoissances, tient toutes les semaines dans son Palais une assemblée des gens les plus distingués dans Palerme par leurs talens, ou leur savoir; leurs conférences sont très-intéressantes. L'une des deux filles qu'il avoit dans ce Monastère a composé quelques écrits sur la morale. Je fus très-bien accueilli dans cette maison. Je fus frappé de voir qu'on y jouissoit d'une liberté bien plus grande qu'en France. J'appris même qu'une Religieuse qui se plaint d'avoir la santé dérangée, a la liberté de quitter son Cloître & d'aller chez ses parens, à la ville ou à la campagne. Ce qui est en effet le meilleur remède pour dissiper la langueur, l'ennui, les dégoûts que la clôture, la gêne & la retraite procurent infailliblement.

Il y a même des Couvens où les Religieuses communiquent facilement avec les gens du monde. Ces Monastères de Femmes ont de grands balcons très-saillans sur la rue, élevés à la hauteur d'un second, ou d'un troisième étage, fermés de toutes parts par un treillage; là, les Religieuses s'assemblent, voyent ce qui se passe dans la rue, & conversent avec les habitans des maisons voisines; ce qui adoucit, ou irrite la peine de leur retraite, selon leur caractère, ou leurs passions.

Tableaux des Eglises de St Mathieu, de Ste Catherine & de Sta Zitta.

Je voulus voir quelques tableaux du célèbre *Vito d'Anna*, Peintre de Palerme, que la mort a enlevé il y a quinze ans, lorsqu'il étoit encore jeune & qu'il donnoit les plus grandes espérances. J'allai voir l'Eglise de Saint Mathieu qui est décorée de ses plus beaux ouvrages; j'y observai ses tableaux. La voûte est divisée en grands compartimens, où il a peint de grands sujets d'histoire, & sur-tout l'état des ames du Pugatoire & tout ce qui est relatif à ce lieu. Ces peintures sont à fresque, elles sont faites avec un art & un charme peu commun. Vito d'Anna avoit acquis, par l'étude de l'antiquité, un caractère de noblesse dans ses figures, que n'ont pas les autres Peintres Siciliens. Il drappe bien, il entend bien l'effet, il compose en homme de génie, suivant le lieu, & la forme de ses tableaux. La chaleur de son coloris, l'enthousiasme de son exécution, le distinguent absolument de tous ses compatriotes. Morealese est plus étudié que lui dans ses draperies, ses têtes sont de la plus grande vérité, mais il n'a souvent ni ordonnance ni effet: le premier est poëte en peignant, le second n'est qu'un simple copiste. Le coloris de Vito d'Anna est par tout d'une grande beauté, il mérite malgré ses défauts qu'on l'appelle le premier Peintre de la Sicile. Dans les Chapelles de cette Eglise il y a beaucoup de bons tableaux de ce grand Maître.

En sortant de l'Eglise de Saint Mathieu, je fus revoir avec plaisir la coupole de l'Eglise du Couvent de Sainte Catherine; cette coupole de la plus belle ordonnance a été composée par Vito d'Anna; elle a été peinte par lui en partie, le reste a été fait par ses élèves, d'après ses esquisses.

C'est un monument que j'ai vu bien des fois & que je quittois toujours avec peine; son exécution

est facile, sa beauté est attachante. Cette coupole représente le Ciel ouvert, tous les Saints connus y sont assemblés, ils ont quelque chose de céleste, on croit être en Paradis; la composition, le dessin, les caractères, la couleur, tout me charmoit & ne me permettoit pas de m'éloigner sans regret; quoique je sentisse combien il étoit malheureux que ce grand ouvrage n'eût pas été exécuté entièrement par le génie qui l'avoit conçu.

Tableaux de l'Eglise de Sta Zitta.

Le Prince Pietra Perzia m'a fait voir plusieurs tableaux de *Vito d'Anna* dans une Eglise voisine de son Palais, dédié à Santa Zitta. Dans cette même Église, il y a un tableau qu'on dit de Jules Romain, & dont les figures sont touchées avec bien de la finesse. Dans la Sacristie, il y a un beau tableau de Saint Pierre qui renie Jésus-Christ.

On voit encore dans cette même Eglise, sur l'Autel de la Chapelle des morts, une statue de la Vierge qui porte l'Enfant Jésus : elle est de marbre, sa grandeur est moitié au-dessous de la grandeur naturelle. On regarde comme un grand miracle qu'elle ait été trouvée sous l'eau en creusant une sépulture. Pour le prouver, on fait observer aux étrangers que la couleur du marbre en est encore salie.

PLANCHE QUARANTIEME.

Bas-reliefs du Couvent de St François.

Le bas-relief qu'on trouve dans le Couvent de Saint François est un monument du Paganisme, il orne un sarcophage antique; il est placé près de l'Eglise dans un passage qui conduit à la Sacristie. On y voit à droite *Caron*, qui arrive avec sa barque, pour emmener l'ame d'une femme qui vient d'expirer; cette femme est couchée dans son lit; debout, à chaque côté de ce lit, sont deux génies appuyés sur une colonne, dans une attitude tranquille; ces génies ont de la barbe & de très-grandes ailes. On y voit Hercule, il a l'air d'arriver subitement, il est armé de sa massue, il traîne Cerbère enchaîné. Ce morceau est curieux. Je le regarde comme une allégorie; je me garde bien cependant de former aucune conjecture : je me borne à l'offrir aux savans, c'est à eux qu'il convient de l'expliquer.

Pour occuper l'espace qui restoit sur cette Planche, au-dessous du bas-relief ci-dessus décrit, j'y ai placé quelques Vases, en terre cuite, notamment ceux que me donna le Notaire de Conniglionne, dont j'ai parlé ci-dessus au Chapitre cinq. Les Vases A & B, sont sûrement des Vases Romains. C, est Etrusque, ainsi que D; mais ce dernier est d'un caractère beaucoup plus ancien que l'autre. E, est une Lampe antique.

Fête de la St Louis.

Tandis que je m'occupois à Palerme des recherches sur l'antiquité & sur les beaux-arts, la Fête de la Saint Louis arriva. Il semble quand on voyage, que tout ce qui concerne la Patrie intéresse plus que lorsqu'on vit au milieu d'elle. Les François ont grand soin par tout de célébrer la Fête de leur Monarque avec éclat, & d'étaler ce zèle si pur qu'ils ont pour lui, qui les distingue si fort aux yeux des étrangers, & qui fait envier à plus d'un Roi le sort des Rois de France.

Dans les différens ports de l'Europe & même des quatre Parties du Monde où il y a des François, cette Fête se célèbre chez le Consul, au nom de la Nation.

A Palerme, tous les Capitaines de Navires François se rassemblent la veille, sur le soir, dans le milieu de cette grande rue du Cassero qui traverse cette ville du nord au midi; là il y a beaucoup de Cafés,

[illegible]

[illegible] par le Sénégal ... [illegible]

[illegible] Dans le Sénégal, il y a un beau tableau de Saint [illegible]

[illegible] de la Compagnie [illegible]

[illegible]

[illegible] connu le Notaire et Comighoux [illegible] dont [illegible]

[illegible] monde où il y a des François. [illegible]

[illegible] Fête [illegible] la veille, sur le soir, dans le [illegible]



Houel del. et sculp.

Bas-relief, qui se voit au Couvent de St. François

Vases et Lampes antiques





Bananier



Fruit du Banan

Les Capitaines François s'y rassemblent donc tous la veille de cette Fête, [illegible] d'entr'eux [illegible]

bord à [illegible], & ils lui portent un bouquet; cet Amiral [illegible] bord [illegible],
[illegible] Consul de la Nation, qui la veille de [illegible]
[illegible] est suivi d'un grand dîné. Je fus invité [illegible]

[illegible] des différens [illegible] de [illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] QUARANTE [illegible]

[illegible]



Cafés, & c'eſt le lieu où ſe réuniſſent généralement tous les étrangers que le commerce y attire : s'il fait beau, on ſe tient dans la rue; s'il pleut, on entre dans les Cafés; c'eſt là que ſe font toutes les affaires.

Les Capitaines François s'y raſſemblent donc tous la veille de cette Fête, ils éliſent l'un d'entr'eux pour Amiral, leur choix tombe ordinairement ſur le plus ancien. Le lendemain matin, ils ſe rendent à ſon bord à l'heure convenue, & ils lui portent un bouquet; cet Amiral part de ſon bord, au bruit du canon, & va porter un bouquet au Conſul de la Nation, qui la veille a le ſoin d'inviter tous les Capitaines à venir déjeûner chez lui. Ce déjeûné eſt ſuivi d'un grand dîné. Je fus invité à cette Fête. La converſation de ces Navigateurs qui avoient parcouru une grande partie du globe, qui avoient vu preſque toutes les Nations ſauvages ou policées, & bravé tous les dangers où la guerre & les tempêtes peuvent expoſer, ne reſſemble pas à celle de nos cercles; tout ce qu'ils ſe racontoient les uns aux autres, leurs aventures, leurs naufrages, les expédiens qu'ils avoient employés pour échapper aux orages, ou aux forces d'un ennemi ſupérieur, les mœurs, les uſages des différens peuples, les diverſes manières de traiter avec chacun d'eux, tout étoit curieux, tout avoit un grand intérêt; j'aurois voulu pouvoir tout retenir & tout tranſcrire. Je ſentis combien de telles converſations étoient inſtructives, & quels avantages de jeunes Capitaines en pouvoient tirer.

Palais de l'Archevêque de Palerme.

Pendant mon ſéjour à Palerme, j'avois ſouvent l'honneur de faire ma cour à l'Archevêque; il me combloit de ſes bontés, il m'invitoit fréquemment; & toutes les fois que je partois pour faire un voyage dans quelqu'endroit de la Sicile, il me donnoit des lettres qui me faiſoient recevoir par-tout avec conſidération.

Ce Prélat, auſſi vénérable par lui-même, que reſpectable par ſa dignité, eſt doué d'une philoſophie douce, il aime les ſciences & les beaux-arts, il chérit l'agriculture, il s'amuſe du jardinage, de la culture des fleurs & de celles des plantes les plus rares. Il s'eſt formé un petit jardin particulier; c'eſt là, qu'en ſe délaſſant de ſes fonctions Epiſcopales, il ſe livre au plaiſir innocent & pur de cultiver ce que la nature a de plus beau & de plus ſingulier dans le *règne végétal*, plaiſir naïf & d'autant plus digne d'un Prélat, qu'en voyant la fécondité, la richeſſe, les métamorphoſes continuelles des plantes, l'ame s'élève par la contemplation vers le Moteur Eternel qui les créa, qui les maintient, qui les préſerve au milieu des viciſſitudes perpétuelles qui agitent cet univers.

Parmi les plantes ſingulières dont ſon jardin eſt rempli, je me ſuis attaché à la plus grande de toutes; & comme elle eſt peu connue en France, je n'ai pu me refuſer au deſir d'en mettre le portrait ſous les yeux de mes lecteurs. Cette *Plante-Arbriſſeau*, ſi l'on peut parler ainſi, eſt le bannanier; ſa beauté me frappa; il s'élève à la hauteur d'environ douze pieds. Ce Prélat en a fait placer pluſieurs dans ſon jardin. Là, ils ſe mêlent avec des berceaux d'orangers, de citronniers, de cédrats, de bergamotes, de jaſmins; les larges & longues feuilles de cette plante contraſtent par leur forme & leur couleur avec celles de ces arbres; ils forment tous enſemble des boſquets délicieux, dont en France nous n'avons point d'idées.

PLANCHE QUARANTE-UNIEME.

Le Bannanier.

Cette plante eſt vulgairement appelée le figuier d'Adam, à cauſe de la prodigieuſe longueur & largeur de ſes feuilles; elles pourroient ſervir facilement de ceinture & même de jupon, puiſqu'elles ont ſix pieds de long & dix-huit pouces de large. Ces feuilles ſont rayées en travers, elles reſſemblent à une étoffe de ſoie cannelée; elles ſont d'un tiſſu très-délicat, le vent les déchire facilement. Il ſemble alors que ce ſoit des

rubans d'égale longueur, flottans dans l'air au gré du vent, & attachés à la côte qui paſſe au milieu de cette feuille.

Cette plante qui ne s'élève guères à plus de dix à onze pieds de haut, voyez A, fig. 1re, ne porte que quatre ou cinq feuilles, rarement ſix. Elle produit un fruit, B, fig. 1 & 2, qui forme une grappe, qu'on appelle régime, & dont la peſanteur fait courber la tige; au-delà de ce régime, la tige ſe prolonge de plus d'un pied, elle devient pleine de nœuds. La nature, peu contente d'avoir orné cette plante de feuilles ſi belles & d'un fruit ſi magnifique, place encore à l'extrémité de ſa tige une fleur admirable, groſſe comme une tulipe, mais ſemblable à l'anémone, par la richeſſe, la variété & la vivacité de ſes couleurs. C'eſt une des parties qui compoſent le régime; on y voit la diſpoſition des fruits, & la manière dont ils ſont attachés à la tige. D, eſt le fruit ouvert où l'on voit la ſubſtance intérieure qui ſe mange. Elle a la conſiſtance de la pommade; ſa couleur eſt d'un jaune pâle; ſa ſaveur eſt celle d'une pomme cuite; ſa qualité eſt rafraîchiſſante (1).

Couvent des Capucins.

Après les Couvens que ces Religieux ont à Rome & à Naples, celui-ci eſt le plus vaſte & le plus impoſant que j'aie jamais vu. L'étendue de la maiſon, la quantité de Moines, la grandeur du jardin, tout y étonne l'imagination.

Ce qu'il y a de plus biſarre dans ce Monaſtère, comme dans les autres Couvens des Capucins en Italie, ce ſont les Chapelles ſépulchrales; là, ſont rangés les ſquélettes de ces Pères habillés en Religieux & portant l'habit de leur ordre. Toutes ces figures ont un geſte particulier & ſemblent faire la converſation. C'eſt un tableau à la fois hideux & ridicule, effroyable & dégoûtant; on eſt tenté de rire & de s'enfuir. Cependant, comme ce ſpectacle eſt ſingulier, je crois qu'un peintre peut le ſupporter quelque temps.

A Palerme, & dans pluſieurs endroits de la Sicile, on m'avoit parlé d'un Père Capucin qui profeſſoit la peinture dans cette maiſon. Je fus le voir, il m'attendoit, quelques amis communs l'avoient prévenu ſur la viſite que je deſirois de lui faire. Je le trouvai dans un atelier, entouré d'élèves qui étudioient cet art à l'aide de ſes tableaux & de ſes conſeils.

Je vis avec plaiſir, parmi ſes ouvrages, quelques portraits de Religieux de ſon Ordre. Les têtes étoient peintes avec un ſentiment juſte de la nature, exprimées avec un excellent ton de couleur & touchées avec facilité: mais on diſcerne cependant que l'ame du Peintre étoit captive, que liée par des chaînes dont elle ne pouvoit s'affranchir, elle n'avoit jamais oſé s'abandonner à ces grands mouvemens qui font l'enthouſiaſme, qui ſeuls impriment aux ouvrages un grand caractère, & qui ſeuls leur donnent la chaleur, le ſentiment, la vie. Aſſervi à des devoirs dont il ne s'écarta jamais; cet homme, né avec un talent que ſa robe étouffoit, luttoit vainement contre les obſtacles pour avoir des ſuccès. Appliqué, laborieux, il ne pouvoit travailler que par intervalle; ſon génie concevoit-il une idée, avoit-il médité à moitié l'ordonnance

(1) Le tronc de cet arbre eſt compoſé de filamens ſpongieux, remplis d'une sève un peu amère, & recouvert par des lames qui, en ſe deſſéchant, deviennent une eſpèce de paille & qui, dans leur fraîcheur, reſſemblent aſſez, à la grandeur près, aux cardons. Les racines du bananier ſont auſſi molles que le tronc, & ne réſiſtent point à la force du vent. Cet arbuſte croît en peu de temps, & donne du fruit toute l'année: quand on coupe le tronc à ſix pouces de terre, il repouſſe promptement & donne de nouveaux fruits. Cette plante eſt très-commune à la Côte de Guinée, aux Indes Occidentales, aux Antilles, & dans l'Amérique Méridionale. La première eſpèce de bananes eſt ſans doute celle qu'on appelle figues bananes: elle eſt la plus petite en feuille, les fruits en ſont plus ronds & plus tendres. Elle ne ſe mange point avant ſa maturité, que l'on reconnoît à la couleur jaune de ſa peau, qui eſt luiſante, unie & fine: crue, elle a le goût d'une poire fondante: cuite, aſſaiſonnée d'un peu de citron, celui d'une pomme de reinette; elle eſt moins farineuſe que les autres; c'eſt pour cela qu'elle n'eſt d'aucun uſage avant ſa maturité. Ce fruit, de forme longue, & arrondi, n'a que deux pouces & demi à trois pouces de long, ſur quinze à dix-huit lignes de diamètre. La ſeconde eſpèce s'appelle muſquée: elle a cinq à ſix pouces de long: ſa peau eſt épaiſſe: elle peut être mangée verte: on la fait bouillir ou griller ſur des charbons, & elle tient lieu de pain: le goût en eſt ſavoureux & la digeſtion facile: mûre, c'eſt un bon fruit qui tient de la nature de la poire & de la pomme, & qui eſt plus ſubſtantiel. On la fait ſécher au ſoleil pour la conſerver. En confiture, elle porte ſon ſucre avec elle; beaucoup de perſonnes en font leurs délices: d'autres ne l'aiment pas à cauſe de ſon goût muſqué; mais, en général, elle paroît dans tous les repas chez les riches Colons des Antilles.

d'un tableau, un fatal coup de cloche l'arrachoit à sa rêverie; il falloit quitter la palette pour aller au Chœur; son ame, divisée par l'amour de l'étude & la sainteté de ses fonctions, perdoit son énergie, sentoit fuir sinon les idées principales, du moins les accessoires qui les font ressortir, & qui leur donnent & la force & la grace. Renfermé dans son Cloître & sur-tout dans son austérité, jamais il n'avoit peint de tête de femme d'après nature. Ainsi, dans tous les tableaux sacrés où il en a peint, il les a manquées.

J'admirai sa modestie & son honnêteté. Il me demanda ce que je pensois de ses ouvrages; je ne lui dissimulai point qu'il eût été un Peintre bien supérieur, s'il avoit été un moins bon Religieux. Il me répondit qu'il n'avoit pas envie d'ôter à Dieu une partie des sentimens qu'il lui avoit voués pour augmenter la part qu'il en avoit destinée aux hommes. Il avoit raison, sans doute; mais il est rare, dans cette position, qu'on réussisse dans un art qui demande un homme qui s'y livre tout entier. Voilà pourquoi, sans doute, parmi cette quantité prodigieuse de Moines qu'ont fourni l'Europe, l'Asie & l'Afrique, depuis Saint-Athanase & Saint-Antoine, jusqu'à ce jour, c'est-à-dire, dans l'espace de plus de quinze cens ans, on n'en a jamais vu un seul qui ait été ni un grand Poëte, ni un grand Peintre; quoique dans tous les Ordres il y ait eu beaucoup de Religieux qui ont cultivé la peinture & la poésie.

Parmi les élèves de ce Père, il y avoit un jeune Capucin, né avec beaucoup de talens: ses tableaux étoient pourtant inférieurs à ceux de son maître, ils avoient précisément les mêmes défauts; ce qui me confirma encore dans mon opinion que l'habit monastique étouffe les plus heureuses dispositions.

Je vis dans cette même maison les ouvrages d'un autre Capucin qui s'étoit livré à la sculpture. Il a fait un Christ d'une grandeur naturelle, où il avoit rassemblé des beautés mâles & sur-tout un caractère de vérité & de naturel qui me fit un plaisir très-vif. Il ne manquoit encore à l'Artiste que d'être libre.

Il y a dans cette Maison un usage qui paroît très-bon en soi, qui m'a touché presque jusqu'aux larmes, mais qui sur-tout est d'une excellente politique pour le bien de la maison. Tous les jours on y reçoit, dans un réfectoire particulier & caché, de pauvres Nobles honteux qui viennent y chercher leur dîner; ils sont servis avec honnêteté, & ils peuvent s'y rendre sans qu'on s'apperçoive du lieu où ils vont, à cause du prodigieux concours de monde qu'il y a dans cette Maison. Cette œuvre de charité a rendu ces Religieux très-recommandables à Palerme; en reconnoissance, les riches, & même ceux qui ne le sont pas, leur font des charités qui les dédommagent amplement de ce qui leur en coûte pour entretenir la table des pauvres honteux. Ces Moines méritent d'être bénis, ils ne pouvoient pas faire un meilleur usage de leurs biens; mais de telles Institutions qui entretiennent la paresse ne sont louables & ne peuvent être tolérées que dans ces pays où l'indolence du Gouvernement laisse subsister des préjugés qui plongent la Noblesse dans l'oisiveté, dans la fainéantise, dans la misère & dans la mendicité que la paresse traîne toujours à sa suite.

En parcourant les jardins de cette maison, je remarquai des lauriers de l'espèce que nous appellons lauriers-roses. Cet arbre est très-commun en Sicile: dans ces jardins, les uns portoient des fleurs blanches, d'autres des fleurs jaunes, & d'autres des fleurs rouges, telles que ceux que nous connoissons; j'ai vu de ces lauriers à fleurs blanches dans quelques endroits de la Sicile, je n'en ai vu à fleurs jaunes que chez ces Religieux.

Les Quatre Chambres.

Près du Couvent de ces Capucins, est une maison qu'on appelle les Quatre Chambres; ce qui subsiste aujourd'hui n'est plus que le reste d'un bâtiment magnifique, qui fut dans son temps la retraite de quelques riches voluptueux. On voit qu'il y avoit un beau jardin, un labyrinthe qu'on a eu soin de détruire, des avenues, un parterre, un pavillon très-orné, puisqu'on trouve encore plusieurs pièces décorées de peintures & de bas-reliefs en stuc. Ces bas-reliefs représentent des obscénités bien marquées, bien caractérisées; ce qui ne permet pas de douter à quel usage ce lieu étoit destiné. Ce pavillon est orné

dans le goût des loges ou galeries de Raphael au Vatican. Il a été fait dans ce temps-là par des Artiftes de cette Ecole.

Près de ce lieu, dans un petit jardin, il y a un refte de figure en marbre qui paroît avoir repréfenté autrefois une Vénus accroupie. Elle étoit fi mutilée que j'ai cru inutile de copier un objet fi informe.

Foffés de Palerme.

En revenant à Palerme par la porte neuve, fituée au midi, je parcourus la partie de cette ville qui eft expofée au fud-oueft. Elle eft défendue par de grands & larges foffés taillés dans la roche. Ils faifoient autrefois le tour de la ville, excepté du côté où la mer la baigne. J'ai obfervé à l'oueft de la porte neuve des portions de murs de l'ancienne Palerme. La difpofition de ces murs & la taille de ces foffés dans la roche font croire qu'ils font en effet des ouvrages antiques.

Etant rentré dans Palerme, je fus voir le Mufćum qui avoit appartenu aux Jéfuites ; je le trouvai dans le plus grand defordre. J'y remarquai quelques petites figures antiques, entre autres une Divinité égyptienne, des Vafes étrufques & autres. On ne me permit pas d'y copier la moindre chofe : je n'avois à regretter qu'une belle tête antique de marbre & quelques vafes ; mais ils n'étoient pas affez rares pour compenfer la perte du temps que j'aurois confommé à obtenir la permiffion des quatre Commiffaires chargés de l'adminiftration des biens des Jéfuites, & qu'il m'eût été difficile de concilier fur cet objet.

Si ce Mufćum eft négligé, la Maifon profeffe de ces Religieux a été embellie, & leur bibliothèque eft aujourd'hui une bibliothèque publique.

Foire de S.te Chriftine.

Cette Foire n'eft pas confidérable comme celles de Leipfik & de Beaucaire; elle reffemble plutôt aux petites Foires qui fe tiennent à Paris deux fois l'année, fous les noms de S. Germain & de S. Laurent; mais comme elle peint les mœurs & le goût que les Siciliens ont pour les fêtes, j'ai cru que je devois en parler.

Cette Foire fe tient dans le parvis de la cathédrale : les Magiftrats, jaloux d'en maintenir la fplendeur, exigent que chaque Marchand de la ville y étale des marchandifes.

Les boutiques y font rangées de manière qu'elles forment un double fer à cheval adoffé à l'Eglife, celui de l'intérieur eft ouvert au milieu; on a placé en face de cette ouverture, au centre du fecond, une efpèce de fallon décoré de la façon la plus éblouiffante & la moins difpendieufe qu'on a pu imaginer. Elle doit fon grand éclat à de petits miroirs, à du clinquant, à des fleurs factices, à des lumières réfléchies par des marchandifes brillantes dont les murs font chargés: telles que des pièces d'argenterie, des bijoux, & fur-tout des étoffes de foye de couleurs très-vives dont le mélange eft très-agréable à l'œil. Ces marchandifes ne fe vendent point, elles font le fonds d'une lotterie; & l'on fent bien que les pères, les maris, les amans font obligés de prendre des billets pour leurs femmes, leurs enfans, leurs maîtreffes. La foule eft toujours très-grande autour de la roue de fortune. Prefque tous les billets font blancs; le nombre des malheureux n'effraye point les afpirans au bonheur; & pour entretenir l'efpoir, auffi-tôt qu'un billet apporte un lot, des tambours & des trompettes l'annoncent au public par un vacarme que les cris du peuple & les battemens de mains augmentent encore; de peur même que quelqu'un ne l'ignore, ces tambours & ces trompettes parcourent toute la place, rempliffent toutes les oreilles & redoublent l'avidité publique en indiquant la faveur que la fortune vient de faire; tout le monde cherche, regarde, contemple, félicite l'heureux mortel que la fortune a favorifé; & la plûpart des fpectateurs attirés par ce piège, fe hâtent de lui offrir de nouvelles victimes.

La bonne compagnie jouit du tumulte de ce fpectacle fans fe confondre avec le peuple, elle eft affife,

rangée en cercle; elle y reſte juſqu'à neuf heures du ſoir, qu'elle quitte cette place pour ſe rendre au théâtre, ou à des aſſemblées particulières.

Cette foire eſt le lieu où l'on peut voir toutes les femmes raſſemblées. Elles y viennent dans toute la pompe de leur parure, & elles affectent de ſuivre les modes de Paris. Elles n'ont peut-être pas tort. La ville où les femmes jouiſſent de la plus grande liberté, où elles ſont le plus entourées d'Artiſtes, d'amateurs, de gens induſtrieux, doit être celle où elles ont le tact le plus fin, le goût le plus exercé, les principes les plus ſûrs : l'art de plaire, quoique très-naturel, a ſes principes & ſes loix comme un autre.

Cette Foire, ou plutôt cette fête, dure pendant tout le mois de Mai.

Fête de S^te^ Roſalie.

Sainte Roſalie eſt la Patrone de Palerme, la Cathédrale de cette ville lui eſt dédiée; il n'y a pas un habitant qui ne ſe croie ſous ſa protection immédiate, & elle a bien mérité cette confiance; voici ſon hiſtoire.

La peſte déſoloit Palerme; les jeûnes, la prière, l'invocation des Saints n'arrêtoient point le cours de la contagion; on cherchoit partout quelque remède, on employoit tous les moyens humains & ſurnaturels. Quelqu'un, qui fuyoit vraiſemblablement loin d'une ville peſtiférée, gravit ſur le ſommet du Pellegrino, montagne très-élevée qui eſt ſituée à environ une lieue au ſud-oueſt de Palerme; il découvrit une grotte, il y entra, & il y trouva le corps d'une femme. Il ne douta point que ce ne fût celui de Sainte Roſalie, que la tradition diſoit être morte ſur cette montagne; & perſonne ne douta qu'il ne fallût, pour faire ceſſer la contagion, apporter à Palerme ce cadavre, conſervé par miracle depuis pluſieurs ſiécles. On ne manqua point de l'y tranſporter ſolemnellement, & la peſte ayant ceſſé quelque temps après, il parut certain d'affirmer qu'elle avoit ceſſé ſubitement. Sainte Roſalie fut déclarée la Patronne d'une ville qu'elle avoit ainſi ſauvée. La grotte devint un lieu ſacré, les Moines excitèrent le peuple à y faire des pélerinages & à leur donner des aumônes : de cet argent on conſtruiſit un chemin qui facilitant la marche augmenta la multitude des dévotions & des préſens. On bâtit enſuite une Chapelle dont la vue redoubla le zèle & le nombre des dévots. Aujourd'hui, il y a une Egliſe & une belle route, moitié pavée, moitiée ferrée.

Pour plus de commodité encore, on a bâti des maiſons & des cabarets aux environs de l'Egliſe, il s'y eſt formé un petit hameau; il n'y manque plus rien pour les beſoins de l'ame & du corps.

Le peuple de Palerme honore cette Sainte avec les tranſports les plus vifs; il célèbre ſa Fête avec la plus grande pompe. Un mois d'avance, tout le monde ſe livre à la joie; toutes les perſonnes riches ſe mettent en dépenſe; tous les artiſtes, tous les ouvriers s'empreſſent à travailler pour elle : chacun cherche à lui témoigner ſon zèle.

Les marchands ſont venir des pays étrangers de nouvelles étoffes, de nouvelles modes, tous les arts ſont mis à contribution : il y a une fermentation générale dans tous les eſprits, chaque individu ſemble prendre un nouvel être; c'eſt un tranſport, un délire, qu'on ne croit pas pouvoir arrêter; il paſſe pour être l'effet du grand amour qu'on a pour Sainte Roſalie; tout ce qu'on fait paroît néceſſaire, tout ſemble permis.

On accourt à Palerme pour cette ſolemnité de toutes les parties de la Sicile, du Royaume de Naples & même de toute l'Europe; du moins la plûpart des étrangers qui ſont en Italie ne manquent guères de paſſer le détroit, pour jouir de cette Fête qui dure ordinairement cinq jours.

Tous les ans on fait un nouveau char pour promener le ſimulacre de Sainte Roſalie, revêtue d'un habit magnifique. Un grand concours de Peintres & d'Architectes font des modèles de ce char & les portent au Sénat qui s'aſſemble avec majeſté, qui examine tous ces modèles, choiſit le plus beau & le fait exécuter.

Ce char ſe conſtruit en public ſur le quai appelé la Marine, au bout de cette belle promenade que nous avons décrite, qui commence à la porte Heureuſe (*porta felice*) & qui s'étend vers l'orient juſqu'à la

porte des Grecs. L'espace contenue entre ces deux portes est occupé, comme nous l'avons déja dit, par le mur de la ville décoré de pilastres & de corniches, surmonté d'une balustrade dans toute sa longueur. Ce mur est un rempart dont l'épaisseur considérable a permis qu'on pratiquât au-dessus une promenade charmante, elle domine sur le quai & sur la mer; elle a, par son élévation, un grand avantage dans un jour de fête. Sous ce rampart, dans l'épaisseur du mur, on a placé six Cafés; ils sont distribués régulièrement entre les pilastres. Ils ont une architecture particulière, qui symétrise avec un petit pavillon hexagone, isolé, placé sur le quai : il en marque le centre, & il en fait l'agrément; ce pavillon ouvert de tous côtés s'élève d'un étage, là il y a un orchestre qui exécute d'excellentes symphonies qui attirent & arrêtent le public, soit ceux qui se promènent à pied, soit ceux qui se font promener en carosse. La foule est nombreuse, & elle est rafraîchie par les émanations de plusieurs fontaines voisines qui jettent de l'eau en abondance, & qui réunissent le double avantage d'embellir le quai & d'en bannir la chaleur. Les Musiciens y donnent des concerts depuis quatre heures du soir jusqu'à minuit. Car dans ces climats chauds on se promène plus la nuit que le jour.

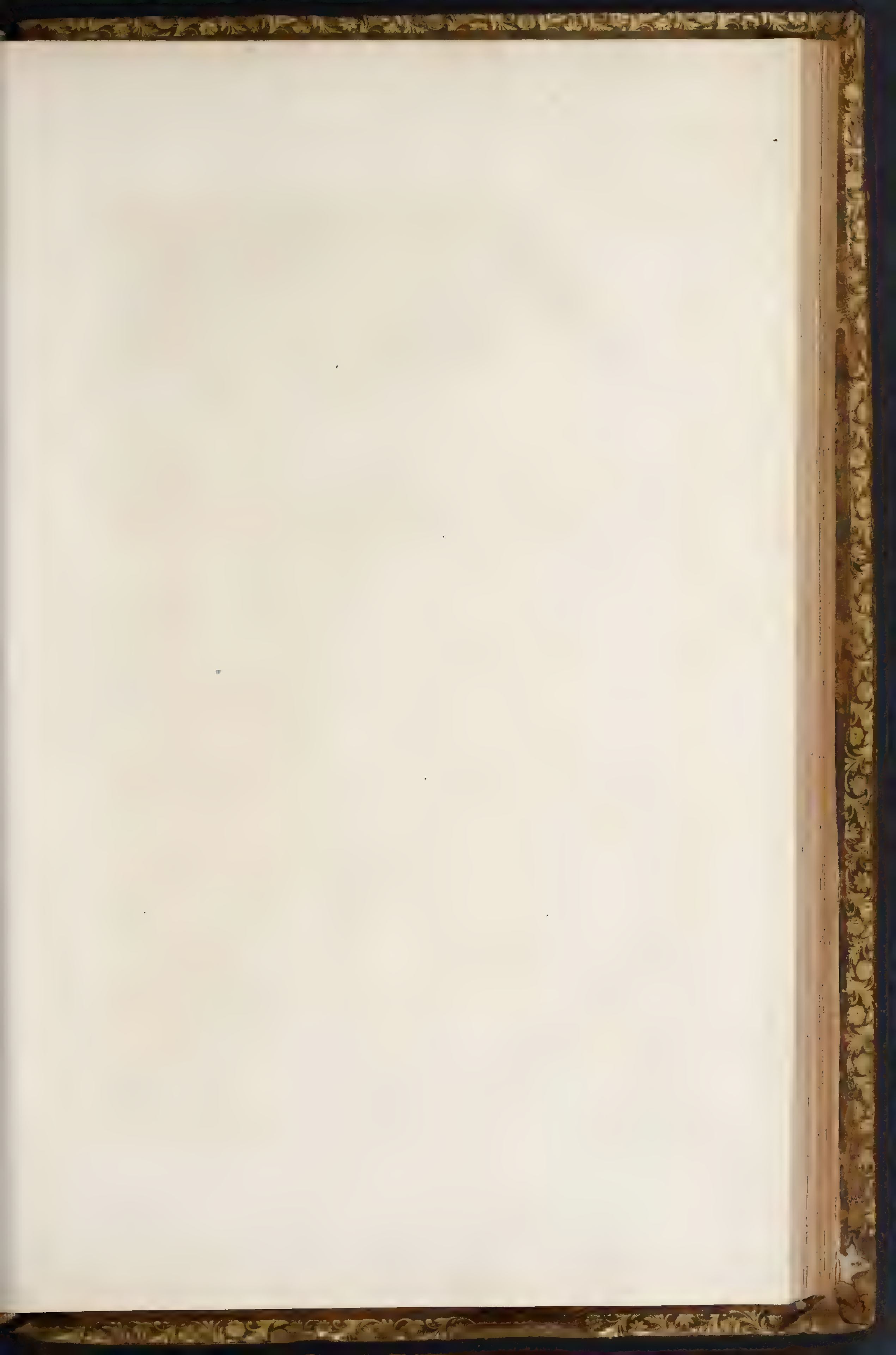
C'est auprès de ce lieu que se fabrique le char de Sainte Rosalie. Sa construction est un spectacle, chacun s'empresse à le voir avant le jour de la cérémonie. Il semble que la joie augmente dans la Ville à mesure qu'il se construit. Car ce n'est point par des jeûnes, des austérités, des mortifications, des macérations, que les Siciliens honorent cette Sainte; c'est par des chants, des danses, des feux d'artifices, des réjouissances de tous les genres. Il semble en effet qu'il soit plus naturel de se réjouir que de s'affliger quand on voit s'approcher l'anniversaire de ceux qu'on aime & dont la mémoire nous est agréable. C'est du moins ainsi qu'on célèbre par-tout la Fête des Rois, & des pères de familles. Le même usage ne prévaut pas dans toutes les Fêtes des Saints, même en Italie; il y en a beaucoup où l'on pleure, où l'on se donne la discipline, où on se couronne d'épines, comme nous l'avons remarqué : mais pour Sainte Rosalie, on la fête comme une mère, comme une sœur, comme une épouse qu'on adore & qu'on veut remplir de la joie qu'on éprouve.

Cette rue longue & droite qu'on appelle Cassero, qui commence à la porte Heureuse & qui traverse toute la Ville, est décorée d'un bout à l'autre de pyramides destinées à former une illumination la nuit & une décoration le jour. C'est pourquoi elles sont ornées de peintures analogues à leur forme : plusieurs représentoient des fontaines, d'autres avoient des guirlandes, des médaillons où étoient peints des sujets historiques, d'autres offroient des figures colossales; plusieurs de ces peintures étoient fort bien faites, les ornemens étoient de bon goût, & arrangés de manière que les lampions ne les défiguroient point.

La Fête de Sainte Rosalie, ou plutôt les Fêtes qu'on célèbre en son honneur, commencent vers le 10 de Juillet, c'est le plus beau temps de l'année; & dans cet heureux climat où le ciel est constamment serein, il est inoui peut-être que la Fête ait jamais été troublée par un jour d'orage. Je décrirai celle que j'ai vue en 1776. Elle commença le Samedi.

Fête du Samedi.

Le char, qui fait le principal ornement de la Fête, part de la porte des Grecs; il marche du pas le plus lent, & s'avançant le long du quai appelé la Marine, il va gagner la porte Heureuse par laquelle il entre dans la ville. Il est traîné par quarante mules richement équipées & guidées par vingt postillons revêtus de longues robes rouges à l'Espagnole, avec des chapeaux surmontés de plumes ondoyantes. Ce char, ces mules, ces postillons sont précédés d'une Compagnie de Dragons à cheval, de huit trompettes, de six Officiers à pieds, avec un étendart & deux enseignes ; de quatre Ecuyers, de quatre Dignitaires du Sénat, à pied ; d'une espèce de Caporal avec huit hommes au service du Sénat, en robe & à pied, avec un drapeau & huit Dragons à cheval. Le Maître des Cérémonies à cheval, enveloppé d'un grand manteau noir & couvert d'un large chapeau garni de plumes blanches, à la manière Espagnole, marche immédiatement à la tête des mules qui traînent le char : il tient une





Le Char de Ste. Rosalie

[illegible] à la [illegible], & l'on fonne de temps en temps pour régler la marche, pour faire qu'on s'arrête, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] construit tous les ans sur un nouveau modèle, [illegible] de long & vingt de [illegible] c'est une [illegible] triomphe [illegible]

[illegible]

[illegible] elle [illegible]

[illegible]

fur la fête [illegible]

[illegible]

[illegible] le long du Cassaro [illegible]

[illegible]

de la parure, la clarté douce & vive de cette multitude infinie de lampes, composent un ensemble [illegible] tant, un spectacle délicieux : on éprouve un sentiment & un intérêt ravissant, on est heureux de la joie [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



petite cloche à la main, & il en sonne de temps en temps pour régler la marche, pour faire qu'on s'arrête, qu'on s'avance ou qu'on parte tous ensemble.

PLANCHE QUARANTE-DEUXIEME.

Char de Ste Rosalie.

Ce Char, construit tous les ans sur un nouveau modèle, a environ quatre-vingt pieds de haut, quarante de long & vingt de large : c'est un arc de triomphe mobile, qui porte une prodigieuse quantité de Musiciens, & dont la base est une espèce de conque, posée sur quatre roue.

Au milieu de cet arc est le simulacre de la Sainte; elle est représentée sous la forme d'une jeune fille, elle est revêtue d'habits magnifiques; elle semble portée sur un nuage, elle est entourée de rayons qui figurent ce qu'on appelle une gloire : des Soldats simulés placés près de cette Sainte, ont l'air de veiller à sa défense.

Le canon donne le signal du départ sur les cinq ou six heures du soir. Le char s'avance si lentement, que chacun a le temps de le contempler à son aise. Huit Grenadiers à cheval marchent derrière & empêchent la populace d'en approcher. Cette populace le suit en foule, en criant *vivat*. Une police bien sage & sévèrement exécutée empêche qu'aucun carosse, aucune voiture, ne paroisse pendant les cinq jours que dure la Fête, ni sur le beau quai de la Marine, ni dans la grande rue du Cassero; des Gardes à cheval, le sabre à la main, postés au coin des rues adjacentes, sont chargés de les arrêter & s'en acquittent ponctuellement; ainsi le peuple y est en sûreté, & peut-être n'y est-il jamais arrivé d'accident.

Lorsque le char a passé le long du quai de la Marine, il entre dans la Ville par la porte Heureuse & il s'avance le long du Cassero; les balcons garnis de monde, & sur-tout de femmes parées magnifiquement, font un superbe coup-d'œil; la rue est remplie d'une si grande foule, que le Char peut à peine s'ouvrir un passage. Il va ainsi jusqu'à la place du Palais du Vice-Roi près de la porte neuve. Il y arrive avec la nuit. On illumine alors le Cassero. Cette rue semble toute en feu des deux côtés. Le nombre de ceux qui allument les lampions est si grand, que cette rue est illuminée en peu d'instans. Le long mur du quai de la Marine est aussi très-bien éclairé; la beauté du lieu, la foule du monde, l'élégance de la parure, la clarté douce & vive de cette multitude infinie de lampes, composent un ensemble charmant, un spectacle délicieux: on éprouve un sentiment & un intérêt ravissant : on est heureux de la joie publique.

Dans la place, vis-à-vis le palais du Vice-Roi, on avoit préparé un grand feu d'artifice ; la décoration de celui que j'ai vu représentoit la façade d'un palais. Il se tira environ deux heures après le coucher du soleil, il fut assez bien exécuté, il dura une demi-heure. Le palais du Vice-Roi, celui de l'Archevêque, ainsi que les maisons & Monastères d'alentour, qui décorent la même place, étoient remplis de monde ; les cris de joie, les battemens de mains retentirent de toutes parts ; l'applaudissement étoit général, & les échos répétoient au loin tout le bruit qui se faisoit dans la place. Bientôt après le peuple sortit en foule de tous côtés, pour jouir des illuminations qui brilloient dans tous les quartiers de la Ville.

Second Jour. Fête du Dimanche.

Elle commença à peu-près deux heures avant la nuit par deux coups de canons : l'un, tiré de la porte Neuve, & l'autre de la porte Heureuse. C'est le signal d'une course de chevaux ; ces animaux sembloient attendre ce signal avec impatience ; ils emportoient les hommes qui vouloient les retenir.

Au premier coup qu'on entend, on jette sur chaque coursier le petit écuyer qui doit courir : ils sont six ou huit ; ils partent en même-temps, & comme l'éclair ; ils percent la foule du peuple qui s'empresse

à les voir & qui les suit des yeux : on les perd bientôt de vue au milieu de tout le peuple : ils arrivent enfin au bout de la carrière : le vainqueur revient précédé de deux tambours, & accompagné de tous les polissons de ses amis qui tiennent de chaque côté la bride de son cheval ; deux trompettes marchent derrière lui : l'on porte en pompe, à sa suite, le *Pallio*, morceau d'étoffe brochée d'or; on l'élève en l'air comme une bannière : c'est le noble prix d'une si noble victoire. Dans cet appareil, il s'avance en triomphe le long du Cassero, jusqu'à la porte Heureuse, où descendu de cheval, il cesse de fixer les regards du public, en se confondant parmi ses amis qui redeviennent ses égaux.

Une heure après, on fait une autre course ; ce sont trois sortes de chevaux différens qui courent ensemble, des jumens, des chevaux & des janetti, qui sont des chevaux barbaresques. Cette course est annoncée comme la première, par deux coups de canons : le premier avertit de se tenir prêt, le second est le signal du départ.

Lorsque la nuit est venue, un nouveau coup de canon avertit d'illuminer le Cassero & la Marine. Les femmes qui sont aux fenêtres, ou sur les balcons, & qui sont le plus bel ornement de cette superbe rue, sont sur-tout habillées à la Française ; si ce n'est régulièrement, c'est du moins avec élégance. La multitude d'étrangers que la foule attire, & qui ont conservé le vêtement de leurs pays, offre un spectacle d'une variété très-piquante, soit en hommes ou en femmes.

Cependant, on illumine le Char de Sainte-Rosalie, les Musiciens le remplissent, & au signal d'un coup de canon, ils donnent un coup d'archet & commencent une symphonie ravissante. Le char s'ébranle, il se met en marche avec la même gravité & la même majesté que le jour précédent ; il part de la place du château, où la veille on l'avoit amené ; il descend le Cassero, en s'arrêtant devant les maisons des personnes distinguées ; les Musiciens y exécutent différens airs ; de là, ce Char se rend au quai de la Marine, qu'il parcourt dans toute sa longueur. Ce Char, cette musique, cette illumination mobile, celle du quai, la vue du rivage de la mer, la foule immense du peuple, des grands, des femmes, des gens de tous états confondus ensemble, jouissant des mêmes plaisirs, sans tumulte, sans confusion ; la beauté du ciel, le calme de l'atmosphère, & la douceur de la température, tout cela forme un ensemble qu'on ne peut décrire, mais qui rend heureux le spectateur ; on pourroit dire qu'il respire la félicité.

Fête du Lundi.

Les plaisirs publics recommencèrent à la même heure. Les croisées, les balcons, les rues, le quai étoient tous remplis de spectateurs & de spectatrices toujours très-parés. Le Char recommence sa route avec son cortège & sa musique accoutumée, il repasse le quai & la grande rue, faisant les mêmes stations & ne variant que ses concerts : il retourne dans la place du château, & va se replacer en face du palais du Vice-Roi. Cent mille lampions, & plus peut-être, disposés avec art sur des pyramides, illuminent la rue du Cassero, comme les jours précédens. Mais le quai de la Marine offre une illumination différente : elle représente des pilastres, des arcades ornées de guirlandes de fleurs; ces pilastres & ces arcades sont surmontés d'une corniche & d'une balustrade, qui sont aussi très-garnis de lumières.

En face du pavillon, qui est au milieu de ce quai, on avoit élevé sur le bord de la mer un grand feu d'artifice, de forme circulaire. Le Vice-Roi étoit dans ce pavillon pour le voir tirer.

Au commencement de la nuit, tous les vaisseaux qui étoient dans le port se rassemblèrent en face du quai à un demi-mille de distance ; il y avoit parmi eux plusieurs chébecs du Roi, la plupart étoient illuminés : les lampions placés sur les mâts, sur les vergues, sur les bords de la poupe à la proue, dessinoient à l'œil, dans l'obscurité, en trait de feu, la forme des vaisseaux ; chacun d'eux faisoit des décharges de canons. Enfin, après que le feu d'artifice eut été tiré, le Vice-Roi s'embarqua dans une felouque magniquement décorée, ornée de verdure & très-agréablement illuminée. Il sembloit un bosquet enchanté préparé pour le triomphe d'Amphitrite. Au moment où il entre dans cette barque,

il

il se fait un signal de fusée, une décharge générale de l'artillerie de tous les vaisseaux. La felouque s'éloigne; la mer écume & étincelle sous plus de cinquante rames; la felouque fait un vaste circuit, & tandis qu'elle vogue, les tambours battent, les trompettes sonnent, les clarinettes jouent; c'est un tintamare qui transporte de plaisir. Le charme de la barque illuminée qui vogue majestueusement sur les ondes, offre le spectacle le plus agréable pour cette foule immense de spectateurs qui se promènent sur le quai, & ce quai, cette foule de spectateurs, l'éclat de cette illumination réfléchie par le cristal des eaux, & brillante sous la douce obscurité du ciel plus pur & plus éblouissant par le feu des étoiles, formoient à leur tour le spectacle le plus intéressant pour ceux qui se promenoient dans la felouque avec le Vice-Roi. Dans cette foule prodigieuse, il ne se commet pas le moindre désordre, il n'y a pas le moindre trouble populaire. Chacun jouit de bonne foi, & ne s'occupe que de la douce émotion qu'il éprouve, du tableau qui le charme. Je l'avoue, l'ame est si remplie qu'elle ne desire plus rien; elle semble avoir atteint le bonheur suprême.

Le retour du Vice-Roi, son débarquement se fait avec pompe; il retourne à son palais à pié, accompagné de la noblesse qu'éclaire encore cent flambeaux, & suivi du peuple qui continue à jouir des plaisirs de cette belle promenade.

Fête du Mardi.

Quelques heures avant la nuit, on fait une course de chevaux, assez semblable à celle que nous avons déja décrite. En attendant qu'elle commence, on fait des paris en faveur des chevaux qui doivent courir, chacun en jugeant sur l'apparence, & se déterminant selon le goût que tel cheval ou tel écuyer lui inspire.

La nuit venue, on illumine encore la rue du Cassero & le quai de la Marine; ensuite, tout le monde se rend à la Cathédrale: l'intérieur de cette église est éclairé dans toute sa longueur & dans toute sa hauteur par une multitude infinie de petits lustres.

La voûte & toute l'architecture de cet édifice sont décorés de guirlandes de fleurs artificielles & d'ornemens en cartons, argentés & brillantés avec des morceaux de glaces; des lampions ou des bougies sont placés sur toutes les parties principales de l'architecture, outre les lustres qui, m'a-t-on dit, étoient au nombre de mille, & portoient chacun six bougies. Ils sont suspendus à la voûte, séparés l'un de l'autre par des distances égales, & attachés de manière que la même corde en porte trois, ou même quatre, l'un au dessus de l'autre.

Le jour répandu par tant de lumières est doux, égal, & cependant très-brillant; il ne blesse point la vue, il laisse appercevoir au travers de la flamme des bougies les ornemens de la décoration.

Dans le sanctuaire seul il y a un lustre plus considérable, où les lumières sont plus rassemblées; elles forment un foyer qui attire l'œil vers l'objet principal. Toute cette décoration, sa régularité, la grandeur du vaisseau, la nouveauté du spectacle, tout étonne & ravit, on seroit tenté de se croire dans une salle de bal préparée pour recevoir tous les Souverains du monde, si dans le même temps on n'entendoit pas sortir du fond du chœur la voix sonore de cent prêtres qui chantent l'office.

Fête du Mercredi.

On prélude de la même manière que les jours précédens. Courses de chevaux, illuminations, grand concours de peuple, acclamations, &c. &c. La foule se rend à la Cathédrale pour y voir un nouveau spectacle: le parvi est décoré de pyramides de différentes hauteurs, formées d'un ou de plusieurs ordres d'architecture élevés l'un sur l'autre. Au bas de chacune de ces pyramides il y a un Saint ou une Sainte magnifiquement habillé avec de superbes étoffes, & représentant très-bien des figures animées. Il y en a de charmantes, mais il y en a aussi qui ne sont que des statues colorées, ou dorées en entier.

Une heure ou deux après le coucher du soleil toutes ces espèces de pyramides ou d'arcs de triomphe, avec leurs Saints & leurs Saintes, sont portés en pompe dans la Cathédrale; chacun est escorté de deux tambours, qui battent à sa droite & à sa gauche; quand ils sont tous rassemblés dans l'Eglise, ils font un vacarme effroyable;

Dieu, pour s'y faire ouir, tonneroit vainement.

C'est là qu'ils s'arrangent & se forment en procession: c'est delà qu'ils partent & qu'ils descendent la grande rue du Cassero.

Or ces pyramides, ces Saints sont ceux des différentes confrairies de la ville. Les Prêtres ou les Moines de l'Eglise dédiée à chacun de ces Saints, marchent deux à deux, précédés de la croix, devant la statue de leur Patron, & tous les confrères la suivent, ce qui fait autant de processions particulières qu'il y a de confrairies. Dans chacune on introduit des enfans habillés en Capucins, en Jacobins, en Magdelaine, en S. Michel, en Vierge, en Ange, selon le caprice du père, ou la devotion de la mère. On ne manque pas d'attacher derrière la tête de ces enfans ainsi déguisés un cercle de bois doré pour représenter une auréole, ou, ce qui est plus ingénieux, un morceau de carton grand & taillé comme une assiète, sur lequel on a tracé des rayons dorés. Il y en a quelques-uns à qui on a attaché sur le dos de grands rayons qui leur vont depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui les fait bien mieux ressembler à des Saints. Dans ces processions il y a telle pyramide de trente pieds de hauteur qui est portée par quarante hommes. Ces machines ont un nom commun à elles toutes; elles s'appellent *Varra.*

Sainte Rosalie paroît ensuite: elle est de la plus grande magnificence. Elle est sans doute la plus importante, la plus révérée, la plus propre à captiver la dévotion des citoyens dont elle est la Patronne; mais elle n'est pas la plus remarquable pour un étranger, pour un simple curieux. Ce qui fixe le plus ses regards c'est le couple sacré des statues de S. Côme & de S. Damien, toutes deux grandes comme nature, toutes deux dorées de la tête aux pieds, toutes deux debout à côté l'une de l'autre, & portant sur leur dos un grand placage de rayons dorés qui descendent jusqu'à leurs talons, d'une part, & qui de l'autre leur montent jusque par dessus la tête. Elles sont placées sur une espèce de brancard à quatre branches mises en croix. Chaque branche est portée par huit hommes. Ces trente-deux porteurs ne portent pas ces deux statues d'un pas grave & majestueux; ils courent de toutes leurs forces en jettant des cris épouvantables.

Une grosse & longue corde est attachée à cette machine, & est tenue par autant de monde qu'il s'y en peut attacher; car, de la vîtesse qu'ils vont, s'ils se heurtoient, la machine culbuteroit.

Quand ces porteurs sont arrivés au milieu du Cassero, ils détachent la corde, ils font tourner cette grande machine avec une vîtesse inconcevable; & ils la font tourner si long-temps qu'ils en sont tout en nage. Pour les soutenir dans ce pieux exercice, & pour les rafraîchir, une quantité prodigieuse de filles & de femmes les accompagnent, tournent avec eux, & agitant en l'air le bout de leurs tabliers, elles leur font au visage le plus de vent qu'elles peuvent. Ce tournoyement ne cesse que quand les forces des porteurs sont totalement épuisées; & pendant qu'ils tournent, tout le peuple jette en l'air son bonnet, son chapeau ou son mouchoir, saute à l'entour d'eux, & crie à tue-tête, *vivent S. Côme & S. Damiens!* sans songer seulement que ces Saints sont morts depuis plusieurs siècles.

Après s'être un peu reposés, les porteurs reprennent leurs Saints, y rattachent la corde, & se mettent de nouveau à courir, comme s'ils étoient poursuivis. C'est ainsi qu'ils se rendent à une Eglise qui est en face de la porte des Grecs; les autres Congrégations se rendent aussi à leurs Eglises. Alors la Fête est terminée: le peuple n'a plus qu'à jouir de l'illumination du Cassero & de celle du quai, jusqu'à environ minuit que les carrosses ont le droit d'arriver, & de s'emparer à leur tour de la promenade. Le peuple à cette heure s'en est en effet retiré.

CHAPITRE HUITIEME.

Départ de Palerme. Compagnie du Prince de Pietra Perzia. Retour à la Bagaria. Blé naturel. Monté Catalfano. Ruines de la ville de Solunte. Voyage à Thermini.

EN partant de Palerme, je pris la route de Messine; le Prince de Pietra Perzia ne voulut pas me quitter sans me faire voir la belle maison de campagne que possède le Prince de Résutana, à environ deux milles de Palerme, sur la route des Colli.

Le Prince de Pietra Perzia joint à beaucoup de connoissances, beaucoup de goût: sa politesse véritablement noble, a banni toute étiquette, & tout ce petit cérémonial dont les Seigneurs de la Sicile sont encore trop occupés. Il sait mettre tout le monde à son aise en conservant sa dignité. Il accueille les étrangers; il se plait à leur épargner les embarras qu'on éprouve dans un pays qu'on ne connoît point: il prévient leurs desirs, il leur facilite tous les moyens de satisfaire leur curiosité. La Princesse son épouse accueille les étrangers avec la même politesse, que les graces de son sexe rendent encore plus touchante: l'un & l'autre parlent françois avec une extrême facilité, l'un & l'autre ont adopté à bien des égards les usages & l'urbanité de la France.

La maison du Prince de Resutana est située très-avantageusement. Elle s'élève au milieu d'une plaine: les quatre faces sont exposées aux quatre vents principaux: chacune a une longue & belle avenue; chaque avenue se termine par un point de vue différent, & chacun de ces points de vue est d'une beauté surprenante.

Cette maison, ou plutôt ce casin, est entouré de jardins charmans, de campagnes délicieuses, d'arbres de mille espèces différentes.

J'ai remarqué à l'entrée d'un verger un arbre d'une espèce particulière. Il ressemble beaucoup au saule de Babylone, que les Italiens appellent l'*arbre pleuvant*. Ses branches en partant de sa tige se courbent vers la terre: ses feuilles très-longues & très-étroites pendent perpendiculairement: ses fruits sont semblables à des grains de poivre, & peuvent servir aux mêmes usages. Ils en ont l'odeur & la saveur piquante.

Ce casin a divers plafonds, qu'on dit avoir été peints par *Vito d'Anna*. On attribue à ce même peintre plusieurs tableaux dont il est orné. Les appartemens sont décorés avec magnificence. Je vis dans un joli boudoir plusieurs petits tableaux de différens genres, dont plusieurs étoient d'excellens maîtres. Il est assez rare en Sicile d'en trouver d'aussi bons dans cette grandeur.

Delà nous passâmes à la Bagaria: le Prince de Pietra Perzia me montra du blé venu sans culture, tel que la nature le produit indépendamment des travaux du laboureur. Je dis du blé, parce que les gens instruits & le peuple de la Sicile sont convaincus que cette plante est du véritable blé, que la culture rendroit équivalent à celui dont on fait du pain: mais plusieurs Naturalistes françois ne croyent point que ce soit la même espèce. Les Botanistes l'appellent *Ægylops ovata* L. Sp. Pl. Ils disent qu'on trouve cette epèce de gramen en Provence, & sur le Mont d'Or en Auvergne, aussi bien qu'en

Sicile ; & que jamais on n'a vu nulle part du blé naturel, ce qui nous paroît peu vraisemblable. D'autres Naturalistes françois auxquels j'ai fait voir celui que j'ai rapporté de Sicile, n'ont pas douté que ce ne fût le blé dans son état primitif : ils desiroient de faire quelque expérience chymique qui pût le constater ; mais je n'en avois pas une quantité suffisante.

Blé naturel.

La terre féconde de la Sicile en produit ainsi d'elle-même, & elle est, je crois, le pays de l'Europe où cette plante vienne le plus abondamment sans culture.

Ce blé dans son état naturel n'est qu'une espèce de gramen, qui mérite d'être cultivé avec beaucoup de soin, qui ne s'élève guère qu'à la hauteur d'un pied, & qui ne porte au bout de sa foible tige qu'un très-petit épi, si l'on peut donner le nom d'épi, à deux petits grains inégaux, surmontés d'un troisième, & couronnés par quelques arêtes ou barbes d'un pouce de long, à-peu-près comme celles du seigle. L'écorce de ces grains est épaisse & dure : on trouve au dessous une seconde pellicule qui enveloppe le grain : ce grain moins rond que le nôtre, est moins considérable de volume, il contient peu de farine. Il ressemble assez à un pepin d'orange qui seroit strié longitudinalement.

La Sicile produit aussi de l'avoine sans culture ; le grain en est si prodigieusement allongé, & il est si mince, qu'il a très-peu de substance, & qu'il donneroit peu ou point de farine ; d'ailleurs cette plante est de la même grandeur que l'avoine ordinaire, elle en a toute la figure extérieure.

Route de Palerme à la Bagaria. Tombeaux antiques. Débris de la ville de Solunte.

La route de Palerme à la Bagaria offre un spectacle singulièrement agréable, par la beauté & par la quantité des maisons de campagne qui se voient sur le chemin, & par la vue de la mer, qui se varie sans cesse, en vous présentant successivement des golphes & des promontoires, des vaisseaux ou des barques qui tantôt approchent du rivage, tantôt se perdent dans les vapeurs de l'horison, & qui par fois se groupoient avec les isles de Lipari, que je découvrois déja.

En m'avançant je vis s'élever le Mont Jalfano, ou plutôt Catalfano. C'est un amas de rochers assez pittoresques, qu'on apperçoit en sortant de Palerme ; ils forment le cap Gerbino qui s'étend autour d'eux, & qui se prolonge vers le nord. Au midi est le pays qu'on appelle la Bagaria, où le Prince de Boutera, beau-père du Prince de Petra Perzia a une belle maison dans ce pays. Mon équipage, que j'avois envoyé devant moi, m'y attendoit. Mais avant de quitter ce beau lieu, je voulois visiter & la Montagne, & ce qu'il y a d'intéressant aux environs ; le Prince daigna m'accompagner.

Au midi de la Montagne, au lieu appellé *Terra di Spucesse*, près de Santa Silvia, nous vîmes plusieurs tombeaux dans les jardins, dans les vergers, dans des enclos de vignes ; ils étoient creusés dans la roche, à peu de profondeur ; ils formoient de petites chambres sépulcrales de six ou huit pieds en quarrés : il y en avoit de diverses grandeurs. On y descendoit par des degrés qu'on avoit aussi taillés dans la roche. L'ouverture qu'elles présentent ressemble à celle d'une cave dont on auroit ôté la trappe. Elle se fermoit avec de grandes pierres posées en travers horisontalement.

On trouve dans l'intérieur de quelques-unes de ces chambres sépulcrales de grands sarcophages, taillés dans le roc même qui forme le sol, les uns au milieu de la chambre, les autres appliqués aux parties lattérales ; dans plusieurs on voit, outre ces tombeaux, de petites niches propres à recevoir des urnes cinéraires.

On me montra des vases dans le goût Etrusque & Romain qui avoient été trouvés dans ces tombeaux.





Débris de la Ville de Solus ou Solunte, représentés géométralement

Fragment du Pied d'une Statue antique

[illegible] C'est [illegible] au Prince de Torre [illegible] qui étoient [illegible]

[illegible] antiques [illegible] dans des [illegible]

[illegible] sur le sommet de la montagne, est en effet très-ancienne : le Pere [illegible] dans son Traité de la Sicile, [illegible] les Phéniciens eussent [illegible] des

[illegible]

considérable, mais elle pouvoit s'étendre sur [illegible], descendre jusque dans la plaine, [illegible]

[illegible] de distribution. Ils sont couverts de [illegible], tels que les corniches, des [illegible] de différens genres. La colonne [illegible] considérable [illegible]

[illegible]

[illegible] & les

[illegible]

La figure Ire. A [illegible] & la tête [illegible] corniche de pr[illegible]

[illegible]

[illegible] Plusieurs de ces Temples, comme celui de [illegible]



Sur le chemin qui conduit à la montagne, & près d'un Casin qui appartient au Prince de Torre Muzza, on nous fit remarquer des sarcophages qui étoient taillés aussi dans la roche dont le sol est formé; on les voyoit à découvert.

Ces tombeaux sont carrés, d'une forme longue & irrégulière : la négligence avec laquelle ils ont été travaillés, rappelle l'idée d'une très-haute antiquité : on voit qu'ils ont été faits dans des temps où ce peuple ne se piquoit pas d'exactitude dans ces sortes d'ouvrages.

La ville de Solunte, qui est bâtie sur le sommet de la montagne, est en effet très-ancienne : le Père Massa dans son Traité de la Sicile, prétend qu'elle existoit avant que les Phéniciens eussent établi des colonies dans cette isle, & qu'ils l'augmentèrent beaucoup. Elle a été détruite enfin par les Sarrasins.

L'inégalité du terrein ne permet pas de croire que cette ville ait pu avoir d'autres beautés locales que celles qu'elle tiroit de son élévation. La petitesse du lieu persuade d'abord que cette ville étoit peu considérable, mais elle pouvoit s'étendre sur le penchant de la montagne, descendre jusque dans la plaine, & je crois qu'une partie de la ville y descendoit en effet, & s'y étendoit considérablement.

On voit épars sur cette montagne des pans de murs qui s'élèvent plus ou moins de terre dans toutes sortes de directions. Ils sont couverts de débris, tels que des corniches, des frises, des architraves de différens genres, des colonnes de différentes grosseurs, dont aucune n'est d'un diamètre considérable : les plus grosses n'ont pas plus de deux pieds trois quarts. J'en ai vu en marbre de canelées qui n'avoient pas plus de douze à quinze pouces. On les avoit découvertes depuis peu en creusant la terre. Elles paroissoient d'une antiquité postérieure aux autres. On y appercevoit le caractère de l'ordre Corinthien, tandis que les plus grands édifices de cette ville étoient, ainsi que presque tous ceux de l'ancienne Sicile, de l'ordre Dorique primitif, sans base ni astragale, avec des cannelures peu profondes.

Pour avoir quelque chose d'une ville aussi antique, j'ai dessiné les fragmens les moins mutilés & les plus dignes d'attention.

PLANCHE QUARANTE-TROISIEME.

Débris de Solunte représentés géométralement. Fragment du pied d'une Statue antique.

La figure 1re. A représente un chapiteau avec l'architrave & la frise. B B deux corniches de profils différens : l'un est la naissance d'un fronton que j'ai représenté avec son plafond C C, pour faire connoître les ornemens qu'on y a sculptés. Celle F a une singularité peu commune, qui m'a déterminé à le copier : ce sont des oves E, taillés dans la moulure qui est au dessous du plafond.

J'ai remarqué qu'il y avoit des singularités dans le caractère des profils de ces édifices. Voyez E E. Ce peuple a suivi un systême qui a quelque chose de très-moderne, & qui n'appartient qu'à lui pour cette partie de son ordre d'architecture. Je suis étonné qu'il n'ait pas étendu ce même goût jusques sur les chapiteaux. Celui-ci A est semblable aux chapiteaux de la haute antiquité, ce qui me fait croire que ces variétés ne sont pas très-antiques, quoique ce chapiteau n'ait point éprouvé de changement.

Ces édifices sont en pierres; dans ce qui reste sur pied ou de détruit, je n'ai rien remarqué de particulier.

J'ai copié aussi un chapiteau d'ordre Ionique D, qui n'est sûrement pas d'une grande antiquité.

Bâtir des Temples sur le sommet des montagnes est un usage très-ancien qui s'est perpétué de nos jours. Dans la haute antiquité on bâtissoit très-souvent ces Temples en des lieux élevés. C'est-là qu'on plaçoi la Divinité tutélaire dont on attendoit du secours. Les Prêtres & tous ceux qui étoient attachés au culte des autels étoient logés dans les environs. Plusieurs de ces Temples, comme celui de Jérusalem entre autres, étoient eux-mêmes des citadelles.

Les Temples de Solunte étoient placés sur le sommet de cette montagne presque inacceſſible de tous côtés : on n'y arrivoit que par une ſeule route qui aboutiſſoit à la partie de la ville qui étoit ſituée à-peu-près au midi.

La route qui conduiſoit à Solunte étoit taillée dans le roc, on avoit ſuppléé au défaut du roc dans quelques endroits par des pierres taillées qu'on avoit ajuſtées à la forme de la montagne. Ce chemin étoit aſſez large pour que les voitures puſſent y monter commodément. Il s'eſt aſſez bien conſervé. On en voit encore des parties qui en donnent une grande idée. J'ai été d'autant plus agréablement flatté de trouver dans ce lieu d'auſſi beaux reſtes d'un pareil monument, qu'ils ſont fort rares en Sicile. Les eaux pluviales en deſcendant de la cime du mont, & en ſe raſſemblant dans des cavités, ont dégradé cette route en beaucoup d'endroits.

Apres avoir bien obſervé tout ce que cette montagne & ſes environs offroient de curieux, le Prince me conduiſit au château qu'il occupe à la Bagaria. Il eſt ſitué à l'extrémité de la grande-rue, & il en fait le plus bel aſpect.

Le lendemain je quittai le Prince, pénétré du regret de m'éloigner de lui, & de reconnoiſſance pour le bon accueil qu'il m'avoit fait, & pour les bons procédés que j'en avois reçus en tous genres.

Avant de partir, je parcourus encore de mes yeux ce pays de la Bagaria ; c'eſt un charmant ſéjour. Toute la Nobleſſe de Palerme a pris plaiſir à l'embellir, à y conſtruire de vaſtes maiſons de campagne. Outre celle du Prince de Pietra Perzia que je quittois, on y voit celle du Prince de Caſtel-Novo, dont la ſituation charmante eſt unique ; celle de Monſeigneur Galletti, bâtie dans le goût moderne : l'architecture en eſt du meilleur ſtyle ; & celle du Prince de la Valguarniera, qui offre mille variétés intéreſſantes ; puis celle du Prince de Palagonia dont nous avons parlé Chapitre V.

Après avoir quitté la Bagaria & paſſé la terre de Spuceſſe, je vis un grand & beau pont ; je dis beau, parce qu'il a été fait avec beaucoup de prétention ; ainſi qu'un autre qu'on trouve plus loin près de Thermini. Ces deux ponts ont été conſtruits depuis peu d'années.

Dans toute la Sicile la plupart des ponts ſont très-mal faits, principalement ceux qui n'ont qu'une arche ; ſi leur longueur eſt de dix toiſes, ils vous préſentent une montagne de trente pieds d'élévation, dont la pente eſt très-rapide & très-difficile à gravir. Cette ſorte de conſtruction eſt d'autant plus ridicule, qu'elle eſt preſque inutile : que ſi le torrent s'enfle & ſe déborde, les chemins, aux deux extrémités du pont, ſont inondés & impraticables avant que l'eau ſoit parvenue au milieu de la hauteur de l'arche ; car ces ponts n'ont qu'une arche, & c'eſt la principale cauſe de leur ridicule élévation.

On eſt peu ou point dans l'uſage de faire des ponts dont la voûte ſoit un arc ſurbaiſſé : cependant la néceſſité & la poſſibilité de le faire ſont fréquentes ; mais c'eſt qu'on ſuit une routine qui eſt de faire des arcs en demi-cercle ou plein ceintre, comme ſes prédéceſſeurs, ſans chercher à inventer rien de mieux, ſelon les convenances & les circonſtances locales.

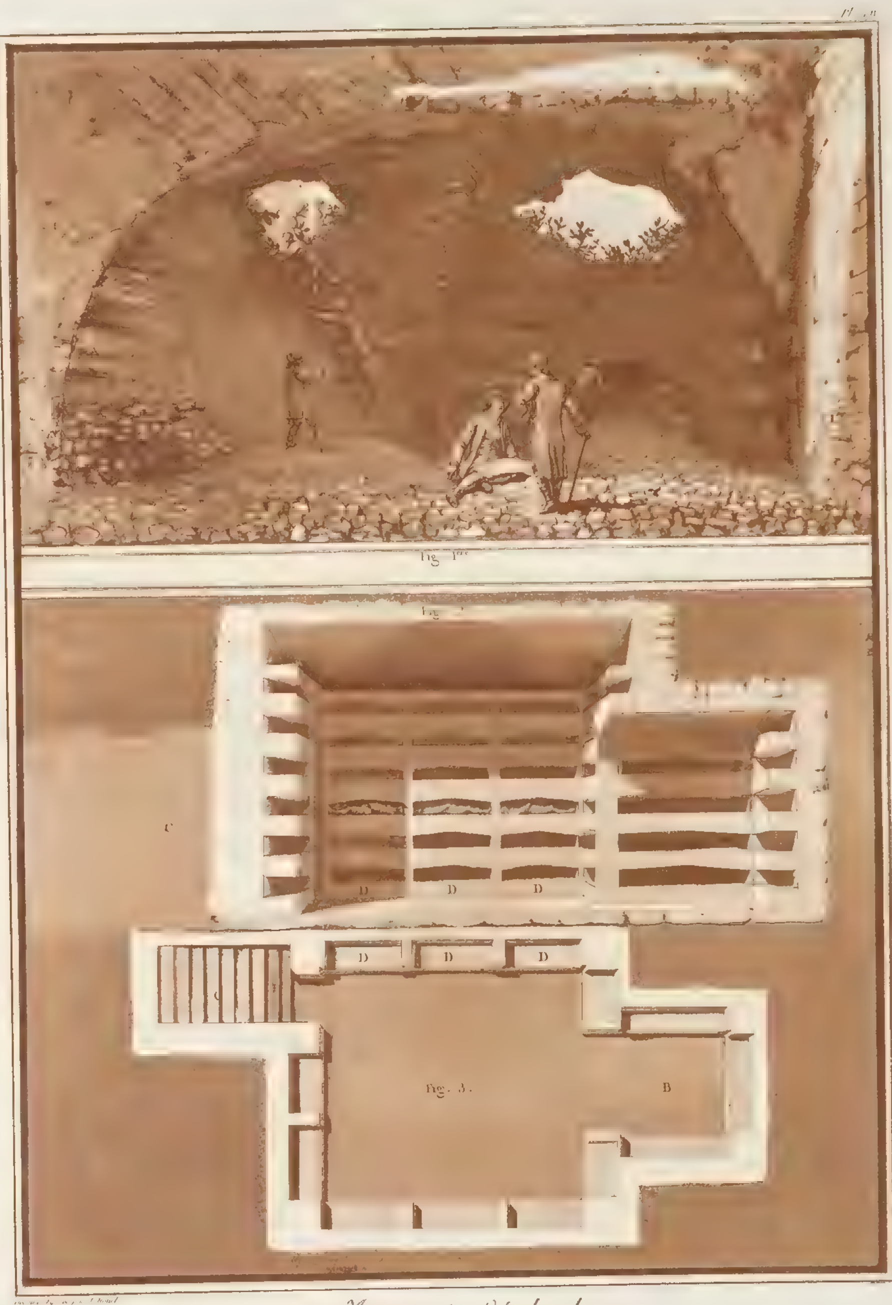
Thermini.

J'arrivai à Thermini, ville maritime ſituée à douze milles de la Bagaria.

Je me préſentai chez D. Joſeph Gandolfe, avec des lettres de recommandation de MM. Grano & Vierne, négocians de Palerme. Il m'accueillit avec empreſſement. Ils me procura un bel appartement à Sainte Anne, Couvent de Cordeliers peuplé ſeulement de trois religieux ; le Père Prieur & deux Frères. Je leur fus bien recommandé, & j'en fus bien traité.

Le lendemain matin M. Gandolfe vint me prendre, & me conduiſit chez différentes perſonnes ; entre autres chez D. Franceſco Lugdolena, amateur & peintre. Ce qu'il m'a montré de ſes ouvrages, prouve qu'il avoit un véritable talent.

En



Monument Sépulcral,

avec son Plan et sa Coupe en perspective









Entablement en marbre d'ordre Corinthien.

[illegible] Duquesnoy [illegible] de noblesse et plus d'élégance [illegible] il a trouvé [illegible] ; s'il n'eût pas été mort [illegible], dans [illegible] il a dû avoir [illegible]

[illegible] L'ensemble de ce pied, [illegible] encore de [illegible]

[illegible]

[illegible], près de la porte [illegible]

[illegible] y avoir peut-être. On n'en peut [illegible]

[illegible] QUARANTE-CINQUIÈME

Collection de [illegible]

[illegible]



En viſitant le cloître des Dominicains, nous vîmes le très-beau reſte d'un pied de figure antique : voyez Planche XLIII, fig. 2. Rien ne peut avoir plus de nobleſſe & plus d'élégance : il eſt de marbre blanc, il a treize pouces de haut ſur dix-neuf de long ; s'il n'eût pas été mutilé, dans cet état entier il a dû avoir vingt-quatre pouces de long ; la figure dont il étoit la baſe avoit donc ſeize pieds. Je l'ai deſſiné ſous deux aſpects, pour faire connoître une des plus belles choſes qui ſubſiste encore du travail des anciens. Ce précieux fragment donne la plus grande idée de la Statue coloſſale dont il faiſoit partie. Il eſt revêtu d'une chauſſure brodée qui ſe laçoit ſur le cou de-pied ; & qui, telle que les brodequins, en l'ornant n'en cachoit pas la forme. L'enſemble de ce pied, le choix exquis de ſes ornemens & la grace de leur exécution, font éprouver encore de nouveaux regrets à ceux qui ſont capables de ſentir de quel modèle les arts ont été privés en perdant la ſuperbe Statue qui s'élevoit ſur ce pied.

PLANCHE QUARANTE-QUATRIEME.

Monument ſépulcral avec ſon plan & ſa coupe.

Il me conduiſit enſuite dans un lieu planté de vigne, qu'on appelle Belvedere. Il eſt ſitué hors de la ville, près de la porte, ſur la route de Palerme. On y voit ce monument ſepulcral enfoncé en terre juſqu'aux deux tiers de ſa hauteur. Il ne préſente à l'extérieur rien qui fixe les yeux. On y entre par des trous que le temps a faits à la voûte. L'intérieur n'eſt éclairé que par les ruptures par leſquelles ſont tombés & tombent journellement beaucoup de débris qui rempliront ce lieu, & qui le ſouſtrairont aux regards du curieux.

Cet édifice eſt bâti en moilons, tels qu'ils ſont dans ce pays, & de grandes briques à la Romaine. Je le crois du dernier temps de cet Empire.

Dans l'intérieur, tout autour de ce monument ſepulcral, fig. 1, on voit les reſtes de tombeaux qu'on y avoit pratiqués. On n'en peut guère diſtinguer la forme que dans les parties qui ſont aux angles A A ; & dans une eſpèce de petit cabinet voûté B, ſitué à l'occident, & deſtiné auſſi aux ſépultures des morts. L'eſcalier par où l'on arrivoit étoit conſtruit dans l'angle oriental. Voyez C au plan, fig. 3, & à la coupe, fig. 2.

Les places où l'on mettoit les morts étoient des cavités carrées, marquées D au plan & à la coupe. Elles ſe fermoient avec des tuiles, ou avec des tables de marbre ou de pierre.

Ce monument ſepulcral eſt le ſeul où j'aie vu des ſepultures de cette eſpèce. Il n'y avoit d'eſpace dans chaque cavité que ce qu'il en falloit pour loger un mort très-étroitement. Voyez E. La nouveauté de ce genre de ſépulture m'a paru ſi curieux, qu'elle m'a engagé à la mettre ſous les yeux de mes lecteurs.

PLANCHE QUARANTE-CINQUIEME.

Entablement en marbre d'ordre Corinthien. Statue d'un Conſul Romain. Colonnes & Inſcription en marbre, &c.

Je prie le lecteur d'obſerver que les débris repréſentés dans cette planche ſont d'un genre tel que nous n'en avons point encore offert de pareils à leur curioſité. Les débris des édifices antiques de la Sicile ſont en pierre, ceux-ci ſont en marbre : la beauté de la matière, celle de la compoſition, & ſur-tout celle de leur exécution, ne permettent pas de les paſſer ſous ſilence. Ces reſtes précieux juſtifient ce que diſent les hiſtoriens de la magnificence des monumens de ce pays, qui ſont en petit nombre de cette beauté.

A l'extérieur du mur latéral à droite de la Cathédrale de Thermini, on a incruſté un morceau d'un

antique entablement de marbre, qui est très-considérable, d'un très-bon goût, & d'une très-belle exécution. Voyez A, fig. 1.

On y voit aussi un tambour de colonnes en marbre B, qui vraisemblablement appartenoit jadis à cet entablement A.

Sur ce tambour, pour grouper ces objets, j'ai placé un reste de Statue C, qui est en dehors du Palais Sénatorial de cette ville. C'est celle d'un Consul Romain. Il y a au dessous de cette figure une espèce de piédestal avec une Inscription D que j'ai gravée telle qu'elle est.

J'ai mis aussi dans la même planche une Tête de femme que j'ai vue dans le vestibule de ce même Palais. Elle est de fort bon goût, d'une belle exécution, & d'un caractère très-agréable E.

Dans la maison d'un particulier qui demeure en face du Palais Sénatorial, j'ai vu le foible reste d'une Statue d'Agathocle, avec une Inscription placée au dessus F, & avec la petite colonne de granite G.

De tous ces morceaux épars j'ai formé le groupe représenté dans cette planche. J'y ai mis aussi le vase H, que me fit voir un particulier de cette ville.

Que tels ou tels de ces fragmens viennent d'Himère, ville détruite, dont les débris sont à douze milles à l'orient de Thermini, ou que les monumens dont ils sont les restes aient été construits à Thermini même dans des temps où cette ville devenue magnifique du temps de la splendeur des Romains, ce sont des questions qui peuvent occuper le loisir des savans, & sur lesquels nous nous garderons bien d'avoir aucun avis : nous dirons seulement que ces beaux restes sont la preuve que les arts ont été portés dans cette ville au plus haut degré de perfection, & qu'on peut, sans risquer d'être la dupe de sa crédulité, admettre ce que l'histoire raconte des merveilles & des prodiges des Arts cultivés dans ces heureuses contrées.

Dans la campagne, au midi de Thermini, on trouve les restes de plusieurs aqueducs construits dans les derniers temps de l'empire des Romains. Ces aqueducs qui amenoient de l'eau dans cette ville, venoient quelquefois de très-loin : près de la porte de cette ville, qu'on appelle la porte de Palerme, on voit des portions considérables d'un de ces aqueducs, qui traversoit une vallée très-profonde pour se rendre à Thermini. Ni sa construction, ni ce qui en reste, n'offrent rien qui m'ait paru mériter la peine d'être dessiné.

En entrant dans la ville de Thermini, on voit dans une vaste place près de la petite Eglise de S. Jean, des portions de murs antiques qui s'étendent en différens sens : on y distingue les parties des aqueducs qui aboutissoient à un réservoir dont on reconnoît encore l'enceinte, & quelques accessoires qui n'ont guère de caractère distinctif; on voit seulement qu'ils ont appartenu à quelque grand édifice. Pour le bien reconnoître, il faudroit faire des fouilles considérables. J'en ai dessiné quelques choses; mais ces murs dégradés & sans forme n'étant ni pittoresques, ni propres à éclaircir l'histoire, je ne les ai point gravés.

Thermini est un de ces petits ports qu'on appelle en Sicile Caricatore, parce qu'on y charge dans des bâtimens les grains & les légumes qu'on y apporte des campagnes voisines. Le rivage étant propre pour y établir des tonnarres, on y en voit plusieurs : cette pêche, & celles de quelques autres poissons occupent le bas peuple de cette ville, & même celui des pays circonvoisins.

PLANCHE QUARANTE-SIXIEME.

Femmes qui font des cordes pour les Tonnarres. Monnoie d'Himera. Plan des Bains chauds de Thermini. Fragmens antiques.

Les filets des Tonnarres sont composés d'une espèce de cordes qu'on fabrique avec une plante qu'on appelle en Sicile jounmare, nommée par les Botanistes *Chamærops humilis* L. Sp. Pl. en françois Palmier en éventail. En Sicile elle croît en buisson sur les rochers; & dans les terres, étant cultivée, elle s'élève comme le palmier avec une tige : on en voit à Paris au jardin du Roi. On la choisit, on la nettoie, on



[illegible] Statue d'Agath[illegible] [illegible] l'inscription placée au dessus F. & avec le [illegible]

[illegible] ces fragmens [illegible] de Thermini, ou que les monumens dont ils [illegible] été [illegible] Thermini [illegible]

[illegible] questions qui peuvent occuper [illegible]

[illegible], il faudroit faire [illegible]

[illegible] parce qu'on y charge dans [illegible] pour y établir les tonnarres, on y en voit plusieurs : cette pêche, & celles de quelques autres poi[illegible]

PLANCHE QUARANTE-SIXIEME.



Femmes qui font des Cordes pour les Tonnares &c.

Plan des Bains de Thermini



en fait des petites bottes grosses comme les deux poings. Cette préparation est le travail des hommes. Les femmes entortillent ces petites bottes dans leurs tabliers; puis en prenant deux brins elles les tordent dans leurs doigts, elles y en ajoutent ensuite un troisième, engagé à moitié de sa longueur : elles les tordent avec une grace & une dextérité singulière. Elles forment ainsi des cordes de dix à douze aunes de long, qu'elles laissent quelquefois traîner dans la rue derrière elles. Elles les rassemblent ensuite en petits paquets, voyez A, fig. 3 ; quelquefois elles unissent ensemble deux ou trois de ces cordes, & elles en forment des cordes plus ou moins grosses qu'on emploie à divers usages, particulièrement pour la pêche.

Allant au jardin de Dom Stanislas Ceose, près de Sainte Lucie, on voit beaucoup de femmes occupées à cette sorte de travail. J'en ai représenté deux, fig. 1. Elles sont dessinées d'après nature, telles qu'en marchant ou en causant elles s'occupent de ce travail. Les femmes de cette classe s'habillent différemment des autres Siciliennes. Elles s'enveloppent la tête, les bras & le corps d'un morceau d'étoffe noir ou blanc, de forme carrée, qui descend jusqu'à la hauteur des genoux. J'en donnerai la représensentation dans la collection de divers habits de la Sicile. J'ai vu aussi dans ce jardin quelques débris qui m'ont paru assez curieux pour les offrir dans cette même planche.

Derrière la femme qui fait une de ces cordes j'ai placé les figures des médailles de la ville d'Himère, telles qu'elles ont été recueillies & gravées sur une table de marbre de trois pieds de haut sur vingt-sept pouces de large, qui se voit dans le Palais du Sénat de Thermini. Voyez fig. 2.

J'ai inséré encore dans cette même planche le plan des bains de Thermini, tels qu'ils ont été reconstruits, à ce que l'on dit, par S. Calogero sur les ruines de ceux que les Romains avoient bâtis.

La forme de ce plan A est ronde, & consiste en deux galeries B, C. Elles faisoient chacune un quart de cercle : on avoit ménagé entre elles l'espace qui forme la petite chambre D. Son plancher composé de dalles de pierres est percé de douze trous de trois à quatre pouces de diamètre. Au dessous de ce plancher on a creusé une espèce de caveau où l'eau chaude arrive après avoir traversé la petite grotte F, où elle est reçue en sortant immédiatement de la roche. Cette grotte F, ayant vingt-quatre pieds de long sur douze de large, présente deux cent quatre-vingt-huit pieds de superficie : & la chambre D n'ayant que quinze pieds sur six, n'en présente que quatre-vingt-dix de surface, & reçoit par conséquent dans cet espace la plus grande quantité de vapeurs qu'elle puisse contenir. La masse d'eau qui est renfermée dans le caveau & dans la grotte, contribue je crois encore, par sa profondeur, à augmenter l'intensité de la chaleur.

Cette chaleur est telle qu'on ne peut la supporter : je ne pouvois pas y écrire, le papier y devenoit moite en un moment, & bientôt il étoit tellement pénétré par l'humidité, qu'il ne pouvoit recevoir ni les traits du crayon, ni ceux de l'écriture. Les portes E de cette petite chambre sont très-étroites, afin qu'elles perdent moins de chaleur quand on les ouvre, ce qui se fait toujours très-brusquement. On ne conduit en ce lieu que les malades qui ont besoin, pour guérir, d'une transpiration très-abondante.

Il seroit curieux de savoir si les Romains ont bâti cette chambre, & s'ils en faisoient le même usage ; il faudroit pour s'en assurer démolir une partie des murs modernes, & fouiller jusqu'à ce qu'on trouvât les fondations antiques : or c'est ce qu'on n'est pas tenté de faire.

Les galeries latérales B, C, sont indubitablement antiques ; elles reçoivent l'eau chaude par des canaux H, qui la conduisent à des robinets placés dans des niches I I, qui la versent dans le grand bain B, C, & qui en remplissent la partie la plus basse contenue entre le mur I & les marches K, par où descendent les malades qui veulent se baigner. L'eau en est chaude ; on la fait monter à la hauteur qu'on veut, elle se renouvelle sans cesse, & elle s'écoule par un aqueduc souterrain qui la conduit à la mer.

Je crois que du temps des Anciens ces deux bains s'étendoient jusques à l'entrée L, & que le milieu A étoit un vaste bassin d'eau froide pour des bains différens. Une fontaine M d'eau froide, qui n'est placée là qu'à l'occasion de ces bains antiques, m'a fait faire cette conjecture.

Si l'on pouvoit faire des fouilles sans rien détruire, on feroit des découvertes instructives sur la manière dont les anciens avoient construit cet édifice.

Aujourd'hui, graces aux soi-disantes dispositions de S. Calogero, la chambre D est une étuve : le galeries B, C, sont des bains chauds, N N sont des chambres de toilettes à l'usage des baigneurs. O est un cabinet consacré spécialement à l'étuve D : il communique à l'escalier P qui conduit à un étage au dessus, où logent les gens qui servent dans ces bains. Le passage Q est commun à tous les différens bains. R R est une sorte d'antichambre commune à tous les bains. S S est l'extérieur de la maison : on y voit encore les indices du complément du cercle T T, qui achevoit la forme du plan de cet édifice. Il n'existe de son élévation que les deux galeries L, B, L, C, qu'on peut voir dans la planche suivante.

PLANCHE QUARANTE-SEPTIEME.

Vue intérieure des Bains de Thermini, prise du côté B *au point* L *du plan* A *dans la Planche précédente.*

La voûte de cette galerie circulaire laisse voir à découvert sa construction antique. Les arcs de la voûte sont construits d'une brique très-large, très-épaisse & très-belle, à la manière dont on les fabriquoit dans le beau temps des Romains. Les intervalles de ces arcs étoient en moilons. Les endroits des murs latéraux qui portent ces arcs sont tous construits en briques : ces endroits étoient liés ensemble par d'autres arcs formés aussi de briques, dont les intervalles étoient remplis en moilons, tels que celui qu'on peut voir à la droite de cette planche.

Ces galeries servent ordinairement de bains, comme je l'ai dit : j'ai choisi pour les représenter dans cette gravure le moment où on donne la douche. On place le malade sous la chute perpendiculaire de l'eau : cette eau s'écoule d'une cuve attachée à une certaine hauteur ; un homme, à l'aide d'une échelle, la remplit d'eau, qu'il a tirée d'un robinet en bas au fond de la galerie, & qui est marqué I dans le plan gravé sur la planche précédente. Le malade que j'ai représenté recevoit la douche sur la tête, & un autre homme lui lançoit avec force de l'eau sur les cuisses. La chute de l'eau, sa chaleur, & les parties salines dont les eaux thermales sont remplies, contribuent également à leur effet. Il faut en continuer l'usage assez long-temps ; souvent il est nécessaire d'aller plusieurs saisons de suite au bain pour achever des guérisons que les premières tentatives n'avoient fait que préparer.

La portion du mur que l'on voit à la droite du tableau est moderne. Elle fait un petit abri pour les baigneurs qui veulent se déshabiller & se rhabiller sans être exposés à la vue des passans. Car il n'y a point d'antichambre ; & même ces bains ne reçoivent de jour que par la porte de la rue.

J'ai placé sur le devant de l'estampe des domestiques qui préparent des habits qu'ils viennent d'apporter pour le malade qui doit s'habiller après avoir reçu la douche.

PLANCHE QUARANTE-HUITIEME.

Vue de la Galerie marquée C *au plan des Bains,* Planche XLVI. *Baigneurs.*

Ces baigneurs sont représentés tels que je les ai vus lorsque j'ai visité ces bains : je les dessinai. Ils s'étoient placés en cercle pour faire entr'eux la conversation, de manière que tout le monde y pût participer. J'ai mis à l'entrée du bain un domestique qui attend un malade, & qui lui présente un linceul pour le recevoir & l'envelopper en sortant de l'eau. J'ai placé sur la gauche un personnage qui est soutenu par deux autres qui l'aident à marcher, afin de faire voir que ces bains ont la propriété de guérir les paralysies, la goutte, les rhumatismes, & généralement les maladies qui affectent les jambes.

L'eau de ces bains est si chaude, que si on y plonge le baromètre de Réaumur, il monte à trente-sept degrés.



[illegible] suivante.

PLANCHE QUARANTE-SEPTIÈME.

[illegible] *de la Planche précédente.*

[illegible] j'ai cru devoir les représenter dans [illegible]

[illegible] un homme, à l'aide d'une échelle [illegible]

[illegible] La chaleur, & les parties salines [illegible]

[illegible] que ses pareils? Car il n'y a [illegible]

PLANCHE QUARANTE-HUITIEME.

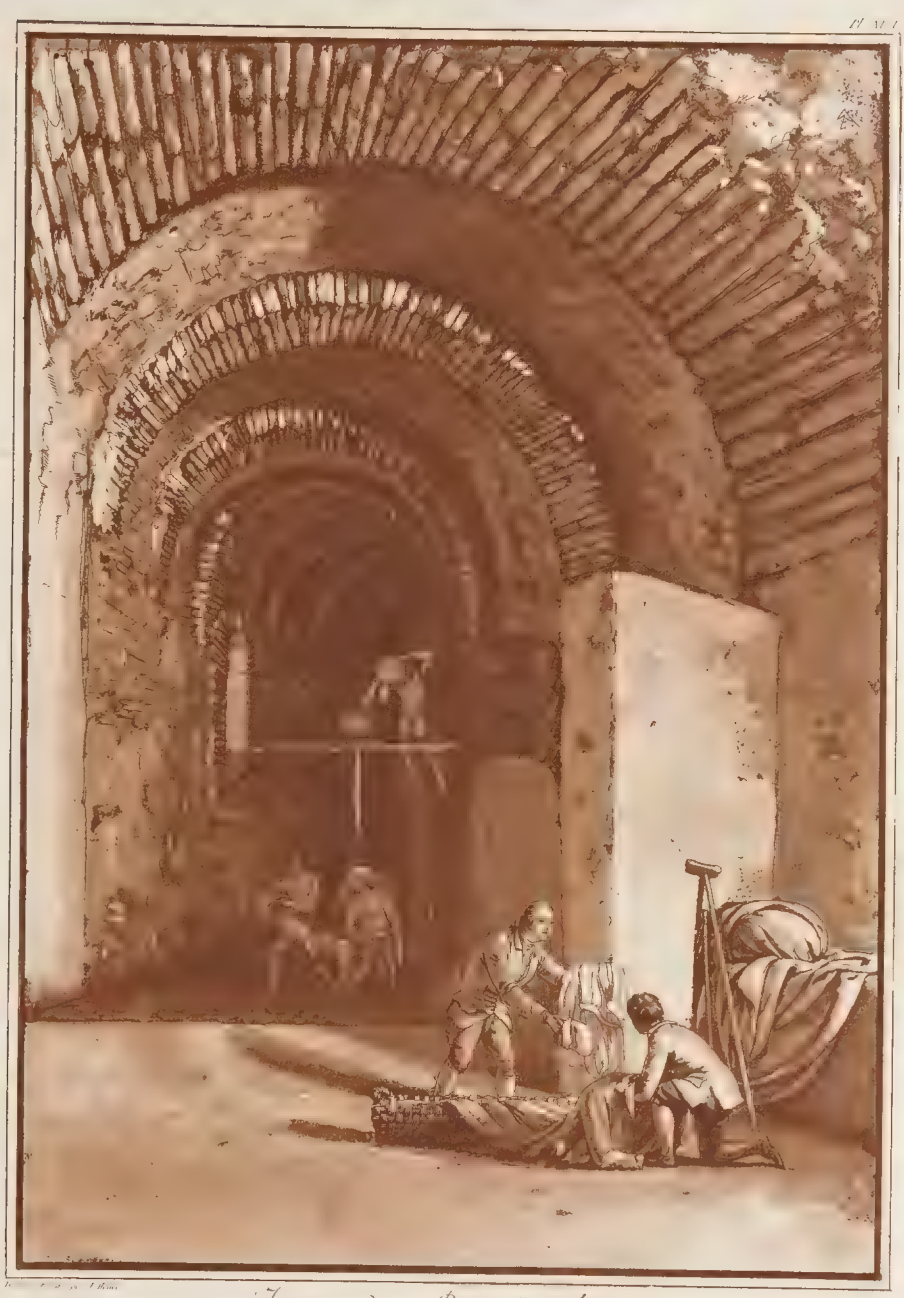
Vue de la Galerie marquée C au plan des Bains, Planche XLVI.

[illegible] de manière que [illegible]

[illegible] ont la propriété de guérir les pa- [illegible]

[illegible] de Reaumur, il monte à trente-six [illegible]

Ces



Interieur des Bains de Thermini,

Vue du coté B au point A du Plan X dans la Planche precedente







Dessiné et gravé par J. Houel

Bains de Thermini

Vue de la Gallerie marquée C. . Plan de ces Bains Pl. XIV



Ces bains ſont entretenus aux dépens de la ville. On s'y baigne gratis. On n'en paye même point les domeſtiques, quoiqu'il ſoit d'uſage que les malades leur donnent quelque argent pour les ſervices particuliers qu'ils en reçoivent. Il y a auſſi des Médecins de la ville qui ſuivent les malades, qui leur font exécuter les ordonnances du Médecin étranger qui les a envoyés prendre ces bains, & qui les dirigent ſelon l'effet plus ou moins efficace que les bains font ſur eux.

L'eau de cette ſource eſt claire comme du criſtal, un peu plus peſante que l'eau de fontaine, & laiſſe ſur la langue une légère ſaveur de ſel. Deux livres & demie dépoſent en s'évaporant une once & demie d'un ſédiment ſalé dont le goût eſt très-piquant. On y trouve auſſi des parties ſulfureuſes & des parties nitreuſes. Le ſel l'emporte ſur le nître, qui paroît y abonder plus que le ſoufre, qui n'y eſt qu'en très-petite quantité. D. Luciano, premier Médecin de la ville, m'a donné ces réſultats.

On dit que ces bains ont été réparés par les ſoins de S. Calogero; & l'on trouve en Sicile deux montagnes qui portent ce nom. Ces deux montagnes ont des eaux thermales. La tradition populaire fait de S. Calogero un contemporain des Apôtres, & ne manque pas de le faire venir en Sicile par l'ordre de S. Pierre; quoiqu'il ſoit prouvé par l'hiſtoire & par les monumens, que la Religion Chrétienne n'a pas été apportée en Sicile dans le premier ſiècle de l'Egliſe.

Le nom de Calogero eſt un mot grec, qui veut dire un bon ou un ſaint vieillard. On le donnoit dans l'Egliſe Grecque à tous les Moines: on les appelloit les *Caloyers*. Or, la langue Grecque ſe parloit communément en Sicile. Cette iſle avoit adopté les rites de l'Egliſe Grecque, ſous la domination des Empereurs de Conſtantinople. Le nom de Caloyer y déſignoit donc les gens livrés à la vie monaſtique; & lorſque les irruptions des Sarrazins, des Normands, des Germains, des Eſpagnols y eurent fait oublier la langue grecque, ces montagnes où vraiſemblablement des Hermites avoient habité, continuerent à être appelées du nom générique de Moine, dont le peuple fit inſenſiblement le nom particulier d'un Saint. Cette idée une fois admiſe, on fit voyager S. Calogero d'une montagne à l'autre. Je ſais que quelques hommes ont porté chez les Grecs le nom de *Caloger*, comme parmi nous quelques hommes portent celui de *le Moine*, que le Martyrologe compte deux Saints de ce nom; l'un qui fut un grand Officier de l'Empire; & l'autre, un malheureux Eunuque, valet de l'Impératrice épouſe de l'Empereur Décius; mais le Martyrologe ne dit point que l'un ait quitté ſes emplois, & l'autre ſes fonctions ſerviles pour aller habiter les rochers de la Sicile.

Mes deſſins & mes obſervations concernant ces bains étant achevés, je fus conduit chez différens particuliers curieux de me voir. Ils me confirmèrent ce que j'avois déja remarqué dans cette ville. On y cherche comme dans beaucoup d'autres endroits, à augmenter ſa fortune, & ce n'eſt pas ce qui me ſurprit: mais je fus étonné de voir qu'on s'y appliquât ſérieuſement à l'art de trouver des tréſors, & à l'art non moins chimérique de deviner les numéros des billets qui devoient gagner à la loterie. Comme étranger, comme voyageur, comme François peut-être, je paſſois à leurs yeux pour plus habile-homme qu'aucun de leurs concitoyens; ils me prirent même pour un grand devin; ils m'aſſaillirent de queſtions les plus inouies, & ils me firent les propoſitions les plus étranges ſur les tréſors cachés, & ſur les numéros du prochain tirage.

Je fus ſi vivement pourſuivi par les queſtionneurs, que je réſolus de les éloigner & de faire une expérience ſur la crédulité humaine. Je dis donc au plus obſtiné, à celui qui me croyoit ſavant dans la Négromancie, que je pouvois le ſatisfaire, ſoit qu'il voulût trouver un tréſor, ou gagner à la loterie; mais que dans les procédés néceſſaires au ſuccès, il falloit s'adreſſer au diable. Il frémit d'abord; il me demanda ſi l'on ne pouvoit réuſſir par quelques moyens mathématique, algébrique, arithmétique, ou phyſique, car il confondoit tout. Non, lui dis-je, il faut un moteur actif, puiſſant, caché, & capable de rendre mon opération efficace: or vous ſentez bien qu'il n'y a que le diable qui puiſſe faire ce que Dieu ne permet pas dans l'ordre naturel. Il s'effraya & renonça alors à l'objet de ſes vœux; mais avec tant de regrets, & avec tant de croyance à tout ce que je lui contois, qu'infailliblement il auroit ſuc-

combé, si je l'avois pressé, ou si j'avois pris de ces détours adroits dont se servent les fourbes pour attrapper les sots.

Telle est l'ignorance & la crédulité des gens du peuple de ce pays, & même de quelques autres personnes. On dit un jour à un des Frères du Couvent que j'habitois, qu'il étoit heureux d'être à portée d'obtenir de moi d'excellens numéros : il comprit qu'effectivement il étoit environné de moyens de faire fortune. Quelques jours avant celui destiné pour mon départ, il me tira à l'écart, & me demanda pour toute récompense des bons services qu'il m'avoit rendus dans ce pays, de lui indiquer trois numéros de loterie pour le prochain tirage. Je fus embarrassé pendant quelques instans ; le refuser, nier mon savoir, ce n'étoit pas le désabuser, c'étoit l'affliger, l'offenser, me faire passer pour ingrat, & même l'humilier ; je pris mon parti, je me recueillis, & de l'air le plus grave que je pus affecter, je lui écrivis les trois premiers nombres qui me vinrent à l'esprit ; comment faire ? & je lui souhaitai une bonne chance. Il les reçut avec la joie la plus sincère, & la persuasion la plus vive que sa fortune étoit faite.

Chaque jour en revenant à mon couvent, j'admirois avec un nouvel étonnement le tableau charmant des scènes maritimes & champêtres qui se passoient dans le voisinage, & sous mes fenêtres mêmes où venoient expirer les vagues de la mer. Là, sans cesse arrivoient des pêcheurs ; les uns descendoient sur la rive, les autres en partoient ; d'autres encore chargeoient ou déchargeoient des marchandises, faisoient sécher ou raccommodoient leurs filets. D'un autre côté, des baigneurs jouoient, nageoient ou plongeoient au milieu des eaux ; & des curieux de toute espèce, des personnes de tout sexe, occupées ou oisives, augmentoient, par leurs différentes groupes, la beauté du tableau : ils l'animoient ; ils y mettoient une ame, un intérêt qui attache le spectateur malgré lui.

Quand les scènes devenoient tranquilles, qu'on pouvoit se résoudre à en détourner les yeux, c'étoit pour les porter sur les belles campagnes dont Thermini est environné. Elles sont très-cultivées : la variété des couleurs qui en résulte, produit l'effet d'une riche broderie. L'inégalité du terrein que présentent depuis le rivage jusqu'aux montagnes les différens degrés d'élévations, ces montagnes mêmes qui s'élèvent en amphithéâtre les unes sur les autres, & qui sont toutes dominées par celle de S. Calogero, présentent mille tableaux délicieux dont la réunion en forme un si rare & si parfait, qu'il ne peut se comparer qu'à lui-même.

Le Mont S. Calogero est aussi appelé le Mont Thermini : c'est, après l'Etna, une des plus hautes montagnes de la Sicile : à son sommet, qui se perd souvent dans les nues, se voit un hermitage occupé par des hommes qui se disent successeurs de S. Calogero, qu'ils prétendent être mort en ce lieu : ces bons hermites jouissent par anticipation du plaisir de la béatitude céleste, par la douceur de leur société, & par la religion sainte qu'ils professent : le degré d'élévation qu'ils habitent les tient dans une manière d'être fort singulière : ils sont environnés le plus souvent de nuages fixés fort au dessous d'eux, qui ne leur laissent voir que le petit espace qu'ils occupent, on se croiroit seul dans toute la nature, & qu'elle ne consiste qu'en ce qu'on voit autour de soi ; c'est pour eux l'image du Paradis. Chaque fois qu'ils viennent de la quête, parvenus avec de grandes fatigues, ils se croient en ce lieu de paix & de tranquillité, loin des hommes qui sont relégués à une distance profonde au dessous d'eux, dans le séjour de l'agitation & du trouble où règne l'inquiétude, l'intrigue, les travaux, les besoins, les souffrances & les vicissitudes de toutes espèces. Ici ces prédestinés, dans la région céleste qu'ils habitent, sont affranchis des terreurs qui consternent les hommes. Ils jouissent de la contemplation d'un ciel toujours pur, d'un soleil sans nuage, image par sa splendeur du Dieu qu'ils adorent : s'il sort de l'horizon, ils ne voient souvent que lui, & il semble ne paroître au monde que pour eux : est-il au midi de sa course, c'est pour les embraser d'amour divin : retourne-t-il à l'horizon, les nuages derrière lesquels il se cache, prenant mille formes diverses, laissent des intervalles où il reparoît ; & bientôt après, à travers leur transparence dorée, n'en voyant plus que les derniers rayons, ces pieux mortels peuvent alors contempler la splendeur de ce flambeau suprême de la nature, & adorer en lui le Dieu dans le sein de qui ils font vœu de vivre toujours.

CHAPITRE NEUVIEME.

Pêches. Voyage de Thermini aux Ruines d'Himère. Ville de Chefalu. Edifice antique. Ville de Tufa. Antiquités de Tindare.

DANS mon féjour à Thermini, & pendant mes promenades au bord de la mer, je m'entretins plufieurs fois avec des pêcheurs, & j'admirai fouvent avec quelle induftrie l'homme a étudié les mœurs des autres efpèces, & a mis à profit leurs appétits & leurs habitudes pour les perdre, & pour fatisfaire fes befoins & fes caprices.

Pêche de la Sardine & des Anchoix.

Pour attraper ces poiffons, les pêcheurs jettent en mer un filet de huit ou dix pieds de large & de la plus grande longueur poffible. Un des côtés de ce filet eft garni de liège dans toute fon étendue : l'autre côté eft garni de plomb. Ainfi en tombant dans l'eau il fe pofe verticalement, & fe dreffe comme un mur. On le tend dans des endroits où la mer n'eft pas fort profonde, & où les anchoix & les fardines doivent paffer. Ces poiffons rencontrent ce filet, & en s'efforçant de fe gliffer entre les mailles, ils s'y embarraffent, & y demeurent pris.

Pêche du Mulet.

Ce poiffon eft d'un caractère très-vif; il a les mufcles très-forts; il faute & s'élance hors de l'eau à une affez grande élévation. Les pêcheurs favent diftinguer les lieux où il habite. Ils y forment une vafte enceinte de filets pofés verticalement. Autour de cette enceinte on couche à la furface de l'eau un autre filet pofé horizontalement, & attaché à des cannes, féparées l'une de l'autre à la diftance de huit à dix pouces. Elles foutiennent ce filet, & elles font comme les rayons de ce grand cercle. Les pêcheurs le parcourent extérieurement en frappant fur leur barque. Le poiffon, que ce bruit inquiéte, cherche à fuir de cette enceinte : ne trouvant point d'iffue fous l'eau, il s'élance, & fautant par deffus le filet vertical, il tombe fur le filet horizontal, fe débat, fe bleffe en fe heurtant contre les cannes, refpire trop d'air, manque d'eau, perd fes forces, & fe laiffe prendre à la main par les pêcheurs.

Autre Pêche.

Les pêcheurs ont remarqué qu'il y avoit une forte de poiffon qui aimoit l'ombre ; ils ont imaginé de lui en procurer : ils couvrent le lieu où ils foupçonnent que cette efpèce fe plaît, avec des cannes légères, recouvertes d'herbes, qui forment à ces poiffons un agréable ombrage : bientôt ils y viennent en foule : alors les pêcheurs environnent ce lieu par des filets qu'ils tirent avec des cordes fous l'eau, & qu'ils rapprochent peu à peu : le poiffon fe raffemble vers le centre ; il s'y entaffe ; on le faifit facilement.

Le moment de mon départ étant arrivé, je pris congé de toutes mes connoiffances; je dis adieu au père Gardien ; je lui payai la dépenfe de ma table & le loyer de ma chambre, à-peu-près tel que j'aurois fait dans une hôtellerie ; mais avec les égards qui font dûs à un homme qui ne fait point métier de loger

les paſſans, & qu'on eſt trop heureux de rencontrer dans un lieu où la rareté des voyageurs ne permet pas d'entretenir une auberge.

Voyage de Thermini aux Ruines d'Himère.

En ſortant de Thermini pour aller au port où je devois m'embarquer, je trouvai les gardes couchés à terre au travers de la porte de la ville, afin de la garder, même en dormant, ſans ſe fatiguer par des veilles & des rondes, qui la plupart du temps ſont inutiles.

Je n'éprouvai aucune difficulté; on me laiſſa paſſer ſans me rien dire : quoique dans la plupart des villes de la Sicile, ſous prétexte de viſiter mes malles, on m'eût fait eſſuyer mille tracaſſeries, dont l'unique but étoit de m'extorquer un peu d'argent.

J'arrivai au bord de la mer avec mes armes. J'étois ſeul ſans domeſtique : ſix mariniers que m'avoit procurés Joſeph Gandolphe avoient porté devant moi mon petit bagage, & l'avoient placé dans une petite barque qui repoſoit à ſec ſur le rivage. Je m'y plaçai moi-même : les mariniers lancèrent la barque à l'eau, ſautèrent à bord, ſaiſirent les avirons, attachèrent le gouvernail, firent écumer la mer ſous le jeu des rames, & bientôt Thermini diſparut à nos yeux, & ſe perdit dans les vapeurs de la nuit & de l'horizon.

Le ſoleil étoit couché depuis plus de cinq heures. Nous n'étions éclairés que par le feu des étoiles & l'éclat blanchiſſant de la voie lactée. La ſérénité du ciel, la tranquillité de l'air, le doux balancement des flots donnoient à cette navigation un charme inexprimable.

Après avoir contemplé quelque temps les beautés uniformes de ce tableau un peu trop monotone, je cédai aux douceurs du ſommeil, quoique je ne fuſſe pas trop à mon aiſe dans cette petite barque, & que les ſecouſſes occaſionnées par chaque coup de rame apportaſſent ſans ceſſe des obſtacles à mon repos.

Mais à peine cedois-je à ſa puiſſance que nous abordâmes au rivage. Nous deſcendîmes au pied de la tour de Vatelment, près du fief de Buon-Fornello, à huit milles de Thermini. Le maître des mariniers m'accompagnoit. Nous cherchions quelqu'un qui pût me guider vers l'objet qui m'attiroit ſur cette côte. Nous trouvâmes des payſans, qui, couchés ſur la terre, gardoient leurs grains de la même manière que les ſoldats de Thermini gardoient les portes de leur ville. Le *Sopra Stante*, le Supérieur, le chef des ouvriers s'éveilla, s'habilla, & nous conduiſit ſur les ruines de l'antique ville d'Himère. Cette ville a été fondée par les plus anciens peuples qui ont habité la Sicile. Elle a été détruite dès les temps les plus reculés, puiſque Thucydide en parle comme d'une ville qui déja n'exiſtoit plus de ſon temps.

Ses ruines ſont ſur une colline à un mille de la mer. Nous apperçûmes d'abord à mi-côte, au couchant du hameau qu'on appelle Buon-Fornello, les débris du ſoubaſſement d'un château qui paroît un ouvrage des anciens, à en juger par la groſſeur des pierres qui le compoſent. Delà nous allâmes ſur la partie plane de cette colline; elle eſt étendue; on appelle ce lieu les pierres d'Himère.

A la gauche d'une gorge qui diviſe cette plaine on rencontre une quantité prodigieuſe de débris, canaux de terre-cuite, tuiles, carreaux, fragmens de tombeaux, vaſes, &c. Un peu plus bas, en tirant vers l'orient, on voit les fondemens de quelques murs qui offrent des angles en ſens différens. Ces murs ſont d'une conſtruction particulière, ils portent le caractère de la plus haute antiquité.

Ces débris n'ont pas été enlevés, comme tant d'autres, pour conſtruire des murs dans les hameaux voiſins : ils ont été vraiſemblablement conſervés par les arbres qui les ont couverts de leurs racines, & les ont dérobés aux yeux.

Voilà tout ce qui reſte de cette ſuperbe Himère qui a eu tant de ſplendeur.

L'aſpect de ce lieu eſt très-agréable : une vaſte prairie s'étend du côté du nord, & paroît ſe terminer à la mer qui borde l'horizon : au midi, au levant & au couchant, des maſſes de roches & de montagnes très-variées par leurs formes & par leurs diſtances, offrent ſans ceſſe des beautés pittoreſques : le jeu des rayons du ſoleil & les reflets de la lumière qui tombe ſur ces ſommités en varient les aſpects à chaque heure du

jour. Près delà un petit fleuve d'une eau limpide qui coule au pied d'une colline, achève d'embellir ce tableau.

Revenu au hameau de Buon Fornello, je voulus en vain faire accepter quelque argent à mon guide pour le prix de ses peines, il ne voulut jamais rien recevoir. Cet exemple de désintéressement & d'honnêteté est rare en Sicile, aussi bien qu'en beaucoup d'autres pays.

Chefalu.

Je remontai dans ma barque, & nous voguâmes vers Chefalu, où nous arrivâmes sur le midi.

Chefalu est à vingt-quatre milles de Thermini, & quarante-huit de Palerme. Cette ville est dominée par un rocher énorme d'environ un mille de circuit. Elle est bâtie partie sur le penchant & partie au pied de ce rocher. Elle est de la plus haute antiquité.

En général les habitans des villes de la Sicile passent une partie de la matinée dans la place publique à se promener, à discourir, à chercher des nouvelles; on se retire à midi pour aller dîner.

A l'heure où je débarquai, beaucoup de gens étoient encore dans la place. J'y trouvai le frère d'un homme pour qui j'avois une lettre de recommandation : il étoit très-zélé; il s'offrit à me rendre service; il me chercha un logement; me trouva une maison qui fut entièrement à ma disposition, car elle étoit inhabitée.

Deux femmes & une petite fille fort jolie la nettoyèrent, l'arrangèrent, la disposèrent pour me recevoir; & celui qui me l'avoit procurée, m'y envoya un ample dîner: car, comme je l'ai déja dit, les Siciliens ne vous invitent point à dîner, ils vous en envoyent. Il me procura aussi un excellent domestique, quoique la tournure de son esprit fût celle que nous attribuons aux habitans de la Gascogne. Il y a partout des gens de ce caractère; il m'amusa beaucoup.

A peine étois-je arrivé à mon logis, que toutes les femmes du voisinage vinrent voir ma demeure : c'est le prétexte dont elles couvroient la curiosité qui les portoit à voir un étranger, un François; ce qui n'est pas fréquent à Chefalu.

Cet homme zélé, qui m'avoit si bien traité, me présenta dans l'après-midi même aux gens instruits de cette ville, & il les pria de me faire voir tout ce qui pourroit mériter mon attention. En conséquence Dom Francesco Dini, Archidiacre de la Cathédrale, me conduisit à son Eglise comme à la merveille qui lui paroissoit la plus importante, & la plus digne de mes observations.

Cette Eglise a été fondée par le second des Comtes Roger, pour l'accomplissement d'un vœu qu'il avoit fait pendant une tempête en revenant de Salerne. La bravoure ne dispense pas de la peur : Romulus voua le Capitole : Clovis promit de se faire Chrétien pendant une bataille : Roger voua cette Eglise pendant l'orage; beaucoup d'autres Rois en ont fait autant.

Cette Cathédrale est sur le même plan & dans le même goût que celle de Mont-Réal, dont nous avons parlé Chapitre V. Les colonnes qui décorent la nef sont aussi de différens marbres, de différente grosseur & de différente grandeur : il y a en tout seize colonnes, huit de chaque côté de la nef : elles ont environ deux pieds & demi de diamètre. Une grosse colonne antique de trois pieds de diamètre, orne de chaque côté l'entrée du chœur où se termine la nef.

Le chœur est décoré aussi par des mosaïques en or & en couleur. La voussure du chevet de l'Eglise offre une énorme figure de Dieu, accompagné de Chérubins, ou plutôt de Séraphins, ayant chacun plusieurs aîles disposées en toutes sortes de sens. Ces figures sont un peu moins mauvaises que celles que j'avois vues dans ce genre. Le reste de l'Eglise est un ouvrage moderne qui a été fait en différens temps.

L'Archidiacre fut flatté des éloges que je donnai à son Eglise : il m'assura que Chefalu avoit été la résidence de plusieurs Rois de la Sicile.

Il me fit voir dans la maison de Dom Stephano di Bianco un bain antique de construction romaine; mais comme il a été maladroitement restauré en des temps modernes, il a un certain air gothique qui le dépare, & qui lui ôte tout intérêt : je ne l'ai point gravé.

Dans l'intérieur même de cette ville est la source du fleuve Chefalide qui a donné son nom à la ville, ou qui en a reçu le sien. Ses eaux ont une saveur saumâtre, ainsi que celles des autres ruisseaux qui coulent dans cette contrée, ce qui les rend désagréables à boire.

Les anciens avoient vivement senti cet inconvénient, & ils avoient pratiqué dans cette ville & dans ses environs des citernes où se rassembloient les eaux pluviales; elles s'y conservoient plus pures que celles qu'on puisoit à la source de ce fleuve: on découvre encore chaque jour, en faisant des fouilles, de ces citernes qui attestent la vérité de ce qu'en ont dit les Auteurs anciens & modernes.

Cette ville, située au pied d'une montagne, a dû son origine, comme plusieurs autres, à l'usage de placer les Temples sur le sommet d'un lieu élevé, & d'un accès difficile.

Sur la cime de celle-ci est un reste de bâtiment très-antique & très-singulier, qui vraisemblablement seroit détruit, comme tant d'autres, s'il n'étoit pas situé dans un lieu où les hommes ne vont que rarement.

PLANCHE QUARANTE-NEUVIEME.

Antique, avec son plan & ses détails géométraux.

Pour y parvenir, on sort de Chefalu par la porte du midi; on prend une route tortueuse & roide; on gravit la montagne pendant plus d'un quart-d'heure, & on arrive à ces restes d'un singulier édifice. Il n'est pas bâti tout-à-fait sur la cime, mais sur un terrein incliné, de sorte que cet édifice n'est point isolé. Le plan que je présente a été arrêté d'après la forme du lieu; mais il n'est pas régulier. La singularité du caractère extérieur de cet édifice, son plan, sa distribution, tout me parut nouveau, & rien n'y ressembloit à aucun objet que je connusse.

Sa face principale est au nord: sa masse extérieure présente un corps carré d'environ six toises de face, avec un arrière-corps d'environ douze pieds de large.

L'architecte qui a inventé cet édifice a voulu que son bâtiment ressemblât à une roche: car les pierres sont employées de manière qu'à l'extérieur elles ont toute leur grossiéreté naturelle; elles n'ont point été soumises de ce côté à l'outil de l'ouvrier. L'architecte a même eu soin de les lier à l'extérieur par des joints aussi irréguliers dans leur étendue & leur forme, que ces pierres sont irrégulières & informes à leur extérieur. On croit voir partout les inégalités de diverses parties d'une véritable roche.

Quoique ces pierres paroissent irrégulières, elles sont parfaitement unies ensemble, & elles se touchent dans toutes les parties qui les joignent avec tant de justesse, que pour les contenir on n'a pas eu besoin d'employer ni mortier, ni ciment. Elles sont unies comme des pièces de menuiserie; ce qui demandoit d'autant plus d'art & une exécution d'autant plus parfaite, que cette pierre est excessivement dure. Cet édifice étant neuf, devoit paroître à l'œil une roche carrée brute, telle que les montagnes en offrent souvent.

On avoit observé seulement de tracer aux angles saillans l'arête dans l'étendue de trois pouces de large du bas en haut. (Voyez planches XLIX & LI, fig. 1), ce qui lui donnoit à l'œil une forme déterminée. Il y avoit encore cette singularité, qui n'est pas sans dessein; c'est que les lits & les joints des pierres étoient d'autant plus irréguliers, que les assises étoient près de terre, & qu'ils se redressoient à mesure qu'ils s'élevoient au point que la dernière assise est assez droite. La seule pierre qu'on voit encore sur l'angle au dessus de la porte d'entrée fait supposer que cette dernière assise étoit de la plus parfaite rectitude. On n'apperçoit rien qui indique qu'il y ait eu un couronnement quelconque sur cette dernière assise.

S'il y a quelques endroits où il semble que la jointure des pierres ait été moins parfaite, ce n'est que l'effet du temps qui a fortement agi sur l'extérieur de cet édifice. Enfin tout démontre qu'on a voulu dans cette construction imiter un véritable rocher, plus rempli d'aspérités vers le bas, & plus lisse vers le haut.

PLANCHE



... donné son nom ...

... cette contrée, ce qui ...

... avoient vivement senti ... dans cette ville & dans ...

... qu'on puisoit la source de ce fleuve ...

... d'un lieu élevé, ...

... de bâtiment très-antique ...

... n'étoit pas situé dans un lieu où les hommes ...

... NEUVIÈME.

Pour y parvenir, on sort de ...

... de sorte que ...

... singularité du caractère ... la distribution, ...

L'architecte qui a inventé cet édifice a voulu que ...

... devoit paroître à l'œil une roche ... telle que les montagnes en offrent ...

... sans dessein ...

... construction ... le bas, & ...



Edifice antique de Chefalu.

situé au haut de la Montagne







Vue de la Porte d'entrée de l'Edifice précédent

et des deux autres Portes qui communiquent intérieurement aux deux corps-de-logis.









Face occidentale et Plan géométral
de l'Edifice précédent

PLANCHE [illegible] CINQUANTIEME.

[illegible] aux deux corps [illegible] de l'édifice [illegible] précédent.

[illegible] d'un pilastre [illegible] (voyez A, fig. [illegible]), mais qui commence à un [illegible]

[illegible] par un [illegible]. [illegible]



PLANCHE CINQUANTIEME.

Vue de la porte d'entrée, & des deux autres portes qui communiquent intérieurement aux deux corps de logis de l'Edifice précédent.

L'architecture qui décore la porte d'entrée, fig. 1, est placée de manière qu'elle favorise encore l'opinion où je suis, qu'on avoit voulu que tout cet édifice ne parût de loin qu'un simple rocher. Elle est enfoncée, comme si la saillie de ses profils avoit été sculptée & prise dans la masse de ce rocher.

Pour montrer cependant que non-seulement cet édifice n'avoit pas été construit ainsi par grossiéreté, mais qu'on avoit du goût & du savoir, on a décoré chaque côté de l'entrée d'un pilastre couronné d'un chapiteau qui est à-peu-près de l'ordre Toscan sans astragale. Il est surmonté d'un couronnement qui ne part point immédiatement de dessus les chapiteaux (voyez A, fig. 1), mais qui commence à une certaine distance. Cet intervalle B présente l'idée d'un architrave simulé. La table de relief C qui porte la corniche a l'air d'être une frise. On ne peut pas faire plus d'effet avec moins de chose. Cet ensemble est simple & d'un goût singulier. Les profils en sont bien des profils grecs. Cet objet est d'autant plus précieux, qu'il existe très-peu de monumens où l'on trouve cette sorte de caractère, qui peut être considérée comme très-antique parmi les monumens de l'antique Grèce. Ces profils se sont très-bien conservés, & ils sont d'une exécution parfaite. J'en ai copié avec soin les formes & les saillies.

Cette décoration est refouillée dans la pierre à la profondeur de six à sept pouces, à compter des parties les plus saillantes de la roche; telle qu'on auroit été forcé de le faire si effectivement cette masse de construction avoit été un rocher dont on auroit fait une habitation humaine, à laquelle on eût voulu imprimer un caractère d'architecture.

Je reviens à demander ce que pouvoit être un édifice de ce genre? Ce n'étoit point un soubassement. Je ne le crois pas; premièrement, par son peu d'étendue: six toises offrent l'idée d'un petit objet. Secondement, la gouttière antique G de même pierre, qu'on voit saillir à la seconde assise en contre-bas entre la porte & l'angle, à droite de cet édifice, voyez Pl. XLIX & LI, étoit destinée à faire écouler les eaux ou d'une terrasse, ou d'un toît: ainsi ce n'étoit pas un soubassement. Qu'étoit-ce donc? Je n'en sais rien. Passons à la face occidentale.

PLANCHE CINQUANTE-UNIEME.

Face occidentale de l'édifice antique, où l'on voit en grand de quelle manière sont arrangées les pierres qui composent cette face.

Cette face, fig. 1, n'a pas beaucoup d'étendue de gauche à droite. La roche sur laquelle elle est fondée est très-inclinée, ce qui n'a pas permis de prolonger le mur. S'il n'étoit pas détruit on verroit régner une assise tout autour, & on seroit certain qu'il n'alloit pas plus loin que je l'ai marqué au plan, fig. 2, A B.

Sur les restes de cet édifice on a bâti une Chapelle, qui s'étend depuis A jusqu'en B, dans la longueur d'environ cinq toises. Cette Chapelle abandonnée depuis long-temps, est elle-même ruinée. Du côté opposé C, D, fig. 2, cet édifice n'avoit que la longueur de trois toises: ces deux espèces de bâtimens quarrés étoient séparés ou réunis par le vestibule I I par lequel on entroit, & qui formoit lui-même un quarré-long. Chacune des deux portes G, H, avoit son couronnement, telles qu'on les a vues dans la planche L

précédente, fig. 2 & 3. On peut remarquer de combien les pierres C, D, qui étoient au bas de cet édifice, étoient saillantes sur l'arête F, E. Planche LI.

Dans l'intérieur du vestibule les pierres ont leur rusticité & leur aspérité naturelle, ainsi qu'à la face extérieure ; c'est ce qui m'étonne le plus : on voit par-là un genre ou un choix d'architecture bien singulier, & tellement original, que je n'en connois aucun autre exemple. Voy. H H, au plan, fig. 2, Planche LI.

Parmi les singularités de ce bâtiment, où l'on trouve des beautés d'exécution, on peut remarquer que les portes G, H ne sont point placées vis-à-vis l'une de l'autre, fig. 2, Planche LI.

Le couronnement & les proportions géométrales de ces trois portes sont représentés planche L, fig. 2 & 3.

Le caractère du chambranle avec ses formes A, B, fig. 2, si fort connues & si généralement adoptées, est apparemment fort ancien. Il faut remarquer que dans aucune de ces trois portes F, G, H, Planche L & LI, la corniche qui surmonte le chambranle ne pose dessus, & que cependant elle se profile comme s'il lui faisoit faire avant-corps.

Je reviens encore à demander, en considérant la masse de cet édifice, la forme de son plan, son peu de symétrie ; en observant qu'il n'avoit qu'une entrée, & pas une croisée, & une seule gouttière qui semble déterminer sa hauteur, à quel usage pouvoit-il servir ? Etoit-ce un asyle, une prison, une forteresse, un petit Temple consacré à quelque Divinité champêtre ? C'est ce que je laisse décider à quelque Savant, & à examiner à quelque Académie.

J'ai vainement cherché des restes, des débris de monumens antiques autour de cet édifice singulier ; je n'en ai pas pu trouver le moindre vestige.

Etant descendu de cette montagne dans la ville de Chefalu, j'ai remarqué avec bien du plaisir de très-beaux restes de l'enceinte antique de cette ville, & d'une porte appelée *Porta di Terra*. Elle est située au midi du côté par où l'on arrive lorsqu'on descend de la montagne.

La construction de cette porte est du même genre que celle de l'étrange édifice que je viens de décrire ; mais les pierres en sont beaucoup plus grosses. Il en reste cinq à six assises l'une sur l'autre, ce qui forme un mur, où l'on remarque très-distinctement de chaque côté les pieds-droits de porte de ville avec des feuillures.

Après avoir passé cette porte, on trouve un espace carré de quelques toises, formé par des murs dont les pierres sont très-grosses. En dirigeant sa marche vers la gauche on rencontre une seconde porte : elle n'est point en face de la première, quoiqu'elle soit construite dans le même genre, & quelle soit à-peu-près de la même élévation. Ces restes antiques sont surmontés par la construction des portes modernes.

La ville est encore fermée par des murs antiques, dont les brèches ont été réparées par des murs beaucoup moins solides : les portions des murs antiques qui subsistent ont quelquefois huit à dix toises de long, sont élevées de six à huit assises, & ont huit pieds d'épaisseur. Les premières assises sont sans régularité : mais à mesure qu'elles s'élèvent, ces assises se redressent, s'alignent, & s'arrangent avec précision. La plupart des joints sont inclinés à droite ou à gauche, sans ordre. J'ai remarqué que dans quelques endroits de ce mur il y avoit des pierres de trois à quatre pieds de hauteur d'assise, & de sept à huit pieds de longueur.

Mon admiration pour les beaux restes de l'antiquité, mes regrets sur ce qui étoit perdu, & mes conjectures sur les talens que devoient avoir en architecture & même dans tous les arts les auteurs de ces bâtimens, dont le temps avoit épargné si peu de choses, frappoient Dom Francisco Dini. Il aimoit beaucoup les arts & sa patrie ; & il s'étonnoit de trouver si petits les successeurs de ces grands hommes. Voilà l'influence des gouvernemens sur les talens.

Il me donna des lettres pour D. Antonio Gulioso, de la ville de Tusa où je devois aller ; & je le quittai avec beaucoup de regret, ainsi que plusieurs personnes de Chefalu, entr'autres

D. Augustino Mamussa, qui m'avoient accueilli avec bien de l'amitié, du zèle & de l'honnêteté.

Chefalu fait un commerce assez considérable de poisson salé, de sardines, d'anchoix, d'huile de manne, de sommac, &c. Sa population peut monter à huit mille personnes.

J'en partis le premier d'août pour me rendre à Messine, où je me hâtois d'arriver, afin d'y assister à la fête de la Vierge, qui s'y célèbre le 15 de ce mois; fête dont on m'avoit fait un récit magnifique. J'avois pourtant beaucoup de choses à voir sur la route. Je partis de Chefalu dans une barque conduite par quatre mariniers, à qui D. Augustin Mamussa, & D. François Dini me recommandèrent très-vivement. Le soleil n'étoit pas encore couché; je vis avec ravissement toutes les riches campagnes qui bordent cette côte, & qui sont couronnées par des frênes, des oliviers, &c. Je jouis de ce spectacle jusqu'à ce que l'ombre confondît tous les objets, & que le sommeil vînt fermer mes paupières.

A minuit mes quatre mariniers me débarquèrent sur la plage la plus voisine de Tusa, qui devoit être ma première station avant d'arriver à Messine. Il n'y avoit qu'un méchant cabaret, nous y frappâmes en vain; jamais à l'heure indue qu'il étoit on ne voulut nous ouvrir.

Mes mariniers prirent le parti de m'abandonner seul sur ce rivage, où ils déposèrent mes effets; jamais ils ne voulurent ni me conduire plus loin, ni rester avec moi jusqu'au jour. J'eus même avec eux une querelle aussi vive qu'on peut l'avoir quand on est seul sur un rivage inconnu, avec quatre hommes robustes & grossiers, maîtres de vous ensevelir au sein des flots. Je les laissai partir, & je m'assis sur ma malle à la porte du cabaret, contemplant la beauté du firmament, & n'entendant que le bruit des vagues qui battoient le rivage. J'aurois voulu dormir.

A peine l'aube commençoit à blanchir les cieux, qu'un bon paysan qui conduisoit un âne passa vers l'endroit où j'étois, & fut bien surpris de me voir. Il me demanda avec cordialité comment & pourquoi j'étois là : je lui contai l'abandon de mes mariniers, & le refus qu'on avoit fait de m'ouvrir. L'hôte étoit son ami, son compère; il l'appella, il lui parla, il l'engagea à retirer chez lui un étranger, jetté seul sur ce rivage.

J'entrai : la fatigue & le sommeil me tourmentoient; je me couche moitié sur un banc & moitié sur une table, assez mal à mon aise; mais ravi du seul espoir de bien dormir. Soudain j'entends des cris horribles : je me relève; j'écoute; ce sont les cris d'une femme : c'étoit mon hôtesse qui accouchoit. Il n'y eut plus moyen de songer à dormir. Le mal pressoit : mon hôte obligé d'aller chercher la sage-femme, me prie de veiller son épouse; j'y consens, & me voilà garde-malade: je m'acquitte de mon mieux de ce nouvel emploi. L'hôte revint avec la sage-femme. Tout alla bien; nous reçûmes gaiment cet enfant; & l'on fut si content de mon petit ministère, qu'on me choisit pour parrain; en peu de temps je devins l'ami de la maison, & le compère de mon hôte.

Tusa.

Cependant je ne m'arrêtai pas long-temps, & l'après-midi du même jour je me rendis à Tusa. Je trouvai sur la place de cette ville, avec toute la noblesse du pays, D. Antonio Julioso, à qui j'étois recommandé. Il me fit loger dans le couvent des Capucins; il m'envoya un souper selon l'usage : les Capucins & les voisins vinrent en grande compagnie me visiter pendant ce repas.

Le lendemain le Baron vint me chercher, & me mena voir la statue de Claudius Pulcher, qui est dans une place publique, où je fus assailli par des gens de toute espèce. Ce peuple n'imagine pas qu'il y ait des bornes où l'on doive arrêter sa curiosité.

Je n'ai jamais tant souffert en travaillant comme en faisant ce dessin d'après nature; j'avois au moins trente personnes autour de moi qui toutes vouloient voir en même temps; ils ne craignoient pas d'être importuns; ils ne soupçonnoient pas même qu'ils m'incommodoient. Obligé de faire mon dessin tout de suite, les obstacles qu'on y mettoit rendoient l'opération longue : j'éprouvai tant de fatigues que j'en fus malade pendant quelques jours.

PLANCHE CINQUANTE-DEUXIEME.

Statue de Claudius Pulcher. Figure trouvée à Coronia. Autre Statue de Consul Romain.

Cette Statue, fig. 1, placée près la porte de la ville & posée sur un piédestal, est en marbre, & est très-mutilée. Elle me fit plaisir à voir, quoiqu'elle ne soit pas d'un très-beau style, mais les proportions en sont belles. Le goût & la touche en sont médiocres.

Les amateurs de Tusa en sont si amoureux, qu'une main de cette Statue qui a été cassée, & la hache qu'elle tenoit, avoient été déposées dans la Taverne de cette ville, où elles étoient noircies par la fumée de la cuisine publique qui s'y fait : je dis cuisine publique, parce que c'est là que se fournissent tous ceux qui ne sont point assez riches pour avoir une table & une cuisine à eux. Je conseillai qu'on transportât ces fragmens dans la bibliothèque des Capucins où j'étois logé ; je fis sentir qu'ils y seroient plus décemment : mon avis fut goûté.

Les gens les plus instruits de cette ville m'assurèrent que je ne trouverois rien de curieux à Mistretta & à la Motte, qui ne sont que des pays modernes situés dans les environs.

Alesa.

Le lendemain je montai à cheval de grand matin, & je fus voir le lieu où étoit Alesa, ville autrefois située à trois milles de Tusa, qui n'étoit qu'un fort de sa dépendance. Cicéron en parle dans ses plaidoyers contre Verrès. Pour m'y rendre je descendis une montagne par des chemins affreux. Après une heure d'une marche pénible, j'arrivai à une Eglise abandonnée, & qui tombe en ruine, quoiqu'on y dise encore la messe une fois par semaine : elle appartient à des Bénédictins. Je n'ai rien trouvé dans ce lieu qu'un morceau cubique de marbre blanc d'environ deux pieds, de grosses briques, quelques morceaux de sculpture, deux vases de terre-cuite, & deux canaux, rien de plus. Les murs qu'on y voit ne sont pas antiques, ce sont les débris de l'enceinte du couvent des Bénédictinsqui ont demeuré en ce lieu, & qui l'ont quitté depuis sa dépopulation.

Les habitans de Tusa m'ont dit qu'on avoit trouvé dans ce lieu des tombeaux construits & couverts avec des grosses tuiles, & quelquefois fermés avec une table de marbre : que dans ces tombeaux on avoit trouvé des vases ; que dans plusieurs on n'en avoit trouvé qu'un seul rempli de cendres : que rarement on y avoit vu de la monnoie, ou des choses que renferment fréquemment les tombeaux antiques.

Dans ce lieu & dans ses environs on a ramassé beaucoup de médailles qui ont été décrites dans l'ouvrage du Prince de Torre Muzza. On m'en a fait voir plusieurs qui étoient presque effacées. On m'en a donné une Grecque de bronze fondu. J'en ai vu une d'or représentant Auguste : elle étoit de la grandeur d'un louis, & pesoit bien davantage. Elle étoit assez bien conservée, mais médiocrement gravée.

Le terrein où Alesa est bâtie étoit très-montueux & peu arrosé, quoique le fleuve, ou plutôt le torrent Aleso, y roule son onde ; il est peu considérable. En général je n'y vis rien qui méritât attention, si ce n'est la vue qui est assez agréable ; je remarquai à bien des endroits de ces montagnes des forêts d'une espèce de chêne, qu'on appelle chêne vert, parce qu'il conserve ses feuilles toute l'année. Il diffère beaucoup de l'autre par son écorce, qui se détache d'elle-même tous les ans. Cette écorce est un liège ; il est trop peu compacte & trop rempli de trous, pour qu'on en puisse faire des bouchons dans son état naturel. On l'emploie principalement à garnir le bord des



PLANCHE CINQ[illegible]TE-DEUXIEME.

Statue de Claudius Pulcher. Figure trouvée à [illegible] *Autre Statue de Consul Romain.*

Cette Statue, fig. 1, placée près la porte de la ville [illegible] sur un piédestal [illegible] & est très-mutilée. Elle me fit plaisir à voir, quoiqu'elle ne soit pas d'un [illegible], mais les proportions en sont belles. Le goût & la touche en [illegible]

Les amateurs de Tusa en sont si amoureux, qu'ayant [illegible] avoient été déposées dans la Taverne de cette ville, où elles étoient [illegible]

[illegible]

Le lendemain je montai à cheval de [illegible] & je fus voir le lieu où étoit Alesa, ville [illegible]

[illegible] Après une heure d'une marche pénible, j'arrivai [illegible] qui [illegible] [illegible] un morceau [illegible] de marbre [illegible] & deux canaux, rien [illegible]

[illegible] on y avoit vu de la monnoie, ou de [illegible]

Dans ce lieu & dans ses environs on a ramassé beaucoup de médailles qui ont été décrites [illegible] m'en a donné une Grecque de bronze [illegible]. J'en ai vu [illegible] de la grandeur d'un louis, & petite bien [illegible]. Elle étoit [illegible] bien conservée, mais médiocrement gravée.

[illegible] torrent Alesa, y roule son onde [illegible]

[illegible] Cette [illegible] un liege; il est trop peu [illegible] & trop rempli de [illegible] pour qu'on [illegible]



Figures antiques et débris d'architecture.

À différents pays.



filets qu'on veut faire furnager. C'eft un commerce d'un affez bon revenu pour les propriétaires qui ont de ces arbres.

Il eft étonnant que cet arbre ne dépériffe pas, comme les autres, quand on le dépouille de fon écorce, qu'il ait befoin au contraire qu'on l'en débarraffe. Lorfqu'elle eft enlevée, on trouve au deffous un épiderme rouge & couleur de fang, qui dans le cours d'une année fe change en une belle écorce de deux pouces d'épaiffeur & même plus.

On obferve de ne dépouiller l'arbre que dans un temps fec; car dans un temps humide ou pluvieux l'écorce nouvelle fouffre, s'amollit, & n'acquiert jamais par la fuite la dureté qui lui eft néceffaire pour être parfaite.

Si on veut donner aux morceaux de cette écorce des qualités qui les rendent propres à d'autres ufages qu'à ceux de la pêche, on doit l'expofer au feu, l'étendre & l'applatir en la chargeant de pierres. L'action du feu & la preffion en rapprochent les parties conftituantes, & leur donnent plus de tenacité. On peut enfuite s'en fervir à différens ufages.

Ce chêne porte des glands moins gros & plus alongés que le chêne ordinaire. Il eft très-vivace : fi on le coupe par le pié, il repouffe bientôt quantité de rejettons, qui en peu d'années produifent autant d'arbres. Dès l'âge de fept ou huit ans fon écorce donne un très-bon liège; & plus l'arbre vieillit, plus fon écorce acquiert de qualité.

Il y a quelques années que dans un hiver très-rigoureux, ce qui eft affez fréquent fur les hautes montagnes de la Sicile, quelques bergers firent du feu dans le creux d'un de ces chênes, & ils dédaignèrent de l'éteindre en s'en allant. Il brûla, & l'incendie fe communiqua aux arbres voifins : toute la portion de la forêt qui leur étoit contigue fut confumée. L'année fuivante cette place étoit remplie de nouveaux arbres, & même, dit-on, fix fois plus garnie qu'elle ne l'étoit auparavant. Cette furabondance dédommagea le propriétaire du retard que l'incendie avoit caufé à fa récolte.

On cultive beaucoup d'oliviers & de frênes à la manne dans les campagnes de Tufa : on y recueille beaucoup d'huile : il y a dans cette ville un preffoir confidérable.

Nulle part en Sicile je n'ai trouvé à aucune ville un air plus pauvre. Les habitans de Tufa paroiffent dénués de tout : la moitié fupérieure de cette ville tombe en ruine; on ne la répare pas, & le pays fe dépeuple. On prétend que Tufa contenoit dix mille ames il y a cinquante ans : elle n'en a pas trois mille aujourd'hui. La moitié inférieure de cette ville eft fituée à trois cens pas au deffous, du côté du midi. Ses habitans ont beaucoup meilleure mine : leur fang eft très-beau : j'y ai vu beaucoup de femmes très-bien faites, d'une belle ftature, & d'une figure très-agréable.

Un Prêtre de la principale Eglife me demanda, en qualité d'Architecte, de lui faire le deffin d'un tabernacle pour une Chapelle qu'il faifoit raccommoder. Je m'en acquittai avec affez de fuccès. Mon deffin fut accepté; & pour s'acquitter envers moi, l'argent étant fort rare dans cet endroit, on me fit don d'un paquet de foie, comme de la plus belle production de la contrée. En Bourgogne on m'eût donné du vin; à Moka, du café : chaque pays aime à payer avec fes denrées.

Mes Pères Capucins me demandèrent un cadeau, c'étoit le portrait d'un de leur Père, un vénérable ferviteur de Dieu, d'un âge très-avancé, & dont le falut étoit fi affuré, que déja ils le révéroient & le faifoient révérer aux habitans de Tufa, comme un Saint qui étoit la gloire de leur Couvent. Je ne manquai pas de me rendre à leurs vœux. Je fus comblé de bénédictions.

Je me rembarquai pour me rendre à S. Stephano. Nous arrivâmes au rivage une heure avant le jour. Mes mariniers ne me laifsèrent point fur la plage; ils portèrent mon petit bagage au village, fitué fur une hauteur, à une demi-lieue. Nous frappâmes à la porte d'une taverne, on refufa de nous ouvrir, & je me vis encore obligé de refter & d'attendre. Je m'affis fur ma malle : le jour commençoit à paroître; pour me défennuyer je pris une petite flûte, appellée octavino, dont les fons étoient très-perçans.

A peine ſes ſons aigus retentirent dans les airs, que les chiens, dont les uns étoient à dormir ſur le ſeuil de la porte, & les autres ſur les balcons, ſe mirent à heurler des ſons glapiſſans non moins aigus que ceux de ma petite flûte; tous ceux qui couchoient dans l'intérieur des maiſons leur répondirent. Hommes, femmes, enfans, tous les habitans du quartier s'éveillent en ſurſaut, ſe lèvent, & courent qui à ſa porte, qui à ſa fenêtre, les uns à demi vêtus, les autres en chemiſe: tous me regardent, tous s'étonnent, tous ſe demandent comment, pourquoi, par quelle aventure à cette heure cet inconnu, cet étranger eſt-il là? Deja l'on formoit mille conjectures. Bientôt quelques hommes ſe détachèrent, & vinrent ſavoir ce que je prétendois. Entrer dans ce cabaret & dormir, fut à peu près ma réponſe. Cette porte qui m'avoit été ſi impitoyablement fermée s'ouvrit alors: & pendant que je m'y repoſois, mon hiſtoire faiſoit l'entretien de la ville.

Sur le midi j'allai faire viſite au Gouverneur; il me trouva bien téméraire de voyager ainſi tout ſeul. Quant à l'objet de mes recherches, il m'adreſſa à D. Roſario, un apothicaire, l'un des hommes les plus inſtruits du pays, chez qui ſe raſſembloient tous les gens qui ſe piquoient de connoiſſances. Il me reçut avec beaucoup d'honnêteté; il me donna quelques médailles, & un petit taureau de bronze. Voyez fig. 2, Planche LII.

Toutes mes informations ne me firent rien découvrir. On m'offrit de me conduire à deux milles dans un endroit où une ville avoit été entraînée il y avoit cent ans, par une grande alluvion, qu'une pluie conſidérable avoit produite. Leur expreſſion me fit ſourire, leur offre ne me tenta pas.

Caronia.

Je partis de S. Stephano, & j'allai à dix milles à l'orient, ſuivant toujours la plage. Je me rendis à Caronia, autrefois l'ancienne Calacte; elle eſt ſituée à deux milles de la mer ſur une haute montagne, dont le ſommet eſt formé en dos-d'âne; de ſorte que ce village ne peut avoir qu'une ſeule rue: cette rue a un demi-mille de longeur.

Je n'avois de lettre pour perſonne; mais je connoiſſois les uſages de la Sicile. J'arrivai à l'heure où l'on trouve tout le monde ſur la place. Je demandai à parler à quelqu'un du Sénat. On me montra un des Sénateurs; je l'abordai; je l'informai du motif de mon arrivée; il m'indiqua un Prêtre, auquel ſe joignirent tous les anciens du lieu. Ils m'avouèrent qu'il ne reſtoit plus rien qui pût rendre témoignage de l'antique ſplendeur de cette ville, excepté une aſſez grande quantité de belles briques de trois à quatre pouces d'épaiſſeur, d'un pied de largeur, & de vingt à vingt-deux pouces de longueur, qu'on avoit trouvées en fouillant dans divers endroits; qu'on en trouvoit encore tous les jours, ainſi que des tombeaux, qui contenoient des vaſes de terre-cuite ou de plomb. Qu'à quelques milles on voyoit quelques reſtes de murs antiques; mais que tout cela étoit preſque entièrement détruit.

On me conduiſit vers une maiſon au nord de cette rue; on me montra un bout de colonne en pierre cannellée de dix-ſept pouces de diamètre, dont la portion inférieure eſt liſſe ſans cannelure. Ce bout de colonne eſt incruſté dans le mur extérieur de cette maiſon.

Près de là eſt le chapiteau de cette colonne: il a quatorze pouces de diamètre: il eſt de l'ordre ionique, de bon goût, & bien exécuté. Voyez Planche LII.

Cette maiſon eſt vraiſemblablement le Muſeum de cette ville: on m'y fit voir dans une écurie, parmi des moilons, du bois & du fumier, une ſtatue de marbre en trois morceaux; c'eſt celle de Bacchus ou d'Apollon, grand comme nature. Il eſt repréſenté debout & nu; une draperie lui couvre la ceinture, les cuiſſes & les jambes. Mutilée par le temps, cette ſtatue n'a ni bras, ni tête: on m'aſſura que la tête n'étoit pas perdue, mais on ne put me la faire voir. Le corps eſt aſſez bien & n'eſt pas endommagé. L'exécution eſt d'aſſez bon ſtyle, quoiqu'un peu maniérée. Voyez fig. 3, planche LII.

Cette figure a été faite originairement de trois pièces. La tête mobile se posoit dans un creux entre les épaules ; & le corps se plaçoit dans un autre immédiatement au dessus de la draperie qui traverse la ceinture. Cette statue porte sur le pied droit ; le gauche est cassé. Les Anciens faisoient quelquefois ainsi des statues qui se démontoient.

Mes mariniers m'attendoient au rivage ; je les rejoignis ; nous passâmes pendant la nuit le Cap d'Orlando, où étoit jadis la ville d'Agatirno, & j'arrivai à Patti de grand matin. C'est une petite ville située à un mille & demi de la mer. L'Evêque que je comptois voir, n'y étoit pas. Je me rendis à Oliveri, où j'esperois trouver le Prince de Paratori : il étoit allé dans une autre de ses terres. Je ne m'arrêtai à Oliveri que le temps nécessaire pour prendre quelques éclaircissemens de l'Aumônier du Château : j'y fus encore pris pour parrein par l'hôte de mon auberge, dont la femme venoit d'accoucher, & dont l'Aumônier baptisoit l'enfant. J'y fus regardé comme devin par un homme qui, à mon air étranger, ne douta pas de mon savoir, & me conjura de lui indiquer les numéros de la loterie qui devoient gagner. Pour m'en débarrasser je lui dis qu'à mon retour je pourrois le satisfaire ; il en sentit une si vive reconnoissance, qu'il voulut absolument m'accompagner à Tindare où j'allois : il prit son fusil & me servit d'escorte.

De Tindare.

Tindare est située au sommet d'un rocher élevé perpendiculairement au bord de la mer. On m'assura, & c'est une tradition répandue généralement dans cette contrée, que ce rocher étoit plus considérable autrefois ; qu'un tremblement de terre en avoit renversé la moitié, avoit entraîné avec lui au fond de la mer une partie de la ville, & avoit comblé un vaste port qui baignoit le pied de ce rocher. Ce qui en reste est coupé à pic du côté de la mer. On voulut me persuader que du haut de ce roc je pourrois voir sous l'eau une portion des murs de cette ancienne ville. Mes regards ne purent percer jusqu'à eux.

Il en existe encore des portions assez bien conservées. Vers le midi de ce rocher est l'unique entrée par où l'on parvenoit à cette ville ; car souvent dans la haute antiquité les villes n'avoient qu'une seule porte.

Tout le reste est fermé par un mur continu, qui par ses deux extrémités aboutit à l'endroit où le rocher taillé à pic offre un précipice d'environ cent trente toises de profondeur.

Ces murs ont été construits avec de grandes & belles pierres si parfaitement taillées, qu'on devroit appeller cette taille la coupe Grecque. Ces murs sont flanqués de tours carrées de distance en distance. Sur l'épaisseur de ces murs on a pratiqué un chemin de douze pieds de large, pour pouvoir repousser facilement les assaillans. Ce chemin étoit pavé d'une espèce de mosaïque grossière, mais très-solide. Il subsiste encore des parties considérables de ces murs, de ces tours, & de cette mosaïque.

Le chemin qui conduisoit à la porte, n'y arrivoit pas directement ; il formoit un angle avec elle, ainsi que tous les chemins qui chez les Anciens & chez les Modernes conduisent aux portes des places fortes. Mais ce qui n'étoit en usage que chez les Anciens, c'est de mettre des tombeaux sur les bords des chemins, près des portes de la ville. Non loin de celle de Tindare on en voit un que sa construction fait reconnoître pour être Romain. Il est presque détruit. Voyez Pl. LII, fig. 5.

Entré dans l'enceinte de cette ville, & montant toujours pour arriver au lieu le plus élevé, j'apperçus un groupe de maisons modernes. C'étoit un hermitage voué à la Vierge, qu'on appelle dans ce lieu la Madonne de Tindare. Il étoit occupé alors par quelques Prêtres qui vivoient de la charité des personnes que la dévotion portoit à visiter ce Sanctuaire. C'est dans cet hermitage que je logeai.

PLANCHE CINQUANTE-TROISIEME.

Vue du lieu qu'occupoit une partie de la ville de Tindare.

Ce lieu montueux n'eſt pas habitable partout. Cette planche ne renferme que l'endroit le plus élevé de la ville : le reſte de l'enceinte qu'on ne voit pas, n'eſt ni plus égal, ni plus habitable. Ses fondateurs en ſe fixant ſur ces rochers avoient moins conſidéré la commodité que la ſûreté des habitans.

Cette ville par ſa ſituation, par ſes fortifications, a dû réſiſter ſouvent à ſes ennemis.

La porte d'entrée eſt à environ cent toiſes éloignée du point A, d'où les murs ſe continuent ſuivant les bords du précipice B, par derrière le terrein élevé, & la tour moderne C joignant le point G, & au-delà ; ces murs ne ſont qu'un ſimple parapet, & n'ont pas beſoin d'être plus élevés.

Tous les petits murs HH ſont des conſtructions nouvelles, qui diviſent le terrein, & qui marquent les poſſeſſions des particuliers qui cultivent aujourd'hui la terre entre ces debris antiques.

Nous ne ſavons point à quel uſage ſervoit l'édifice D. Nous n'en connoiſſons point ou preſque point qui lui reſſemble. F, eſt un mur latéral de cet édifice. E, que l'on voit au deſſus, indique un Théâtre dont je parlerai, ainſi que de l'édifice D, dans les planches ſuivantes.

L'édifice C eſt le reſte d'une tour qui, je crois, a été bâtie par les François : de bons payſans qui cultivent la terre des environs y habitent aujourd'hui.

Les débris des murs & des ſtatues qui ſubſiſtent encore témoignent que les Arts ont été cultivés avec magnificence dans cette ville. J'ai remarqué une rue, ou du moins une belle chauſſée, qui s'étendoit depuis l'édifice D juſqu'au point A, & qui conduiſoit directement à la porte de la ville : je n'ai pu déterminer ſa largeur ; mais elle étoit aſſez conſidérable pour un lieu ſi peu étendu. Cette chauſſée étoit pavée de belles pierres fort grandes & très-bien jointes.

En continuant cette route, en ſortant de cette ville du côté du midi, j'ai vu un lieu ſingulièrement agréable, où la ville de Tindare a dû ſe prolonger, il conduit à l'endroit où eſt le château du Baron de la Scalaproto. Ce lieu eſt fait en forme de croiſſant environné de rochers ; au deſſous à quelques milles on voit la ville de Patti, qui étoit vraiſemblablement une dépendance de Tindare. La mer termine à l'horizon ce tableau charmant, embelli encore par la vue d'Alicudi & de Felicudi, K & L, les deux iſles les plus occidentales des iſles de Lipari.

Les montagnes qu'on voit dans le lointain au deſſus des points A & B, ſont immédiatement au-delà de la ville de Patti, & forment le golphe de Patti avec la montagne où Tindare eſt bâtie. Les parties inclinées I, I, de la montagne, eſt le lieu où étoient les tombeaux des gens diſtingués : on y en voit encore pluſieurs d'un genre aſſez particulier.

PLANCHE CINQUANTE-QUATRIEME.

Vue de l'Edifice marqué D dans la Planche précédente, tel qu'il eſt quand on le regarde du côté de l'Orient.

Cet édifice eſt conſtruit tout en pierre, & fondé ſur la roche A que l'on apperçoit à gauche. Cette roche, qui paroît découverte dans ce ſeul endroit, vraiſemblablement étoit revêtue autrefois ou de pierre, ou de terre. La niche D ſemble n'avoir été propre qu'à mettre une ſtatue qui décoroit ce lieu. Il paroît qu'il y avoit devant cet édifice une très-grande place, telle qu'on la voit dans la planche précédente, où elle eſt marquée M.

L'arcade G eſt très-grande ; une large route conduiſoit de la porte de la ville à cette arcade. Cette route étoit la continuation de la chauſſée D, M, H, A, dont nous avons parlé ci-deſſus.



[illegible]

PLANCHE CINQUANTE-[illegible]

[illegible]

[illegible] de la ville [illegible] de l'enceinte qu'on [illegible]

Cette ville par sa situation, par ses fortifications, [illegible] à ses ennemis.

[illegible] les bords [illegible] le terrein élevé, & la tour [illegible] C [illegible] point G, & [illegible], [illegible] & n'ont pas besoin d'être plus élevés.

Tous les petits murs HHI [illegible] qui divisent le terrein, & qui [illegible]

[illegible]

L'édifice C est le reste d'une tour qui, je crois, [illegible] par les [illegible] qui cultivent les terres des environs, y habitent aujourd'hui.

[illegible]

[illegible] D [illegible] point A [illegible]

[illegible]

[illegible] K [illegible]

[illegible] les tombeaux [illegible]

PLANCHE CINQUANTE-QUATRIÈME.

[illegible]

quand on le [illegible] du côté [illegible]

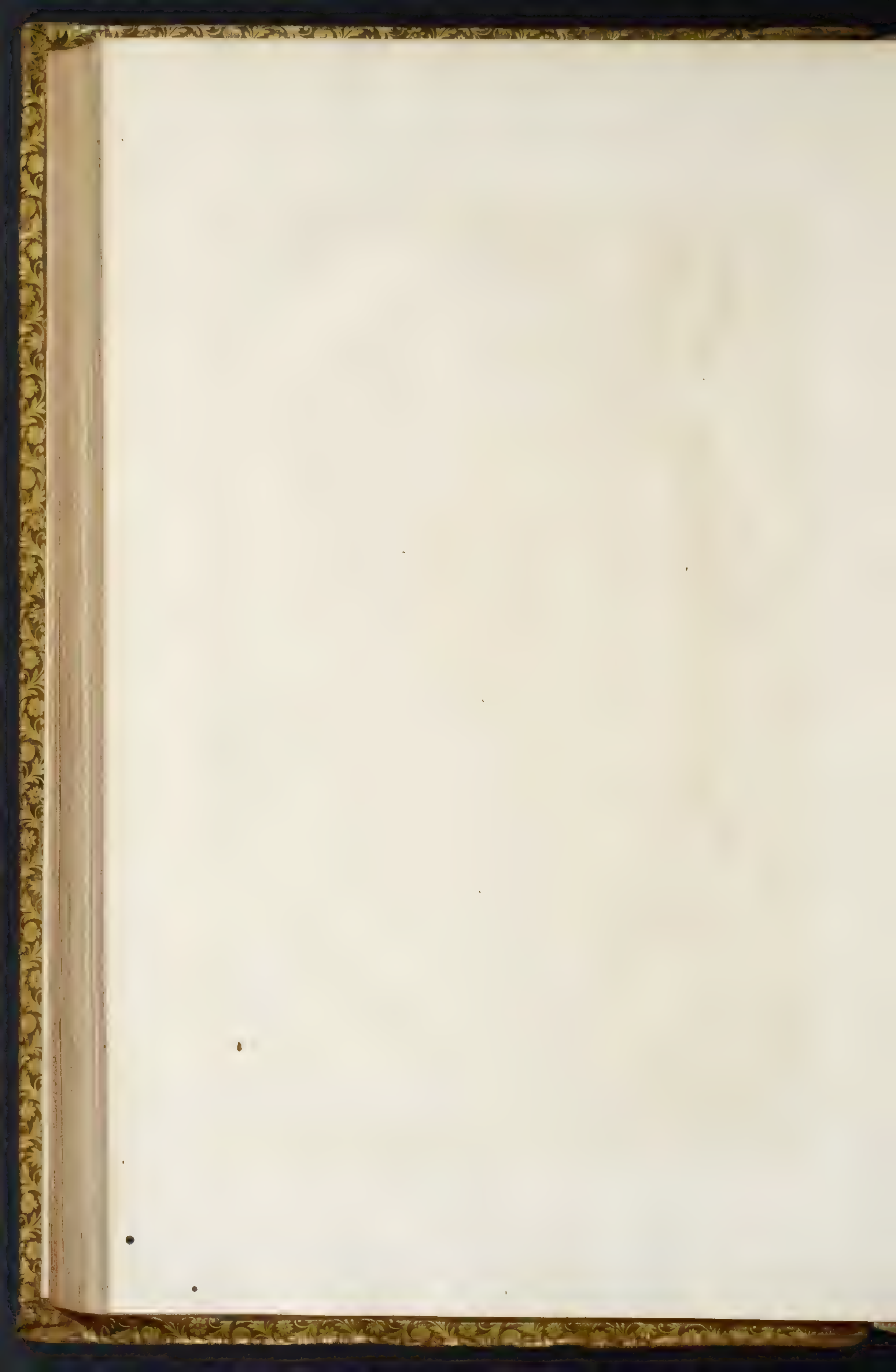
[illegible] étoit élevée autrefois [illegible] qu'à mettre une statue qui [illegible]

[illegible]

[illegible] G [illegible] de la porte de la ville à cette [illegible]



Vue du lieu qu'occupoit une partie de la Ville de Tindare







Édifice antique,
marqué D dans la Pl. précédente



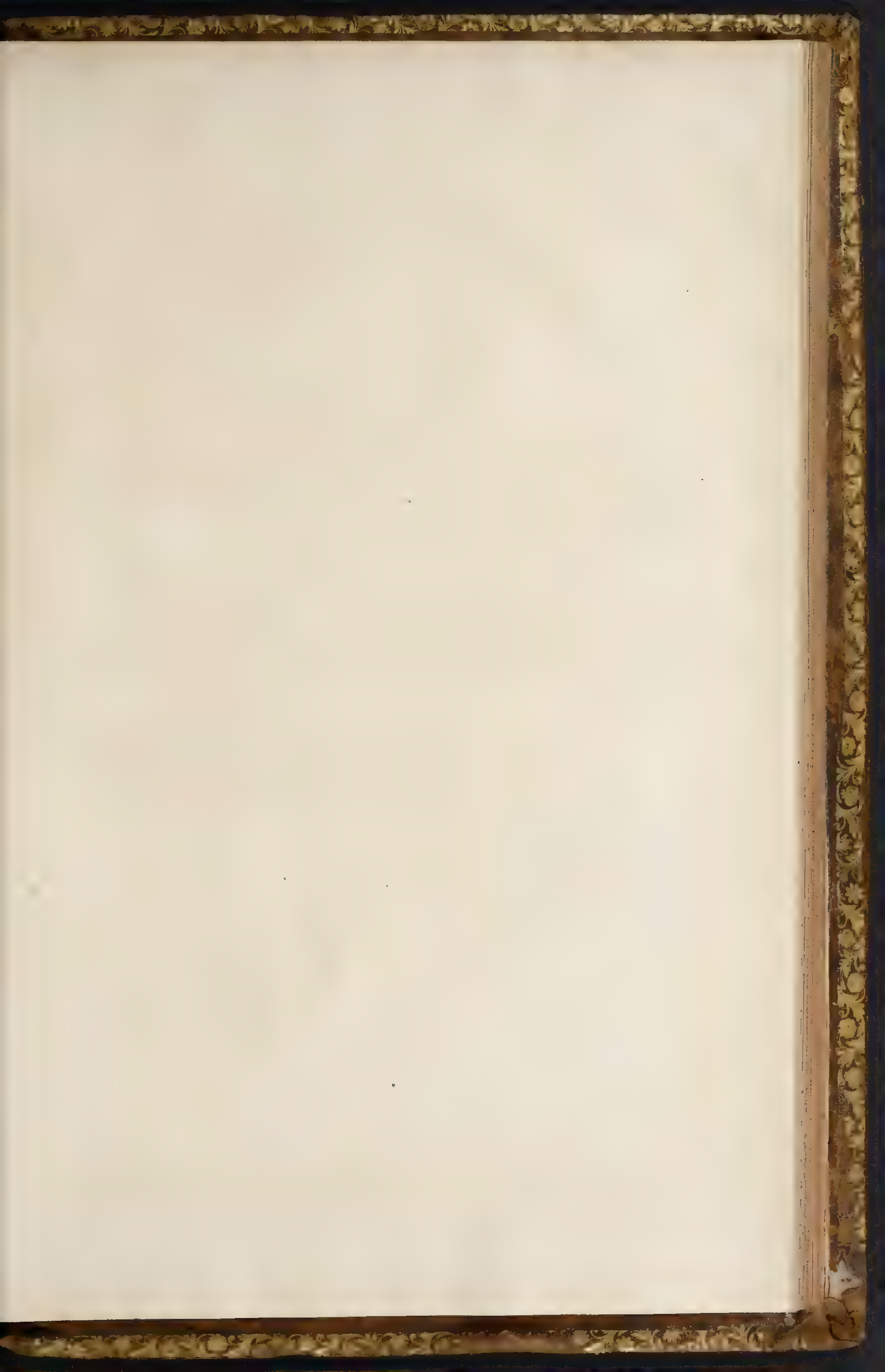


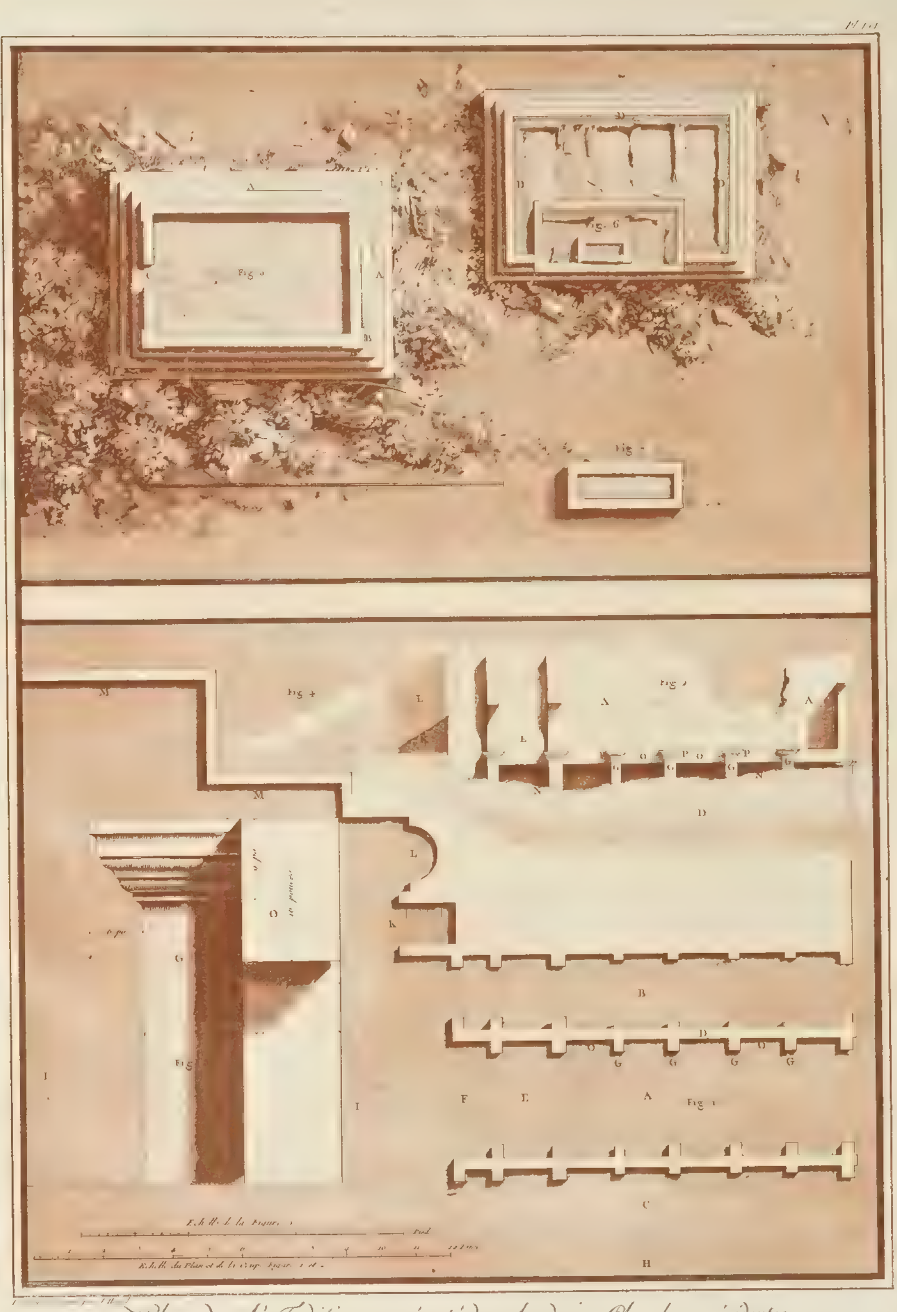


Intérieur de l'édifice antique
représenté dans la Pl. précédente









Plan de l'Edifice représenté dans les deux Planches précédentes.

Coupe de cet Edifice et Profil en grand de la Corniche interieure. Tombeaux particuliers.

CHAPITRE DIXIÈME

Suite des Antiquités de Tindare. Départ & Voyage à Melazzo. Embarquement pour les Iſles de Lipari. [illegible]

PLANCHE CINQUANTE-CINQUIÈME

[illegible]

[illegible]

PLANCHE CINQUANTE-SIXIÈME

[illegible]

[illegible]

[illegible]



CHAPITRE DIXIEME.

Suite des Antiquités de Tindare. Départ & Voyage à Melazzo. Embarquement pour les Isles de Lipari. Etuve antique de Lipari.

PLANCHE CINQUANTE-CINQUIEME.

Vue intérieure de l'Edifice antique représenté dans la Planche précédente.

CET édifice est construit totalement en pierres, qui sont parfaitement bien unies entre elles. J'ai observé en quelques endroits dans les joints une matière blanche, qui remplissoit ces petits intervalles à peine sensibles. Ce ne peut être qu'un reste du stuc dont ces pierres ont été couvertes; car, il est sûr que ce n'est point du mortier qu'on auroit employé pour les lier ensemble. Ces pierres ne sont pas très-dures, elles ne sont qu'un sable agrégé, tel que sont la plupart des rochers de ce pays.

J'ai beaucoup médité sur la composition du plan de cet édifice; je n'ai pu y reconnoître de caractère particulier, & que je puisse désigner par un nom qui me satisfasse.

Cet édifice est régulier : il étoit sans doute destiné à quelque usage particulier que nous ne connoissons plus. J'ai vu des Temples antiques divisés en trois parties ou nefs, comme cet édifice : mais ces nefs se communiquoient, & l'on pouvoit passer de l'une dans l'autre. Je n'en ai trouvé aucun dont les trois parties fussent séparées comme celles de cet édifice.

PLANCHE CINQUANTE-SIXIEME.

Plan de l'Edifice représenté dans les deux Planches précédentes. Coupe de cet Edifice, & profil en grand de la Corniche intérieure.

Je ne connois point d'exemple d'un bâtiment analogue à celui-ci; mais si j'avois pu faire fouiller en terre, j'aurois peut-être trouvé des indices de ce qu'il a pu être. J'aurois peut-être découvert des arcades D, entre les piliers G, de la grande nef. Voyez fig. 1. Je n'ai rien vu qui en ait pu indiquer le moindre vestige. Cette nef est si remplie de décombres, de terre & d'herbes, que je n'ai pu rien voir, quelques recherches que j'aie faites; mais cela ne suffit pas pour conclure qu'il n'y en a pas. Le défaut d'arcades rend le plan indéfinissable. A quoi bon une grande salle accompagnée d'une grande galerie de chaque côté B, C, si dans leur longueur elles ne communiquent pas ensemble par quelque endroit?

L'entrée de cette grande nef, dessinée vers l'orient, à droite, planche LIV; à gauche, planche LV, & marquée E dans celle-ci, offre un vestibule obscur qui conduisoit à une salle de vingt pieds de

large, & de quarante-huit pieds de long, ſans croiſées, & ne recevant de jour que par les extrémités dont celle de l'orient eſt la plus ouverte.

Celle qui eſt à l'occident ne préſente pas une arcade auſſi élevée, & devoit procurer peu de clarté.

On a placé, planche LV, des figures qui obſervent les ſingularités de cet édifice, & la corniche qui couronne ces petits quarrés G, G.

Si, après avoir vu l'intérieur de cet édifice, on ſuppoſe vuide l'endroit qui paroît rempli par les décombres, on aura l'idée d'un bâtiment très-élevé & très-étroit, ſemblable à quelques-unes de nos Egliſes gothiques dont l'exceſſive hauteur n'eſt nullement proportionnée à la largeur.

Cet édifice avoit-il un plafond avec une baie, ou une ouverture qui donnât un jour ſuffiſant? c'eſt ce que les débris n'indiquent pas.

Ce grand mur liſſe A, A, planche LV, qui s'élève de plus de quinze pieds au deſſus de la corniche P; & cette corniche, qui fait un avant-corps ſur ces eſpèces de pilaſtres carrés G, ſont en architecture des ſingularités auxquelles nous ne ſommes pas accoutumés.

L'avant-dernière aſſiſe B en pierres ſaillantes excède trop les autres, pour qu'on puiſſe croire qu'elle ait été la place d'un architrave, dont la dernière aſſiſe auroit été la friſe. Enfin, d'après le plan, la coupe & la perſpective que je donne ici, & qui ſont très-exactes, je laiſſe à décider à ceux qui ſont ſavans dans ce genre, ce que cet édifice a pu être, & à quel uſage il a pu ſervir.

L'arcade à droite, planche LV, ſert d'entrée à la partie latérale: ſi elle a deſcendu juſqu'au rez-de-chauſſée, elle étoit d'une prodigieuſe élévation.

L'autre partie latérale du plan C, eſt totalement détruite: mais il y a des indices qui ſuffiſent pour faire connoître qu'elle a exiſté. Le terrein s'abaiſſe conſidérablement vers le point H; & cette diſpoſition du ſol a contribué vraiſemblablement à accélérer la deſtruction de ce côté de l'édifice plutôt que de l'autre.

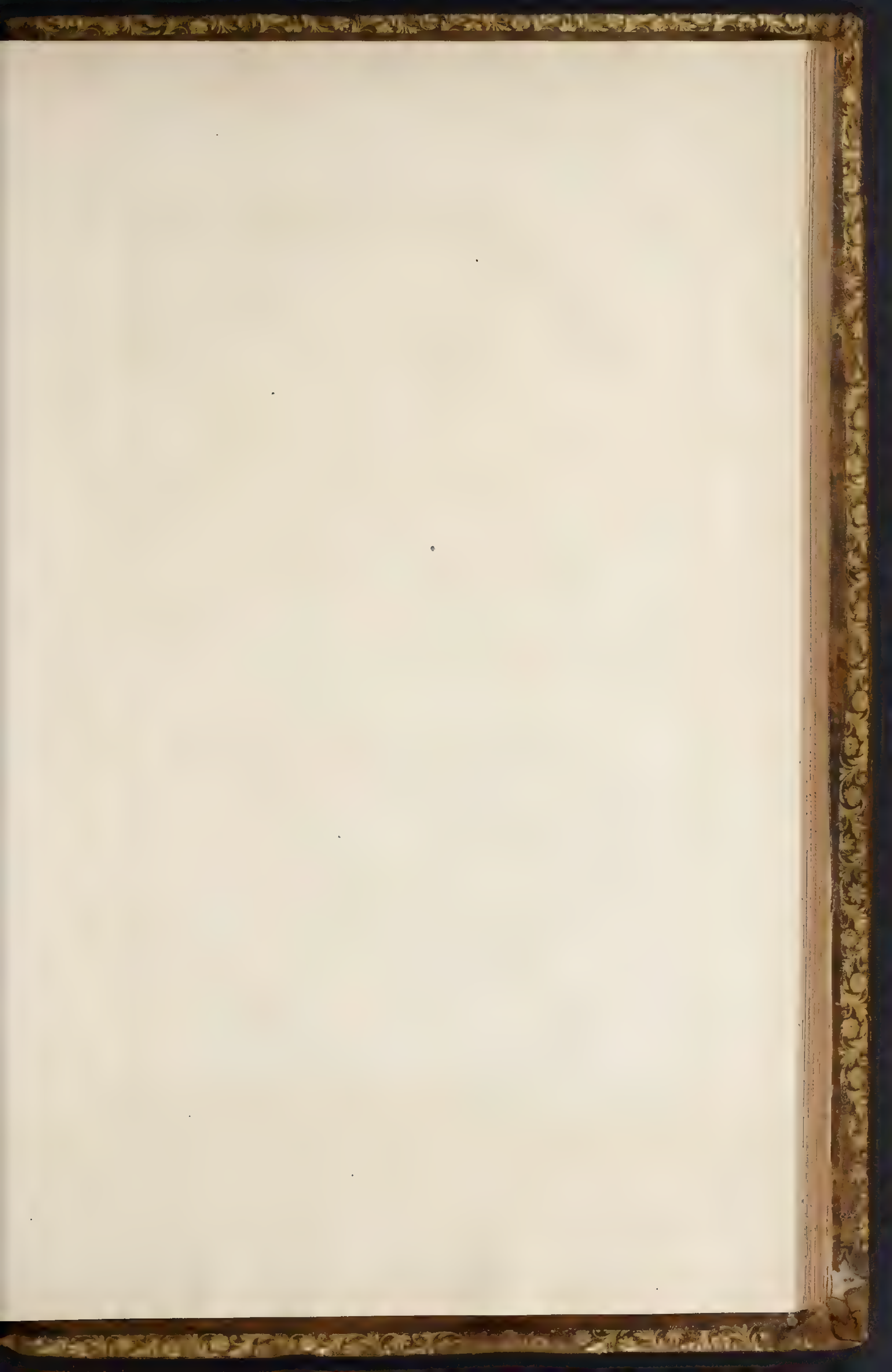
La coupe de cet édifice ſe voit, fig. 2. La ligne N marque à quel degré il eſt enterré dans les décombres; & j'ai tracé l'arcade D pour tirer, par cette ſuppoſition, la conſéquence que les parties latérales B, C, communiquoient avec le milieu A, & pour avoir une idée ſatiſfaiſante de cette ſorte de conſtruction.

Le couronnement des pilaſtres G, fig. 1, 2 & 3, eſt d'un profil qui ne me ſemble pas avoir été un chef-d'œuvre. Il me paroît ſingulier que cette corniche P ne ſoit pas continuée d'un pilaſtre à l'autre ſur la maſſe ſaillante & carrée de la plate-bande O, dont la ſaillie eſt marquée au plan par une ligne ponctuée O, O, & à la coupe, fig. 2 & 3, par la même lettre.

Je n'entreprends pas d'expliquer ici ce qui ne me paroît pas évident dans les reſtes des monumens antiques, que je repréſente aux yeux de mes lecteurs; je ne veux pas les induire en erreur. J'offre ces débris ſous les aſpects les plus capables de faire reconnoître les édifices auxquels ils ont appartenu, afin qu'on en juge, & qu'on les explique mieux que moi, s'il eſt poſſible.

La place marqué I, I, dans le plan, laiſſe appercevoir le beau pavage en pierres qui conduiſoit depuis l'entrée de cet édifice juſqu'à la porte de la ville, & même juſqu'à dix toiſes au-delà, du côté de l'orient. Pluſieurs parties de ce pavé ſont à découvert. On en a enlevé quelques portions pour en faire des maiſons: car ce pavé étant conſtruit avec de belles pierres, on avoit un avantage d'autant plus grand à s'en emparer, qu'elles étoient toutes taillées.

K indique un eſcalier en pierres, qui ſervoit à monter ſur ce terrein élevé qu'on voit derrière la niche L, planche LIV. Cet eſcalier offre une particularité bien étrange: ce ſont des marches de dix pouces de haut, dont la face eſt inclinée en arrière de plus d'un pouce. Voyez fig. 4. Mais pourquoi? à quel uſage? C'eſt une de ces choſes que devroient expliquer les apologiſtes de l'antiquité. L'Architecte vouloit-il faire une choſe utile, ou une choſe agréable, ou une nouveauté?





Vue perspective du Théâtre de Tindare

[illegible] parti[illegible], que le [illegible]

[illegible]

fort plus [illegible]

[illegible]

malheur qu'on avoit [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] & [illegible]

[illegible]



Je n'en fais rien : je ne loue, ni blâme ; je ne fuis ici qu'un fimple Hiftorien. On incline quelquefois les marches en fens contraire pour gagner du terrein ; mais j'ignore quelle raifon peut les faire incliner dans celui-ci.

La portion de mur M, M, décoroit la place I, I ; mais la roche A, qui en ce lieu paroît hors de terre, voyez planche LIV, en fe trouvant fi fort au deffus du rez-de-chauffée de ce palais, fournit encore une particularité que je ne puis expliquer.

Après avoir bien confidéré ces objets, je parcourus les environs au couchant dans les endroits marqués I, I, planche LIII ; ils me parurent les lieux de fépulture de cette ville. On y voit un grand nombre de tombeaux, moins confervés que ceux qu'on trouve communément. J'en ai deffiné le plan feulement, parce qu'ils font prefque entiérement détruits.

Tombeaux Singuliers.

Je n'en ai point encore décrit de femblables. Qu'on fe figure un petit édifice carré, un peu plus long que large, de vingt-quatre pieds fur trente-fix, élevé fur trois gradins A A, & quelquefois décoré d'un pilaftre B de chaque côté des quatre faces. Une petite porte C, telle qu'on le voit planche LVI, fig. 5. Dans cette petite chambre il y a des farcophages de différentes grandeurs, & de différentes matiéres. Quelques-uns étoient pratiqués en maçonneries dans le fol. Un pareil tombeau, fig. 6, a été renfermé dans le quarré D ; c'eft un fimple reduit conftruit après coup.

Le quarré, fig. 7, eft un plus petit tombeau du même genre. Il y en a de femblables qui tous font plus ou moins détruits ; quelques-uns ont prefque difparu fous les débris qui couvrent ce lieu de toutes parts. On y remarque auffi des pans de murs de différentes conftructions, des reftes de maifons qu'on avoit taillées en partie dans la roche.

Les Hermites m'ont dit qu'on avoit fouvent trouvé en ce lieu des fragmens de ftatues, & des débris d'architecture ; ils m'en ont montré chez eux, & ils m'ont affuré, que fi l'on fouilloit encore dans ces décombres, on y trouveroit des chef-d'œuvres de fculpture, tels que ceux qu'ils m'ont fait voir dans leur grenier & dans leur cour. J'en parlerai inceffamment.

PLANCHE CINQUANTE-SEPTIEME.

Vue perfpective de l'état actuel du Théâtre de Tindare, fitué à cinquante toifes à l'occident de l'Edifice dont nous avons parlé ci-deffus.

L'architecte qui fonda cet édifice choifit pour le bâtir un lieu où la roche qui en forme le fol préfentoit une forme analogue à celle qu'il vouloit donner à ce théâtre, afin qu'il y eût le moins de travail poffible, & le moins de conftruction à faire pour l'exécution de cet édifice.

Ce théâtre eft ruiné & affaiffé en bien des endroits. Les eaux, en filtrant entre les joints des pierres, ont détérioré le mortier, & détaché les pierres qui étoient placées fur la roche : elles ont occafionné la deftruction d'un édifice qui, dans le principe, avoit été très-bien conftruit.

Le mur A, qu'on voit en avant de ce théâtre, ne préfente ni fur fa longueur, ni dans fes débris, aucune portion de mur qui lui ait été adhérent, & qui ait pu former avec lui une avant-fcène. Ce lieu eft devenu un pâturage ; je l'ai caractérifé ainfi par les figures que j'y ai mifes pour orner ce tableau.

PLANCHE CINQUANTE-HUITIEME.

Plan du Théâtre de Tindare, avec sa coupe géométrale, & l'un de ses Escaliers en perspective.

Ce théâtre A, fig. 1, est d'une forme demi-circulaire, avec le Procénium B, B, de six toises & demie. Son orchestre A, A, est de dix-huit toises de large, sur onze toises de profondeur. Il y a dix escaliers C, C, qui communiquent à tous les sièges du bas en haut, sans être interrompus en aucune manière par des paliers, mais au dessus des sièges étoit un grand palier, & une galerie qui tournoit autour de ce théâtre.

En observant très-attentivement, & en cherchant à me rendre compte de la manière dont ce théâtre étoit terminé, j'ai trouvé des traces de pierres récemment enlevées: ces traces m'indiquèrent que le mur F formoit un palier, en tournant parallélement à une certaine distance du dernier gradin, d'où j'ai conclu la continuité de ce mur.

J'ai trouvé vers les extrémités de ce théâtre à différens endroits un autre mur de pierres, distant de neuf à dix pieds du précédent: j'ai trouvé d'espace en espace des indices apparens de la continuité de ce mur G: j'ai trouvé aussi dans les débris amoncelés çà & là des pierres taillées en forme de corniches, de fust de colonnes, & des fragmens de chapiteaux de même proportion que ces colonnes, & j'ai été obligé de croire que ce bâtiment étoit terminé par un portique formé de colonnes d'ordre Dorique antique, sans astragale ni base, ayant vu des portions du soubassement F, G, sur lequel elles portoient: j'ai présumé par leur grosseur la distance à laquelle elles pouvoient être relativement au passage E, qui ne pouvoit manquer de se trouver en face de chaque escalier C, C. Je les ai distribuées telles qu'on les voit disposées au plan & à la coupe géométrale, fig. 2, au dessus de ces murs circulaires & paralleles aux gradins, que j'ai désignés ci-dessus, fig. 1. J'avoue que j'en ai déterminé les hauteurs selon la vraisemblance & le diamètre des colonnes, & que j'ai supposé la largeur de ces passages E, en face de chaque escalier. Voilà ce que j'ai osé y ajouter, entraîné par la force & par le charme des résultats. Voyez la coupe, fig. 2, prise transversalement de A en D, où l'on voit ce qu'a pu être ce théâtre en sa totalité.

L'étendue de l'orchestre A est de plain pied avec le Procenium B, qui ne paroît limité d'aucun côté: on ne peut savoir où il se terminoit. Les herbes y sont si fort multipliées, qu'il faudroit creuser jusqu'à la roche pour découvrir des traces de cette avant-scène. Il y a environ six pieds d'élévation depuis le rez-de-chaussée de l'orchestre A jusqu'au premier gradin C, fig. 3, où j'ai représenté en perspective une portion d'un des escaliers de ce théâtre, pour faire connoître le rapport de la grandeur des marches avec les sièges ou gradins, dont chacun avoit la hauteur & la largeur de deux marches. L'architecte avoit observé très-sagement de faire creuser d'un pouce la moitié de la largeur de chaque gradin, afin que les pieds des personnes assises sur le gradin supérieur pussent être placés commodément sans gêner celles qui étoient assises devant elles. Voyez H & I, fig. 3. C'est un usage que les Architectes anciens n'ont pas toujours pratiqué. L'arête saillante L de ces gradins favorisoit ces sièges par la saillie, en les dégageant par dessous, & en leur donnant de la largeur sans prendre sur la masse totale.

Ces sièges avoient treize pouces de haut, sur deux pieds un pouce six lignes de large. La partie où l'on mettoit les pieds avoit douze pouces.

Il y avoit aux faces latérales de ce théâtre trois gros pilastres M, M, très-saillans, qui faisoient l'office de piliers buttans pour soutenir les poussées des parties élevées de ce théâtre.

En jugeant du style de la décoration de cet édifice par ce qui en reste, il m'a paru de fort bon goût.



PLANCHE CINQUANTE-HUITIEME.

Plan du Théâtre de Tindare, avec sa coupe géométrale, & l'un de ses [illegible]

Ce théâtre A, fig. [illegible], est d'une forme demi-circulaire, [illegible] & dont [illegible] A A est de dix-huit toises de large, sur onze toises de [illegible]

[illegible]

[illegible] de colonnes, & des fragmens de chapiteaux de même proportion que [illegible] &

[illegible]

[illegible] par leur position la [illegible] à laquelle elles pouvoient [illegible]

qu'on les voit disposées au plan & à la coupe géométrale, fig. 2, [illegible]

[illegible]

[illegible] l'escalier B, qui ne paroît avoir [illegible] sont si fort multipliées, qu'il [illegible] C, fig. 3, [illegible]

[illegible]



Plan du Théâtre de Tindare.

[illegible] a coupe géométrale un de [illegible] Escaliers en perspective et sa Corniche en grand



Pl. 1.



par J. Houel

Fragments d'Architectures et de Figures,

qui sont dans la cour de l'Hermitage construit sur les ruines de Tindare

[illegible] Sextre & de Sommite, que j'ai fait connoître, Chapitre IV, & C[illegible]



goût. Ces faces étoient en boſſage : pour les exprimer on avoit formé des refends, en creuſant les joints & les lits de pierres en biſeau, ce qui faiſoit un bon effet.

J'ai deſſiné en grand la corniche de l'ordre d'architecture qui décoroit ce théâtre, afin d'en faire connoître les profils. Voyez fig. 4. J'ai deſſiné ſon plafond orné de gouttes, tel que je l'ai trouvé. J'ai jugé inutile de graver les colonnes & les chapiteaux, parce qu'à peu de choſes près, ils reſſemblent à ceux de Ségeſte & de Selinunte, que j'ai fait connoître, Chapitre Ier. & Chapitre IV.

Mes obſervations & mes deſſins terminés je revins à mon hermitage, qui n'étoit pas éloigné de ce lieu. La cloche y appelloit les habitans du voiſinage. J'apperçus en approchant plus de monde qu'à l'ordinaire. C'étoit deux Gentilhommes avec leurs Dames qui faiſoient un pélerinage à la Notre-Dame de Tindare. Ils étoient tous quatre à cheval, précédés de Campieri & de Staffieri. Les premiers, comme je l'ai déja dit, ſervent d'eſcorte ſur les chemins; les ſeconds, ſervent pour garder les chevaux. Les femmes de ce pays, quand elles ſont jeunes & que la ſaiſon eſt belle, vont très-bien à cheval. Si le temps eſt trop chaud, trop froid ou trop humide, elles ſe font porter en litières.

Ces Gentilshommes & ces Dames entendirent la Meſſe, comme nous. Nous paſſâmes de la chapelle au réfectoire, & pendant que nous dînions, on préparoit leur dîner.

En ſortant de table j'allai joindre ces Dames ; elles s'étoient miſes au frais & à l'ombre ſous le paſſage de la porte cochère, aſſiſes ſur des pierres, jaſant avec des valets & des payſans. Elles étoient habillées à la françoiſe, en robe & en manteline de damas : c'eſt l'habit de cérémonies ; leurs cavaliers étoient en habits de taffetas, en bottes & en papillotes. Mais puis-je raconter à des lecteurs françois à quoi s'occupoient ces Dames en attendant le dîner ? Ce tableau ſi révoltant pour notre délicateſſe doit-il s'offrir, quoiqu'il peigne les mœurs ? Ces femmes élégantes & parées, tout en faiſant la converſation, ſe rendoient réciproquement le ſervice de ſe chercher leurs poux, & de les tuer ſur leurs pouces. On n'a pas dans les pays chauds, en Eſpagne, en Portugal, en Italie, en Sicile, l'inſurmontable horreur qu'on a en France & en Angleterre pour ce hideux inſecte. Les plus belles têtes en ſont couvertes ; & j'obſervai que ces femmes allèrent ſe mettre à table les doigts pleins de ſang, & couverts encore par les cadavres des victimes qu'elles venoient d'immoler à leur tranquillité.

Quoique dans les pays chauds & ſecs, où le vent couvre perpétuellement tous les objets d'une pouſſière épaiſſe, il ſoit plus difficile d'entretenir la propreté que dans les pays humides où il ſuffit d'eſſuyer les objets de temps en temps, il n'eſt pas tolérable de porter la négligence juſqu'à ſe laiſſer dévorer tout vif par des animaux dont un peu de ſoin pourroit débarraſſer pour jamais. Ces femmes d'ailleurs étoient d'une converſation intéreſſante : quand elles vouloient mettre de l'énergie dans leurs diſcours, elles parloient ſi haut, qu'on auroit pu les entendre à deux cens pas. Cela me choqua d'abord ; mais en y réfléchiſſant un peu, je conçus qu'il eſt naturel que le ſon de la voix s'élève ou s'abaiſſe ſelon la force ou la douceur des choſes qu'on veut exprimer. Il n'y a que notre éducation qui enſeigne à mettre de l'énergie dans la phraſe, ſans en mettre dans notre accent, & à raconter des choſes terribles ſans élever la voix.

PLANCHE CINQUANTE-NEUVIEME.

Fragmens d'Architecture & de Statues qui ſont dans la cour de l'hermitage conſtruit ſur les ruines de Tindare.

En deſſinant ces figures, je les groupai telles qu'on les voit dans cette planche. Ces deux Statues ſont celles de je ne ſais quels Conſuls Romains dont l'une n'a point de tête. On trouve auſſi

dans cette cour le corps d'un guerrier, des pieds & des têtes; tous ces morceaux font d'une excellente exécution. On peut y remarquer la jambe coloſſale d'une Statue qui a dû avoir treize pieds d'élévation. Lorſque je la deſſinai, le chef de ces bons Hermites, qu'on appelle *Signor Prepoſito*, ne put s'empêcher de me conter l'hiſtoire de cette Statue, qui fait dans tout le pays un ſi grand honneur à la Madonne de Tindare.

Le Baron de . . . . avoit un procès qui l'inquiétoit beaucoup. Il fit vœu, que s'il le gagnoit, il feroit revêtir de marbre la Chapelle de la Vierge. Il le gagna en effet, & pour accomplir ſon vœu, il prit dans les débris de Tindare des corniches, des tronçons de colonnes, des ſtatues de Dieux payens, & le coloſſe à qui cette jambe appartenoit : il les fit ſcier en petites lames minces & étroites, dont la plupart étoient de trois pouces de large & de demi pouce d'épaiſſeur : on en fit un placage pour cette Chapelle : placage qui doit être d'autant plus agréable à la Madonne, qu'il eſt fait avec les débris des Dieux du paganiſme, dont la deſtruction eſt un acte de piété qui ne peut manquer d'être agréable aux yeux de la Mère de Dieu.

Le Signor Prepoſito me parla beaucoup auſſi d'une belle tête qu'on lui avoit dérobée l'année précédente, & qui étoit celle du Dieu *Venere ; il Dio Venere*, diſoit-il : je le priai de me dépeindre ce Dieu : il me répondit qu'il avoit une belle figure de femme coëffée en cheveux. Je m'en doutois ; ce Dieu *Venere* n'étoit autre choſe qu'une tête de Vénus, que ce bon Prêtre avoit maſculiniſé ſans malice, par pure ignorance.

Je voulois avoir quelques-uns de ces fragmens épars dans cette cour ; je le priai de me donner un pied de marbre, qui eſt ici repréſenté, ou la tête d'Eſculape que j'ai placée à côté : je le priai de me les vendre. Il répondit à toutes mes demandes qu'il me vendroit plutôt ſes oreilles : que ces fragmens appartenoient à la Madonne de Tindare : qu'il n'en diſpoſeroit jamais. De tels ſcrupules ſont rares, mais ils ſont reſpectables.

Pendant que je deſſinois ces fragmens, la curioſité avoit attiré autour de moi beaucoup de ſpectateurs qui s'étonnoient de me voir attraper en ſi peu de temps la reſſemblance des objets. Ils reſtèrent auprès de moi juſqu'à ce que la cloche nous avertît d'aller à l'Egliſe recevoir la bénédiction : devoir dont on ne peut guère ſe diſpenſer dans un tel endroit, ſans cauſer le plus grand ſcandale.

Le lendemain je fus rendre une nouvelle viſite au Baron de Scalaproto, qui m'étoit venu voir, & qui m'avoit invité à deſſiner une figure de Conſul Romain qu'il a dans ſon jardin, & que j'ai repréſentée planche LII, fig. 4.

Le château de ce Baron n'eſt qu'à un mille des ruines de Tindare.

Je remarquai alors la décoration de ce château. L'architecture en eſt du temps de François Ier : elle m'a fait beaucoup de plaiſir : elle eſt médiocre, mais elle eſt faite avec beaucoup de goût : elle eſt ſimple & bien ordonnée. Il règne un ſyſtême fort ſage dans la diſtribution des richeſſes & des corps liſſes de cette architecture. C'eſt un ancien fief de la très-ancienne famille de ce Baron. Tout me charma dans cet endroit : la propreté, qui eſt ſi rare en Sicile, s'y faiſoit remarquer.

Entré dans ſon appartement il me montra divers morceaux antiques, tels que des médailles de cuivre & d'argent. Madame la Baronne eut la curioſité de voir mon deſſin : mais elle n'oſa paroître devant un étranger. L'uſage du pays ne permet guère aux femmes de prendre de telles libertés. Je le lui envoyai par un de ſes domeſtiques. Pendant ce temps-là le Baron me fit voir une couronne de laurier en or, trouvée dans un tombeau à Tindare, & quelques autres couronnes qui n'étoient que des lames d'or, faites en forme de diadêmes. Il me montra auſſi des bagues antiques très-minces, en argent & en bronze. Je deſirois d'obtenir quelques-uns de ces morceaux en échange ; mais plus j'exprimois mes deſirs, plus je rendois ces objets précieux au Baron, qui fut inacceſſible à toutes mes offres.

Il y avoit aussi dans sa cour des fragmens d'architecture en marbre, semblables à ceux de l'hermitage de Tindare.

Ces antiquités donnent une grande idée de la splendeur de Tindare, & du degré où les Arts y parvinrent.

Elle avoit un Temple dédié à Mercure. La statue de ce Dieu étoit d'une beauté étonnante. Les Carthaginois prirent la ville & emportèrent la statue. Scipion prit Carthage, & restitua la statue aux Tindarides, qui la reçurent avec des acclamations & des transports de joie.

Cette ville étoit encore si florissante du temps de Cicéron, qu'il en parle comme de l'une des plus considérables de la Sicile pour sa Noblesse, sa richesse, & sa population. La rapacité de Verrès fit enlever d'une place publique de cette ville la statue de bronze de M. Marcellus, ce célèbre vainqueur de Syracuse, celle de Mercure, & beaucoup d'autres : ce brigandage du Préteur causa une sédition. Un citoyen appellé Protagoras, voulut empêcher qu'on n'enlevât ces statues ; il fut flagellé en public par ordre de Verrès. Tindare & toutes les villes de la Sicile non moins outragées, se plaignirent au Sénat. Cicéron plaida leur cause, & Verrès fut puni.

Pline parle de la chûte du rocher qui entraîna au fond de la mer une partie de cette ville, & qui vraisemblablement commença sa décadence. Le P. Mazza dit qu'elle existoit encore au troisième siècle sous le règne de Fréderic II, ce que j'ai de la peine à croire. La ruine de cette ville me paroît aussi obscure que sa fondation.

L'admiration que me causoient ses monumens, dégénéroit souvent en un sentiment douloureux, parce que la vue de tant de destructions me faisoit trop sentir la fragilité des ouvrages de l'homme, & le néant de ses projets, de ses espérances, de ses plus grands travaux. Ces débris qui portent encore l'empreinte du génie qui avoit élevé ces vastes édifices, prouvent infailliblement que de grands artistes ont vécu dans cette contrée, & ils n'ont pu servir à nous transmettre les noms de ceux qui les ont érigés. Leurs noms sont effacés de la mémoire des hommes ; mais ces fragmens, s'ils ne servent plus à leur gloire, servent encore à illustrer leur patrie, leur patrie qui elle-même n'existe plus ; ils engagent encore les étrangers à venir visiter ces lieux aujourd'hui déserts, où ils habitoient autrefois au milieu d'un peuple immense & sensible à la beauté des arts. Ce qui est plus intéressant peut-être pour les amateurs & pour les amis de l'humanité, c'est qu'ils offrent, jusque dans leurs ruines, d'excellens modèles aux jeunes gens qui veulent étudier, & que leur vue remplir d'une noble émulation ; c'est que de race en race ils peuvent former le goût & le transmettre à de nouveaux artistes dont les chefs-d'œuvre le transmettront un jour à de nouvelles générations, lorsque ces monumens seront absolument anéantis par les mains destructrices du temps.

J'avois marqué pour mon départ le lendemain du jour où je fis visite au Baron de Scalaproto. Il me procura des hommes & des mules pour me rendre à Melazzo ; quoiqu'il eût voulu me retenir, parce que j'étois fort indisposé depuis quelques temps.

Je revins à mon cher hermitage prendre congé des Pères qui m'avoient si bien traité. Je demandai au P. Prépofito comment je pourrois m'acquitter de tout ce qu'il avoit fait pour moi. Il me répondit avec beaucoup d'honnêteté & de modestie, qu'il suffiroit que je fisse une aumône à la Madonne. Le soir même étant à la bénédiction, je priai le Sacristin de m'indiquer où étoit le tronc destiné à recevoir ce qu'on offroit. Il m'y conduisit ; mais ce tronc avoit une ouverture si étroite, qu'on ne pouvoit y introduire que de petites pièces de monnoie, grandes tout au plus comme une de nos pièces de vingt-quatre sols. Elle suffisoit sans doute à la charité des habitans de ce lieu. Ne pouvant y faire entrer ce que j'avois résolu de donner, j'enveloppai mon offrande dans un papier, & la remis aux mains du Supérieur, qui me fit don, à titre de représaille, de deux petites estampes

très-mal gravées, repréſentant la Madonne de Tindare, afin, diſoit-il, qu'elles me préſervaſſent d'accident pendant le cours de mes voyages.

Je n'attendois que l'aurore pour partir : je fus fort malade toute la nuit, j'étois excédé de fatigues. J'avois la fièvre & des étourdiſſemens qui me faiſoient perdre connoiſſance aſſez fréquemment. Cependant, dès que les chevaux furent arrivés, au petit jour, je partis ſans compagnon, ſans domeſtique, me mettant à la merci d'un inconnu qui m'étoit envoyé par M. le Baron.

En deſcendant de la montagne de Tindare la vue eſt ſuperbe ; mais je n'étois pas en état d'en jouir. Au pied de la montagne eſt l'Oliveri, joli petit pays, où je m'arrêtai pour déjeûner, ou plutôt pour faire déjeûner mon conducteur & mes chevaux.

Quoique malade, je reprochai aux gens du pays leur indolence, dont ils ſont la victime. Ils avoient tous le teint jaune & livide, & la plupart d'entre eux étoient dévorés d'une fièvre brûlante, à cauſe de l'air qu'ils infectent eux-mêmes. Ils pêchent du thon, & ils ſalent une quantité prodigieuſe de ces poiſſons. Tout ce qui en reſte quand ils ſont dépecés eſt jetté dans de petits foſſés. On laiſſe le ſoin aux eaux pluviales d'entraîner ces reſtes à la mer : mais comme il ne pleut preſque jamais dans cette ſaiſon, ces reſtes de poiſſons fermentent dans ces foſſés, & portent dans l'air des exhalaiſons putrides qui cauſent ſans ceſſe des maladies contagieuſes. Les habitans le ſavent, ils en ſouffrent, ils en meurent, & cependant ils ne s'en garantiſſent pas : le goût de l'indolence l'emporte ſur le ſoin de leur ſanté.

Je continuai ma route ; mais la chaleur du jour augmentant, je me trouvai plus mal. J'avois la bouche ardente : je me faiſois de temps en temps cueillir des raiſins qui n'étoient pas encore mûrs, afin d'appaiſer le feu qui me devoroit.

Un peu avant midi j'arrivai à Melazzo ; c'eſt une ville de guerre & de commerce : elle eſt fortifiée. Dès que je me préſentai à ſes portes, on fit la cérémonie de m'ôter mes armes ; on me conduiſit chez le Gouverneur, qui logeoit à l'autre extrémité de la ville, & la route qui y conduit eſt expoſée au plus grand ſoleil : je ſouffrois beaucoup, la fatigue, l'inanition, les effets de la fièvre avoient épuiſé mes forces : notre entrevue fut courte : je montrai mes lettres : j'expliquai les motifs de mon voyage, & je me rendis chez le Baron de Bonacorſo. J'y fus parfaitement bien reçu : j'avois pour lui des lettres de M. Garnier, négociant François établi à Palerme : il me préſenta à ſon épouſe & à ſa famille : l'état de ſouffrance dans lequel j'étois les toucha beaucoup, & ils prodiguèrent tous leurs ſoins pour me ſoulager.

Malgré tant d'honnêteté, & malgré ma fièvre, je réſolus de partir : j'étois preſſé par le temps ; je crus que l'air de la mer me feroit du bien, & que dans l'iſle de Lipari je trouverois plus de repos encore. Je remis à voir à mon retour la ville de Melazzo, & je m'embarquai. A peine étois-je en mer que je me trouvai beaucoup mieux ; il ſembloit que j'euſſe laiſſé ma maladie ſur le rivage. La ville de Melazzo eſt ſituée au col d'une langue de terre qui s'avance très-loin dans la mer, & qu'on côtoie long-temps en allant à Lipari, ce qui prolonge le ſpectacle de la campagne.

Voyage de Lipari.

Le vent du ſud nous éloigna de la Sicile avec une vîteſſe douce & égale, qui nous permettoit de jouir de la beauté du ciel, du ſpectacle des riches campagnes qui s'étendent autour de Melazzo, de celui des fertiles collines qui ſemblent s'élever les unes ſur les autres en amphithéâtre juſques aux montagnes dont les cimes élevées offrent de toutes parts des points de vue auſſi ſinguliers que variés. Des nuages tantôt brillants, tantôt obſcurs, ſembloient flotter autour de ces cimes ; on voyoit leurs ombres ſe promener ſur la plaine : le mouvement de ces nuages frappés alors par les rayons du ſoleil qui

s'abaiſſoit



Reste d'une Etuve antique,

avec son Plan et les parties adjacentes

[illegible] tout-à-coup ce qui venoit d'être éclaré, & en répandant la [illegible]

Ces [illegible] diminuant peu-à-peu, à mesure qu'on s'éloi[illegible]

[illegible] en nombre; elles offroient des tableaux ravissans; les [illegible]

les flots de la mer, & les canaux qu'ils [illegible]

nuit, rendoit la jouissance de ce moment plus vive & plus [illegible]

La nuit rendit l'air plus calme: notre navig[illegible]

[illegible]

à une telle heure, [illegible]

m'avoient fait prévenir: on m'apperçut [illegible]

[illegible]

[illegible] petite chapelle, construite sur un roc, [illegible]

[illegible]



s'abaissoit majestueusement vers l'horizon, changeoit sans cesse l'aspect de ce tableau, en obscurcissant tout-à-coup ce qui venoit d'être éclairé, & en répandant la lumière sur les objets qui avoient été un peu auparavant cachés sous leur ombre.

Ces tableaux diminuant peu-à-peu, à mesure qu'on s'éloignoit, on en voyoit d'autres s'élever du sein des flots, & on gagnoit, en s'approchant des rivages de Lipari, ce qu'on perdoit en s'écartant des côtes de la Sicile. On voyoit ces isles de Lipari s'augmenter à la fois en grandeur & en nombre; elles offroient des tableaux ravissans; les rivages, les bois, les rochers étoient éclairés par les derniers rayons du soleil, qui de moment en moment doroit les vapeurs de l'horizon, les flots de la mer, & les canaux qu'elle formoit entre ces isles. Les couleurs de tous les objets en paroissoient plus belles, & la certitude de les voir disparoître incessamment dans l'obscurité de la nuit, rendoit la jouissance de ce moment plus vive & plus précieuse. Le crépuscule vint bientôt en effet jetter une voile uniforme & grisâtre sur tous ces tableaux : il éteignit successivement les teintes, il effaça les formes, & l'on n'eut plus que des images sans couleur, où les objets ne présentoient plus que des traits vagues.

La nuit rendit l'air plus calme : notre navigation se rallentit, & nous n'arrivâmes qu'à onze heures au port de Lipari, où l'on ne débarque point sans permission.

Il n'y avoit qu'une sentinelle & un sergent au corps-de-garde. Nous les engageâmes cependant à faire avertir le Gouverneur & les personnes à qui j'étois recommandé, de mon arrivée dans cette isle. Presque tout le monde étoit couché. J'obtins du Gouverneur la permission de sortir de ma barque & de toucher le rivage, mais non d'aller plus loin. Sur le minuit Don Ricardo & un de ses frères vinrent me trouver, & me dirent que personne ne pouvoit être admis dans l'isle à une telle heure, qu'il falloit attendre le jour; mais qu'on alloit m'apporter un souper qu'ils m'avoient fait préparer : on m'apporta en effet d'excellent poisson, du pain d'un blancheur éblouissante, & de la malvoisie de Lipari. J'étois assis sur le môle; la mer en battoit le pied; la lune qui s'étoit levée depuis quelques heures couvroit les flots d'une lumière argentée qui scintilloit vivement, & qui donnoit à mon repas un air tout-à-fait pittoresque. Malgré un peu de fatigue, je lui trouvois des charmes. Je passai le reste de la nuit couché sur le rivage, enveloppé de mon manteau. Je ne pus obtenir la permission d'entrer dans l'isle que sur les onze heures du matin. Le premier usage que j'en fis ce fut d'aller voir un assez beau tableau de Vito d'Anna, qui est dans une petite chapelle, construite sur un roc, au dessus du corps-de-garde, & qui est vouée aux Ames du Purgatoire. Si ces ames ne jouissent pas encore de la béatitude, elles en doivent jouir un jour; c'est pourquoi les habitans de Lipari se hâtent de les invoquer, & ils ont pour elles une très-grande dévotion.

Je fus voir les personnes à qui j'étois recommandé, le Vice-Consul de France, Don Jean Rodriguès, & Don Ricardo d'Amioco Cossaque, qui me présenta à sa famille.

Après le dîner, je demandai qu'on me conduisît à quelque monument antique, ou à quelque volcan. On me mena au lieu appellé la Plaine des Grecs : j'y trouvai des débris d'étuves antiques, à moitié ensevelies sous des terres qui se sont écroulées.

PLANCHE SOIXANTIEME.

Restes d'une Etuve antique.

Je n'aurois peut-être pas dessiné ces débris, je n'en aurois peut-être pas fait mention, sans l'étrange idée que sa vue a inspirée à quelques savans. Ils ont imaginé, & ils ont fait croire aux Liparottes, que ce morceau d'architecture étoit un orgue antique, construit apparemment par ce

fameux Eole qui regna sur ces isles, & qui disposoit si bien des vents. Ils ont dit que ce bâtiment avoit été combiné si ingénieusement, qu'il rendoit des sons harmonieux quand les vents y souffloient en face ou de côté.

Les Liparottes en sont si convaincus, que lorsque je leur demandai, selon mon usage, ce qu'il y avoit de plus curieux à voir dans leur isle, ils me répondirent, l'orgue d'Eole trouvé depuis peu par le Comte de *** & par le Révérend Père ***. Je n'eus rien de plus pressé que d'y courir, & ils m'y conduisirent avec beaucoup de joie. Cet orgue n'est qu'à deux milles au sud-ouest de la ville de Lipari, dans la plaine des Grecs; plaine ainsi nommée parce que c'est le lieu où s'étoient retirés les derniers Grecs qui ont habité dans cette isle.

Là, je vis sur la pente d'une colline exposée au midi, des débris dont quelques-uns, à en juger par la grosseur des pierres, sont les restes de quelques édifices qui ont été considérables. Chacune de ces pierres est ordinairement aussi large que haute; presque toutes sont pentagones ou exagones : celles qui sont carrées, le sont d'une manière trapézoïde. Cette construction participe de celle que nous avons vue à Chesalu, Chapitre huitième. Elle est bien véritablement de l'antiquité grecque; ainsi que quelques autres portions de murs, dont les pierres sont taillées avec beaucoup de précision.

Au milieu de ce long amas de débris, plus ou moins antiques, étoit cet orgue : je l'examinai avec beaucoup de soins, & je fus bien surpris d'y reconnoître les restes d'une étuve antique, bien moins conservée que beaucoup d'autres que j'avois vues. Je dessinai celle-ci pour désabuser ceux qui peuvent avoir été induits en erreur par la magnifique idée du Comte de *** & du Révérend Père ***.

Ce bâtiment dessiné ici, fig. 1, avec son plan, fig. 2, n'est que la partie d'une chambre de cinq pieds & demi de large, & d'à-peu-près autant de profondeur. Etant entière, elle pouvoit avoir environ neuf pieds. Après avoir construit les gros murs A, A, on avoit élevé sur le sol B, B, de petites colonnes C, C, de lave ou de bazalte. Sur ces petites colonnes on avoit posé de grandes & grosses briques D, très-fortes : au dessus de ces briques il y avoit un corps de maçonnerie E, épais de trois pouces; puis un carrelage F en mosaïque, ou d'autres façons. On observoit de laisser quatre pouces d'intervalle continu G entre les extrémités de ce plancher & les murs du pourtour A, A, de la chambre, parce qu'on posoit à bain de mortier contre ces murs des tuyaux en terre cuite H, H, ordinairement carrés, de quatre pouces de diamètre sur cinq, & d'environ deux pieds de long. Il y avoit sur les petits côtés de quatre pouces un petit trou lozange K, d'environ dix-huit lignes : ce trou étoit percé au milieu de la longueur du tuyau, de manière que ces tuyaux posés l'un contre l'autre, leur ouverture se répondoit exactement. Puis par dessus tous ces tuyaux, dont les murs étoient tapissés du haut en bas, on mettoit un enduit qui les cachoit & qui s'unissoit au carrelage, pour empêcher l'air de cette chambre de communiquer avec le vide qui étoit sous le plancher. Il y avoit dans cette étuve plusieurs chambres semblables & de plein-pied qui se communiquoient entre elles : & par le moyen des portes pareilles à celles marquées I, la chaleur se répandoit sur toutes les chambres.

Le dessous du plancher de ces chambres ressembloit à un four de boulanger : le feu qu'on y allumoit envoyoit une forte chaleur dans tous ces tuyaux, & chauffoit prodigieusement les chambres, mais à divers degrés, selon les distances où elles étoient du lieu où se faisoit le feu. Les malades y entroient plus ou moins nus, & bientôt ils y transpiroient abondamment. Dans les angles du plafond ou des voûtes de ces chambres il y avoit une ouverture de trois à quatre pouces de diamètre, qui s'ouvroit au moyen d'une soupape, afin que l'on pût laisser évaporer une partie de la chaleur, & n'en avoir que le degré dont on avoit besoin.

On s'est apperçu que dans le Chapitre précedent le mot *Edifice* s'est détaché du titre de la Planche XLIX; on doit lire : *Edifice antique avec son Plan*, &c.

CHAPITRE ONZIEME.

Des Isles de Lipari.

En revenant de la plaine des Grecs, je trouvai un logement préparé dans une maison où l'on avoit disposé tout ce qui pouvoit rendre ma résidence agréable dans ce pays : c'étoit chez M. Rodrigues notre Vice-Consul ; car dans cette isle il n'y a pas plus d'auberges que dans la plupart des villes de la Sicile. Le Baron d'Amico m'offrit sa table pendant tout le temps que je résiderois à Lipari : son offre étoit franche, j'en fis l'usage le plus agréable. Son fils D. Ricardo, mon ami, me fit connoître les personnes les plus capables de m'être utiles.

On jugea que je devois d'abord faire une visite au Gouverneur. Le Baron d'Amico, son fils D. Ricardo, & M. Rodrigues m'y accompagnèrent. J'en fus très-bien reçu ; je lui dis le motif de mon voyage, afin que s'il m'arrivoit quelque événement, ou que si j'avois besoin de son autorité, je le trouvasse disposé à m'appuyer. Il me prévint & me fit des offres de services dont je profitai dans l'occasion.

Les gens instruits m'apprirent que les Isles de Lipari sont au nombre de dix ; que les autres ne sont que des écueils de peu d'étendue qui ne sont point habitables.

Ces dix Isles sont Lipari proprement dite ; elle est la plus grande, la plus peuplée, & elle donne son nom aux autres. Volcano, isle déserte, mais habitable, située au midi de Lipari. Saline, à l'ouest nord-ouest, elle est peuplée. Félicudi, à vingt milles plus loin & à-peu-près dans la même direction. Alicudi à dix milles au sud-ouest de celle-ci : toutes les deux sont habitées.

Pannaria est à l'est de Lipari, & la fameuse Stromboli au nord-est. Toutes les deux ont des habitans. Les autres sont désertes, telles que Basiluzzo, qui fut autrefois habitée ; Attalo, qu'on pourroit habiter ; & l'Escabianca, où l'on retrouve quelques traces d'anciennes habitations. L'Escanera n'est qu'un écueil.

Les formicoli, c'est-à-dire, les fourmis, sont de très-petits écueils noirs qui s'avancent au nord-est de Lipari, aux environs de l'Escabianca & de l'Escanera, & qui s'élevent plus ou moins hors de l'eau, selon que la mer est plus ou moins agitée. Voyez pour bien connoître la position de ces Isles, la carte que j'ai mise à la tête de cet Ouvrage. J'y ai corrigé des erreurs considérables qui se trouvent dans des cartes très-connues.

Les Auteurs anciens ne s'accordent pas sur le nombre de ces Isles ; la plupart de ceux qui en ont parlé ne les ont pas vues ; & dans ces lieux où des feux souterrains bouleversent la terre & soulevent les flots, il se fait quelquefois de terribles changemens. Volcanello & Volcano séparées par un détroit formoient deux Isles ; les laves & les cendres ont comblé ce canal & les ont réunies en une seule, ce qui en a fait une isle beaucoup plus habitable.

Je me proposai de voir toutes ces Isles, non-seulement pour y chercher de curieux restes d'antiquités, mais encore pour y décrire tout ce que je pourrois y observer d'intéressant relativement à l'Histoire Naturelle.

On me conduisit dabord au château de Lipari, situé sur une roche à l'orient de cette Isle. On y monte de la ville par une pente douce ; plusieurs chemins y conduisent : ce château fait partie de

la ville : sur la sommité de la roche est la citadelle où réside le Gouverneur & la garnison, on y a bâti la Cathédrale. C'est le lieu où les anciens, selon leur usage, avoient placé le temple de leur Dieu tutélaire.

Cette Citadelle domine toute la ville : elle n'est accessible que par un seul endroit : elle pourroit servir de refuge à tous les habitans, si des ennemis faisoient une descente dans l'isle; & l'on ne pourroit les obliger à se rendre que par la famine.

Les anciens avoient aussi fortifié ce lieu. Des portions considérables de murs antiques subsistent encore en différens endroits, sur-tout au midi : leur construction est grecque, les pierres en sont très-grandes & très-bien taillées. Elles ont trois pieds de hauteur d'assise, ce qui caractérise une époque très-reculée. Ces débris sont tellement enveloppés par des édifices modernes, que je n'ai pu en lever le plan, ni connoître leur étendue & leur direction.

Les portions de murs qu'on découvre ont appartenu non-seulement à des temples, mais à toutes les sortes de bâtimens en usage chez les anciens. On a fait une prison des endroits voûtés qui se sont le mieux conservés dans ces antiques monumens.

En faisant des recherches, j'ai trouvé la Statue d'un Consul Romain dans des décombres : elle étoit couchée à terre; l'Evêque de Lipari la fit relever pour que je pusse la dessiner. Elle est colossale & mutilée de tous côtés : elle n'a point de tête; j'ai déja observé qu'il est assez fréquent d'en rencontrer qui en sont privées : je ne la donne pas ici, parce qu'elle ressemble trop à d'autres que j'ai déja mises sous les yeux de mes lecteurs : j'observerai seulement que dans tout mon voyage je n'ai vu de figures de Consul Romain que dans le nord de la Sicile & dans l'isle de Lipari.

Ne trouvant plus rien de remarquable dans ce château, je m'en retournois lorsque dans le passage* entre les deux premières portes j'apperçus à droite en descendant un morceau d'entablement dorique & antique, ayant occupé l'angle d'un édifice. Il consiste en architrave & frise, portant plusieurs trigliffes. Ce morceau est fait avec une pierre du pays, c'est-à-dire, avec une espèce de lave qui ressemble extérieurement à une pierre ponce, dont les pores auroient été remplis avec du soufre; ce qui rend cette pierre compacte, douce & susceptible d'un peu de poli. On peut juger que l'édifice auquel ce morceau d'entablement a appartenu n'étoit pas considérable.

On me fit remarquer dans un jardin, au pied des murs du château, un autre morceau d'entablement du même ordre, & qui vraisemblablement a été détaché du même édifice, qui sans doute étoit un petit temple. Ce morceau formoit aussi un angle. Il existe au port de Lipari un autre morceau de ce même entablement, qui n'a pas dû être à l'angle comme ceux-ci.

En me promenant dans la ville j'ai remarqué cinq sortes de colonnes, dont la première a pu servir aux entablemens décrits ci-dessus, à cause de sa grosseur : elle est aussi en pierre de lave : elle a seize pouces de diamètre. Elle a des cannelures peu profondes, & un peu méplates dans le fond.

La seconde espèce de colonnes a dix pouces de diamètre : j'ai observé aux extrémités un trou quarré où l'on mettoit avec précision un morceau de bois pour contenir le tambour de colonne qu'on posoit dessus.

La troisième sorte de colonne que j'ai vue dans un endroit appelé *la Pianata del castello della Marina* est aussi cannelée; elle a deux pieds six pouces de diamètre. J'en ai vu trois tronçons; ils avoient aussi aux extrémités des creux quarrés pour insérer des morceaux de bois, qui entretenoient ces parties de colonnes, & les faisoient résister aux secousses des tremblemens de terre. Ces détails sont exécutés avec la plus grande exactitude. Tout y rappelle les beaux ouvrages des Grecs.

La quatrième sorte de colonne est lisse & a dix-huit pouces de diamètre.

La cinquième n'est ni lisse, ni cannelée; elle est à pans; mais il est vraisemblable qu'elle n'est point achevée, & qu'on l'avoit taillée ainsi pour la canneler ensuite.

J'ai donné les différentes grandeurs de ces colonnes afin de faire connoître à mes lecteurs que la ville de Lipari a été décorée autrefois par des bâtimens magnifiques.

Tombeaux.

Du château l'on me conduisit dans les campagnes : on me fit voir des tombeaux qui étoient enterrés plus ou moins. C'étoient de petits édifices quarrés, d'environ dix pieds sur quinze. Plusieurs avoient une grande niche dont on ne voyoit plus que le haut, parce qu'ils étoient remplis de terre & de pierres. Ils ont aussi de petites niches cinéraires.

Le peuple nous suivoit, & nous observoit avec beaucoup d'attention ; car il s'imaginoit que j'étois venu chercher des trésors cachés : mes recherches le lui persuadoient ; & quand il me voyoit dessiner, il croyoit que je marquois les lieux où j'augurois qu'on en pouvoit trouver.

Dans la maison d'un particulier, à la droite d'un torrent qui descend au port vieux, il y a plusieurs tombeaux, ou plutôt des sarcophages avec leur couvercle : ils sont de la plus grande simplicité, mais le travail en est d'un goût exquis & d'un fini précieux. Le profil & la pureté des formes prouvent qu'ils ont été faits dans un temps où les arts étoient parvenus au plus haut degré de perfection.

J'ai vu tirer de terre, pendant mon séjour à Lipari, une très-grande quantité de très-belles pierres, qui étoient d'antiques fondations; on les retiroit pour applanir la route qui conduit de la ville au château.

Au midi de Lipari, dans le voisinage d'une Chapelle dédiée à Saint Nicolas, j'ai vu un beau tombeau ; il est pratiqué dans la terre ; on y descend par un escalier dont la pente est très-douce : au bas de l'escalier il y a un petit corridor qui conduit à un sallon rond d'environ vingt pieds de diamètre : delà on passe dans une petite pièce de neuf pieds en quarré. Elle a trois grandes niches.

Dans le même jardin on voyoit un autre tombeau, dont l'entrée est bouchée. On m'assura qu'elle n'avoit jamais été ouverte : je voulois en faire crever la voûte pour y descendre, mais on ne me le permit pas. Dans un autre jardin qui touche à celui-ci, il y a un petit tombeau de forme quarrée. Je n'ai pas cru devoir dessiner ces objets qui n'offroient aucun sujet d'instruction.

Promenade.

Après avoir fait diverses observations, je fus conduit à la promenade, où je vis ce que l'Isle offre de plus élégant en hommes & en femmes. L'Evêque ne dédaigne point de venir quelquefois s'y mêler à ses ouailles. Cette promenade règne le long du rivage de l'ancien port. L'aspect de la terre & de la mer la rend assez agréable ; du reste elle est dénuée de tout ornement. On n'y trouve ni allée d'arbres, ni parterre, ni berceaux ; ce n'est absolument qu'une rive doucement inclinée, telle que la simple nature l'a faite : on y a mis seulement de place en place quelques bancs de pierre.

Je ne pus cependant m'empêcher d'admirer l'air d'aisance, la grace, la facilité avec laquelle les femmes de cette isle se laissoient aborder, & conversoient avec tout le monde : cet usage poli, essentiel pour jouir des douceurs de la société, me surprit, parce qu'excepté quelques villes maritimes où le commerce conduit fréquemment des étrangers, on ne retrouve cet usage dans aucune ville de la Sicile.

Je fus bien plus étonné quand on pria mon ami Ricardo de me mener en visite dans la maison

de ces Dames ; car ma qualité d'étranger m'avoit fait faire une grande ſenſation dans cette ville, où il n'en arrive que bien rarement. Dans la Sicile on n'a ni moins de curioſité, ni moins de deſirs, mais on a bien plus de ſcrupules, & ces ſcrupules rendent la vie plus triſte ſans la rendre plus régulière.

PLANCHE SOIXANTE-UNIEME.

Religieuſes & Inſcriptions.

Il y a dans la ville de Lipari des Couvents de Religieux de deux ordres différens ; mais il n'y a pas de Couvents de femmes, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point de cloîtres où elles ſoient renfermées ; car les jeunes perſonnes qui ont la tête exaltée & le cœur ſenſible s'y vouent, comme ailleurs, à la vie monaſtique en conſultant leur confeſſeur. Elles revêtent un habit de Récolette ou de Mathurine ; elles font vœu d'être toujours vierges, & elles reſtent dans la maiſon de leur père & mère, au milieu de la ſociété, comme les autres femmes. Leur habit & leur vœu leur procurent même un peu plus de liberté. Cet uſage paroîtra bien ſingulier à des François ; mais c'eſt ainſi que vécurent les vierges de la primitive Egliſe. Ce ne fut guère que dans le cinquième ſiècle qu'on imagina de les enfermer.

Le coſtume de ces Religieuſes eſt moins triſte que celui des Religieuſes des autres pays. Elles ont des habits de couleurs, ſelon l'ordre monaſtique qu'elles adoptent. Celle que j'ai peinte portoit une tunique blanche, avec un manteau bleu : ſon ſcapulaire étoit blanc & arrondi par le bas comme celui de S. François de Paul. La première que j'ai vue étoit une grande & belle femme. On appelle ces Religieuſes *Monache di caſa*. Il y en a de différens ordres : on appelle les unes Capucines, les autres Récolettes, ou Dominicaines, ou Mathurines. Cet habit leur donne le droit de fréquenter les Egliſes à toutes ſortes d'heures : & la critique qui ſe plaît particulièrement à attaquer les perſonnes pieuſes, ne manque pas d'affirmer que pluſieurs jeunes perſonnes ne prennent cet habit que pour jouir d'une plus grande liberté. L'Evêque a publié cependant un Mandement pour réformer cet abus. On diſoit lorſque j'étois dans cette iſle, qu'il vouloit faire bâtir un Couvent pour retirer toutes celles qui avoient une véritable vocation.

Je voulois peindre une de ces Religieuſes, mais c'eût été un trop grand péché pour elles que de ſe prêter à mon deſir. Une Dame chez qui l'on m'avoit préſenté, fit revêtir ſa fille d'un de leurs habits : ce vêtement ſacré, ce médaillon ſur la poitrine, ce voile mis avec un certain art, qui ne cache une partie du viſage que pour faire deſirer le reſte, ſes charmes naturels, la grace de ſon âge la rendoient un modèle charmant. C'étoit une ſœur de la Conception qui lui avoit prêté ſon habit. J'eſpérois la deſſiner encore ſous celui d'une Mathurine ; mais ces Religieuſes furent plus ſévères, jamais elles ne voulurent prêter un de leur vêtement ; elles firent même un crime de ſa complaiſance à la Religieuſe qui avoit prêté le ſien ; & je crois auſſi qu'on inſpira quelque ſcrupule à la demoiſelle qui l'avoit revêtu. Tout devient péché avec un eſprit plus timoré qu'éclairé.

Inſcriptions.

En peu de temps je fus très-connu de tout le monde, depuis le plus grand juſqu'au dernier du peuple. Mon habitude de tout obſerver, de deſſiner tout ce qui me frappoit, & de tranſcrire tous les caractères antiques, me faiſoit remarquer des enfans mêmes. On diſoit que je travaillois à un ouvrage pour faire connoître leur pays ; & cette idée toujours flatteuſe engageoit tous les habitans à m'aider dans mes recherches ; il n'y avoit pas juſques aux femmes des rues qui en me



[illegible]

[illegible]

[illegible] de C[illegible] de Religieux [illegible] de deux ordres [illegible]

[illegible]



Religieuses de Lipari non cloîtrées





Pl. LXII



Premiere Vue générale de l'Isle de Volcano,
prise au midi de Lipari

PLANCHE SOIXANTE-DEUXIEME.

dont on laboure & dont on ſème à Lipari.



voyant passer ne m'indiquassent des Inscriptions incrustées dans le mur de quelque maison, ou sur le seuil de quelque porte : elles m'appelloient & me disoient, *Signor*, ici se trouve un trésor caché : c'étoit leur expression. De jeunes garçons frappés de la même émulation, couroient, s'informoient & m'enseignoient ce qu'ils avoient découvert. Dans mes différentes recherches je montai un jour sur le toît d'une maison voisine de la Cathédrale, afin de transcrire une inscription latine qui est scellée extérieurement dans le mur de cette Eglise, au dessus d'une croisée, près de l'escalier de la sacristie, dans le lieu qu'on appelle la Munizzione. Voyez A.

PLANCHE SOIXANTE-DEUXIEME.

Première vue générale de l'Isle de Volcano dans le lointain. Manière dont on laboure & dont on seme à Lipari.

Je fus conduit à deux milles au midi de la ville de Lipari, sur la route qui va au bain d'eau chaude. Là il y a un lieu élevé d'où l'on découvre facilement l'isle de Volcano. Ce volcan est un amas de montagnes pyramidales groupées ensemble. Elles ont été formées dans l'origine par un volcan, de qui les jets, soit de cendres ou de pierres, & les éruptions de laves ont formé d'abord un cône tronqué, où est la bouche actuelle. Il arrive souvent que les bords d'un cratère se brisent, & que la bouche change de place ; c'est-à-dire, que le feu du volcan s'ouvre une autre sortie, d'où il s'élance. Ainsi, cette bouche changeante, vomit ses effroyables productions dans toutes sortes de directions, ce qui forme à la fin, après qu'elle a changé plusieurs fois de place, des amas de montagnes très-variées pour la figure & pour la grandeur ; & d'autant plus variées, que la force qui les produit d'un côté, les détruit de l'autre. On voit des parties de roches qui n'ont plus rien de leur forme primitive : elles ont pris celle que leur ont donnée les ruptures occasionnées par les explosions du volcan & les tremblemens de terre.

A, bouche actuelle du volcan. B, seconde bouche accidentelle formée par la violence des efforts intérieurs qui ont fait crever dans cet endroit la montagne conique. C, grande enceinte formée par un vaste foyer, ou par le changement de place d'une même bouche en des siècles différens, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. D, E, restes des parties rompues de cette même montagne. E & F, intervalle rempli depuis quelques années par les jets lancés de Volcano. Cet intervalle est devenu une plaine également élevée au dessus du niveau de la mer.

Sur le devant de cette estampe, qui représente le rivage de Lipari, d'où l'on voit Volcano, j'ai placé des laboureurs précisément semblables à ceux que j'avois sous mes yeux lorsque je dessinois cette vue. J'y ai mis aussi des animaux dans un pâturage, tels que j'en voyois. La terre se laboure dans cette isle avec des bœufs : ils sont remarquables par la beauté de leur espèce. La charue dont on s'y sert encore est la charue antique. La méthode qu'on emploie est expéditive. Tandis qu'un homme trace un sillon, un autre le suit, & sème dans ce même sillon du grain ou des légumes. Le laboureur en traçant un autre sillon à côté de celui-ci, recouvre de terre ce qui a été semé, de telle sorte que le champ est labouré & semé tout-à-la-fois. Cette méthode si simple & si facile ne peut-elle s'exécuter partout, & ne convient-elle qu'à un sol aussi léger que celui de cette isle ?

Il semble que dans ces lieux la nature soit plus fertile & plus vigoureuse : la végétation y paroît plus forte ; les hommes & les animaux y ont plus de santé & plus de gaieté.

En revenant à la ville, je rencontrai une troupe joyeuse de jeunes paysans & de jeunes paysannes, qui revenoient de travailler dans la campagne : les uns étoient sur des chevaux, les autres sur des ânes, d'où ils sautoient légèrement à terre ; plusieurs étoient à pied. Ils rioient, ils chantoient, il paroissoient heureux, & ils m'offroient sans cesse des tableaux très-intéressans. Les jeunes filles surtout étoient lestes ; & leur agilité que les graces de leur sexe rendoient encore plus piquante, se

faisoit d'autant plus remarquer à l'œil du peintre, qu'elles avoient le véritable costume antique : elles étoient coiffées à l'Etrusque. Ce costume porte un caractère singulier; il est grave, il paroît à nos yeux peu suceptible d'enjouement. Le contraste qu'il formoit avec la gaieté de ces jeunes filles le rendoit encore plus frappant. J'ai représenté dans la planche précédente une d'elles, remplissant les fonctions de domestique auprès des *Monache di casa.*

Chemins.

En approchant de la ville de Lipari, on passe par des chemins creux qui sont très-singuliers. Cette isle n'est qu'un assemblage de montagnes, toutes formées par des cendres ou des laves sorties du sein du volcan qui a produit cette isle. Les parties de pouzzolane ou de cendres ne sont pas très-dures ; elles ont cédé au frottement des eaux de pluies qui y ont creusé des sillons : ces sillons moins raboteux peut-être que le reste du terrain, ont par la suite servi de chemins aux habitans, & se sont encore creusés sous les pieds des hommes & des animaux, qui les foulent depuis tant de siècles. Ces chemins ont plus de cinq à six toises de profondeur, & n'ont pas plus de sept à huit pieds de largeur. Ils sont très-tortueux, & ils ont des échos dans plusieurs endroits. Il semble qu'on marche dans des rues étroites sans portes ni fenêtres. Leur profondeur & leurs sinuosités les mettent à l'abri du soleil ; il y règne en été une fraîcheur délicieuse.

PLANCHE SOIXANTE-TROISIEME.

Plan de l'Isle de Volcano, avec Volcanello, petit Volcan au nord de cette Isle. Lac bouillant. Source d'eau douce. Partie méridionale de Lipari.

Volcano est au midi de Lipari, & n'est séparé que d'environ trois quarts de mille des rivages les plus méridionaux de cette Isle.

Volcano est déserte ; car il n'y a pour tout habitant qu'un seul homme, mis là exprès pour la garder contre ceux qui viendroient furtivement y prendre du soufre. On peut le recueillir aux différentes bouches, aux soupiraux, & dans les fentes qui se sont faites dans plusieurs endroits de ce volcan.

Non-seulement elle est déserte, mais elle est stérile. La végétation ne s'y est encore établie que dans la partie la plus méridionale K. Cette partie couverte d'arbrisseaux, paroît la plus ancienne de l'Isle. La végétation n'y a été attaquée que peu de fois par des jets de cendres ou de pierres, lorsque le volcan a fait de grandes éruptions, & dans les intervalles elle a facilement réparé ses pertes.

Toute cette vaste enceinte H, I, quand on la considère en sa totalité, paroît s'être formée de suite, à la manière des cratères des volcans. Je suis porté à croire que cette enceinte, & tout ce qui manque au complément du cercle de cette bouche, n'a été qu'un seul cratère. Il n'y a que son immensité qui me donne un peu d'incertitude : ce seroit peut-être le plus grand cratère connu. Mais quand on songe aux facultés que la nature déploie pour produire les volcans, il faut lui accorder même ce qui nous paroît impossible. Elle a des moyens & des ressources si fort au dessus de nos conceptions, que les prodiges les plus étonnans deviennent croyables. Dans une telle hypothèse cette vaste enceinte n'est qu'une très-grande bouche qui s'est rompue par quelque forte convulsion, & dont les bords H, I, subsistent encore. A des époques différentes, & vraisemblablement très-éloignées les unes des autres, ce volcan a formé la bouche M, N, & à d'autres époques encore très-postérieures les bouches A, B, qui sont ce qu'on appelle Volcanello ; ce qui signifie le petit Volcan. Dans des époques plus récentes, ce petit volcan A, B, & la bouche M, N,



[illegible] avoient le véritable costume [illegible] [illegible] manière singulier; il est grave, il paroît [illegible]

[illegible]

[illegible] de montagnes, toutes [illegible]

[illegible]

PARTIE de ... LIPARI

Plan de l'Isle de Volcano,

et du petit Volcan appellé Volcanello [illegible]







Seconde Vue de

PLANCHE SOIXANTE-CINQUIEME.

Vue des deux bouches de Volcanello & de l'Isle de Lipari, avec l'Isle appellé Saline dans le lointain.

Après avoit jeté un coup d'œil sur l'isle de Volcanello, je montai au sommet de ce volcan pour examiner l'intérieur de ses bouches. La principale A, occupe la partie supérieure de la montagne. La seconde B est plus basse du côté du midi. Elle s'est ouverte sans doute lorsque la première s'étant fermée entièrement, les jets de fumée, de pierres & de cendres ont été obligés de chercher un autre passage.

Les bouches des volcans se ferment lorsqu'elles sont long-temps sans jetter des pierres, ou d'autres matières dures. Les cendres qui continuent à s'élever avec la fumée déposent aux parois de l'humidité qui les agglutine. A force de s'y attacher, elles étrécissent la bouche du volcan; moins elle est large, plus les cendres s'y arrêtent, & elles finissent par la clore entièrement, en lui donnant la forme d'un entonnoir dont le fond seroit bouché. S'il se passe encore quelques années sans que le volcan lance des pierres, les parties supérieures de ces cendres se durcissent. Les eaux de la pluie entraînent des sommets du cratère les parties friables de craie, de sable, de pouzzolane, & les déposent au fond de l'entonnoir. Elles achèvent de combler cette cavité; elles la remplissent, l'épaississent, & lui donnent à la fin une solidité telle, que si le volcan veut faire une nouvelle explosion, le fond de l'entonnoir résiste, & que ce sont les parois qui, se trouvant plus minces, sont obligées de céder & de s'entrouvrir pour laisser échapper l'éruption de lave & de matières enflammées que le volcan rejette, ce qui donne lieu à une nouvelle bouche. C'est ainsi que s'est formée la seconde B de Volcano. Elle peut devenir aussi haute que la première A; car la déposition des matières lancées en l'air lui donne sans cesse de nouveaux accroissemens. On remarque jusqu'à quelle hauteur C, la bouche A de Volanello s'est remplie. Les stries horizontales D, D, forment des raies de différentes couleurs. Ce sont les diverses couches d'une espèce de sable ou de cendres que le volcan jette à chaque instant quand il est en activité. Il est représenté ici dans un état de dégradation, ou même de destruction: il semble un ouvrage guilloché; c'est l'effet de l'inégalité des couches. La monticule que forment ces bouches s'élève environ à trente toises au dessus du niveau de la mer. Voyez l'estampe suivante.

J'ai observé à cette élévation que la seconde bouche B laisse échapper de la fumée en bien des endroits, tant intérieurement, qu'extérieurement. On voit au fond de cette bouche, à l'endroit E, E, à quelle hauteur s'élève déja le fond de l'entonnoir qui commence à se remplir, par les débris de ce cratère que les pluies & les vents y précipitent.

Au dessus de ces deux bouches j'ai représenté dans le lointain l'isle de Lipari. F est l'endroit où est la ville. La vapeur, la distance & l'ombre ne permettent pas qu'on la distingue davantage. Le vieux port se trouve entre ce point F & la partie qui est marquée G. Plus loin encore on apperçoit une montagne, qui n'est qu'une suite de pierres-ponces. A gauche, à l'horizon, on apperçoit l'isle de Saline, située au couchant, à trois milles de Lipari.

Le point H est le lieu d'où j'ai pris la première vue de l'isle de Volcano, planche LXII.

Je revins à la barque P qui m'avoit amené: mes mariniers m'y avoient préparé un repas frugal, mais qui n'étoit pas dénué d'agrément. Ce volcan, ce sable blanc & fin étendu sur le rivage, ces flots qui le frappoient, quoique la mer fût parfaitement calme dans toute son étendue, la solitude du lieu, les grandes idées que procurent toujours les montagnes volcaniques, & la vaste étendue des mers, lui donnoient je ne sais quel charme, qu'on goûte avec

délices.



PLANCHE SOIXANTE-CINQUIEME.

[illegible]

[illegible] B est plus basse du côté du midi. Elle s'est ouverte sans doute lorsque la première s'étant fermée [illegible], les jets de fumée, de pierres & de cendres ont été obligés de chercher [illegible].

Les [illegible] lorsqu'elles sont long temps sans jetter des pierres, ou d'autres matières [illegible] la fumée déposent aux parois de l'humidité qui les [illegible] la bouche du volcan; [illegible] des pierres, les [illegible] de ces cendres se durcissent. Les [illegible] des sommets du cratère les [illegible] semblables de craie, de sable, de pozzolane, & [illegible] fond de l'entonnoir. Elles achèvent de combler cette cavité; elles la remplissent, l'[illegible], & lui donnent à la fin une [illegible], que si le volcan veut faire une nouvelle explosion, le fond de l'entonnoir résiste, & [illegible] les parois qui se trouvent [illegible] de Volcano. Elle [illegible]

[illegible]

[illegible] que les pluies & les vents y précipitent.

[illegible]



Vue des deux Bouches de Volcanello,
de l'Isle de Lipari et de l'Isle appellée Salin.



délices. Après le dîné, selon l'usage des pays chauds, je me livrai aux douceurs du sommeil; j'avois pour lit le sable le plus doux; pour oreiller de petits écueils émaillés des plus vives couleurs que les litophites & les mousses marines puissent produire. C'étoit une riche broderie travaillée des mains de la nature. La voile de ma petite barque me servoit de rideaux & me défendoit des rayons du soleil.

A mon réveil, je me hâtai de suivre les observations intéressantes que tout m'invitoit à faire dans ce lieu; sur-tout l'aspect du grand cratère de Volcano qui laissoit échapper une gerbe énorme de fumée qui s'étendoit en nuage au milieu de l'atmosphère.

Je consultai mes guides, & je me mis en route pour aller au milieu de cette montagne où se voient deux bouches accidentelles C, C, qui se sont formées postérieurement. Voyez Planche LXIV.

Je m'apperçus en traversant la plaine qu'elle étoit remplie de soupiraux visibles ou invisibles, le jour aussi bien que la nuit. On voit, & l'on sent encore bien davantage, des vapeurs très-chaudes qui s'exhalent dans l'air, & qui de temps en temps vous enveloppent entièrement: les unes ont une simple odeur de soufre; d'autres ont celle de la poudre à canon; quelques autres tiennent à-la-fois du soufre & de la poudre, ou même du bitume.

Le terrain sonne creux, & quelquefois il éclate sous les pas, ou fait le même bruit que s'il alloit se rompre. Presque toute la plaine est couverte d'un sable fin que le volcan a lancé: les vents & les pluies entraînent une partie de ce sable dans la mer.

Arrivés au pied de la montagne, nous trouvâmes la route plus difficile, & même très-périlleuse. Nous voulions parvenir à des rochers saillans où sont des soupiraux, & où se font des cristallisations de soufre pur, qui sont d'une vivacité surprenante. Plusieurs de ces rochers semblent revêtus d'un vernis de soufre. Ce soufre y a été déposé par le contact de la fumée. Il y a des endroits où la fumée se porte en si grande abondance, que le soufre y coule en liqueur. Les gardes de cette isle le recueillent avec soin dans cet état pour les propriétaires de ce volcan. Car la cupidité humaine n'a pas négligé de s'approprier les productions de ces lieux terribles. Ils appellent cette liqueur esprit de soufre. Depuis quelques années il est devenu fort rare, parce que les endroits où l'on pourroit en avoir sont devenus d'un accès très-périlleux. Nous en eûmes, mais il pensa nous en coûter la vie. Nous enfoncions en marchant sur un terrain trop foible pour nous porter: nous crûmes vingt fois que nous allions être engloutis. Enfin après bien des peines & des fatigues nous parvînmes au sommet du volcan, à l'endroit où l'on découvre différens étages G & H. Là on trouve une petite plaine I, qui est encore parsemée de soupiraux. Le terrain y est soulevé de place en place, & forme de petites monticules. Ces monticules sont coloriées par le soufre: il leur donne des teintes jaunes, ou brunes, ou rouges; & ces couleurs sont souvent très-vives. Il s'exhale de ces endroits de la fumée, & elle est quelquefois très-épaisse: il est dangereux de marcher dans ces endroits. Le terrain, sans solidité, cache des trous fort profonds, où l'on périroit si l'on avoit le malheur d'y tomber.

Partant de ce lieu, & continuant notre route vers le midi, nous arrivâmes à la vue de l'intérieur de cette bouche dont l'aspect effrayant ôte la faculté d'exprimer ce qu'on sent: la nouveauté, l'horreur & la grandeur du spectacle suspendent les facultés de l'ame. Le ravissement & la terreur vous affiégent à-la-fois: les quatre sens de l'ouie, de l'odorat, de la vue & du toucher sont également affectés: toutes les sensations sont fortes, tout paroît gigantesque.

Le sommet de la montagne offre une grande plaine à cette élévation. Elle est remplie, comme le reste de la montagne, de soupiraux plus ou moins grands qui exhalent une quantité prodigieuse de fumée: elle est parsemée d'espèce de mottes de terre, semblables à celles que forment les taupes, excepté que celles-ci sont d'un jaune obscur très-foncé, & laissent échapper des vapeurs presque enflammées.

PLANCHE SOIXANTE-SIXIEME.

Vue de l'intérieur du Cratère de Volcano, de Volcanello, des Isles de Lipari, de Saline, d'Alicudi & de Félicudi.

Revenu de ma première ſurpriſe, je montai encore quelques centaines de pas plus haut, pour contempler plus parfaitement cet objet qui m'avoit ſi fort étonné. Je fus long-temps ſans pouvoir en détourner mes yeux. La fumée étoit quelquefois ſi abondante, qu'elle rempliſſoit toute la largeur de ce vide, & qu'elle en ſortoit avec un bruit effroyable, ſemblable à celui d'un frottement violent : elle empêche ſouvent de voir le fond de cet abyme, qui, comme la ſeconde bouche de Volcanello, commence à ſe remplir. Quand le vent écarte la fumée, on peut appercevoir que ce vide a environ cent toiſes de diamètre, & à-peu-près autant de profondeur depuis ſon ſommet juſqu'au ſol qui s'élève dans le fond.

Après avoir bien conſidéré les formes guillochées des couches qui, en ſe dépoſant ſucceſſivement, ont produit les divers degrés d'élévation de ce cratère, je les deſſinai telles qu'on peut les voir à la gauche de cette eſtampe, où elles ſont marquées B. Les couches de cendre C, C, ſont celles dont les bords de ce cratère ſont formées. Preſque toutes ſont griſes, quelques-unes ſont brunes, & tirent un peu ſur le rouge, d'autres ſur le jaune. Ces couches ſont remplies de ſcories, & de laves jetées en même temps par le volcan. Elles forment des taches plus ou moins noires çà & là : j'ai placé des perſonnages D, E, pour faire ſentir l'immenſité de ce lieu. Je me ſuis gravé ſur le devant du tableau deſſinant cette vue, & j'ai repréſenté mes guides ſe repoſant à côté de moi dans l'attitude où ils étoient.

Les monticules F ſont Volcanello, qu'on voit dans le lointain. G, marque l'iſle de Lipari. H, eſt celle de Saline. La pyramide I à l'horizon, eſt celle d'Alicudi. K, eſt Félicudi. C'eſt ainſi qu'elles paroiſſent du point de vue où j'étois.

Mon deſſin achevé, je deſcendis par l'endroit oppoſé à celui par où j'avois monté. Je tournai vers le lieu qui eſt à la gauche de ce tableau, & qui fait le midi de ce volcan. Il y a au bas une grande vallée formée par la montagne, & par la partie primitive de cette iſle marquée H & I à la planche LXIII.

J'obſervai qu'aucune de ces bouches, anciennes ou modernes, n'eſt parvenue à une grande hauteur. Dès qu'elles ſont à une certaine élévation, elles ſe comblent par le ralentiſſement du feu ; & s'il vient à ſe renouveler, ne trouvant plus d'iſſue, il rompt la montagne dans un autre endroit, & forme un nouveau cratère.

La partie ſubſiſtante encore de cet antique cratère préſente, du côté du ſeptentrion, d'énormes maſſes de lave ou de pouzzolane, qui reſſemblent à des rochers. Au fond de la vallée qui embraſſe le tour de ce volcan, coule un petit ruiſſeau d'eau douce que forment pluſieurs petites fontaines, dont l'eau eſt très-pure, & très-bonne à boire. Dans la partie de ce vallon, qui paroît la plus ancienne, on rencontre quelques plantes ligneuſes. Il s'élève auſſi une petite forêt ſur la pente méridionale de cette montagne.

Au pied de ce volcan, dans cette vallée, il y a de très-groſſes pierres qui ont été jetées par le volcan : quelques-unes ont cinq pieds ſix pouces : d'autres ſont de la groſſeur d'une toiſe cube. On peut juger par-là de la force qu'il a fallu pour lancer du fond du foyer pardeſſus le cratère des maſſes auſſi conſidérables.

Ces pierres ſont de lave, & elles étoient formées avant d'avoir été lancées. On remarque que leur ſuperficie eſt recuite : en ſe refroidiſſant après avoir été jetées hors du volcan, leur ſuperficie s'eſt



PLANCHE SOIX[illegible]-SIXIEME.

Vue de l'intérieur du Cratère de [illegible], de [illegible], des Isles de [illegible]ari, de Saline, d'A[illegible] & de Fel[illegible].

[illegible]



Vue de l'interieur du Cratere de Volcano,
de Volcanello de Isles de Lypari de Saline, d'Alicudi, et de Felicudi



gercée & fendue en plusieurs endroits jusqu'à la profondeur de six à huit pouces. Par le rapprochement des parties constituantes de la pierre, ces gerçures sont d'autant plus grandes, plus larges & plus profondes, que la pierre a plus perdu par l'action du feu, tant qu'elle a été dans le volcan.

Depuis le haut jusques en bas de ce volcan, du côté du midi, on voit des blocs de lave d'inégale grosseur; mais de la plus grande beauté. Je n'en ai point vu qui leur soient comparables ni sur le Vésuve, ni sur l'Etna. La matière ou la pâte qui les compose, est aussi vivement colorée que le plus beau jaspe. Le jaune & le rouge le plus vif éclatent à côté du gris le plus frais, & du blanc le plus éblouissant. Il y a des morceaux qui ressemblent à du marbre rouge veiné de toutes sortes de couleurs.

J'y ai vu des laves d'un gris bleuâtre très-beau : j'y ai vu une grande abondance de pierres-ponces; elles sont assez rares à l'Etna & au Vésuve : j'y ai vu des vitrifications vertes, & des matières mélangées de ces diverses espèces.

En arrivant à ma barque, je trouvai au rivage une espèce de lave qui avoit de la disposition à devenir prismatique, mais qui n'avoit pu arriver à sa perfection. La nuit me contraignit à terminer le cours de mes observations : je quittai ce séjour de tant de révolutions, ce grand laboratoire de la nature, & je revins à Lipari, l'esprit encore étonné des merveilles que je venois d'admirer.

De toutes les productions de la nature les volcans étant la plus terrible, est elle aussi celle qui a dû attirer le plutôt l'attention de l'homme studieux. Cependant il ne paroît pas que les anciens s'en soient beaucoup occupé; du moins il ne paroît pas qu'ils aient conservé la mémoire de toutes les éruptions de ces volcans aux pieds desquels ils avoient élevé des villes si florissantes. Ce n'est cependant qu'en constatant le nombre & les effets de ces terribles phénomènes, qu'on peut se flatter de connoître un jour quelques-unes de leurs causes.

La première éruption d'un des volcans des isles de Lipari dont l'histoire fasse mention, est celle dont parloit Callias dans son Histoire des Guerres de la Sicile. Callias étoit contemporain d'Agathocle. Cette éruption dura sans interruption plusieurs jours & plusieurs nuits, & jeta de grosses pierres qui tombèrent à plus d'un mille de distance. La mer autour de l'isle étoit en ébullition. Les Œuvres de Callias sont perdues, & nous ignorons s'il entroit dans des détails plus considérables sur les ravages causés par cette éruption. Sous le consulat d'Æmilius Lepidus & de L. Aurelius Orestes, cent vingt-six ans avant l'ère chrétienne, ces isles éprouvèrent un terrible tremblement de terre. L'embrâsement de l'Etna en fut la première cause. L'air s'enflamma autour de Lipari & des isles adjacentes. La végétation y périt; les animaux moururent, & les corps fusibles, tels que la cire & la résine se liquéfièrent. Si les habitans de Lipari, qui m'ont raconté ces faits, & les auteurs qui les leur ont transmis n'ont rien exagéré, il faut croire qu'alors la mer bouillonna autour de l'isle, que la chaleur de la terre étoit telle qu'elle brûla les cordages qui attachoient les navires, & qu'elle consuma les planches, les rames, & même les chaloupes qui étoient sur le rivage.

Pline le Naturaliste parle d'un événement semblable, qui arriva trente ou quarante ans après, pendant la guerre des alliés.

Une des isles Eoliennes, dit-il, liv. II, chap. 106, fut toute en feu aussi bien que la mer; & ce prodige dura jusqu'à ce que le Sénat eût appaisé par des députés la colère des Dieux. De cette guerre, qui arriva quatre-vingt-dix ans avant notre ère, jusqu'à l'an 144 de notre ère, on ne parle d'aucune éruption de ces volcans; & depuis cette année jusqu'en 1444, on ne fait mention d'aucune, ce qui fait treize cens années de repos. Mais alors la Sicile & les isles Eoliennes furent agitées par d'affreux tremblemens : le volcan de ces isles vomit de la lave avec une force épouvantable ; & lança une gerbe de flamme & de fumée qui s'élevoit à une très-grande hauteur. Ensuite elle jeta des pierres énormes, qui retombèrent à plus de six milles de distance.

Un fiècle après, en 1550, la fureur de ce volcan fe ranima : les cendres & les pierres qui s'élancèrent de fon cratère, comblèrent le canal qui féparoit Volcano de Volcanello.

Environ deux fiècles après, en 1739, il eut une fixième éruption. Les fecouffes qu'il éprouva étoient accompagnées d'un bruit fi épouvantable, qu'il fe faifoit entendre jufqu'à Melazzo en Sicile.

Le Père Léandre Alberti dit que dans une de ces éruptions les femmes de Lipari, après avoir imploré vainement tous les Saints, firent vœu de ne plus boire de vin fi le volcan les épargnoit.

La privation de ce petit plaifir fut fans doute d'une grande utilité : cependant depuis ce temps-là les éruptions femblent devenir plus fréquentes, & fe rapprocher l'une de l'autre. Il n'y eut que trente-fix ans de diftance entre celle dont nous venons de parler & celle de 1775. Les tremblemens de l'ifle entière, le tonnerre fouterrain, les jets de flammes, de fumée, de pierres, les torrens de lave vitreufe furent confidérables. Lipari fut couverte de cendres; les vents en portèrent jufqu'en Sicile. Cependant cinq ans après, en 1780, au mois d'avril, il y eut une nouvelle explofion de Volcano : la fumée étoit épaiffe, les fecouffes continuelles, des bruits fouterrains très-fréquens. Les habitans de Lipari furent frappés d'une fi grande consternation, que le Commandeur Deodati de Dolomieux, qui paffa quelque temps après dans ces ifles, affure que les habitans de Lipari, & particulièrement les femmes, fe vouèrent à la Vierge en qualité d'efclaves, & s'attachèrent au bras une petite chaîne de fer, qu'elles ont continué de porter jufqu'à préfent.

Ce dévouement pieux ne fut pourtant pas fi efficace que la députation du Sénat; puifqu'après cette députation les ifles Eoliennes furent plus de deux cens trente années fans voir d'éruption, ou du moins fans en éprouver aucune de mémorable, tandis que trois ans à peine après ce dernier dévouement, les ifles de Lipari ont été troublées de nouveau par le fatal tremblement de terre qui a ravagé la Calabre & une partie de la Sicile, le 5 février de l'année 1783

J'ai vu faire à Lipari deux proceffions pour obtenir de la pluie; & l'on en fait fouvent dans cette ifle où elle eft très-rare, & où elle eft, je crois, très-peu néceffaire, à caufe que l'abondance de la rofée & du ferein en tient lieu, & féconde au moins autant les terres.

La première de ces proceffions commença par une vingtaine de petits garçons, portant fur la tête une couronne d'épines, & autour de leur cou une groffe corde, qui leur pendoit jufqu'au nombril. Ils tenoient dans leur main un bout de corde gros comme le doigt, & long d'environ deux pieds. Ils s'en frappoient les épaules de l'air le plus badin, & reffembloient bien plus à des enfans qui jouent, qu'à des petits faints qui fe mortifient. Une vingtaine de prêtres, affublés de même, marchoient derrière eux, tenant dans leur main, d'un air nonchalant, un bout de corde dont ils fe donnoient de temps en temps de foibles coups fur leurs larges épaules, en chantant des Litanies. Les bourgeois, les payfans, la populace les fuivoient confondus enfemble, & plongés dans la dévotion. Ils fe flagelloient de toutes leurs forces & très-férieufement. On voyoit bien qu'ils vouloient obtenir de la pluie pour leurs terres, & que c'étoit à eux qu'il importoit que la proceffion eût un grand fuccès.

La pluie ne vint pas; on en fit une autre : elle fut plus fanatique; les Capucins & les Recolets y affiftèrent; leur préfence redoubla la ferveur. J'y ai vu neuf ou dix perfonnes nues jufqu'à la ceinture : elles fe difciplinoient avec des petites chaînes de fer à mailles minces & tranchantes; elles s'en frappoient avec force, le fang ruiffeloit : leurs dos, leurs reins, la terre même en étoit fouillée. J'ai refté dans cette ifle plufieurs jours après ces proceffions, il ne tomba pas une goutte d'eau. Mais les vignes & les autres productions de la terre étoient fuperbes; la fécondité du fol & l'abondance des rofées fuppléoient abondamment au défaut de pluie.

CHAPITRE DOUZIEME.

Bains de Saint Calogero à Lipari. Isles voisines. Salines, Felicudi, Alicudi, d'Attalo, Basiluzzo, Stromboli, &c.

J'ÉTOIS impatient de visiter les Isles voisines de Lipari; mais des vents contraires, & même très-violens, qui regnèrent plusieurs jours, m'enchaînèrent au rivage : ne pouvant me confier aux flots, je résolus de parcourir l'intérieur des terres. Je m'informai de la qualité & des produits du sol; je consultai ensuite des chasseurs de profession, tous m'assurerent qu'on ne trouvoit pas un lièvre ni dans Lipari, ni dans les Isles voisines, quoique les lapins y fussent très-abondans. On n'y connoît ni sangliers, ni cerfs, ni daims, ni loups, ni renards. Il faut que les lapins y aient été transportés du continent, comme les bêtes de somme. Les perdrix y sont excellentes, & même très-grosses. Les oiseaux de passage s'y plaisent plus qu'ailleurs : la belle végétation de cette isle les attire & les retient long-temps. On n'y trouva jamais de faisans.

Il n'y a aucune espèce de bêtes venimeuses : on prétend même que celles qu'on y a transportées d'Italie y sont mortes en peu de jours : tant l'air qui s'exhale de ce lieu volcanique est excellent pour l'homme, & pernicieux pour les espèces qui lui nuisent. J'y ai pourtant apperçu de grands serpens très-semblables à ceux qui habitent dans les forêts de l'Etna : mais on assure à Lipari qu'ils ne sont nullement malfaisans. On n'y connoît aucune espèce de champignons qui empoisonnent : on s'étonne même que dans d'autres pays on les croie dangereux.

Ces informations prises, ainsi que beaucoup d'autres, sur la nature du sol, je me mis en route, non pas dans une voiture ou monté sur un cheval, mais porté sur un âne; car chaque pays a ses usages, & celui de Lipari est de cheminer sur ce pacifique animal, dont la marche est sûre & très-commode dans cette contrée de rochers & de montagnes.

Je parcourus d'abord les hauteurs qui dominent la ville à l'occident; je trouvai des roches d'une espèce bien rare en Europe. Ce sont des blocs de verre, qui, élevés à la hauteur de six & de huit pieds, s'enfoncent sous la terre à une plus grande profondeur. Il y en a dans ces campagnes des masses énormes, mêlées avec des laves de toutes couleurs, & qui sont isolées de tous côtés. Je suis persuadé que si l'on fouilloit le terrain, on en trouveroit des carrières immenses; ainsi que de l'autre côté de cette isle il y a des carrières de laves & de pierres-ponces : les montagnes du nord-est en sont composées. Je suis étonné que ce verre ne soit pas employé dans les manufactures : il est tout fait, il seroit facile de le purifier. Ce verre est d'une couleur verte, compacte & transparente.

Après une marche de trois milles, à travers des chemins creux, très-profonds, j'arrivai sur le sommet des monts qui dominent cette isle. L'aspect est charmant; l'isle offre mille beautés du règne végétal : l'immense étendue de la mer en offre d'un autre genre. L'isle de Saline présente deux pyramides posées sur les flots. Celle qui est au levant est plus considérable que celle qui s'élève au couchant. On y distingue beaucoup d'habitations : ce sont des maisons blanches sans toits : elles ressemblent à des dés jettés çà & là sur le gazon. Cette isle est très-bien cultivée. Celles d'Alicudi & de Félicudi, & les côtes de la Sicile embellissent l'horizon de ce tableau.

Sur le fommet de ces montagnes j'ai vu des troupes innombrables de fauterelles de la moyenne grandeur. Elles couvroient une longue étendue de terres labourées, dévorant les grains, les fruits & les légumes ; tout leur convient. Elles volent avec une vîteffe & un bruit étonnant : on les entend de plufieurs toifes ; & quand elles ont tout dévafté dans un lieu, elles fe jettent fur un autre. Il y a des années où elles font fi nombreufes, qu'elles dévorent tous les grains & tous les fruits, jufques aux melons & aux courges. On n'a pu encore parvenir à les détruire. C'eft un fléau plus funefte que ne le feroient quelques bêtes venimeufes ou féroces.

Je redefcendis par le côté de cette montagne qui regarde l'occident : on y a conftruit des bains. J'ai remarqué plufieurs fillons remplis de gypfe. Ce gypfe eft criftallifé en petites parties : j'ai remarqué auffi qu'il s'étoit introduit des fucs gypfeux dans les fentes & jufque dans les pores du rocher : ils y ont produit de petits criftaux quelquefois ifolés, quelquefois continus.

Trouver du gypfe à la fuperficie d'une montagne volcanique, ce n'eft pas une chofe rare, mais c'eft une chofe qui prouve au moins l'extrême antiquité de ce volcan.

En redefcendant, & en tirant un peu fur la gauche, on trouve les bains fecs de S. Calogero. Il femble que ce Saint ait paffé fa vie à fonder des bains, ou à en rétablir, comme tant d'autres à fonder des monaftères. Mais nous avons déja obfervé que ce nom vouloit dire Moine ; & il paroît par ce nom qu'il s'étoit établi des Moines ou des Hermites dans tous les lieux où les malades venoient chercher des fecours. Si les Hermites ne les guériffoient pas, ils prioient pour eux, & ils en recevoient des aumônes. Cet ufage n'eft pas encore paffé. Ces bains font des étuves où des exhalaifons fulfureufes, qu'on a reconnues falutaires, s'échappent de la terre par des trous & des fentes, que j'ai appelés plufieurs fois foupiraux. On y a bâti quelques baraques : on les a difpofées de manière que les chambres fe fuccédent & s'éloignent par degré du foyer principal d'où provient la chaleur, afin que, felon la nature de la maladie, on puiffe choifir la température qui lui convient. Il y a quelques petits & miférables logemens qui font groupés avec une petite chapelle, pour abriter les malades qui font obligés d'y faire réfidence. Des hommes & des femmes du pays les y fervent. Il y vient auffi des médecins quand la maladie a befoin qu'on la fuive, & que le malade eft affez riche pour en faire la dépenfe ; car il n'y a pas de Médecin dans ce lieu.

A demi-mille plus bas, un petit ruiffeau d'une eau très-chaude fait mouvoir fucceffivement les roues de quatre moulins à bled. Il ne donne pourtant pas plus de quatre pouces d'eau.

La fource de ce ruiffeau eft au haut du rocher, d'où elle fort en filtrant au travers de la lave & de la pouzzolane durcie qui conftitue ce rocher. Elle coule extérieurement de fon fommet à fes pieds, formant de petites nappes à chaque inégalité qu'elle rencontre. Nous en parlerons encore.

Continuant ma route, toujours tournant vers le midi autour de cette montagne, qui forme une grande partie de l'ifle, je parvins à la tour nommée de Parmito, élevée vraifemblablement pour garder cette côte contre les incurfions des barbarefques. Depuis elle a été employée pour atelier par les ouvriers qui exploitoient une mine de fer qu'on dit avoir été dans ce lieu. Les débris des fourneaux qui fervoient à cette opération y fubfiftent encore. J'y ai vu auffi plufieurs parties d'un aqueduc qui recevoit les eaux du ruiffeau qui fait tourner les moulins dont j'ai parlé ci-deffus, & qui les portoit à la tour.

Les matériaux dont cette tour eft conftruite forment la collection la plus riche des laves de Lipari. Je n'en ai vu nulle part aucune qui foit auffi variée & auffi complette : j'en ai beaucoup ramaffé, & je n'en ai pu recueillir de tous les genres, tant le nombre en eft confidérable. J'invite tout Naturalifte qui voyagera dans ces contrées à examiner cette tour & fes environs.

Ces obfervations faites, pourfuivant notre route, tournant toujours vers le midi, nous nous rendîmes aux bains qui font à deux milles de cet endroit. Je crois que l'eau qui arrive à ces bains a la même origine que le ruiffeau de ces moulins : elle a la même odeur, & elle eft auffi très-chaude.





Bains d'eau chaude

situés à S. Calogero au sud-ouest de Lipari

[illegible]

[illegible] de M. C [illegible]

[illegible] par les [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] à marcher [illegible]

[illegible]



PLANCHE SOIXANTE-SEPTIEME.

Vue des Bains chauds de Saint Calogero à Lipari.

Ce bain, qui porte auſſi le nom de S. Calogero, eſt plus conſidérable que le précédent. Il eſt environné de bâtimens convenables pour loger un aſſez grand nombre de malades, avec tous les gens néceſſaires pour les ſervir : mais aujourd'hui ces bâtimens ſont tous en très-mauvais état. Il y vient ordinairement bien moins de monde qu'il n'en faudroit pour les occuper & pour engager à les entretenir.

Ces bains ſont composés de deux ſalles, l'une quarrée, & l'autre ronde. La première eſt antique; elle a été bâtie par les Romains; elle eſt voûtée en coupole; elle a douze pieds de diamètre; on l'a réparée. La ſeconde, qu'on voit à droite de cette eſtampe, eſt auſſi voûtée en coupole, intérieurement & extérieurement. Dans la première l'eau arrive très-chaude : elles ſort entre des pierres de lave qu'on y voit, & qui font partie de la montagne au pied de laquelle ces bains ſont bâtis. On a laiſſé ces pierres dans l'état où la nature les a formées. On n'a fait qu'élever autour d'elles l'édifice quarré dont on voit l'entrée au milieu de ce tableau. Là, les malades s'aſſeoient ſur ces pierres, ou ſe plongent dans la cavité qu'elles laiſſent entr'elles, & que l'eau remplit. Ils y reſtent le temps que leur a fixé le médecin, ils ſe placent exactement à la diſtance de la ſource qu'il leur a enjoint. Ce lieu ſert auſſi d'étuve. La vapeur que l'eau chaude en s'exhalant répand dans l'atmoſphère y porte une chaleur conſidérable. Elle eſt auſſi forte que celle qu'on éprouve dans les bains de Thermini, qui ne reçoivent, comme ceux-ci, que la chaleur d'une eau en évaporation. Ainſi, on jouit dans ces bains du double avantage de l'immerſion dans l'eau chaude, ou dans une vapeur qui n'eſt guère moins chaude. On a le degré de chaleur qu'on déſire dans l'un ou dans l'autre, ſans autre embarras que de choiſir ſa place, plus ou moins éloignée de la ſource. Le bain dont nous avons parlé plus haut, ſous le titre de bain ſec, eſt auſſi une étuve; mais la vapeur qui l'échauffe ſort immédiatement du volcan; elle s'ouvre un paſſage juſqu'en ce lieu, qui eſt pourtant aſſez éloigné du grand foyer, pour que la chaleur n'en ſoit pas inſupportable.

L'eau de ces bains s'échappe du bâtiment quarré par un petit canal, & va remplir un baſſin dans le bain rond qui eſt à côté. Ce baſſin eſt auſſi carré; il eſt au milieu, il a environ cinq pieds neuf pouces. Il y a autour un trotoir ſur lequel on peut s'aſſeoir en trempant ſes jambes dans l'eau : on peut auſſi s'y plonger en entier. L'eau y eſt beaucoup moins chaude que dans l'autre bâtiment; elle y a auſſi beaucoup d'autres propriétés. J'ai repréſenté ces bains tels que je les ai vus extérieurement. J'y ai figuré un concours de malades de toute eſpèce, tel que les habitans de ce lieu m'ont dit qu'il eſt dans la ſaiſon où les malades y viennent.

Dans le bain du milieu, j'ai gravé une femme qui ſe va mettre toute nue dans l'eau : une autre lui ôte la chemiſe dont elle eſt couverte. A la porte du bain rond eſt un homme qui ſort & qu'on enveloppe d'un linceuil. Le groupe du milieu repréſente une femme paralytique, que deux autres aident à marcher. Plus loin, c'eſt un homme qu'on porte ſur un brancard. Au-delà, on voit des portions de murs d'une antique conſtruction, qui prouvent que ces bains ne ſont pas modernes; ils font partie de la maiſon où eſt le logement des baigneurs, & des gens qui les ſervent : il y a auſſi une chapelle.

Au deſſus de ces bains s'élève la montagne : elle eſt ronde & ſurmontée d'une roche de cendres pétrifiées, qui ſont très-dures, & d'un grain très-fin. Cette pétrification qui s'eſt faite par couches horizontales aſſez régulières, remonte à une époque fort antérieure à celle des autres roches qui l'environnent, & qui ne ſont auſſi que des cendres, mais dépoſées dans ce lieu long-temps après celles-ci.

C'eſt de cette même roche, vue à gauche de cette eſtampe, que ſort l'eau chaude qui fait tourner les moulins dont j'ai parlé ci-deſſus, & l'eau non moins chaude qui filtre dans ces bains, quoiqu'ils ſoient beaucoup plus bas que les moulins.

Il me parut étonnant que la nature eût placé preſque au ſommet de ce volcan, qui ſemble propre à deſſécher toute humidité, un réſervoir d'eau aſſez conſidérable pour fournir trois ſources qui répandent ſans ceſſe au moins huit pouces d'eau, ſans compter tout ce qui ſe perd dans l'intérieur du rocher, & qui eſt au moins de deux pouces : ainſi donc il s'échappe perpétuellement dix pouces d'eau du haut de cette montagne, qui n'eſt ni longue, ni large, & dont le ſommet ne forme qu'une petite plaine. Cette abondance d'eau dans un tel lieu, me parut un phénomène digne des regards d'un Phyſicien. Ce n'eſt pas tout, en continuant à tourner autour de cette même montagne à un mille de là environ, on trouve une fontaine d'eau froide, qui ſort auſſi du ſommet de la même roche qui, à l'oueſt-nord, produit les trois fontaines d'eau chaude. Cette eau froide eſt très-bonne à boire ; les hommes & les beſtiaux en font un grand uſage.

Dans le cours de ma route, long-temps avant d'être arrivé à ces bains, & long-temps après avoir paſſé cette fontaine d'eau froide', j'obſervai de toutes parts d'énormes blocs de lave échappés des maſſes générales qui conſtituent cette partie de l'iſle. Les laves du volcan de Lipari diffèrent de celles du Véſuve & de l'Etna par le mélange infini de leurs couleurs, qui ſont des plus riches & des plus vives. Il y a des eſpaces de pluſieurs milles où cette lave eſt d'un beau rouge. Elles ont auſſi des petits criſtaux noirs de ſcories en abondance, avec les petits grains blancs qui ſe trouvent ordinairement dans la lave.

De ce côté, l'iſle eſt abſolument inacceſſible. On dit que cette iſle a vingt milles de circuit. Je revins de cette montagne à la ville de Lipari, & le lendemain je m'embarquai pour aller à l'iſle de Saline.

Voyage à l'Isle de Saline.

M. Rodrigue, notre Vice-Conſul, me procura quatre bons mariniers pour me conduire aux autres iſles, qu'on appelle les iſles de Lipari ou Eoliennes. J'avois eu l'honneur d'être préſenté à Monſeigneur D. Joſeph Coppo, Evêque de Lipari ; il me donna, au moment de mon départ, des lettres pour les Chapelains & pour les autres chefs eccléſiaſtiques de ces petites iſles. Je partis à la fin du jour. Le temps étoit ſerein. Saline eſt à trois milles à l'oueſt de Lipari. Nous fîmes à-peu-près en voguant le tour de la moitié de l'iſle : nous ne débarquâmes qu'à la nuit. Nos mariniers attirés par l'éclat de quelques lumières qu'on appercevoit de loin, mirent pied à terre afin de s'informer des perſonnes pour qui j'avois des lettres : je les ſuivis. Nous arrivâmes à cette maiſon dont la lumière nous guidoit : nous trouvâmes une aſſemblée de gens aſſez nombreuſe, tous rangés en rond au milieu d'une chambre ; ils chantoient au ſon d'une mandoline & d'une muſette, des airs qui me parurent fort extraordinaires. Une petite lumière éclairoit cette aſſemblée, qui s'amuſoit à ſe divertir. Mais leur arrangement, leur chant, la foible clarté de cette petite lampe, leur donnoit l'air d'être aſſemblés pour tout autre objet que celui de prendre du plaiſir. Cette manière n'eſt pas la nôtre. Nous les interrompîmes ; & eux, avec une complaiſance pleine d'honnêteté, ils nous enſeignèrent les gens que nous cherchions, & même ils nous conduiſirent chez eux.

J'allai chez le Directeur de la Saline, qui appartient à D. François Carnovale, habitant de Lipari. Je lui étois recommandé : ce brave homme me força d'accepter ſon lit, & fut paſſer la nuit je ne ſais où. Il s'appelloit Jiovani d'Albora : il étoit de Trapani.

Le lendemain, je jouis du plus raviſſant ſpectacle à l'aſpect des deux montagnes très-cultivées dont il paroît que cette iſle a été formée. Celle du nord eſt un peu plus baſſe que l'autre ; elle s'appelle





Vue de la Saline

[illegible] à l'occident et à une lieue de Lipari

[illegible] & de [illegible] enveloppe de toutes parts les [illegible] qui sont [illegible], & [illegible]

[illegible] de cannes [illegible], qui [illegible]

qu'elle [illegible] de la terre [illegible].

[illegible] de ces [illegible] me faire goûter de leurs [illegible] de mon voyage, me conduit vers le [illegible]

[illegible] l'Antiquité; ainsi je ne m'y arrêterai pas.

PLANCHE SOIXANTE-HUITIÈME.

[illegible]

[illegible] on [illegible] voit encore [illegible]

[illegible] Ce [illegible] de terre [illegible], & [illegible]

[illegible] réticule, à cause de sa ressemblance avec les rets des [illegible]. Les Romains [illegible]

[illegible] mon voyage [illegible] de Malte & à Lipari. Ces [illegible]

[illegible] B, B, [illegible] C, C, [illegible]

[illegible] de sel pour cinq [illegible] ce sel est formé on l'amasse sur le rivage en masses [illegible] les [illegible] chargé des [illegible], ainsi que je l'ai représenté sur le devant de [illegible]

[illegible] qui termine cette saline du côté de la mer, [illegible]

[illegible] cette estampe pour faire connoître premièrement, les murs [illegible] A, [illegible] je n'avois donné qu'[illegible] Chapitre [illegible] troisièmement, l'aspect de l'isle de Lipari du côté [illegible], où l'on



s'appelle *del Capo*, de la tête; l'autre se nomme *della Fossa felice*, l'heureux fossé, ou l'heureuse vallée. Depuis leur base jusqu'au tiers de leur élévation elles n'offrent qu'un verger continu, composé de vignes, d'oliviers, de figuiers, de pruniers, d'abricotiers & de mille autres arbres. Cette variété de verdure & de feuillage enveloppe de toutes parts les maisons qui sont très-blanches, & qui s'élevant sans ordre de tous côtés entre ces arbrisseaux, forment un coup d'œil très-agréable. Le devant de presque toutes ces maisons est ombragé d'une treille portée sur des colonnes de briques, surmontées de cannes transversales, qui supportent les branches & le feuillage de la vigne, ce qui forme un abri délicieux contre les rayons du soleil, qui est brûlant dans ces contrées méridionales. La fécondité de la vigne est prodigieuse, les échalats courbent sous le poids des grappes qu'elle produit : c'est une image de la terre promise.

Je fus voir plusieurs habitans de ces demeures heureuses : je les trouvai doux & obligeans. Tous avec une cordialité singulière vouloient me faire goûter de leurs vins & de leurs fruits. Un d'eux plus sensible à l'objet de mon voyage, me conduisit vers le couchant, & me fit voir une troisième montagne, qui ne tient aux autres que par sa base.

Ces pays me parurent très-curieux pour l'Histoire Naturelle, & très-ingrats pour celle des Arts & de l'Antiquité; ainsi je ne m'y arrêterai pas.

PLANCHE SOIXANTE-HUITIEME.

Vue de la Saline située sur une langue de terre au midi de l'Isle de Saline.

Après ce coup d'œil jetté sur l'isle, on me conduisit à la Saline : on y voit encore quelques portions de murs antiques construits par les Romains, & très-reconnoissables par un caractère non équivoque; c'est le réticule. Ce réticule est composé de petits moilons de terre cuite taillés en losange, & posés très-régulièrement sur l'angle; ce qui forme à l'œil des carreaux. On appelloit cette construction réticule, à cause de sa ressemblance avec les rêts des pêcheurs. Les Romains cachoient cet assemblage par un enduit dont ils revêtoient l'édifice. Ce bâtiment est le seul de cette espèce que j'aie vu dans tout mon voyage, tant en Sicile, qu'à Malte & à Lipari. Ces vestiges sont les restes de quelques bains qu'on avoit construits au bord de la mer.

Le Chapelain qui m'avoit conduit en ce lieu m'expliqua de quelle manière on y fait le sel. On ne s'y prend pas autrement que dans la saline de Sicile, dont j'ai déja donné la description, c'est pourquoi je n'entrerai ici dans aucun détail. L'eau est amenée d'abord dans la plus grande case B, B, d'où on la fait passer dans les cases C, C, d'où elle coule successivement dans les autres jusque dans la dernière, où achevant de s'évaporer on obtient en quinze jours, selon la beauté du temps, deux pouces & demi ou trois pouces de sel pour cinq pouces d'eau. Quand ce sel est formé on l'entasse sur le rivage en masses pyramidales : c'est-là qu'on vient le prendre, & qu'on en charge des animaux, ainsi que je l'ai représenté sur le devant de ce tableau.

Pour faire communiquer l'eau d'une case dans une autre, on la fait écouler par des petits canaux D, D, & E, E, pratiqués dans l'épaisseur de toutes les cloisons qui divisent ces cases. F, F, est un mur de parapet, qui termine cette saline du côté de la mer, à l'orient.

J'ai gravé cette estampe pour faire connoître premièrement, les murs réticulés A, A : secondement, l'aspect d'une saline, dont je n'avois donné qu'un plan géométral en parlant de celle de la Sicile, Chapitre second : troisièmement, l'aspect de l'isle de Lipari du côté occidental, où l'on

remarque la partie G de cette isle, qui est formée toute en pierres ponces, où l'on apperçoit la sommité de la montagne H où est la bouche du volcan, qui jette encore quelquefois de la fumée : l'endroit I où sont les bains secs de S. Calogero : K, le lieu où s'élève la tour de Parmito, L, la roche d'où s'écoule l'eau chaude qui fait tourner les moulins ; & quatrièmement enfin, ce qui est plus essentiel encore, c'est le mont Etna M, qu'on apperçoit de ce lieu à plus de vingt-cinq à trente lieues de distance : delà on peut juger d'autant plus facilement l'extrême élévation de ce volcan, qu'on le voit pardessus les sommets N, N des plus hautes montagnes de la Sicile qui forme l'horizon de ce tableau, & qu'il les surpasse des deux tiers de sa hauteur.

On me conduisit de cette Saline vers la partie occidentale de l'isle, pour y voir encore de beaux restes d'un bain antique, ouvrage des Romains. Ce n'est plus qu'un mur de dix à onze toises, terminé par une voûte qui avoit peu d'élévation, & dont il ne subsiste plus que quelques débris. Ces édifices ont moins été détruits par le temps que par les hommes : presque toutes les maisons de cette isle sont construites avec les matériaux des monumens antiques : on trouve sans cesse en les examinant, des pierres qui n'ont point été taillées pour le lieu où elles sont.

C'est auprès de ce dernier bain que j'observai pour la premiere fois la manière dont on blanchit les toiles dans cette isle, où l'on en fabrique beaucoup. En sortant du métier on les lave dans l'eau de la mer : on les étend sur le rivage pour les sécher ; on les relave encore dans la mer, & on les refait sécher alternativement & tant de fois, qu'à la fin elles deviennent d'un blanc éblouissant.

Ces isles sont formées de hautes montagnes : toutes les fois que les habitans veulent avoir de l'eau douce, ils creusent au bord du rivage, & partout ils en trouvent des sources très-pures. On ne doute pas que les anciens n'eussent dans ce lieu des bains d'eau douce, aussi bien que des bains d'eau salée, puisque cela leur pouvoit être aussi utile qu'il leur étoit aisé de s'en procurer.

Cette isle avoit autrefois des mines d'alun, qui rapportoient annuellement à ses habitans des sommes considérables. Soit qu'on les ait épuisées, soit qu'on les ait abandonnées par quelques préjugés, elles ne sont plus connues aujourd'hui. Cette isle est très-féconde en fruits.

Elle est très-peuplée du côté de l'Orient. Les habitans y sont rassemblés en deux endroits qu'on appelle *Lingua*, langue. L'un est auprès de la Saline ; l'autre s'appelle Sainte-Marine : il y a deux autres villages. Toutes ces habitations renferment environ quatre mille personnes. L'isle peut avoir quatorze milles de circonférence.

Des Isles de Félicudi & d'Alicudi.

L'isle de Félicudi est à trente milles de Lipari. Fazzello prétend que ce nom lui vient de la grande quantité de palmes qu'elle produisoit autrefois. Les Liparottes l'ont débarrassée des broussailles qui la couvroient, ils l'ont défrichée ; elle produit beaucoup de froment & beaucoup de légumes. Elle a douze milles de tour. On m'assura qu'elle a mille ou douze cens habitans.

Alicudi s'est appellée jadis Osteade, c'est-à-dire, *osseuse*. On lui donna ce nom à cause de la quantité prodigieuse d'ossemens qu'on y trouva. Fazzello prétend, d'après Diodore de Sicile, que les Carthaginois ayant armé contre les Syracusains une grande flotte chargée de soixante mille combattans, ces soldats n'étant pas payés se soulevèrent ; les Carthaginois les combattirent, les prirent avec leurs chefs : le nombre de ces captifs passoit quatre mille ; ils les transportèrent dans cette isle stérile & déserte, & les y abandonnèrent ; en peu de jours ils moururent tous de faim : n'étant ni ensevelis, ni enterrés, les insectes & les oiseaux dévorèrent bientôt leurs chairs corrompues, & leurs ossemens couvrirent en quelque sorte la surface de l'isle ; delà elle fut appellée Osteade.





Fig. 1 Vue de l'Isle de Bazilazzo A et de l'Écueil de Dattalo B



Écueil de Strombolino

[illegible] & que [illegible] cens [illegible] [illegible] gout exquis [illegible]

PLAN[illegible] [illegible] VIEME.

[illegible] de Strombolin [illegible]

[illegible]



Cette iſle n'offre plus rien des anciennes habitations qu'elle a eues. Elle eſt à quarante-huit milles de Lipari, n'a que quinze milles de tour & que ſept à huit cens habitans.

Le blé qu'on recueille dans cette iſle fait du pain d'une blancheur ſi vive, quelle lui donne l'air de plâtre ou de craie : il eſt d'un goût exquis. Si on sème ce blé dans une autre terre, il perd cette qualité ; & le pain qu'on en fait reſſemble à tout autre : ſi au contraire on tranſporte dans cette iſle du blé commun, il acquiert la blancheur & le bon goût de celui qu'on y recueille ordinairement. Ces qualités tiennent donc à ſon ſol.

PLANCHE SOIXANTE-NEUVIEME.

Vue des Isles d'Attalo, de Baſiluzzo, fig. 1, *& de Strombolino*, fig 2.

Le temps étant ſerein & le vent favorable, nous continuâmes de viſiter cet amas de petites iſles ; nous approchâmes de celle de Pannaria au levant de Lipari, & la laiſſant à notre gauche nous paſsâmes près de l'iſle d'Attalo, qui n'en eſt qu'à un mille de diſtance : cette iſle n'eſt qu'une eſpèce d'écueil, un rocher hériſſé de pointes à ſa ſommité : il a environ un petit mille de circonférence. Voyez fig. 1. Il eſt entouré d'autres petits écueils très-nombreux. A un demi mille plus loin eſt la petite iſle de l'Eſcanera, c'eſt-à-dire, amadou noire, ainſi nommée à cauſe de ſa couleur. Elle eſt abſolument déſerte, quoiqu'on pût l'habiter. Il y a auſſi autour d'elle de petits écueils non moins noirs; leur nombre & leur couleur les ont fait appeller par les mariniers *formicole*, fourmis. Au levant de cette iſle eſt celle de l'Eſcabianca, amadou blanche ; elle a un mille de circuit ; elle a peu d'élévation ; on y apperçoit quelques traces d'anciennes habitations.

Après avoir paſſé entre tous ces écueils, nous arrivâmes à l'iſle de Baſiluzzo. Voyez A, fig. 1. Elle eſt, comme toutes les autres de ce lieu, formée des débris d'un volcan détruit, qui ne conſerve plus rien de ſa forme primitive, & qu'on ne connoît que par la qualité des matières qui la conſtituent. Les écueils qui environnent ces iſles ſont des fragmens de ce volcan, ou des rochers qu'il a lancés dans ſes diverſes exploſions. Il m'a même paru évident que toutes ces iſles de Pannaria, de Baſiluzzo, d'Attalo, de l'Eſcanera, l'Eſcabianca & de Formicole, n'ont été jadis qu'une ſeule & même iſle. Le peu de profondeur qu'on trouve dans ces parages, les deux colonnes de bulles d'air qu'on voit s'élever ſans ceſſe du fond de la mer, & qui déſignent un feu ſous-marin, achèvent encore de donner une nouvelle force à cette conjecture.

L'iſle de Baſiluzzo eſt compoſée de matières très-différentes ; d'abord d'un amas de cendres blanches durcies, mêlées de points gris & noirs, remplies de mica fort varié dans ſa couleur. Enſuite on y trouve des laves griſes, telles qu'elles ſont ordinairement. Ces laves & ces cendres ſe préſentent par couches. Ces cendres lancées par le volcan, en tombant les unes ſur les autres, s'amaſſent par couches parallèles ; & comme le volcan jette des cendres tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre, ces couches varient beaucoup pour leur coloris : ces couches, en ſuivant l'irrégularité du terrain, deviennent ſinueuſes : le temps les durcit, & en forme une maſſe pierreuſe : lorſqu'on les conſidère dans les ruptures de la montagne qu'elles ont produites, ces diverſes couches reſſemblent aux veines de certains bois noueux, qui ſe tordent en ſuivant une direction ondulée. Si ces ondulations ſe précipitent en reſtant toujours parallèles entr'elles, elles ont l'air d'un ouvrage guilloché. Ces couches de cendres ſe varient à l'infini, quelquefois elles ſont perpendiculaires : d'autres fois elles s'arrondiſſent ou ſe replient en imitant les nœuds de certains bois : elles ſe fendent aiſément en grandes maſſes continues, comme feroit un corps homogène.

On pourroit trouver des pierres de plus de vingt ſortes, ſoit de laves, ſoit des vitrifications, qui y ſont

en grande quantité, ſoit des pierres-ponces qui ſemblent faire la baſe de cette iſle, ſoit de mica, qui eſt très-abondant & d'une couleur très-variée, ce qui rend ces pierres très-riches & très-brillantes : il y en a qui véritablement ſont ſuperbes, par l'éclat qu'elles jettent quand elles ſont frappées des rayons du ſoleil.

La plus grande partie de cette iſle, pour ne pas dire toute cette iſle, paroît être un vrai granit. Un connoiſſeur, qui ne ſeroit pas prévenu, pourroit y être trompé ; c'eſt-à-dire, qu'il pourroit croire que ces pierres ne ſont pas le produit d'un volcan, mais qu'elles ſont du véritable granit, ou peut-être ſeroit-il tenté de conclure que tout granit a été produit par un volcan. Beaucoup de ces pierres de granit dans cette iſle ſont tendres, & même friables ; mais il y en a de dures, & même de ſi dures, qu'elles ſont feu ſous le briquet ; j'en ai fait l'épreuve ſur le lieu même. Il y en a de gris très-clairs, de bruns, de rouges, de gris obſcurs.

Cette iſle eſt eſcarpée de tous côtés, & preſqu'entièrement inacceſſible. On ne peut y monter que par un ſeul endroit, du côté du midi, & encore avec beaucoup de difficultés. En approchant du ſommet, on trouve une petite plaine ; là on apperçoit encore quelques marches d'un antique eſcalier de pierres qu'on avoit fait pour parvenir juſques en haut. Aujourd'hui il eſt détruit, & ce qui en reſte eſt recouvert par des quartiers de roches qui ſe ſont écroulés en tous ſens, & qui rendent ce lieu d'un accès très-difficile.

Le terrain de cette iſle eſt plus bas du côté du midi C, que de celui du nord A : on y voit des reſtes de murs de terraſſe de trois ou quatre pieds d'élévation. Du côté de l'orient on a conſtruit une petite maiſon & un four. On y a creuſé une citerne, qui n'eſt remplie que par les eaux de la pluie.

J'ai vu dans pluſieurs endroits des marches, reſtes de perrons que les Anciens avoient taillés pour monter dans tous les endroits où la montagne offroit de petites plaines, ce qui forme ſix étages de terraſſes ; à la dernière la roche eſt taillée en demi-cercle, comme les théâtres antiques. L'aſpect de ce lieu eſt ſuperbe. Sans doute la roche étoit décorée quand l'iſle avoit des habitans. A la gauche de cet endroit j'ai vu pluſieurs reſtes de murs avec des ſtucs antiques, & des compartimens en couleur dont les deſſins étoient d'une très-fine exécution : j'en ai rapporté des morceaux. Dans les environs on trouvoit des débris d'ouvrages en terre-cuite, des tuiles, des canaux de briques de quatre pouces d'épaiſſeur, & de dix-huit pouces de longueur, puis de ces grandes tuiles dont on faiſoit quelquefois des tombeaux, des carreaux, & de ces briques rondes propres à faire des colonnes, telles qu'on en voit dans les ruines antiques ; ce qui prouve que ce lieu avoit été bâti avec magnificence.

A-peu-près au milieu de cette iſle on trouve encore huit à neuf marches taillées dans le roc : on y trouve un tombeau fait en moilons & en mortier. A l'extrémité occidentale du précipice il y avoit un mur de parapet dont il ſubſiſte encore des débris.

On m'a dit que la terre y avoit été labourée dans ces derniers temps ; mais que les lapins qu'on y avoit apportés du continent, s'y étoient multipliés au point qu'il avoit fallu renoncer à y cultiver la terre, & qu'on n'y alloit plus que pour chaſſer. Prévenu de cette idée, je croyois y rencontrer des lapins à chaque pas ; je n'y en ai pas apperçu un ſeul, ni même rien qui pût me faire croire qu'il y en eût.

Au lieu de gibier, on trouve dans ces iſles des œufs de ces oiſeaux de mer appelés Goïlands, dont le plumage eſt blanc, & les aîles très-longues. J'ai mangé de ces œufs ; ils ſont auſſi gros que des œufs de poule, & ils ont le même goût ; leur coquille eſt griſe.

Il eſt rare de trouver en mer un lieu d'un aſpect plus agréable. Stromboli s'élève à quinze milles au nord-eſt. A dix lieues à l'orient on voit les côtes de l'Italie & celles de la Sicile qui forment un angle avec elles, & qui ſont couronnées par l'Etna. A l'occident, la ville de Melazzo : elle ſemble s'avancer en mer pour unir la Sicile avec l'iſle de Volcano : près de celle-là, mais plus





Vue à l'orient de Stromboli

[illegible]

plus au [illegible] vers L[illegible], & à l'horizon les îles [illegible] vers [illegible], mais [illegible] la belle île de Saline, puis celles de Panaria & d'Aniale; [illegible]

[illegible] pouvent y [illegible] de bateaux, de barques, [illegible] les [illegible]

[illegible]

& vraisemblablement [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] plus nous approchions, plus le spectacle de cette [illegible]

[illegible]

hommes, femmes, enfans, tout [illegible] une grande [illegible] & une

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



plus au couchant, on voit Lipari, & à l'horizon les isles d'Alicudi & de Felicudi : vers le nord, mais plus près de soi la belle isle de Saline, puis celles de Pannaria & d'Attalo ; elles sont assez voisines pour qu'on en puisse distinguer les détails. Il faut ajouter à tous ces objets qui sont fixes, tout ce que les vents peuvent y amener de bateaux, de barques, de vaisseaux de diverses constructions & de diverses voilures, les accidens de la lumière, de l'ombre, des reflets & des eaux, si l'on veut avoir l'idée complette du tableau admirable dont on jouit sur ce rivage. Il a été senti vraisemblablement par les anciens ; les débris des édifices qu'on y rencontre encore, prouvent qu'il a été toujours habité par les hommes les plus riches & les plus puissans. Je crois que plusieurs Romains avoient leurs maisons de campagne dans ces isles, comme Tibère avoit la sienne à Caprée ; & vraisemblablement avant eux les Souverains de Lipari y jetèrent les fondements de ces beaux édifices dont on n'apperçoit plus que les ruines. Mais poursuivons notre promenade maritime ; les mariniers m'attendent au rivage, le vent est frais, le ciel serein : partons pour Stromboli. Avant de quitter Basiluzzo, je voulus connoître l'étendue de son circuit ; il n'est que de deux milles.

Stromboli.

Nous ne mîmes que quatre heures à faire les quinze milles qui séparent Basiluzzo de Stromboli : plus nous approchions, plus le spectacle de cette isle, qui s'élève en pyramide au dessus des flots, me paroissoit grand & admirable. On vogue rarement vers cette isle, & comme tout intéresse dans un pays où les événemens sont rares, la vue de ma barque attira les habitans au rivage ; hommes, femmes, enfans, tous s'y rendirent, & témoignèrent en me voyant une grande joie & une plus grande surprise. Les gens à qui j'étois recommandé se présentèrent d'abord & avec toute l'ingénuité de gens simples ; ils me comblèrent d'attentions & d'offres de services. On voyoit à quelques centaines de pas du rivage la maison où je devois loger ; on m'y avoit destiné pour appartement un cellier, lieu sec & très-propre, orné d'un bon nombre de tonneaux tout neufs, bien pleins & rangés avec ordre. Le Curé qui étoit venu à ma rencontre, s'unit avec moi pour faire l'essai des trésors qu'ils renfermoient.

Le lendemain je fus parcourir le pays & faire mes recherches accoutumées. Je ne pus me refuser au plaisir de dessiner le singulier écueil qu'on appelle Strombolino, ou le petit Stromboli. Voyez Planche LXIX, fig. 3 ; il est à deux milles du côté de l'orient. Cet écueil est, comme les autres, un reste de volcan qui a perdu sa forme primitive.

Tandis que je le dessinois des rivages de Stromboli, mes mariniers se disposoient à me transporter sur les bords escarpés & peu élevés de cette roche de pouzzolane que le temps a durcie. Je m'embarquai dès que mon dessin fut fini : j'y arrivai bientôt. A peine y trouve-t-on quelques endroits pour y mettre pied à terre, il n'y a ni rive, ni plage, c'est un écueil dans toute la rigueur du terme. Cependant en approchant de cet écueil l'aspect de Stromboli devient si beau, il est si grand, si imposant, que je descendis, ou que je gravis sur l'écueil : je m'y plaçai comme je pus, & je dessinai ce beau volcan de Stromboli, dont la vue m'inspiroit un enthousiasme qui me dominoit.

PLANCHE SOIXANTE-DIXIEME.

Vue du Volcan de Stromboli, prise de Strombolino.

Sa forme est régulière & semblable à une pyramide, dont la base est plus large que sa hauteur. Du lieu où j'étois situé je voyois parfaitement cette isle & toutes ses habitations. Son Eglise principale A,

située sur une élévation, étoit reconnoiſſable en ce qu'elle m'offroit un point blanc plus conſidérable que celui des autres habitations. Car de ce lieu elles ne paroiſſent que des points ſemés ſans ordre à différentes hauteurs ſur un fond obſcur.

La manière dont cette montagne eſt éclairée dans cette eſtampe, rend bien ſenſibles les cavités que les eaux ont faites en deſcendant de la cime de ce volcan. L'action de l'eau en creuſant ainſi le ſol, fait connoître que cette montagne eſt formée plutôt par la cendre, appelée pouzzolane, que le volcan jette journellement, que par des laves qu'il auroit vomies dans ſes éruptions.

A la gauche de cette montagne on voit deux lignes BB, CC, qui s'étendent depuis le ſommet juſqu'à la baſe : je ſuis perſuadé que le volcan s'eſt autrefois fendu dans cet endroit depuis le haut juſques en bas, & que l'intervalle qui ſe trouve entre ces deux lignes a été rempli dans le cours d'une longue ſuite de ſiècles par des cendres & des laves. Cet intervalle a plus de quarante toiſes de largueur. Le ſommet de Stromboli ſe préſente toujours enveloppé de fumée, tel que je l'ai repréſenté.

PLANCHE SOIXANTE-ONZIEME.

Vue de Stromboli priſe du côté du Nord, d'où l'on apperçoit Strombolino ſur la gauche.

Lorſque je pris la vue de Stromboli, que j'offre à mes lecteurs dans cette Planche, j'étois dans un gros vaiſſeau : j'allois de Naples à Meſſine; je fus pris par un calme plat. Je profitai de ce calme pour faire un tableau de ce volcan. Il m'étoit bien plus aiſé de peindre dans ce vaiſſeau, qu'il ne l'eût été de deſſiner dans une barque. J'ai placé un navire ſur le devant de l'eſtampe que je donne ici, c'eſt celui ſur lequel j'étois & d'où j'ai peint Stromboli.

De ce lieu on voyoit une rupture qui s'eſt faite du haut en bas de la montagne : elle eſt plus conſidérable que celle dont j'ai parlé ci-deſſus, & que j'ai apperçu l'écueil de Strombolino. Je la crois plus moderne : ſans doute ces grandes convulſions qui fendent une montagne n'arrivent que lorſque la bouche du volcan eſt fermée depuis aſſez long-temps pour que les matières qui la cloſent ſe ſoient durcies au point de faire un corps ſolide avec le reſte de la montagne. Lorſqu'une telle exploſion arrive, & qu'elle fait éclater les flancs du volcan, la bouche ſe retrouve au pié de la montagne; mais en continuant à jetter des pierres & des cendres, qui retombent ſur elle & ſur ſes bords, cette bouche s'élève chaque jour, chaque mois, chaque année, & au bout de pluſieurs ſiècles elle revient à la hauteur où elle étoit d'abord. C'eſt ce qui eſt arrivé pluſieurs fois à Stromboli. Il eſt même vraiſemblable que s'il vomit encore long-temps des cendres, il fera diſparoître les preuves de cet événement, en effaçant les traces A, B, qui ſe voient encore ſenſiblement du haut en bas de ce volcan.

J'ai reconnu des marques de cet effet dans tous les volcans que j'ai viſités. J'ai retrouvé dans tous, les veſtiges de ces exploſions qui briſent la montagne quand la bouche s'eſt totalement fermée. C'eſt la cauſe de la difformité de tous les volcans. Si la bouche ne finiſſoit pas par ſe clore ainſi, le feu en ſe ranimant trouveroit une ouverture pour s'élancer au dehors, & ne briſeroit pas la montagne dans d'autres endroits, pour faire un paſſage aux nouvelles matières qu'il veut jetter.

La mer dont les flots battent ſans ceſſe les bords de cette iſle, les a rendus très-eſcarpés. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré que la mer au nord de Stromboli eſt ſi profonde, qu'on n'a jamais pu parvenir à en trouver le fond, quoiqu'on l'ait ſouvent ſondée avec ſoin. Ce récit qui paroît incroyable effraye l'imagination, & fait paroître cette montagne d'une hauteur inconcevable.



[illegible]

[illegible] le sol, fait connoitre que cette montagne est [illegible] par la [illegible] pour [illegible], que [illegible]

A la gauche de cette montagne on voit deux lignes [illegible] le torrent jusqu'à la base [illegible] persuadé que le volcan s'est [illegible] le haut [illegible], & que l'intervalle qui se trouve entre ces deux [illegible]

PLANCHE [illegible]

[illegible]

Lorsque je pris la vue de Stromboli, que [illegible] cette Planche, j'étois dans un [illegible]

[illegible] & que [illegible] du volcan [illegible]

[illegible] cendres, il fera [illegible] A, B, [illegible]

[illegible]



Vue au nord de Stromboli







Vue de la Bouche x. de Stromboli

[illegible] con[illegible]ement un peu de nos jours elle n'a plus [illegible]

ai vu des vestiges de tombeaux, et qui fut pr[illegible]

[illegible]



Après avoir bien examiné de ma chaloupe & de Strombolino l'aspect terrible de cette isle, je revins y prendre terre : elle est fort cultivée en blé & en vins de différentes espèces, sur-tout en malvoisie d'une excellente qualité, & qui fait pour cette isle un grand objet de commerce.

Stromboli avoit anciennement un port; de nos jours elle n'a plus qu'un havre propre seulement pour mettre de petits vaisseaux à l'abri de certains vents.

J'ai vu dans plusieurs endroits des restes de fondations qui étoient d'une belle construction : j'y ai vu des vestiges de tombeaux, ce qui fait penser que cette isle a été autrefois habitée par un peuple nombreux & ami des Arts.

On remarque de la lave en bien des endroits; mais presque partout elle est recouverte de pouzzolane.

Le lendemain nous observâmes que le sommet de la montagne n'étoit pas caché dans ces nuages que des tourbillons de fumée y forment presque continuellement. Voyez Planche LXX. Nous jugeâmes que le moment étoit favorable pour y monter, & nous nous mîmes en marche. Nous gravîmes pendant plus de deux heures & demie. D'abord nous traversâmes la région cultivée, qui n'est presque qu'un vignoble perpétuel : nous passâmes ensuite dans la région appellée Selvosa, c'est-à-dire, couverte de forêts; mais Stromboli n'a point de grands arbres comme l'Etna, ce ne sont que de petits arbustes d'un genre particulier, qui ne sont bons qu'à faire des échalats, & qui sont très-avantageusement situés pour les vignerons qui travaillent un peu plus bas. On entre ensuite dans la région déserte & aride; elle est très-raboteuse, très-difficile à franchir, & très-fatigante pour le voyageur : il y a même des pas très-dangereux, mais avec du courage & des forces on les surmonte.

Cette région conduit au sommet C de la montagne, d'où l'on voit fort au dessous de soi la bouche du volcan.

Mais de ce lieu cette bouche qu'on voit de trop loin en vue d'oiseau n'offre rien de bien intéressant. La fumée qui sort par trop d'endroits au travers des pores de cette sommité, me faisoit tousser & m'empêchoit de voir. La chaleur qu'on éprouve, le bruit qu'on entend, le frémissement du sol qu'on ressent & qu'occasionne le jet des pierres qui frappent en s'élançant les parois de cette bouche, sont véritablement trop capables d'effrayer. Mes guides me disoient qu'on ne pouvoit aller plus loin; mais appercevant du côté du couchant une petite esplanade à la droite de la bouche, & beaucoup plus près d'elle, je les forçai de m'y conduire. Je traversai une étendue de sable, ou plutôt de cendres, qui sépare la partie ancienne & primitive de ce volcan, de celle qui s'en est détachée; je parvins par cette route à cette esplanade D, située au couchant. J'ai vu delà tout le développement de la bouche de ce volcan.

PLANCHE SOIXANTE-DOUZIEME.

Vue de la bouche de Stromboli, située au Nord de cette montagne, & au dessous de son sommet.

J'étois, comme je l'ai dit, sur la partie la plus élevée C du rocher, lorsque ne distinguant rien, je pris la résolution de passer derrière ce rocher pour arriver au lieu D, qui offre le coup-d'œil le plus imposant, le plus majestueux & le plus terrible. La route a préparé à ce spectacle; les cendres, les scories noires, rouges & jaunes, les morceaux de lave de toutes couleurs, les pouzzolanes non moins variées, ont annoncé déja qu'on approchoit d'un lieu infernal. Figurez-vous

une vaste enceinte de rochers brûlans, d'où s'élancent sans cesse des jets d'une fumée épaisse qui forme au dessus une voûte immense & noire qui dérobe la vue du ciel, & que les rayons du soleil percent par intervalle, entre les parties mobiles de ces divers nuages qui composent cette voûte. La mer qui vous environne de toutes parts, & qui vous séparant de l'univers vous isole, & semble vous enfermer auprès de ce gouffre de feu, rend encore ce lieu plus majestueux & plus effroyable.

Il y avoit environ dix ou douze minutes que je contemplois ce magnifique tableau, lorsque tout-à-coup un bruit déchirant se fit entendre & me fit frémir. Je regarde; une gerbe de pierres brûlantes, de toutes sortes de formes & de grosseurs, s'élance du fond de l'abyme, & s'élevant en s'élargissant toujours en forme d'aigrette, monte à la hauteur de plus de trente toises, & elles retombent de toutes parts, semblables à ces boules enflammées qu'on jette dans les feux d'artifice. Les pierres qui dans leur courbe s'étoient le plus éloignées de la perpendiculaire, retomboient en dehors de cette bouche A; & suivant la pente du lieu elles rouloient jusques au bas de la montagne, & se précipitoient dans la mer où on les entendoit s'éteindre avec le bruit d'un fer rouge qu'on plonge dans l'eau.

Au bout de quinze minutes j'entendis un bruit sec & rapide, assez semblable à une décharge de mousqueterie dont tous les coups n'auroient pas parti ensemble. C'étoit un nouveau jet de pierres; une partie de ces pierres sort par la bouche; une autre plus considérable heurte contre les voûtes voisines de cette bouche, & retombe au fond du gouffre sans en être sortie. Il y a des pierres qui toujours lancées & toujours repoussées par les voûtes de cette caverne immense, n'en ont jamais sorti. Elles sont balottées ainsi jusqu'à ce qu'elles soient brisées ou décomposées, & reduites en sables, en cendres, ou en pouzzolanes, que le volcan revomit quelquefois avec force; alors elles remplissent les airs, elles couvrent les campagnes, elles engloutissent les hameaux & les villes. Ces explosions de cendres, plus funestes que les rochers énormes lancés par les volcans & les éruptions de laves, sont assez rares, parce qu'il faut qu'elles s'amassent en grande quantité avant d'en sortir en si grande abondance, & c'est l'ouvrage d'une longue suite de siècles.

En trois heures j'entendis quatorze fois ce même bruit, & je comptai quatorze jets de pierres qui s'échappèrent ainsi du sein embrasé de la montagne; beaucoup de cendres s'élevoient avec elles: c'est par la chute de ces cendres & de ces pierres à l'extérieur que s'accroît sans cesse la hauteur de ces montagnes, & que leur forme devient conique, ainsi qu'elles le sont ordinairement. Lorsque les bouches accidentelles qui s'ouvrent n'ont pas une direction perpendiculaire avec le foyer, elles s'obstruent plutôt par la venue des cendres, qui faisant une sorte de ricochet dans le passage, s'y attachent & le ferment bientôt à tout ce qui se présente.

Pendant toutes ces explosions je faisois mon dessin, quoique mon oreille ne pût s'accoutumer au bruit singulièrement étrange & véritablement effroyable que produisoit chaque jet de pierres: cependant, l'horreur que j'éprouvois en examinant un lieu aussi terrible, étoit mêlée de quelque plaisir que me causoit la grandeur & la beauté de ce spectacle de feu.

Autour de cette bouche principale il y a une quantité prodigieuse de petits orifices d'où s'élancent perpétuellement des traits de fumée, qui augmentent encore la singularité & l'horreur de ce spectacle, en vous faisant connoître que vous marchez sur un terrain miné, sans épaisseur, sans solidité, percé de toutes parts, & pouvant s'écrouler dans ce gouffre enflammé sur lequel il est suspendu.

La fumée qui s'échappe de tous ces orifices les remplit de soufre, mais on n'ose le recueillir, tant on doute de la solidité du sol.

L'intervalle qui se trouve entre l'endroit marqué A, jusqu'à celui marqué D, est cette partie où la montagne s'est fendue, ainsi que je l'ai dit à l'occasion de l'estampe précédente; & l'on voit ici que cette rupture de la montagne n'a rien de commun avec celle dont j'ai parlé Planche LXX.

Mon

Mon deſſin fini & mes obſervations faites, je retournai au logis ; mais je ne redeſcendis pas de la montagne par la même route que j'avois priſe en y montant, j'en choiſis une toute oppoſée ; elle m'offroit des précipices à chaque pas : c'étoit le premier intervalle de la rupture dont j'ai parlé, Planche LXX. A la moitié de cette deſcente on voit une fontaine d'une très-bonne eau douce qui ne tarit jamais. Il y a au bas de la montagne d'autres fontaines d'eau douce, & pour peu qu'on creuſe le rivage on en rencontre de différens côtés des ſources excellentes.

On cultive dans cette iſle du coton & toutes ſortes de fruits, elle ne rapporte du blé que ce qu'il en faut pour la nourriture de ſes habitans. Douze ou quatorze cens perſonnes compoſent ſa population. Un Curé & quelques Eccléſiaſtiques leur ſervent de Magiſtrats & de Paſteurs. Ils s'acquittent également du temporel & du ſpirituel.

La paix, la ſolitude, l'éloignement des autres peuples & de tout mauvais exemple, maintient ces habitans dans le calme des paſſions que le choc des intérêts n'éveille point. Libres d'ambition & d'inquiétude, ces bons inſulaires vivent dans une tranquillité charmante. Le repos fait leur bonheur dans cette vie, les promeſſes de la Religion leur eſpoir pour une autre. Ils ſortent de ce monde comme ils y ſont entrés ſans en avoir rien connu.

Le temps étant favorable, nous nous embarquâmes pour retourner à Baſiluzzo ; mais nous voulûmes en y allant obſerver deux ſoupiraux d'un volcan ſous-marin qui ſe trouve entre l'Eſcabianca & l'Eſcanera.

Volcans ſous-marins.

Ces deux ſoupiraux ſont à environ quinze ou vingt pieds de profondeur ſous l'eau, & ils ſont à cinq ou ſix toiſes l'un de l'autre. Ils produiſent chacun une colonne de bulles d'air de plus d'un pied de diamètre. Ces bulles montent par milliers en ſe dilatant à la ſurface de l'eau, où elles éclatent en exhalant une odeur de ſoufre aſſez forte pour qu'on la ſente de loin à la ronde, & elles conſervent aſſez de chaleur pour rendre l'eau ſenſiblement chaude.

Pluſieurs Capitaines de vaiſſeaux François, avec leſquels j'ai fait différens trajets, m'ont aſſuré qu'ils avoient vu la nuit dans ces parages s'élever de la mer des maſſes de flammes conſidérables à diverſes repriſes. Ces flammes ſortoient ſans doute de ces bouches volcaniques ; mais comment ne s'éteignoient-elles point en perçant une lame d'eau de plus de quinze pieds de profondeur ? Je ſerois tenté de croire que les vapeurs échappées de ces gouffres ne s'enflammoient qu'après être ſorties de l'eau par le contact de l'air. Je ſuis perſuadé que ces volcans ſous-marins ſont partie de la bouche de cet antique volcan dont toutes ces iſles Pannaria, Baſiluzzo, Attalo, l'Eſcabianca, l'Eſcanera, &c. ne ſont que les débris.

Petites Isles.

Après avoir conſidéré cette eſpèce d'ébullition, nous abordâmes dans la petite iſle d'Attalo. J'y vis de petites grottes creuſées dans la roche, où les habitans de Pannaria avoient eu l'art d'attirer des abeilles : elles leur ſervoient de ruches : on ne croiroit pas qu'en plaine mer il fût facile d'en retirer le miel. Les habitans me confirmèrent dans l'idée que ces ruches avoient été imaginées par les Grecs, qui les premiers ont habité ces iſles : auſſi ſont-elles ſingulièrement dégradées par la vétuſté.

Nous paſsâmes à l'Eſcabianca ; ce n'eſt qu'un amas de lave, de cendre, de pouzzolane ; elle s'élève dans ſa partie ſeptentrionale d'environ dix toiſes, & de trois à quatre ſeulement dans ſa partie méridionale. On pourroit la cultiver, mais on n'en fait abſolument rien. J'y trouvai encore quelques foibles veſtiges d'habitations, qui prouvent qu'elle n'a pas toujours été déſerte.

De là nous allâmes à Pannaria, que les Anciens appeloient Thermiſia, à cauſe de ses eaux

chaudes, dont ils avoient fait des bains. Il étoit nuit quand nous y arrivâmes, les bonnes gens qui l'habitent étoient déja couchés. J'avois grand besoin de l'être, je réveillai celui chez qui je devois loger : je fis un repas aussi frugal qu'il doit l'être quand on n'est pas attendu chez un peuple aussi simple : je me hâtai de m'étendre sur un matelas posé par terre, où des milliers de puces m'assiégèrent incessamment, & m'empêchèrent de dormir malgré ma fatigue. Je regrettai beaucoup le cellier que j'avois habité la veille.

On me dit que sur le sommet d'une montagne saillante au dessus de la mer il y avoit une Inscription & un Château : j'y courus : je gravis avec des peines infinies jusques au sommet, & là j'eus la témérité de m'exposer à périr vingt fois pour arriver sur la cime d'un rocher escarpé, qui n'avoit été fait par la nature que pour servir de refuge aux oiseaux.

Ce roc, qu'on prétend être un reste d'un antique château, n'est rien qu'une espèce de pierre de pouzzolane que les vents, la pluie & le temps ont usée, & qu'ils ont taillée d'une manière assez bisarre pour qu'elle paroisse, à des yeux ignorans qui la regardent de loin, le reste d'une antique construction : les bonnes gens de cette isle, jugeant par l'apparence, se sont persuadé que ce ne pouvoit être qu'un château bâti pour défendre cette isle contre les attaques des Turcs & des Barbaresques, le plus grand fléau qui puisse désoler les hommes, selon l'opinion de ces insulaires. Ils les redoutent bien plus que les feux des volcans auxquels ils sont accoutumés. Dès que leur isle en est ébranlée, ils s'embarquent avec toutes leurs richesses, qu'une chaloupe contient aisément, & la mobilité des eaux les préserve des tremblemens de la terre & des éruptions de la lave : elle ne les garantiroit pas des invasions d'une flotte ennemie.

En revenant de cette montagne à mon logis, j'eus une grande preuve de la simplicité & de l'innocence des mœurs qui règne dans cette petite peuplade ; j'étois fatigué ; j'avois un soif ardente ; j'apperçus une maison isolée au milieu de la campagne ; j'y allai ; j'y trouvai une femme seule avec trois enfans, dont il y en avoit un qu'elle allaitoit. Cette femme étoit à moitié nue ; je l'abordai, & la priai de me donner à boire : ma présence ne la déconcerta ni ne l'embarrassa : elle ne songea pas à se revêtir & à dérober quelque chose à mes regards : elle m'écouta, me répondit, m'apporta de l'eau avec plus de simplicité & de véritable modestie qu'il n'y en auroit eu dans le soin de se voiler avec précipitation. On voyoit qu'elle ne soupçonnoit pas qu'il y eût de l'indécence dans sa manière d'être vêtue, & qu'elle n'avoit jamais pensé que personne pût en abuser. Cette candeur me la fit respecter, lorsque le soin de se mettre en défense inspire souvent le desir de faire une attaque.

Je trouvai en continuant ma route quantité de fragmens d'édifices antiques ; ils sont presque anéantis, & ils le seront bientôt entièrement. Les cultivateurs de ces campagnes m'ont dit qu'ils avoient trouvé beaucoup de sépultures de constructions différentes, les unes en moilons, en tuiles, en grandes briques, les autres faites d'une seule pierre. Ils m'ont dit encore qu'ils avoient trouvé des vases de toute espèce & de toute grandeur ; des ustensiles de différens genres, des monnoies, des chaînes & des médailles de plomb ; mais je n'ai pu avoir aucune de ces choses : ces bonnes gens qui ne connoissent pas le prix que nous attachons aux objets antiques, les ont donnés à tous ceux qui les leur ont demandés, ainsi qu'ils s'en seroient dépouillés en ma faveur, s'ils en avoient encore conservé quelques-uns.

Dans les endroits de la côte que la mer a rongés, on apperçoit des pierres de taille ; ce sont des portions de murs qui ont été très-forts, & même d'une belle construction. Dans d'autres endroits, à différentes distances du rivage, on voit des portions de murs ensevelis dans la terre, sous la fange que les vents & la pluie ont apportée des parties supérieures de la montagne. Ces beaux restes semblent n'exister encore que pour nous montrer que Pannaria a eu de superbes édifices aussi bien que Lipari, Stromboli & Basiluzzo, soit dans le temps des Grecs, soit dans le temps où le luxe des Romains mettoit à contribution tous les élémens.

Ces insulaires vivent de la pêche & un peu de la chasse qu'ils font dans ces petites isles : ils élèvent & ils apprivoisent ces oiseaux nommés goilands qu'on voit dans les temps orageux voler sur la surface des eaux. Ils les appellent Corvaccio. Ces oiseaux ont le plumage de leur corps tout blanc, ainsi que l'extrémité de leurs aîles : mais leur tête, leur queue & leurs aîles sont de couleur grise. Ils sont gros comme des poulets-d'indes : leurs aîles sont d'une étendue prodigieuse. Ces petites isles, & sur-tout les écueils où personne n'habite, sont les asyles où ces oiseaux font leurs nids. Ces insulaires les élèvent, & pour les nourrir ils leur mettent dans le bec de petits poissons tout vivans, de la grosseur du doigt. A peine souvent leur grosseur & leur longueur permet-elle qu'ils entrent dans l'estomac de ces petits oiseaux, qui s'efforcent de les avaler en allongeant le cou. Ils les nourrissent ainsi quand ils sont petits, & ils les mangent quand ils sont gros. Ils en conservent aussi qui deviennent domestiques comme des poules ou des pigeons. Ils s'attachent à leurs domiciles, au point, qu'on en a vu quelques-uns qui, après avoir été transportés de ces isles à Melazzo, & même à Messine, y sont revenus malgré la longueur du trajet.

Pannaria peut avoir huit à neuf milles de circonférence : elle produit du froment, du raisin dont on fait du vin, & fort peu de Passola, qui se consomme dans ce pays. Pannaria n'est, comme toutes ces autres isles, qu'un volcan brisé par ses propres efforts. Elle n'a plus rien de sa forme conique & originelle.

Elle a environ cent personnes qui l'habitent, en comptant tout, les hommes, les femmes, jusqu'aux enfans. Elle est gouvernée, ainsi que Stromboli, par un Curé qui relève de celui de la paroisse de S. Joseph à Lipari ; & quand quelqu'habitant de Pannaria veut se marier, il faut qu'il traverse la mer avec son accordée, & qu'il aille à Lipari recevoir dans cette paroisse la bénédiction nuptiale ; ou qu'au prix de neuf ou de dix-huit tarins, selon sa fortune, il achete la dispense de faire ce voyage, dispense qui seule autorise le Curé de Pannaria à bénir son mariage. Toutes ces petites isles sont soumises à cet usage & à cet impôt.

Je revins de cette isle à Lipari me livrer à un repos dont j'avois un véritable besoin.

La culture est la grande occupation des habitans de Lipari : la terre y est bornée ; en posséder quelques arpens est le souverain bien ; aussi préfère-t-on de donner de l'argent à ses enfans quand on les établit, à leur donner une terre cultivable.

Plus des deux tiers de l'isle sont employés en vignes. Les trois quarts de leur produit sont destinés à faire des raisins secs, qu'ils appellent Passola, & qu'ils envoient en grande partie à Londres.

Il y a plusieurs sortes de Passola ; on en fait avec un petit raisin particulier, qu'ils appellent Passolina noir, & qu'ils débitent à Marseille, en Hollande & à Trieste.

Les vignes forment de petites treilles, qui ne s'élèvent de terre qu'à la hauteur de deux pieds six pouces. Sous ces treilles on cultive des fèves, des courges & d'autres légumes. La chaleur du climat est telle, que l'ombre de la vigne loin de nuire est salutaire à ces productions, en détournant les rayons d'un soleil trop ardent.

La manière dont on fabrique la Passola & la Passolina est assez curieuse. On fait d'abord une lessive de cendres ordinaires : lorsqu'elle a bien bouilli, on la passe dans un linge ou dans un tamis : on la remet sur le feu, & lorsqu'elle bout à grands flots, on y plonge subitement le raisin, on le retire tout de suite, puis on le met sécher au soleil sur des châssis de cannes. Quand il est bien sec on le met dans des barils & dans des caisses, pour être vendu & transporté dans le pays étranger. On estime qu'on en exporte environ dix mille de l'une & de l'autre espèce.

Cette isle produit aussi des figues. On en exporte de la malvoisie blanche, & un peu de vin rouge.

Il y a soixante ou quatre-vingts ans qu'on y recueilloit du soufre. Ce commerce a cessé, parce que les habitans se sont persuadé que ce soufre corrompoit l'air au point d'empêcher la vigne d'être aussi féconde. La Sicile a les mêmes préjugés : car cette opinion paroît bien être destituée de vérité.

Lipari a les mêmes tribunaux que les villes de la Sicile : les causes un peu importantes se jugent à Palerme.

Cette isle est absolument franche de toute imposition. Le Roi n'y perçoit rien, parce que le Comte Roger fit autrefois à son Evêque la donation totale de tous les droits royaux. Les habitans payèrent alors à cet Evêque la dixme des récoltes annuelles. Ensuite, pour prévenir toute fraude, ils évaluèrent ce que cette imposition pouvoit valoir par an ; & le Corps de Ville ayant des terres considérables qui lui appartenoient, il lui en céda en toute propriété de quoi lui faire un revenu équivalent à ces dixmes que l'on supprima.

L'Evêque n'en a pas moins le soin de maintenir les habitans dans la pratique des bonnes œuvres, & dans l'habitude de la docilité du cœur.

J'ai vu dans le Palais Archiépiscopal deux bons tableaux des meilleurs peintres Siciliens ; je regrette de n'avoir pu apprendre leurs noms. L'un représente Saint Pierre, l'autre Sainte Rosalie.

Je ne dois pas omettre ceux que j'ai vus dans le palais du Baron de Monizzio ; ils méritent qu'on en fasse mention. Les principaux représentent Jésus-Christ au milieu des Docteurs, la femme adultère, l'incrédulité de Saint Thomas.

De Melazzo.

A mon retour des isles de Lipari je revins à Melazzo chez le Baron de Bonacorso : je ne puis témoigner avec trop de vivacité la reconnoissance que je lui dois, à lui & à sa respectable famille, pour le bon accueil que j'en ai reçu, & pour tous les bons offices qu'ils m'ont rendus.

Ils assemblèrent tous les gens instruits de cette ville : ils en formèrent un conseil, & tous convinrent que le temps & la guerre avoient détruit les monumens antiques qui avoient illustré autrefois cette ville : qu'il ne restoit plus rien qui pût retracer à mes yeux son ancienne splendeur.

Non content de cet aveu, je me transportai au lieu élevé où l'on a bâti le château qui défend la ville, afin d'examiner par moi-même s'il ne resteroit pas encore quelques débris, comme quelques personnes l'assuroient. Nous cherchâmes en vain : nous ne trouvâmes rien qui méritât qu'on en fît mention. Les pierres qui n'avoient pas été détruites avoient été employées dans la construction des Eglises & des fortifications.

On me conduisit à la partie occidentale de cette presqu'isle. On me fit voir sous le château une grotte dont l'entrée est libre, & où les animaux se retirent l'été pour se mettre à l'abri de la grande chaleur. On l'appelle la grotte de *Polyphème*. Beaucoup d'auteurs assurent que c'est celle où les bœufs du soleil se retiroient du temps d'Ulysse, lorsqu'ils quittoient les gras pâturages des environs. Cette grotte peut être aussi ancienne que la montagne ; sa grandeur est considérable, mais sa forme n'est pas pittoresque. Ainsi, malgré la célébrité dont elle jouit depuis qu'Homère a publié l'Odyssée, je n'ai pas cru devoir la représenter ici.

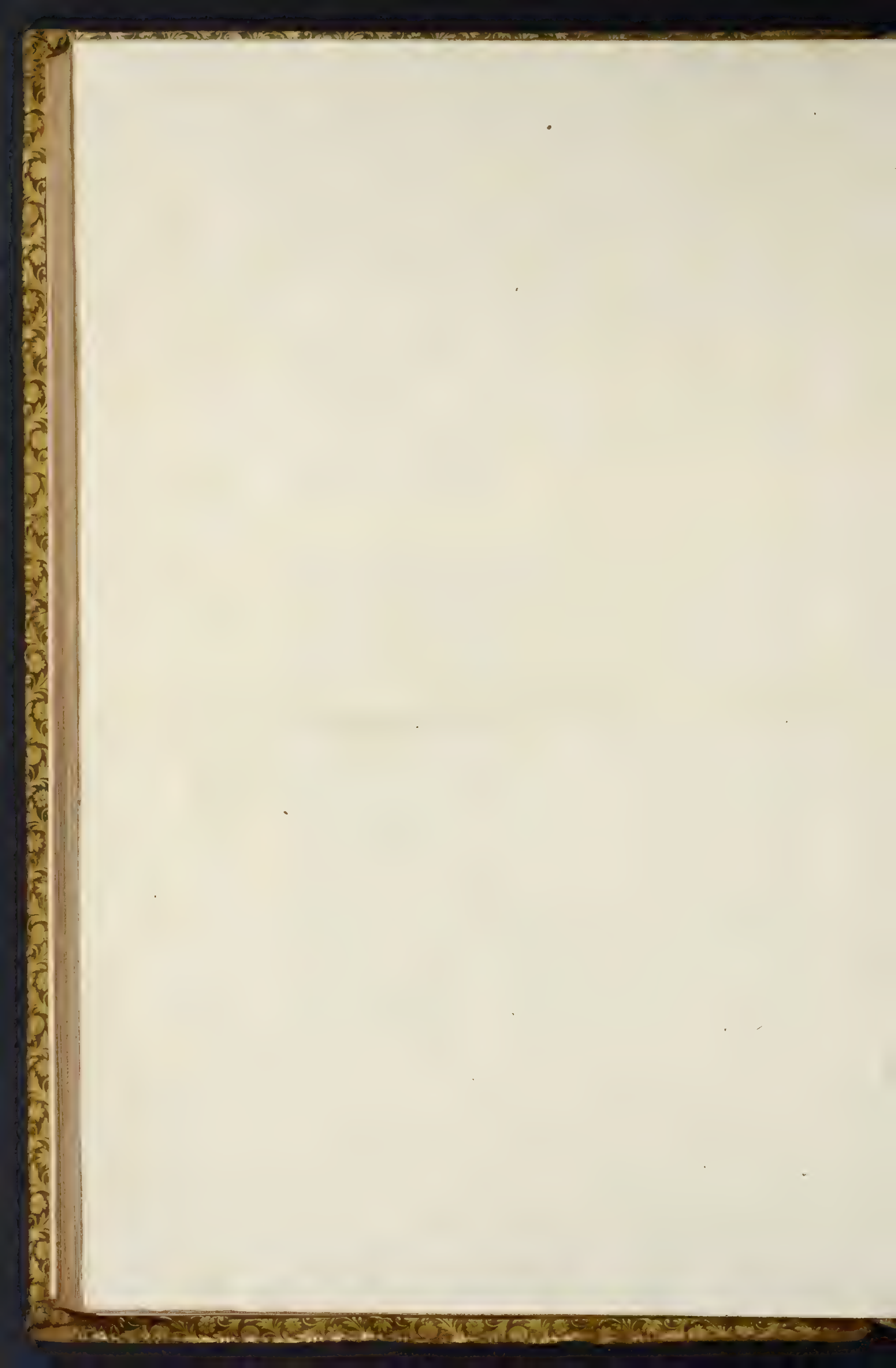
Ne découvrant rien qui pût me contenter comme Antiquaire, je cherchai à me satisfaire comme Naturaliste.

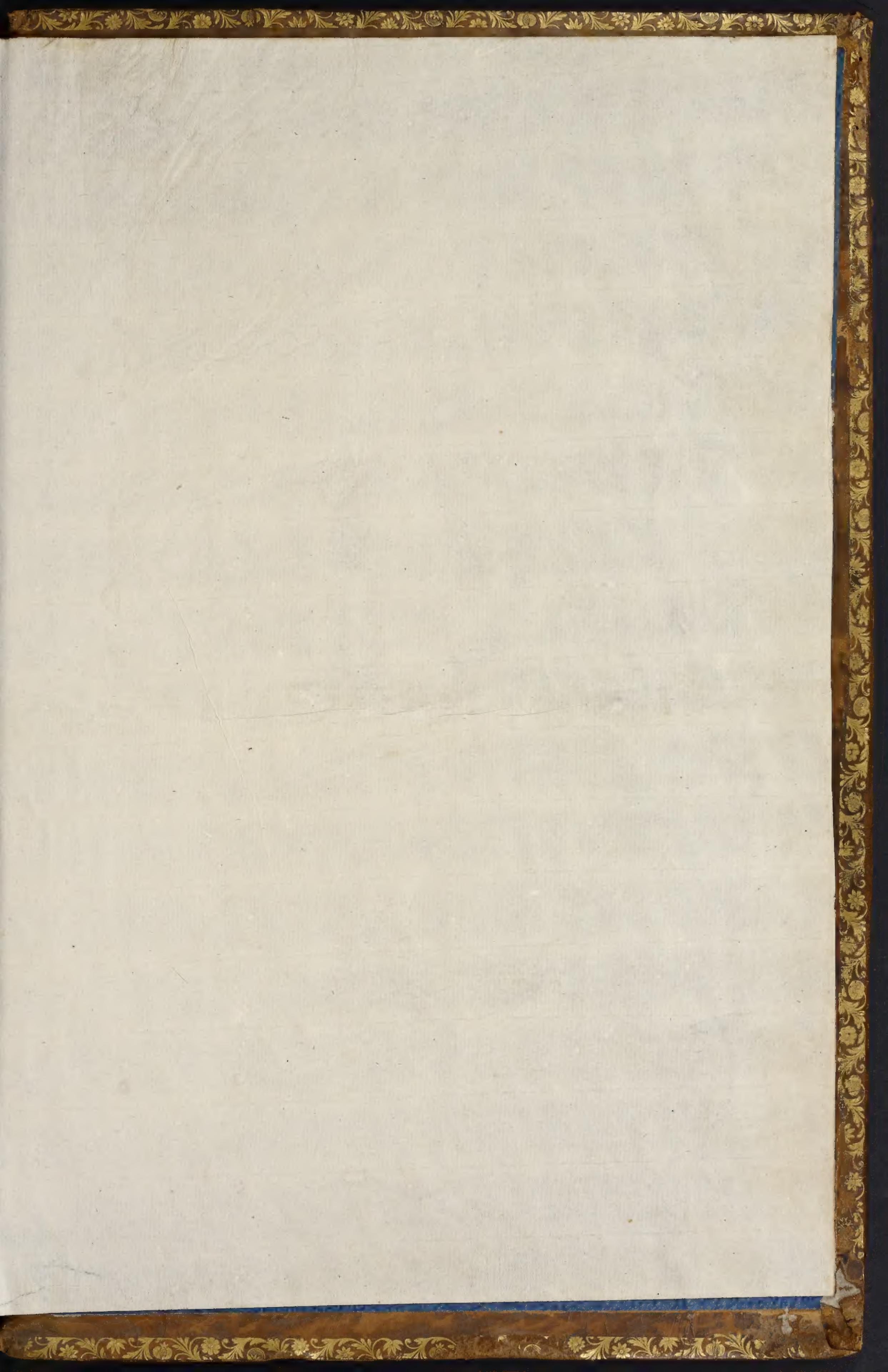
On me conduisit à la fontaine publique. L'été elle fournit de l'eau en abondance ; plus la chaleur est grande, plus elle en a ; & l'hiver elle n'en donne point : on la remplit d'une eau qui lui est étrangère, afin que le public n'en manque point. Il paroît qu'elle ne doit son abondance d'été qu'à la fonte des neiges.

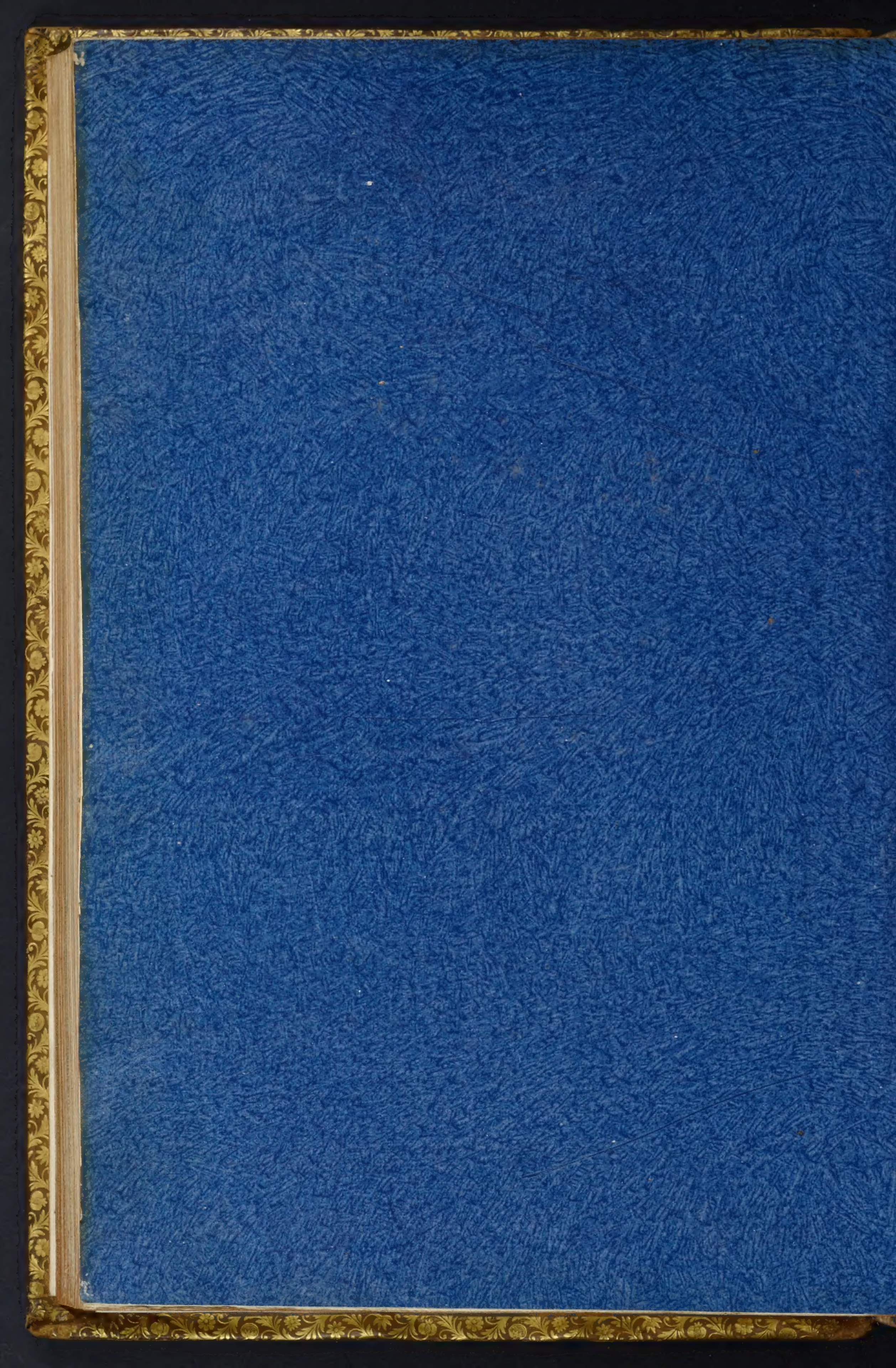
Je vis dans le Couvent des Carmes un puits d'environ huit à neuf pieds de profondeur ; l'eau en est abondante, & d'une qualité exquise pour le goût & la limpidité. Ce puits est cependant creusé au pied d'un mur dont le revers est battu par les flots de la mer ; il est même de cinq à six pieds plus bas que le niveau de la mer, & l'eau qu'on y puise n'est nullemen salée.

FIN DU PREMIER VOLUME.










SPECIAL
OVERSIZE
N
6911
H83
1782
V.1
86-B
12509
GETTY CENTER LIBRARY

